
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

Tome 19 — 20

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 62

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

du 15 Novembre 1913 au 20 Juin 1914

Séance du 15 Novembre 1913.

Présidence de M. Ferrand, president.

Présents : MM. Acher, O. Bloch, Boudreaux, Boyer, Burgun, M. Cahen, M. Cohen, Deny. Ferrand, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, M[lle] Homburger. M. Huart, M[lle] Kantchalowski, MM. Lejay, E. Lévy, I. Lévy. Marouzeau, Meillet, Reby. Regard, Rivet, Sacleux, Vendryes.

Présentations. MM. Meillet et Lacôte présentent pour être admise dans la Société la Bibliothèque de l'Université de Lyon.

MM. Meillet et Gauthiot présentent pour être membre de la Société, M. Burgun, élève de l'École des Hautes Études.

Questions diverses. M. Isidore Lévy signale le grand intérêt que présente le Bulletin critique que publie chaque

année la Société, spécialement du fait de la part prépondérante que prend à sa rédaction M. A. Meillet. Il est d'avis que le Bulletin ne soit plus désormais réservé aux seuls membres de la Société mais rendu accessible au public.

MM. Vendryes, Maurice Cahen et Ferrand appuient l'opinion de M. I. Lévy. M. Gauthiot soulève des objections. Sur la proposition de M. Meillet l'examen de la question est renvoyé au Bureau, car elle est inséparable de l'état et de la conduite des affaires de la Société en général.

Commission des Finances. Sont élus membres de la Commission des Finances à l'effet d'examiner la gestion du trésorier et de l'administrateur au cours de l'année 1913 : MM. J. Bloch, Boudreaux et Reby.

Communications. M. A. Meillet présente en quelques mots un travail de M. Fränkel sur le vieux prussien.

M. A. Meillet expose ce qu'il convient à son sens d'entendre par parenté des langues. Il insiste avant tout sur le fait que la parenté ne peut être établie, à l'examen, par des linguistes que d'après les restes conservés dans deux langues données de la langue ancienne dont elles ne sont que des formes actuelles différenciées, et que par suite la parenté entre deux langues ne repose en réalité que sur la volonté, consciente à l'occasion, des membres du groupe social parlant une même langue, de parler cette langue, une bien qu'infiniment variée et discontinue.

M. Vendryes indique qu'il est possible que deux langues voisines d'origine diverse arrivent à se ressembler au point que l'on ne sache plus à laquelle des deux « familles » appartient l'une ou l'autre de ces deux langues. Il se refuse à introduire en matière linguistique cette « volonté » des sujets parlants à laquelle M. Meillet attribue un si grand rôle.

M. Gauthiot essaie de définir cette « volonté » seul lien social dans le temps et dans l'espace et de réfuter les exemples de langues « semblables » cités par M. Vendryes. Il croit qu'il est indispensable de laisser hors de jeu toute « ressemblance ».

Une discussion s'engage à laquelle prennent part encore MM. Ferrand et Boyer.

SÉANCE DU 20 DÉCEMBRE 1913.

Présidence de M. FERRAND, président.

Présents : MM. J. Bloch, O. Bloch, Boudreaux, M. Cohen, Deny, Ferrand, Gauthiot, Mlle Homburger, MM. Huart, Lacombe, Lejay, E. Lévy, I. Lévy, Marouzeau, Meillet, Reby, Regard, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Commission des Finances. Le rapport annuel sur la gestion du trésorier et de l'administrateur pendant l'année 1913 est lu par M. Boudreaux. Le rapport est adopté à l'unanimité et des félicitations sont votées au trésorier.

MESSIEURS,

Après examen des comptes de votre trésorier, votre Commission a arrêté les chiffres suivants pour les recettes et les dépenses de la Société du 18 décembre 1912 au 20 décembre 1913.

RECETTES :

Report d'exercice	5 396 fr.	94
Cotisations annuelles de 1912	419	70
— 1913	2 629	40
— 1914	32	»
Cotisation perpétuelle	200	»
Subvention de l'État	1 000	»
Vente de publications	65	»
Intérêts des dépôts	20	20
Rentes de la Société	1 594	25
Compte spécial pour 1912 et 1913	1600	»
TOTAL	12 957 fr.	49

DÉPENSES :

Factures de l'éditeur	7 003 fr.	»
Confection de planches	26	85
Frais généraux, service, gratifications	418	75
Indemnité de l'administrateur	400	»
Conférences de M. Bally	316	70
Achat de 35 francs de rentes 3 %	1 019	85
Frais de banque	24	20
Solde à la Société Générale	3 675	64
Solde en caisse du trésorier	72	50
TOTAL ÉGAL	12 957 fr.	49

Notre budget des dépenses s'est élevé cette année à un chiffre qu'il n'avait pas atteint jusqu'ici. Dans ce chiffre figure, il est vrai, une dépense exceptionnelle, l'achat de 35 francs de rentes, imposé par les statuts, avec la somme provenant de cotisations perpétuelles. Il faut également compter à part les frais occasionnés par les deux conférences de M. Bally. Mais nos frais généraux ont augmenté cette année de façon sensible, et surtout les frais qu'entraînent nos publications ont pesé lourdement sur notre budget. Les paiements de cette année proviennent en partie de dépenses faites déjà l'année dernière et non encore soldées, comme l'indique le rapport de l'an dernier. Malgré l'appoint sérieux fourni par les revenus du compte spécial, dont nous disposions en double cette année, puisque nous n'avions pas utilisé le compte spécial en 1912, notre bilan se solde seulement par un actif de 3748 fr. 14, dont il faut déduire les 765 fr. 49 appartenant au fonds Bibesco. Quand les revenus de 1914, soit 298 fr. 89, seront ajoutés aux fonds en caisse, la Société sera en mesure de décerner un nouveau prix Bibesco à la fin de 1914.

La Société ne possède donc en propre que 2982 fr. 65.

Les conseils de prudence que nous vous donnions l'an dernier au sujet de l'extension de nos publications doivent être répétés cette année. Il conviendra de mesurer très soigneusement le nombre et l'importance des fascicules de nos *Mémoires* d'après les ressources disponibles en cours d'année. La situation n'est pas inquiétante, mais elle demande plus que jamais d'être considérée avec attention.

J. Reby. Jules Bloch.
Pierre Boudreaux.

Election du Bureau. Il est procédé à l'élection du Bureau pour l'année 1914, au scrutin secret. Le Bureau est composé comme il suit :

Président :	M. Lévy-Bruhl.
Premier Vice-Président :	M. Delafosse.
Second Vice-Président :	M. Deny.
Secrétaire :	M. M. Bréal.
Secrétaire adjoint :	M. A. Meillet.
Administrateur et bibliothécaire :	M. R. Gauthiot.
Trésorier :	M. J. Vendryes.

Les pouvoirs des membres du Comité de Publication, MM. Boyer, Havet, Huart, Leger et Thomas, sont renouvelés à l'unanimité.

Elections. La Bibliothèque de l'Université de Lyon est admise à l'unanimité à faire partie de la Société. — M. Burgun est élu membre de la Société à l'unanimité.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société. M. Sottas, élève diplômé de l'École pratique des Hautes Études, par MM. I. Lévy et Gauthiot ; la Bibliothèque de l'Université de Lille, par M. Ernout et Meillet.

Communication. M. Gauthiot donne communication d'un petit vocabulaire *munjānī*, qu'il a eu la bonne fortune de pouvoir recueillir au cours de son récent voyage au Turkestan russe. Il énumère les principales caractéristiques de ce curieux dialecte iranien de l'Indou-Kouch, et s'efforce de déterminer la place qui lui revient parmi les dialectes plus ou moins proches de l'Inde et de l'Iran.

Séance du 17 Janvier 1914.

Présidence de M. Lévy-Bruhl, président.

Présents : MM. Abeille, Acher, J. Bloch, O. Bloch, Boyer, Burgun, M. Cahen, M. Cohen, Deny, Gauthiot, Mlle Homburger, MM. Huart, Lacombe, E. Lévy, Lévy-Bruhl, Marouzeau, Meillet, Pelliot, Reby, Regard, Rivet, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Elections. M. Sottas est élu membre de la Société à l'unanimité ; la Bibliothèque de l'Université de Lille est admise à l'unanimité comme membre de la Société.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. Marius Canard, professeur au lycée de Toulon, 8, rue Gimelli, par MM. Meillet et Lacôte ; Philippe Marcou, 28, quai d'Orléans, par MM. Rivet et Meillet ; Miloš Ivković, professeur au gymnase de Skoplje (Serbie),

par MM. Meillet et Vendryes : Colin, élève de l'École des Langues Orientales, par MM. P. Boyer et Meillet ; enfin le « Srpski Seminar » de l'Université de Belgrade par MM. Meillet et Gauthiot.

Communications. M. L. Abeille expose quelles sont, selon lui, les sources principales de néologismes en espagnol de l'Argentine. Il énumère tour à tour les emprunts aux langues indigènes, ceux au français, et les mots espagnols détournés de leur sens « espagnol ». Des remarques sont faites par MM. Meillet et Rivet.

M. Meillet montre comment, contrairement à l'avis exprimé par M. Trautmann, l'explication donnée par M. Caland des pronoms enclitiques *dim, diš* se trouve confirmée dans la mesure du possible par le vieux perse.

Il indique ensuite comment l'évolution des consonnes en grec d'une part, en iranien de l'autre (car il ne s'agit en aucune façon d'un trait de parenté quelconque) se ramène en dernière analyse à une cause unique, à une altération générale du système consonantique : dans ces deux dialectes indo-européens, les consonnes ont été articulées avec moins de force que, par exemple, en roman ou en slave. Des observations sont faites par MM. Vendryes, Acher, E. Lévy, M. Cohen, Pelliot, Gauthiot.

Séance du 21 Février 1914.

Présidence de M. Delafosse, premier vice-président.

Présents : MM. Acher, J. Bloch, O. Bloch, Boudreaux, Boyer, Burgun, M. Cahen, de Charencey, M. Cohen, Delafosse, Deny, Gauthiot, Mlle Homburger, M. Huart, Mlle Kantchalovski, MM. Lejay, E. Lévy, I. Lévy, Marouzeau, Mazon, Meillet, Regard, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élections. MM. M. Canard, Ph. Marcou, M. Ivković,

Colin sont élus membres de la Société à l'unanimité ; le Srpski Seminar de l'Université de Belgrade est admis à l'unanimité comme membre de la Société.

Présentation. M. Junker, privat-docent à l'Université de Giessen, est présenté pour faire partie de la Société par MM. Gauthiot et Meillet.

Affaires intérieures. Le secrétaire adjoint donne communication du nouveau traité conclu entre la Société d'une part, et M. E. Champion, éditeur, de l'autre, au sujet des publications, — ainsi que du règlement intérieur qui est le complément du nouveau traité.

A partir du volume XIX des Mémoires, la Société devient elle-même son éditeur et M. Champion n'est plus que le dépositaire de la Société, mais le dépositaire exclusif. Il se charge des envois moyennant remboursement, du magasinage et de l'assurance, de la conservation des fascicules non distribués en échange d'une remise de 30 pour 100 sur le prix de vente et du droit de disposer d'un certain nombre de pages de couvertures pour les annonces de sa maison.

D'autre part le règlement concernant les publications a la teneur suivante :

Titre I.

§ 1. — A partir du volume XIX des *Mémoires*, le *Bulletin* de la Société est mis en vente dans les mêmes conditions que les fascicules des *Mémoires*, et au même prix de six francs.

Titre II.

§ 1. — A partir du même moment, les auteurs des travaux publiés dans les *Mémoires* seront rétribués à raison de deux francs la page.

§ 2. — La Société de Linguistique de Paris prend à sa charge quatre francs de frais de corrections par page. Le surplus est à la charge des auteurs.

§ 3. — Il peut être fait de chaque article, aux frais de l'auteur, un tirage à part de cinquante exemplaires, à condition que l'article dépasse une page ; il suffit d'avertir l'ad-

ministrateur au moment de donner le bon à tirer. Ces tirés à part ne peuvent être mis dans le commerce.

§ 4. — Tout tirage à part de plus de cinquante exemplaires, ou sortant d'une façon quelconque des conditions prévues, ne pourra être fait qu'avec une autorisation spéciale du Bureau de la Société.

Communication. M. J. Vendryes montre comment on peut constater entre l'italo-celtique d'une part et l'indo-iranien de l'autre de très nombreuses coïncidences de vocabulaire, surtout en ce qui concerne les choses religieuses. Il en donne des exemples variés. Des observations sont faites par MM. Meillet, Gauthiot, Acher.

Séance du 21 Mars 1914.

Présidence de M. Lévy-Bruhl, président.

Présents : MM. Acher, Beaulieux, J. Bloch, O. Bloch, Boyer, Burgun, Delafosse, Gauthiot, M[lles] Homburger, Kantchalovski, MM. Lejay, Lévy-Bruhl, Meillet, Reby, Regard, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élection. M. Junker, privat-docent à l'Université de Giessen, est élu membre de la Société à l'unanimité.

Présentation. Est présenté pour faire partie de la Société, M. Vahan Mirakiants, rue Victor-Cousin, n° 9, par MM. Meillet et Gauthiot. MM. Gauthiot et Meillet présentent aussi pour être admise dans la Société la Bibliothèque de l'Université de Lemberg (Autriche).

Communications. M[lle] Homburger traite du caractère et de la forme des préfixes nasaux dans les langues du groupe bantou.

M. Meillet indique, au moyen particulièrement des noms de parenté, quels ont été les types principaux de mouvements d'accent dans la flexion nominale en indo-européen.

Séance du 25 Avril 1914.

Présidence de M. Lévy-Bruhl, président.

Présents : MM. Acher, J. Bloch, M. Cohen, Deny, Ferrand, Gauthiot, Huart, E. Lévy, Lévy-Bruhl, Marouzeau, Meillet, Regard, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Election. Est élu membre de la Société à l'unanimité, M. Vahan Mirakiants ; est admise à l'unanimité dans la Société la Bibliothèque de l'Université de Lemberg.

Présentation. MM. Meillet et Gauthiot présentent pour faire partie de la Société M. L. Laurand, 44, rue des Bourdonnais, à Versailles, et M. Jules Benigny, à Iglo (Hongrie). MM. S. Lévi et J. Bloch présentent M. E. Tuneld.

Communications. M. Lévy-Bruhl montre comment en mélanésien il est distingué entre la possession proprement dite d'objets aliénables, constituant une propriété, et la possession par adhérence des choses qui sont considérées comme faisant partie intégrante du sujet. Des remarques sont faites par MM. Ferrand, Deny, J. Bloch, Meillet, Gauthiot.

M. Meillet expose comment s'est perpétué en albanais le type des présents en *-*ye*- représenté en latin par *capio*.

M. Gauthiot montre quel secours les dialectes iraniens du Nord peuvent offrir à qui cherche à avoir une idée exacte du vocabulaire de la langue des Parthes. Remarques de M. Meillet.

Séance du 16 Mai 1914.

Présidence de M. Huart, ancien président.

Présents : MM. Acher, J. Bloch, M. Cohen, Gauthiot, Mlle Homburger, MM. Huart, Lejay, Meillet, Pelliot, Regard, Vendryes.

Le procès verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Elections. MM. L. Laurand, J. Benigny et E. Tuneld sont élus membres de la Société à l'unanimité.

Communications. M. Meillet montre, d'après des exemples de présents de verbes, quelle était en indo-européen la grande importance du type athématique.

M. Gauthiot indique quelle doit être l'origine de l'emploi de la ligature *ys* pour désigner le son -*z*- de l'iranien. Remarques de MM. Meillet et Pelliot.

Séance du 20 Juin 1914.

Présidence de M. Delafosse, vice-président.

Présents : MM. Acher, J. Bloch, Boudreaux, Burgun, de Charencey, M. Cohen, Delafosse, Deny, M[lle] Homburger, MM. Huart, Lacombe, Lejay, Ern. Lévy, Marcou, Marouzeau, Meillet, Rivet, Vendryes.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Lévy-Bruhl, retenu à la Sorbonne par des examens, s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

Présentations. La Bibliothèque Universitaire de Fribourg en Brisgau, MM. Przyluski, par MM. Boyer et Meillet, et Hujer, par MM. Zubatý et Meillet. La séance étant la dernière de l'année, ces candidatures sont immédiatement mises aux voix et adoptées.

M. de Charencey offre à la Société une brochure de M. Marius Archambault, *Le problème épigraphique de la Nouvelle-Calédonie*.

M. Meillet profite de la présence à la séance de M. de Charencey pour lui poser quelques questions sur la fondation de notre Société, qui comptera l'an prochain cinquante années d'existence.

Communications. M. de Charencey propose quelques étymologies de mots français (*loup-garou*, *gaspiller*, *gnole*,

goret, *maroufle*, *ratatiner*, *ratatouille*, *raminagrobis*, *ratine*, *rane*).

M. Delafosse présente l'esquisse d'une carte linguistique de l'Afrique et plus particulièrement de l'Afrique française.

Observations de MM. de Charencey et Meillet.

M. Meillet donne lecture d'une note de M. Meyer sur l'étymologie du latin *tacēre*.

M. Meillet rappelle que dans le vocabulaire religieux du vieux slave il y a d'une part des mots anciens d'origine occidentale, et d'autre part des emprunts récents tirés directement des livres grecs par les traducteurs. Ceci posé, il recherche s'il n'y a pas trace d'emprunts de termes religieux grecs par les Slaves antérieurement à la traduction des livres saints ; *xrizma*, *Izdrailjĭ*, *dijavolŭ*, *adŭ*, *geona*, *xrĭstŭ*, *Isusŭ*, **paska* (loc. *pascě*) lui paraissent pour des raisons variées des mots de ce genre.

Observations de MM. de Charencey, Vendryes, Acher.

La séance étant la dernière de l'année, le procès-verbal de la séance est immédiatement lu et adopté.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 1er AOUT 1914

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Volumes isolés :	tomes II, III, IV, V, VI, chacun.	**15** fr
—	tome VII.	**12** fr.
—	tomes VIII et suivants.	**18** fr.
Fascicules isolés : chacun.		**3** fr.
Table analytique des dix premiers volumes des Mémoires.		**4** fr. **50**

Les numéros du *Bulletin*, dont il reste un nombre suffisant d'exemplaires, sont mis *gratuitement* à la disposition des membres de la Société.
La Société ne possède plus aucune collection complète.

N.-B. — Le 1er n° du tome I du *Bulletin* commence avec la page XXI des procès-verbaux des séances. Les pages I-VIII, IX-XX sont brochées avec les fascicules 1 et 2 du tome I des *Memoires*, et ne peuvent en être séparées.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'Administrateur. Le port est gratuit.

De plus, la librairie Champion publie, sous les auspices de la Société, une *Collection Linguistique* ; les membres ont le droit d'acheter, *avec réduction de 50 %* chacun, un exemplaire unique de chaque volume de la Collection.
On est prié de s'adresser DIRECTEMENT à M. Champion, éditeur, 5, quai Malaquais, Paris (VI).

Ont déjà paru :

Les Dialectes Indo-européens, par A. Meillet, prix réduit **2** fr. **25** (par la poste, **2** fr. **45** France ; **2** fr. **65** Étranger).

Mélanges Linguistiques, offerts à M. F. de Saussure, prix réduit **5** fr. **25** (par la poste, **5** fr. **65** France; **6** fr. Étranger).

Les Eléments dialectaux du Vocabulaire latin, par A. Ernout, prix réduit **3** fr. **75** (par la poste, **4** fr. **05** France; **4** fr. **35** Étranger).

Le parler arabe des Juifs d'Alger, par Marcel Cohen, prix réduit **12** fr. **50** (par la poste, **13** fr. **10** France; **13** fr. **60** Étranger).

Le vers français, par M. Grammont, prix réduit **7** francs (par la poste, **7** fr. **55** France ; **8** fr. **10** Étranger).

Le port est à la charge de l'acheteur.

VARIÉTÉS

ÉTYMOLOGIES FRANÇAISES

1° Garou (Loup) signifierait d'après Littré « Homme Loup ». Il le rapproche de l'anglo-saxon *were-wolf*, danois *var-ulf* qui possèdent la même valeur.

C'est de là que serait tiré le vieux français (XIIIe siècle) *garwel*. Il conviendrait de voir là, une allusion à cette croyance répandue dans l'ancien comme dans le nouveau monde que certains hommes pouvaient se transformer en Loups. Virgile ne nous dit-il pas dans sa 8e Eclogue que l'on a souvent vu l'enchanteur Mœris

Lupum fieri et se condere sylvis.

On pourrait se demander alors, pourquoi cette répétition qui se trouve dans le mot français, lequel se rendrait mot à mot par « Loup-homme-loup »? N'est-il pas plus naturel de voir dans ce terme *garou*, le bas-breton, *garv* et *garou* « dur, cruel » d'après M. Whitley-Stokes: cf. irlandais, *garbh*, gallois, *garw* et *gerwir* « asper, rigidus », vieux gaulois *garvos* et primitivement *garsvos*? Ces adjectifs seraient à rapprocher du grec χήρ, « hérisson » et peut-être même χέρσος, « désert, inculte », aussi bien que du latin *hirsutus* et *hericius* « hérisson », du lituanien *žerti*, « gratter, râtisser », du sanskrit *harṣati* « devenir raide, durcir ».

Loup-garou serait donc synonyme de « Loup féroce » et, sans doute, il est entré en français par l'intermédiaire du dialecte du pays gallot.

Cette étymologie avait d'ailleurs déjà été proposée par Troude dans son dictionnaire français-breton.

2° Gaspiller pourrait bien d'après M. Darmesteter venir du vieux français *gaspail* « criblure de blé », litt. « paille gâtée ». Ne vaudrait-il pas mieux voir dans le mot en question un composé de *pille*, du pillage et synonyme d'après Roquefort de « butin » ainsi que de l'adjectif *gaste* « détruit, ravagé ». Le tout se rendra donc par « perdre son bien, son butin ».

3° Gnole et Gniole, d'après Darmesteter, ne peut guère être autre chose qu'une abréviation de *torgnolle* dont la première syllabe est tombée comme dans *minot*, de *hémine* — *piauler* du latin *pipiolus* — *floner*, *se floner* en patois du perche, « se fâcher, s'irriter » de « souffle ».

4° Goret, dérivé du vieux français *gore* « truie », a été rattaché par Diez à l'allemand *gürren*, *gurren* « grogner, jeter des cris inarticulés ». Cette étymologie n'est plus guère admise aujourd'hui. Nous aurions peine à ne pas reconnaître dans ce mot le géorgien *ghori* « porc », sans doute rapporté en occident au moment des croisades, les latins de Jérusalem ayant eu des rapports assez fréquents avec les chrétiens d'Arménie et même du Caucase. Il y a eu changement de genre, comme pour notre terme de *hase*, lequel signifie simplement « lièvre » en allemand. Au reste, nous rencontrerions ici, peut-être, le seul emprunt fait par le français à l'idiome de la Géorgie.

5° Maroufle. *Mar* péjoratif se retrouve dans *maraud*; *marmot*, litt. « méchant moutard ». Dans la langue du moyen âge, *mar* est employé comme synonyme de « à tort, mal à propos » : ex : *ja mar en douterez* : « ce serait déjà un tort que d'en douter ». Le second élément *ouffle* n'est autre chose que le béarnais *uflat* « enflé ». En langage populaire, « l'enflé » est volontiers usité comme sobriquet. Par extension, on a donné le nom de *maroufle* à une sorte de colle forte et *maroufler*, c'est « coller une toile sur un mur ». Le mot en question a visiblement été emprunté aux dialectes du Midi. C'est qu'il convient de ne pas négliger leur étude quand on veut faire de l'étymologie française.

6° RATATINÉ signifie au pied de la lettre quelque chose comme « mal tendu ». Le dissyllabe initial ne fait pas partie du radical. Il est formé de *ra* réduplicatif comme dans « rafraîchir » d'un ancien « refraischir », et de *ta* suffixe péjoratif. L'élément radical est pris, comme dans le mot précédent, à la langue du Midi, à savoir le béarnais *tenut* « tendu ». Nous rencontrons ce double élément *rata*, mais retourné en *tara* dans *tarabuster*, *tarabiscoter* et même dans le terme populaire *tarabondin*, litt. « enfant qui remue, se trémousse ».

7° RATATOUILLE a été rapproché par Littré du poitevin *tatouille* « mauvaise marmelade » et *tatouiller* « se couvrir d'eau et de boue », toutefois, il ne pousse pas l'analyse plus loin. Pour le préfixe *rata*, bornons-nous à renvoyer au mot précédent. Reste donc comme élément fondamental le mot « touille ». Il se rencontrera encore dans la *bistouille* du picard, synonyme de « gloria », café consolé par l'addition d'eau-de-vie. C'est, à peu près, l'équivalent du *jambinet* percheron, du *champoreau* des troupes d'Algérie. *Bis*, vraisemblablement pris au latin *bis* « deux fois » revêt parfois un sens péjoratif, par ex. dans *biscornu*, *besaigre*, *bistourner*. Quant à *touille*, c'est visiblement un dérivé du verbe *touiller* « agiter pour mélanger » et que Littré dérive du bas-latin *tudiculare* « marteler, frapper » d'un terme latin *tudiculus* « marteau », que cite Varron.

Ratatouille se rendra donc litt. par « mélange répété » et *bistouille* par « mauvais mélange ». Ajoutons que le premier de ces mots a donné, par suppression de l'élément radical et avec changement de genre, *rata*, « soupe » dans le parler des troupiers. N'est-ce pas ainsi que dans le langage courant, *automobile* est devenu *auto*, que *kilogramme* est devenu *kilo*?

8° RAMINAGROBIS ou plus correctement ROMINAGROBIS employé par Lafontaine, comme synonyme de « chat » veut dire en réalité « dos qui rumine, qui ronrone », de *ruminare* lequel en latin signifie à la fois « ruminer », et « remâcher » ainsi que de *grobis* dont l'origine reste obscure, mais pris par Rabelais au sens de « dos ». Rappelons,

à ce propos, le lituanien *kuprogoris* litt. « éminence, bosse cuivrée » pour « chameau ».

9° Ratine, sorte d'étoffe dont les touffes de poils tirés en dehors rappellent un peu la face inférieure de la feuille de fougère est encore un terme pris au celtique ; cf. irlandais, *raith* « fougère » — gallois, *rhedyn* — vieux breton *raten* « fougeraie » et au singularissime *redenenn* « plant de fougère » d'où le pluriel *radenn* — vieux gaulois *ratis* dont la forme preceltique était *pratis*. C'est ce qui nous autorise à rapprocher ces mots de l'allemand *farn* et anglais *fern* « fougère » ainsi que du sanscrit *parṇa* « aile, plume, feuille ». M. Whitley-Stokes tire également du gaulois, le basque *iratze* « fougère ».

10° Cane qui se trouve un peu dans le même rapport avec *canard* que *garce* avec *garçon* est considéré comme d'origine assez obscure au point de vue étymologique. Nous étayant sur l'autorité de Darmesteter, lequel tire *cancan* de *quamquam*, mot qui revenait assez fréquemment dans les discours de distribution de prix, nous demanderons si le nom que nous donnons à la femelle du palmipède en question, n'est pas tout simplement tiré de son ramage. Quoi de plus naturel que de désigner l'animal par son cri ? Citerons-nous à ce propos, nos termes de « huppe », de « coucou ». Qui hésiterait à reconnaître dans l'égyptien *maou*, « chat » une onomatopée inspirée par le miaulement de ce carnassier ?

Rappellerons-nous l'aventure de cet Européen égaré dans un restaurant chinois de Canton. Le maître de l'établissement qui n'était pas fort en langues étrangères se contenta de demander ce qu'il voulait qu'on lui servît, du *baou-ouaou* (chien comestible) ou du *kouan-kouan* (canard).

De Charencey.

COMPTES RENDUS

O. Jespersen. — *Sprogets Logik*. Copenhague (Gyldendalske boghandel), 1913, in-8, 95 p.
— *A Modern English Grammar on historical principles*. Part. II. Syntax. First volume. Heidelberg (Winter), 1914, in-8, xxviii-486 p. (*Germanische Bibliothek*, I, I. 9).

Il y a lieu de réunir dans un même compte rendu ces deux ouvrages de l'éminent et original professeur de langue anglaise de Copenhague ; car le second est une application des idées générales dont une première esquisse est donnée dans le premier.

Les recherches de grammaire comparée font tort depuis longtemps à la grammaire générale. L'importance prise depuis quelque temps par l'enseignement des langues modernes dans l'enseignement secondaire, et par suite à l'Université, devait ramener l'attention non seulement sur la phonétique, mais aussi sur les principes de la grammaire. Parmi les langues modernes, l'anglais est celle qui a de beaucoup réalisé le plus un type nouveau, entièrement différent du type indo-européen. Pour qui connaît la grammaire comparée des langues indo-européennes et celle du germanique, l'histoire de l'anglais est d'un singulier intérêt : on y voit comment un type aussi particulier que celui de l'indo-européen s'est transformé en un type absolument différent, comment la plus compliquée des flexions a abouti à l'absence de presque toute flexion, comment l'absence de flexion a abouti à rapprocher le verbe du nom et à faire instituer des groupements de mots et des tours de phrase tout nouveaux.

On s'explique ainsi par quel enchaînement a été amené à réfléchir sur la grammaire générale un savant qui a fait de l'anglais son domaine propre, qui l'a étudié en tous sens et qui en aime profondément la forme actuelle, si bien adaptée à la vie moderne.

M. Jespersen veut nommer par des termes particuliers et définir les fonctions logiques se rencontrant dans toute phrase. L'essentiel de son idée est ceci : il faut, dans un groupe de mots, distinguer trois rangs : il y a des mots principaux, des mots adjoints et des mots « sous-joints » (en anglais *principal, adjunct* et *subjunct*) ; ainsi dans de l'*eau extrêmement chaude*, *eau* est le mot *principal*, *chaude* est *adjoint*, et extrêmement est « *sous-joint* ». En pareil cas le terme le plus particulier est le mot *principal*, le mot *adjoint* est plus général, et le mot « *sous-joint* » plus général encore. M. Schuchardt, rendant compte de *Sprogets Logik* dans *Anthropos* 1914, p. 340 et suiv., a sans doute eu tort de reprocher à M. Jespersen de faire abstraction de toute considération historique dans sa théorie. A quelque moment qu'on examine des langues, on y trouve les catégories en question, et ce ne serait que par des théories sur les origines du langage et des catégories grammaticales qu'on pourrait introduire l'histoire en pareille matière : la base serait trop incertaine. En revanche, la notion de généralité dont se sert M. Jespersen aurait besoin d'être définie : dans *une très pauvre veuve*, on voit mal comment les notions de *pauvre* et celle de *veuve* peuvent être comparées au point de vue de la généralité : la notion de *pauvre* dépasse celle de *veuve* à beaucoup d'égards ; mais la notion de *veuve* dépasse aussi la notion de *pauvre* : va-t-il falloir mesurer en quoi chacune des notions est plus générale que l'autre. En réalité — et ceci concorde bien avec les idées exprimées par M. Schuchardt dans l'article cité ci-dessus — il y a ce dont quelque chose est dit et ce qui est dit de quelque chose : dans la phrase *la veuve est pauvre*, on appelle le premier terme *sujet* et le second *prédicat* (ou *attribut*) : dans le groupe de mots *une très pauvre veuve*, on appelle le dernier terme substantif : c'est de ce terme que quelque chose est dit, à savoir *très*

pauvre ; dans *très pauvre* il y a encore deux termes, un *adjectif* et un *adverbe*, l'adverbe servant à dire quelque chose de l'adjectif. Il y a donc entre le prédicat et l'épithète une analogie qu'on a signalée depuis longtemps. On ne voit pas de raison décisive pour abandonner les anciennes dénominations, ni surtout pour introduire la considération de généralité qui n'est pas la chose essentielle dans les cas considérés. Mais en obligeant à examiner et à préciser les notions traditionnelles, M. Jespersen a rendu un véritable service.

Quant au premier volume de la syntaxe anglaise, tous les linguistes devront en faire leur profit. La syntaxe est ici entendue au sens large d'emploi des formes aussi bien que de théorie de la phrase. Les parties étudiées sont la théorie du nombre, celle du substantif et celle de l'adjectif (l'article ne figure pas encore dans ce volume). L'exposé montre toute l'originalité de l'anglais. Le fait que l'anglais a perdu la variation de la fin du mot qui caractérisait le type indo-européen et qu'il opère uniquement avec des mots invariables en principe auxquels s'ajoutent des particules préposées ou postposées, plus ou moins intimement unies aux mots principaux, a entraîné les conséquences les plus variées. C'est ce qui domine toute la grammaire de l'anglais ; et, partout où l'on retrouve cette même tendance, en arménien moderne par exemple, des faits analogues apparaissent : ainsi un groupe comme *give and take* devient un adjectif : *a give-and-take affair*, tout comme arm. *aṙ u tur* « prends et donne » est devenu le nom du « commerce ».

De même que le sujet et le prédicat linguistiques sont tout autre chose que le sujet et le prédicat logiques, la définition linguistique de la notion de *collectif* est tout autre chose que la définition générale qu'on pourrait donner de ce terme, ainsi qu'il résulte de l'exposé donné § 4. 8. Est collectif tout terme qui embrasse sous une dénomination unique un ensemble d'individus ou d'objets : *armée*, *flotte*, etc. Mais, pour le linguiste, il n'y a collectif que là où les termes en question sont traités grammaticalement d'une manière autre que les noms ordinaires : le sl. *bratrĭja* est un

collectif parce qu'il sert de « pluriel » au mot *bratrŭ* ; mais le gr. φρᾱτρίᾱ, qui lui répond lettre à lettre, n'est pas un collectif au point de vue grammatical parce qu'il ne joue aucun rôle grammatical spécial. Le mot anglais *clergy* n'est pas collectif dans *whether it is better to have a clergy that marries than one that does not marry* ; mais il est collectif dans *the clergy were all opposed to the measure* (§ 4 814) ; en français *clergé* n'est jamais collectif au point de vue grammatical : mais *la plupart* est un collectif. En grec ancien dans τὰ ζῷα τρέχει, ζῷα est un ancien collectif parce qu'il sert de pluriel à ζῷον. Les seuls faits qui intéressent le grammairien sont ceux qui ont une marque linguistique saisissable.

Les faits anglais sont exposés avec un sens de la réalité, une ampleur admirables. On devra en revanche se garder de certaines définitions qui sont peu satisfaisantes : § 1. 41, il est vrai que le verbe permet de faire une phrase achevée : *the dog barks* : mais cette définition n'est pas partout valable ; l'adjectif *nov* a exactement même propriété dans le russe *dom nov* « la maison est neuve ». — § 1. 71, le fait qu'il s'applique à des objets divers suivant les cas n'est pas spécial au pronom : *je* indique des personnes différentes suivant la personne qui parle ; mais les phrases françaises *la maison est neuve, le cheval est jeune* peuvent aussi s'appliquer à un nombre illimité de cas.

A. Meillet.

Kr. Sandfeld-Jensen. — *Sprogvidenskaben.* En kortfattet Fremstilling af dens Metoder og Resultater. Copenhague (Gyldendal), 1913, in-8, 269 pages.

Dans ce petit précis de linguistique générale, M. Sandfeld-Jensen insiste principalement sur le côté psychologique du langage. Les études de syntaxe historique ont donné à l'auteur une perspicacité singulière et l'habitude d'analyser les opérations conscientes du sujet parlant. Une

notable partie du volume en a profité : les pages consacrées au rôle de l'analogie dans l'évolution des formes morphologiques et des groupements syntaxiques sont tout à fait remarquables.

Dans un livre élémentaire, il eût peut-être été bon d'indiquer plus fortement la complexité des faits du langage. Dans une même langue, la prononciation, le vocabulaire et la grammaire se transforment dans une proportion et dans des conditions très différentes : ce sont des systèmes indépendants, caractérisés par des phénomènes spéciaux. L'analogie, par exemple, s'exerce librement dans la morphologie et la syntaxe, mais la phonétique n'est pas son domaine. Quand une langue innove un procédé articulatoire, elle substitue le phonème nouveau à l'ancien, dans tous les cas où il se présente. L'hypothèse que cette innovation peut se réaliser dans certains mots plus favorables, à l'exception de tous les autres, est, sous cette forme du moins, entièrement injustifiée (p. 53). De même pour l'emprunt. C'est un phénomène qui caractérise nettement le vocabulaire, il est rare en phonétique et en morphologie. Quand un phonème entre dans une langue, c'est toujours à la suite d'emprunts de vocabulaire. Il est imprudent d'admettre (p. 167) qu'une prononciation peut s'emprunter. Le bas-allemand et le scandinave oriental ont monophtongué leurs diphtongues, à peu près vers la même époque. Cette réduction des diphtongues tombantes n'a rien qui surprenne ; il n'est pas besoin d'admettre qu'il y a eu emprunt du scandinave au bas-allemand. Il eût mieux valu ne pas reprendre cette hypothèse de Storm et insister sur le cas si fréquent des évolutions parallèles.

M. S. J. pense qu'on ne peut rien tirer de l'hypothèse des changements de langues : toutes les langues se transforment, pourtant les peuples ne changent pas tous de langue. Tel est le fond de sa pensée (p. 56). Posé dans ces termes, le problème est mal posé. Ce raisonnement suppose que tous les changements phonétiques se ramènent nécessairement à un seul type, ce qui n'est pas le cas. Les uns se réalisent progressivement et s'expliquent aisément par les tendances

naturelles du langage : les autres participent à un bouleversement du système articulatoire et semblent se produire brusquement, par exemple les mutations consonantiques ou bien la réduction du mouvement des lèvres dans le vocalisme anglo-saxon. Dans ces derniers cas, il semble bien qu'il s'agisse de l'application à une langue donnée d'habitudes articulatoires étrangères. Mais il serait absurde d'expliquer de cette façon la sonorisation des sourdes intervocaliques qu'on trouve en danois et dans bien d'autres langues.

Je m'excuse d'insister, d'autant plus que la prudence de M. S. J. est, dans un précis de ce genre, un très grand mérite. Elle est la preuve d'une conscience scrupuleuse qui se manifeste dans l'exactitude de tous les faits cités. Les exemples sont variés et bien choisis : l'auteur a dédaigné ceux qui traînent dans tous les manuels, et les langues balkaniques, qui sont une de ses spécialités, lui ont fourni nombre de faits nouveaux et intéressants.

Maurice Cahen.

L. Boutan. — *Les deux méthodes de l'enfant.* Bordeaux, 1914, in-8, 146 p. et 2 planches (extrait des *Actes* de la *Société linnéenne* de Bordeaux, t. LXVIII).

Par une série d'expériences systématiques, M. Boutan met en évidence le rôle du langage dans la mentalité humaine. Des petits enfants placés dans les mêmes conditions qu'un singe supérieur pour résoudre certains problèmes pratiques se sont comportés comme le singe tant qu'ils n'ont pas su parler, tout autrement dès qu'ils ont disposé du langage. Il serait intéressant de savoir comment se comporteraient des enfants sourds-muets plus âgés que les enfants étudiés par M. Boutan.

A. Meillet.

W. Stern. — *Psychologie der frühen Kindheit, bis zum sechsten Lebensjahre.* Mit Benutzung ungedruckter Tagebücher von Clara Stern. Leipzig (Quelle u. Meyer), 1914. in-8, xii-372 p. et 6 planches hors texte.

Cet ouvrage général sur la psychologie de la première enfance n'ajoute rien d'essentiel à l'enseignement de l'excellent livre de l'auteur (en collaboration avec Mme Stern) sur le développement du parler enfantin. Mais il y a lieu de le citer ici parce qu'il est indispensable de situer l'acquisition du langage dans l'ensemble des progrès mentaux de l'enfant. Les dessins qu'on peut voir p. 241 et suiv. donnent un aperçu de ce que sont les idées exprimées par les mots de l'enfant ; elles indiquent les simplifications apportées aux choses et montrent comment deux ou trois traits essentiels suffisent à représenter un objet. M. Stern montre bien, p. 249, comment ce qui est, au point de vue de la vision des choses, un grand défaut, présente des avantages au point de vue du développement des idées. Il est très intéressant aussi de voir, p. 251 et suiv., comment des mots qui exprimaient d'abord des sentiments et qui étaient destinés à provoquer une réaction de l'entourage servent ensuite à exprimer des idées. Ce n'est pas seulement le matériel linguistique de l'enfant qui se modifie au fur et à mesure de l'apprentissage, c'est aussi la valeur des signes qui se modifie profondément. *Milch heiss* a exprimé une douleur et a servi à écarter la cause de cette douleur avant que les mots en question aient exprimé proprement des idées. L'enfant sait dire *nein* avant de savoir employer *nicht*.

Ici comme dans le livre spécialement consacré au langage, M. Stern fait état des émissions linguistiques de l'enfant ; mais il ne dit rien de la façon dont l'enfant comprend le langage entendu. Il est certain, en gros, que l'enfant comprend du langage plus qu'il n'est capable d'en émettre lui-même. On n'a jamais essayé de suivre cette

avance de l'intelligence du langage sur l'émission du langage. La chose est évidemment difficile ; mais elle ne semble pas au-dessus de l'ingéniosité des observateurs ; il y a sûrement là des recherches neuves et fécondes à entreprendre.

L'auteur n'est pas linguiste. C'est à tort qu'il rapproche, p. 112, du langage non grammatical de la première enfance les langues « sans-flexion » qui, loin de représenter un état initial du développement, sont plutôt l'aboutissant d'une longue histoire antérieure, sûrement dans le cas de l'anglais, probablement dans celui du chinois. P. 94, il est bien montré comment l'ensemble *mama* (*ama*) a eu d'abord une valeur expressive et a pu être adapté à nommer la mère : mais le fait qu'on le trouve dans cent langues africaines n'a pas grande valeur : il n'y a pas cent familles distinctes de langues africaines ! Et que dire d'une langue comme le géorgien où *mama* signifie « père » ?

A. Meillet.

A. Pick. — *Die agrammatischen Sprachstörungen. Studien zur psychologischen Grundlegung der Aphasielehre.* Berlin (Springer), 1913, in-8, VIII-291 p. (*Monographien aus dem Gesammtgebiete der Neurologie und Psychiatrie*, 7).

M. Pick a pris pour thème les symptômes d'aphasie consistant en altérations du type grammatical de la langue employée par les malades, sujet très intéressant pour le linguiste. Mais cette première partie du travail ne consiste guère qu'en prolégomènes, et le sujet proprement dit n'est pas abordé. En revanche l'auteur déploie une connaissance vraiment surprenante de ce qui a été écrit sur la psychologie linguistique et sur la linguistique générale, et son exposé, où il s'efforce de poser tous les principes des questions étudiées pourra apprendre beaucoup même aux linguistes de profession. Peu d'ouvrages importants semblent lui avoir échappé (il ne cite cependant pas les *Antinomies linguis-*

tiques de V. Henry qui, on ne sait pourquoi, sont demeurées assez peu connues). Très attentif à exposer et à suivre dans tous ses détails la pensée des autres, l'auteur ne dégage pas bien nettement ses idées propres, et le lecteur, fatigué de parcourir tant de résumés et de citations, ne sait souvent comment se formulent précisément les conclusions de l'auteur. Dans cette première partie, M. Pick s'est appuyé avec succès et en en faisant une appréciation généralement très juste sur des théories linguistiques connues. On attendra avec impatience la seconde partie où les données pathologiques seront mises en œuvre. Si l'on peut se permettre un vœu, ce sera celui que l'auteur dégage davantage ses propres idées et les rende ainsi accessibles aux linguistes qui auront sûrement grand parti à en tirer.

A. Meillet.

J. Ronjat. — *Le développement du langage observé chez un enfant bilingue.* Paris (Champion), 1913, in-8, 157 p.

Notre confrère, M. Ronjat, s'est astreint à observer le développement du langage chez son fils, auquel il parlait toujours français tandis que la mère de l'enfant lui parlait toujours allemand, et auquel les autres personnes de son entourage ont parlé, les unes toujours français, les autres toujours allemand. L'enfant s'est trouvé ainsi être rigoureusement bilingue dès qu'il a commencé à parler; et, entretenu par le fait que chacun de ses parents a toujours continué à lui parler une seule langue, le bilinguisme s'est maintenu chez lui. Les cas de ce genre sont rares et on n'en a jamais observé encore de près. L'observation de M. Ronjat, faite avec beaucoup de soin et de compétence, est donc très importante. Outre que l'ouvrage fournit une bonne description du développement du langage chez un enfant, faite par un linguiste — et l'on sait qu'on a trop peu de ces descriptions, car les types de développement possibles

sont variés — on y trouve en effet un cas curieux. La facilité avec laquelle l'enfant a acquis deux langues tout à fait différentes aussi correctement que d'autres en apprenent une apporte un nouveau témoignage de la puissance inouïe d'acquisition qu'a l'enfant du premier âge, puissance qui disparaît si vite et qui, dès l'âge de quatre à cinq ans, est déjà singulièrement diminuée.

La principale conclusion de l'étude est conforme à ce que l'on pouvait prévoir, à en juger par les faits linguistiques connus à d'autres égards : les deux langues parlées par l'enfant ne se mélangent pas ; chacune des deux constitue un système à part, et l'enfant ne brouille pas l'un des systèmes avec l'autre : il a deux systèmes phoniques, deux grammaires, deux vocabulaires. Et, chose remarquable, l'apprentissage simultané des deux systèmes n'a entraîné aucun retard notable dans le développement ; l'enfant a parlé normalement et à un âge normal dans les deux langues, allemand et français. On a donc ici une nouvelle preuve du fait capital que, pour les sujets parlant plusieurs langues, chacune des langues constitue un système fermé, peu accessible à l'influence des autres ; là où il y a des influences, elles sont le plus souvent volontaires, et elles tiennent au prestige spécial de l'une des langues ; il y a imitation. Quand, chez un enfant comme celui qu'a observé M. Ronjat, les deux langues sont mises en état de parfaite égalité, les influences réciproques sont presque négligeables. Cette conclusion est de grand prix pour la linguistique générale, et, sans parler des intéressantes remarques de détail qu'il apporte, M. Ronjat doit être remercié pour avoir contribué à l'établir par une observation probante.

Une autre circonstance est à retenir : le bilinguisme se maintient chez le sujet observé grâce à la volonté arrêtée des parents, et il se maintient sans effort de l'enfant. Si, dans les autres cas connus de bilinguisme, l'une des langues tend à disparaître — et, au moins en apparence, à disparaître tout à fait — c'est parce que l'une des deux langues est plus employée que l'autre autour de l'enfant et a pour lui plus de prestige. C'est par suite de circonstances sociales

que le bilinguisme tend à ne pas se conserver. Dans un autre cas qui m'a été signalé, le bilinguisme s'est conservé chez l'aîné de deux enfants grâce à un effort prolongé de la mère, allemande, dans un milieu français : mais, pour le second enfant, l'effort n'a pas été fait avec la même intensité, et le bilinguisme ne s'est pas établi aussi parfaitement. Le bilinguisme est donc une anomalie parce que l'enfant ne conserve pratiquement que la langue usuelle qui a du prestige pour lui.

A. MEILLET.

L. WYPLEL. — *Wirklichkeit und Sprache*. Vienne et Leipzig (Deuticke), 1914, in-8, IV-173 p.

Ce petit volume ne prétend à rien moins qu'à renouveler la linguistique. Ceci suffirait à le rendre inquiétant : les gens qui annoncent leur intention de révolutionner la science y changent rarement quoi que ce soit. M. Wyplel espère d'ailleurs plutôt agir sur le grand public que sur les linguistes : son livre est en caractères gothiques. Il croit naïvement que le langage a pour objet de traduire la réalité : on sait assez que le langage traduit seulement notre sentiment de la réalité. Il donne pour une nouveauté la distinction de la langue courante, de la langue du récit et de la langue scientifique. Je n'aperçois dans ce que j'ai eu le courage de lire du livre que des naïvetés ou des truismes.

A. MEILLET.

O. DITTRICH. — *Die Probleme der Sprachpsychologie und ihre gegenwärtigen Lösungsmöglichkeiten*. Leipzig (Quelle et Meyer), 1913, in-8, VIII-148 p.

Le second chapitre de ce volume où est exposée en résumé, avec de longues citations, l'admirable théorie du langage

considéré comme signe qu'a donnée le regretté H. Gompers est d'un vif intérêt, et cette théorie est de nature à beaucoup éclaircir les idées des linguistes.

Mais le lecteur qui se souvient de l'énorme volume de prolégomènes publié il y a quelques années par M. Dittrich — des prolégomènes qui n'ont pas été suivis du livre annoncé — sourira en lisant à la première page du présent volume : « Die folgenden Darlegungen beanspruchen programmatischen Charakter ». Les linguistes, qui sont tout prêts à profiter des enseignements de la psychologie, préféreraient les moindres résultats au plus beau des programmes.

Les grands mots pédants, comme « problèmes phylontogénétiques », qu'affectionne M. Dittrich, ne donnent d'ailleurs aucun désir d'étudier les questions posées, et l'insistance avec laquelle M. Dittrich démontre au début de son livre que toute manifestation concrète du langage exige la présence d'au moins deux personnes, l'une qui parle, l'autre à qui l'on parle, n'est pas faite pour donner une haute idée de la nouveauté ni de l'importance des résultats acquis.

P. 97 et suiv., M. Dittrich utilise le fait connu de l'isolement du suffixe de dérivation *-accio* dans l'italien *Quanto siete accio!* Mais avant d'utiliser cette expression, il faudrait savoir si elle est vraiment d'origine populaire et si ce n'est pas une plaisanterie de grammairien. En tout cas, intervenant dans une langue écrite, très littéraire et cultivée, le témoignage n'a pas une grande portée. On n'en saurait faire état utilement.

A. Meillet.

A. Terracher. — *Étude de géographie linguistique. — Les aires morphologiques dans les parlers populaires du Nord-Ouest de l'Angoumois* (1800-1900). Paris (Champion), 1914, in-8 (vii)-xiv-248 p., plus un volume d'*Appendices*, 452 p. (numérotées 1_a, 2_a, etc), et un *Atlas*, de format in-4, cartes i, a-l ; i-xviii ; 1 ; α-ρ.

Il est heureux qu'on n'attende de tous les candidats au

doctorat ni une thèse aussi ample, ni d'aussi longues et d'aussi patientes enquêtes, ni une pareille masse de faits et de chiffres, ni surtout tant d'idées et de si intéressantes : les docteurs deviendraient rares. M. Terracher, qui a rassemblé une quantité de faits intimidante, a eu la force de n'en être pas écrasé ; il les porte avec aisance, et cet amas de faits, d'ailleurs bien organisés et bien classés, ne lui est qu'un moyen de poser des questions de principe relatives aux fondements mêmes de la linguistique.

M. Terracher n'est pas le seul des jeunes linguistes à sentir que les principes avec lesquels on a fait jusqu'ici de la linguistique historique sont trop simples et n'épuisent pas toute la complexité des faits : mais son mérite singulier est de faire saisir cette complexité, de la mettre en évidence par des exemples concrets. Depuis les travaux auxquels a donné lieu l'*Atlas linguistique* de MM. Gilliéron et Edmont, les jeunes romanistes ont cessé de croire que les parlers locaux représentent chacun un développement autonome depuis le latin jusqu'à présent ; mais on ne s'est guère donné la peine de voir ce que c'est qu'un parler local ; M. Terracher a examiné les parlers locaux, et il en a déterminé le caractère. Il n'est pas le seul à croire et à dire que les faits linguistiques doivent s'expliquer par le caractère social du langage ; l'affirmation est devenue banale : mais, par des statistiques longues et minutieuses, il s'est efforcé de prouver l'action d'un facteur social, le mariage, sur le langage et de trouver ainsi entre les faits sociaux et les faits linguistiques un « intermédiaire constant ». Il y a beaucoup de chiffres dans le livre de M. Terracher, ces chiffres en sont un élément essentiel, et ils aboutissent à un résultat important. Mais on y trouve quelque chose qui, en linguistique, vaut sans doute mieux encore, le sens de la réalité. Esprit critique, M. Terracher n'est pas dupe des formules. Les parlers qu'il décrit sont en partie ceux de sa famille, ou de camarades d'enfance ; il parle l'un d'eux : il comprend les autres ; il a pu les étudier, non comme un naturaliste qui observe du dehors une espèce étrangère, mais comme un homme du pays qui saisit au vol les faits intéressants. C'est

là une situation rare : M. l'abbé Rousselot avait eu déjà le même avantage, et l'on retrouve ici des mérites analogues à ceux qui ont donné à la thèse de M. Rousselot sur le *Parler de Cellefrouin* un si grand retentissement.

Une nouveauté s'est ajoutée : M. Terracher n'étudie pas une famille ou un village : il envisage une région tout entière, dont il examine chaque village, chaque hameau. Le titre général est : *étude de géographie linguistique*. C'est que, depuis le livre de M. Rousselot, la géographie linguistique est devenue une force. On a senti l'avantage qu'il y a à examiner dans toute une région les faits étudiés et à représenter cartographiquement les résultats de l'étude. La nouveauté du mot et de l'aspect sous lequel se présentent les choses a trop dissimulé le fait que la géographie linguistique représente simplement la perfection de la méthode comparative. Le comparatiste qui étudie des langues anciennes a soin de tenir compte de tous les éléments de comparaison dont il dispose ; par malheur ces éléments sont peu nombreux et ne justifient pas la plupart du temps un exposé par cartes. Le romaniste qui a pour objet des parlers vivants doit, s'il le peut, envisager aussi tous les faits qui peuvent servir à la comparaison. Et alors les données sont trop nombreuses pour qu'un exposé soit commode et clair autrement qu'avec des cartes. Les résultats qu'on obtient avec des réseaux serrés de faits représentés cartographiquement ont éclairé les faits des langues anciennes. Mais il n'y a rien d'essentiellement nouveau dans la méthode ; il ne s'agit que d'appliquer à des masses de faits beaucoup plus grandes la vieille méthode comparative, la seule avec laquelle on puisse faire l'histoire des langues. Nul réseau n'est plus serré que celui qu'a étudié M. Terracher ; nulle part on n'a pu comparer les faits d'aussi près.

C'est à dessein que M. Terracher s'en est tenu aux faits grammaticaux. Ce sont les plus tenaces, et, dans des parlers qui se désagrègent, comme les parlers français, ce sont ceux qui conservent le plus et le plus longtemps l'état de choses ancien, ceux par suite qui se prêtent le mieux à caractériser chaque parler par rapport au passé. Le système pho-

nique mériterait d'être considéré au même titre. Mais dès l'instant qu'on ne sait pas faire à coup sûr le départ entre mots indigènes et mots empruntés, on n'a plus de moyen de suivre l'histoire des phonèmes. Et quant à envisager le système phonique des divers parlers, c'est chose difficile ; ces systèmes paraissent du reste très peu différents les uns des autres. Entrepris pour fonder la dialectologie sur la base des limites de faits phonétiques, l'*Atlas linguistique* a montré les difficultés de pareille entreprise. M. Terracher propose maintenant, après examen des faits et d'après son expérience et sa connaissance intime des parlers de sa région, de fonder plutôt la dialectologie sur la morphologie. Il justifie pleinement ainsi les linguistes qui font reposer sur des concordances de faits grammaticaux particuliers (non pas sur des concordances de types grammaticaux) toute la théorie des parentés de langues.

Quand on a eu constaté que les grandes langues communes n'offraient pas d'unité et que les « lois » linguistiques n'y avaient pas d'application rigoureuse et constante, on s'est retourné vers les parlers locaux où l'on a cru retrouver l'unité qui échappait. On ne s'est guère demandé d'abord si le parler local avait une véritable unité : on a pris la chose pour accordée. Pourtant quelques observations déjà faites n'étaient pas rassurantes. M. Terracher est allé dans un hameau où il connaissait tous les habitants dont plusieurs sont de sa famille : ni à l'intérieur d'une famille, ni à plus forte raison, à l'intérieur d'un hameau, il n'a trouvé d'unité (p. 146 et suiv.). Il faut lire ces pages de faits. On en retirera l'impression que, même en des circonstances très favorables, dans un hameau rural, tout agricole, l'unité de parler est loin d'exister.

C'est que, en vérité, l'unité d'origine n'existe pas non plus et que, en entrant dans le hameau, les immigrés n'y changent pas immédiatement et n'y changent jamais complètement de parler. Ceci justifie l'étude approfondie qu'a faite M. Terracher des actes de mariages dans toutes les communes de sa région. De cette étude, qui représente un travail immense et dont les 152 pages d'appendices et

les cartes de l'*Atlas* présentent les résultats, M. Terracher conclut que la plus ou moins grande fréquence des mariages hors du village détermine le caractère du parler en ce qui concerne la conservation des choses anciennes : le petit nombre des mariages hors du village détermine un type relativement conservateur : le grand nombre des mariages hors du village crée une tendance à évoluer et à abandonner le type plus patois pour un type moins patois ; les localités industrielles où la population s'est accrue, où il y a beaucoup d'immigrés et beaucoup de mariages au dehors, ont même abandonné à peu près complètement le patois ; et les mélanges de parlers ont déterminé simplement le triomphe du français. Une vue très intéressante de l'auteur mérite d'être suivie : c'est à l'intérieur de chaque fief que se mariaient les paysans au moyen âge. Il faudra examiner dans quelle mesure les limites des dialectes correspondent à des limites de fiefs. M. Terracher donne quelques aperçus à cet égard.

Moins que personne, M. Terracher admet qu'on généralise trop les résultats obtenus. Critique vis-à-vis des autres, il l'est tout autant vis-à-vis de lui-même, et il voit avec une rare perspicacité, il signale nettement les limites ou les incertitudes de ses observations.

A un point de vue au moins, il faut se garder de généraliser : dans la région qu'a étudiée M. Terracher, les parlers locaux se désagrègent ; les parlers de la vallée agissent sur ceux du plateau ; et le français agit sur les parlers de la vallée. C'est sur la désagrégation des parlers que se sont exercées les actions sociales examinées. Parmi tous les faits qu'il a passés en revue, M. Terracher n'a pas eu occasion d'observer une seule création. Et, comme il est naturellement tenté de juger d'après ce qu'il a vu, il donne un peu l'impression de douter qu'il y ait des créations nouvelles. Il y en a pourtant ; on en a observé ailleurs, dans d'autres parlers français. L'histoire des langues en montre d'évidentes. Il est un peu fâcheux qu'un groupe de parlers si bien étudié soit un groupe en dissolution. Cela diminue la portée des conclusions qu'on peut tirer de l'étude.

On n'essaiera pas ici de critiquer dans le détail un livre qu'il faut lire parce qu'il donne à réfléchir. Sur les questions générales, l'auteur semble parfois trop sceptique, ou bien il présente les choses de manière telle que des faits exacts prennent une apparence douteuse. Ainsi, p. VIII, M. Terracher a bien raison de repousser les explications ethnographiques ; mais le fait que, en empruntant une langue étrangère, une population n'en saurait prendre exactement le système phonétique n'est pas touché par là : le français commun ne se prononce pas de même dans les diverses parties de la France. Plutôt que d'insister sur ces critiques, il vaut mieux signaler les remarquables observations de l'auteur sur l'histoire de *l* mouillée et la critique des conclusions que j'ai autrefois tirées d'observations de M. Rousselot, p. 135, ou sur l'ingénieuse explication du pluriel d'adjectifs possessifs comme *notré*, *votré*, p. 61 et suiv. ; ces formes si singulières ne sont pas limitées, on le sait, à la région de l'Angoumois et de la Saintonge ; on cite en berrichon *nutézafą*, *vutézafą* « nos enfants, vos enfants » (ainsi à Châteaumeillant, Cher). Par le détail comme par l'ensemble, le livre de M. Terracher mérite l'attention de tous les linguistes.

A. Meillet.

J.-M. Hubschmied. *Zur Bildung des Imperfekts im Frankoprovenzalischen. Die v-losen Formen, mit Untersuchung über die Bedeutung der Satzphonetik für die Entwicklung der Verbalformen.* Halle (Niemeyer), 1914, in-8, p. x-160 (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie.* Heft 58).

L'étude très particulière qu'a poursuivie avec grand soin et en s'entourant de toutes les données qu'il a pu recueillir sert à l'auteur à démontrer une thèse dont l'importance est capitale : on a, suivant M. Hubschmied, beaucou pabusé des explications analogiques pour rendre compte des traitements différents qu'offre un même phonème dans les

formes grammaticales. En fait, la plupart des différents traitements tiendraient à la diversité des circonstances phonétiques. Le travail de M. Hubschmied, dédié d'une manière significative à M. Gilliéron, est fondé avant tout sur l'*Atlas linguistique*. Et ce n'est pas un hasard : la plupart des auteurs qui recueillent des parlers locaux normalisent les mots pour les faire figurer dans des glossaires et les formes pour les mettre dans des paradigmes ; M. Edmont qui relevait seulement un certain nombre de phrases, a été amené ainsi à noter des formes particulières que les mots relevés affectent dans la phrase, et ceci suffit à montrer que des phonèmes qu'on tient pour identiques se présentent en réalité sous des formes très différentes suivant les situations dans les diverses phrases. Il n'en faut pas plus pour décider l'évolution toute différente de ces phonèmes, et dès lors des incohérences de traitement qui ont choqué les linguistes et les ont incités à donner de bien malheureuses explications analogiques s'expliquent aisément par la phonétique de la phrase. On savait déjà que les mots accessoires sont traités autrement que les mots principaux. Mais les mots principaux ne sont pas tous comparables entre eux : il faut donc supposer qu'ils ont pu comporter des traitements divers en une certaine mesure. Telle est la doctrine de M. Hubschmied, doctrine qui concorde avec des vues déjà exprimées moins complètement et d'une manière moins systématique par M. Schuchardt.

Il appartient aux romanistes, et en particulier aux spécialistes du franco-provençal, de décider ce que valent les explications de M. Hubschmied. Beaucoup semblent excellentes. Quand l'auteur déclare qu'il est absurde de discuter les traitements de *oi* dans le français littéraire actuel sans tenir compte de la phonétique de la phrase, il a raison d'une manière éclatante. Il est moins évident que la différence entre v. lat. *siem* et *sim* s'explique de même, comme semble le croire M. Hubschmied : tous les subjonctifs latins avaient une voyelle longue, et les formes *sīmus*, *sītis*, quoique moins courantes et moins nombreuses que *siem*, *siēs*, *siet*, *sient* ont pu exister, sous l'influence d'autres subjonctifs et sous

celle du type de *audīs*, *audit*, *audīmus*, etc. M. Hubschmied rappelle le fait bien connu que chez les comiques le type *siem* se trouve seulement en fin de vers; c'est, comme l'a montré M. Marouzeau, une forme relativement forte. Mais ceci peut s'expliquer sans abandonner l'explication par l'analogie : un dissyllabe attire plus l'attention qu'un petit monosyllabe. Si vraiment la différence entre *siem* et *sim* est due phonétiquement à une différence de force, on ne conçoit pas que le type *siem* ait survécu seulement dans le verbe « être », mot accessoire, et qu'il n'en subsiste rien dans *uelim*, ni dans *ausim*, *fuxim*, etc., ni dans *dixerim*, etc. Encore l'explication de M. Hubschmied mérite-t-elle d'être considérée.

Mais quoi qu'on puisse penser de telle ou telle explication de détail, la doctrine indiquée doit être retenue. Quand on a posé le principe général de la « constance des lois phonétiques », on a dû procéder d'une manière simpliste, sous peine de se perdre dans un détail infini, et l'on a été conduit à expliquer par l'analogie beaucoup de faits qui depuis ont reçu d'autres explications, les uns par la phonétique, les autres par l'histoire. Il faut ajouter que l'étude des langues anciennes a eu longtemps et a encore en partie un rôle directeur en linguistique; or, à la différence des langues romanes et surtout des langues germaniques toutes dominées par les actions de l'accent d'intensité, l'intensité n'a aucune influence visible sur le développement des anciennes langues indo-européennes: les diverses voyelles des mots ont toutes même traitement (sauf éventuellement la finale), sans considération d'accent, et par suite les faits envisagés par M. Hubschmied n'ont pas ici d'équivalent, au moins pas sous la même forme. Du reste, il est malaisé le plus souvent d'appliquer la doctrine de M. Hubschmied parce que les données sur la phonétique de la phrase manquent presque toujours. Mais il est certain que des traitements très divers peuvent apparaître suivant la position et qu'une histoire phonétique qui opère avec les mots comme s'ils étaient tous dans la même situation, tous prononcés avec la même valeur, va contre l'observation des

faits. Il y aura lieu de faire un départ entre les changements phonétiques ; les lois phonétiques qui traduisent un changement de type articulatoire sont absolues : tout *y* du slave commun devient *i* en serbe, toute *l* mouillée de l'ancien français est devenue *y* en français ; mais là où il y a des possibilités diverses comme dans l'évolution d'un *e* fermé latin vulgaire en français, il faut tenir compte des différences de position. La belle simplicité des anciens exposés disparaîtra : on devait s'y attendre : le développement du langage est chose très complexe, et les formules trop simples ont chances d'être fausses en linguistique. On ne pourrra plus se servir des lois phonétiques, comme de recettes pour faire mécaniquement des étymologies : ce sera tout profit.

M. Hubschmied n'est pas l'ennemi des « lois phonétiques » : en proposant de leur donner la souplesse et la précision qui leur manquent trop souvent, il leur souffle une nouvelle vie, et il les rend vraiment propres à expliquer le développement du langage.

A. MEILLET.

CARNOY. — *Restitution des sons en indo-européen et en roman*. Louvain (Istas), 1912, in-8, 27 p. (extrait du *Muséon*, 1912, p. 187-213).

M. Carnoy montre dans cette brochure que l'état du phonétisme latin vulgaire, tel que la comparaison des langues romanes permet de le restituer, concorde exactement avec celui que les textes indiquent, et il en tire pour la restitution du phonétisme indo-européen des conclusions optimistes.

Il y aurait beaucoup à dire. Personne ne conteste que la comparaison ne donne une certaine idée du phonétisme de la langue commune sur laquelle repose un groupe de langues parentes : c'est un *e* qu'avait l'indo-européen dans l'original de gr. τε, lat. *que*, skr. *ca*. Mais il y a bien des choses douteuses. Qui dira sur quoi repose l'initiale de skr. *kṣam-* et de gr. χθών? Quel était le caractère de la

gutturale représentée par *ç* en sanskrit, par κ en grec dans skr. *dáça* = gr. δέκα ?

Si les romanistes restituent avec quelque succès le latin vulgaire, c'est que les langues romanes sont moins loin du latin vulgaire que les diverses langues indo-européennes ne le sont de l'indo-européen. Les deux cas sont loin d'être pareils.

Et d'ailleurs M. Carnoy se donne la partie belle ; il utilise par exemple le fr. *tu chantes*, avec son *s* finale ; mais cette *s* ne se prononce plus depuis longtemps. Or, si l'on fait état du vieux français, l'espace de temps écoulé entre le latin vulgaire et la langue considérée est bien moins comparable encore à la longue période que doivent envisager les comparatistes et qui, pour les langues les plus anciennement attestées, est assurément de l'ordre de 1500 ans environ, et peut-être sensiblement plus. — Enfin, à certains égards, les langues romanes donneraient une idée assez fausse des choses ; elles feraient croire par exemple à un accent très fort, dont les textes anciens n'indiquent pas que l'intensité ait été si grande.

Il sera donc sage de rester sur la réserve en matière de restitutions. Et d'ailleurs, même si on a le droit de restituer beaucoup, il reste vrai que la seule réalité à laquelle le comparatiste ait affaire, ce sont les comparaisons. Tout le reste est hypothèse — et même en matière de latin vulgaire. Car le latin vulgaire n'est défini que par la comparaison des langues romanes : et les faits que présentent les textes latins infectés de vulgarisme ne prennent un sens que dans la mesure où ils sont confirmés par cette comparaison.

A. Meillet.

K. Brugmann. — *Zur Geschichte der hiatischen (zweisilbigen) Vokalverbindungen in den indogermanischen Sprachen.* Leipzig (Teubner), 1913, in-8. (*Berichte über die Verh. d. kön. Sächs. Ges. d. Wiss., Phil. hist. Kl.*, LXV [1913], p. 141-218.)

L'hiatus n'est pas chose courante à l'intérieur des mots

d'une manière générale. Il n'y avait pas d'hiatus à l'intérieur des mots indo-européens ; même au point de jonction du premier et du second terme des composés proprement dits, des contractions semblent avoir éliminé les hiatus éventuels en indo-européen, et les hiatus qu'on observe dans des cas tels que véd. *yuktá-açva-* ont l'air d'être secondaires. Mais à la rencontre de deux mots, les hiatus sont inévitables dans des langues qui, comme l'indo-européen, admettent, d'une part, des voyelles finales de mots, de l'autre, des voyelles initiales de mots : si deux mots originairement distincts sont juxtaposés, il se produit donc des hiatus que la langue n'élimine pas nécessairement, au moins aussi longtemps que l'individualité des deux termes juxtaposés est sentie ; les hiatus de ce genre sont nombreux dans les anciennes langues indo-européennes, et le rapprochement des préverbes et des verbes en particulier en a provoqué beaucoup. — D'autres hiatus proviennent d'innovations grammaticales, ainsi quand le grec a fait βεβλήαται sur βέβλημαι, d'après ἧμαι, ἥαται, et d'après τέταγμαι, τετάχαται, etc. Ce sont tous ces hiatus secondaires, de diverses sortes, que M. Brugmann passe en revue ; il le fait, il est inutile de le dire, avec cette connaissance ample et précise des faits, cet art de n'omettre aucune donnée importante, cette habileté à envisager toutes les possibilités, ce jugement pondéré que rend seule possible une pleine domination de toute la matière de la grammaire comparée.

Le point de vue esthétique a été laissé de côté par M. Brugmann. Sans doute à tort. Ce n'est pas un hasard que la plupart des langues évitent l'hiatus à l'intérieur des mots (l'exception des langues polynésiennes pose un problème qui mériterait d'être examiné). Et ce n'est surtout pas un hasard que, dans des langues où l'hiatus est chose fréquente à la rencontre de deux mots, la poésie l'évite plus ou moins complètement, et que la prose soignée suive bientôt l'exemple de la poésie. Tout Français sent que *je vais à Athènes* ou *il est arrivé exténué* renferment des laideurs.

Il importerait aussi d'examiner le rôle de la manière d'attaquer les voyelles initiales des mots. Il y a hiatus quand

un mot à attaque vocalique progressive suit sans interruption un mot à voyelle finale. Mais il n'y a pas hiatus en cas d'attaque dure de la voyelle initiale.

Les exemples donnés p. 142 de *y* ou de *w* développés entre *i*, *u* et une voyelle suivante ne sont guère homogènes. Le *y* de osq. *fakiiad* ou de ombr. *triia* n'est-il pas un ancien *y* indo-européen ? et n'est ce pas l'*i* voyelle qui en serait un développement ? — Quant à l'autre procédé employé d'après M. Brugmann pour éviter l'hiatus, la fermeture du larynx, l'idée n'est pas heureuse. Pour prononcer une voyelle, on rapproche nécessairement les lèvres de la glotte ; si, dans un cas comme celui du lat. *a|ēnus*, il y a eu intervention du larynx pour séparer les deux voyelles, le mouvement employé n'a pu être qu'une ouverture, non une fermeture. C'est ce qu'indique très heureusement la graphie *ahenus*. On sait que *h* du latin a tendu de bonne heure à s'amuir ; l'amuissement a dû avoir lieu d'abord en position faible, entre voyelles : l'*h* de *ueho* était assurément très faible ; ceci a permis l'ingénieuse notation *ahenus*.

P. 151. Les exemples homériques cités A 6 τὰ πρῶτα (– – ⏑) et A 97 ὅ γε πρίν (⏑ ⏑ –) ne sont pas comparables : dans le premier cas, les deux mots considérés sont groupés ensemble ; il n'en est pas de même dans le second. — De même les deux exemples latins cités p. 154 sont d'espèces très différentes. Dans le vers de Virgile, Énéide, I, 405 *uera incessu patuit dea*, il y a un effet expressif très fort, voulu par le poète ; dans le vers d'Ovide, Mét. V, 625, *iō Arethusa* reproduit simplement un usage grec, ce que les poètes de l'époque d'Auguste se permettent avec des mots grecs, suivant un procédé assez pédant.

P. 183. Il serait bien commode de disposer de *ə* pour expliquer certaines formes de la racine de gr. ὄπις, ὄπωπα, comme skr. *prátīkam*, *ī́kṣate*. Du coup le problème embarrassant que pose l'*a* de arm. *ač̣kh* « yeux » et *akn* « œil » serait résolu. Mais d'où sortirait cet *ə* ? Un *ə* n'existe en indo-européen que comme forme à degré zéro d'une longue permanente. Or, on a un *o* bref dans gr. ὄσσε, lat. *oculus*, etc.

P. 184, l'ō du participe-prétérit lit. *ůdęs* est utilisé pour établir une ancienne longue initiale du parfait. La forme ne se prête en rien à fournir cette preuve ; le présent est en effet *ůdžu*, ce qui ôte toute valeur probante au participe cité, à moins que M. Brugmann n'attribue l'*ů* de *ůdžu* à l'influence de *ůdęs* ; l'hypothèse serait un peu hardie.

P. 190. M. Brugmann cite l'addition postclassique de l'augment syllabique *e*- aux prétérits arméniens monosyllabiques comme *ac*, d'où *ē-ac*. Il est intéressant d'ajouter — et ceci montre combien les langues évitent l'hiatus — que l'arménien de Cilicie a en pareil cas un augment de la forme *er*- dont l'origine n'est pas claire.

P. 191. Il est vrai que, sauf le vieux perse *-āiša* (après préverbe) « ils sont allés », qui est probant, les anciens dialectes iraniens ne présentent rien de pareil à l'augment sous forme longue du type skr. *aicchat*, *aunat*, etc. Mais on voit mal où l'ancien iranien pourrait avoir de ces formes : l'Avesta ignore à peu près l'augment, et, quant au vieux perse, il n'offre pas de verbes où la question se pose ; s'il en offrait, la graphie ne permettrait pas de déterminer si l'*a* initial est bref ou long. Ce n'est donc pas l'iranien qui décidera ici. Mais il n'y a pas lieu de contester l'antiquité de l'augment *ē- dans ces formes sanskrites, puisque ē est de règle ou du moins licite devant les sonantes initiales.

A. Meillet.

K. Brugmann und B. Delbrück. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen.* 2ter Band. 3ter Teil. 1te Lieferung, von Karl Brugmann. Zweite Bearbeitung. Strassburg (Trübner), 1913, viij-496 p. in-8.

On ne dira jamais assez quels services M. Karl Brugmann a rendus aux études linguistiques ni quels titres il s'acquiert chaque jour encore à la reconnaissance des linguistes. Depuis près de trente ans que son *Grundriss* a

commencé à paraître, ce colossal ouvrage reste le répertoire fondamental de la grammaire comparée des langues indo-européennes, la « somme » où chacun va puiser des listes de faits exacts et bien classés. Toutefois, entre tant de qualités de premier ordre dont M. Brugmann a fait preuve, peut-être la qualité prépondérante est-elle encore cette souplesse avec laquelle il sait transformer son œuvre au fur et à mesure des transformations de la science, et faire en quelque sorte de chaque publication nouvelle un livre nouveau.

Ce mérite a été, comme il convient, mis en lumière dans les comptes rendus que notre *Bulletin* a donnés précédemment des morceaux successifs de la seconde édition (v. t. XV, p. xxviij ; t. XVI, p. lxxix et t. XVII, p. xxviij). Il apparaît d'aussi éclatante façon dans cette troisième partie du tome II, par laquelle débute l'étude magistrale du verbe. C'est peu de dire que l'auteur a renouvelé son œuvre. Non seulement les moindres détails ont été revisés, corrigés, mis au courant des dernières théories avec un prodigieux souci d'exactitude, au point que pour chacune des langues considérées M. Brugmann donne aux philologues spécialistes l'impression d'être lui-même dans leur partie un philologue remarquablement informé [1]. Mais le livre a subi une transformation d'ensemble ; il a été complètement repensé, sur un plan différent, et toute l'économie s'en trouve modifiée. On sait que par une décision qui entraînait un surcroît de travail considérable, M. Brugmann ne sépare plus l'exposé des formes de l'étude de leur emploi, fondant dans un volume unique ce qui était précédemment réparti en deux volumes et dont une part incombait à son collaborateur, M. Delbrück. Désormais la « syntaxe » et la « morphologie » sont étudiées en même temps. Toutefois, dans ce qui vient de paraître de l'étude du verbe, nous n'avons encore qu'un exposé proprement morpholo-

1. Sauf sur un point, qui regarde le « tokharien ». Il est remarquable que M. Brugmann utilise à peine le témoignage de cette langue ; par exemple, p. 352, à propos de ἔσκον, *escit*, il ne mentionne pas l'équivalent tokharien de ces formes, et ailleurs encore.

gique : l'étude des thèmes verbaux de présent-aoriste et de parfait : l'étude de l'emploi des formes ne viendra qu'ensuite avec celle des désinences. On peut donc juger des progrès qu'a réalisés M. Brugmann en le prenant dans une tâche où il refondait son propre ouvrage.

Après une courte introduction où il définit le uerbum finitum par opposition au uerbum infinitum, l'auteur examine les composés verbaux, l'augment et le redoublement, puis expose le principe général des thèmes verbaux, en y joignant la question du supplétisme. De là découle la division essentielle du volume, où le thème de parfait s'oppose au thème de présent-aoriste. C'est naturellement au présent-aoriste que la majeure partie du volume est consacrée. L'indo-européen présente en effet sur ce point la plus grande variété de formations diverses, et qui sont en général communes à l'aoriste et au présent. Bien que certaines formations ne fournissent d'aoriste dans aucune langue, par exemple les formations en *-$y^e/_o$-* ou celles à nasale infixée ou suffixée, il n'y a cependant pas de différence au point de vue de la forme entre un aoriste et un présent. La formule que donne M. Brugmann pour les distinguer (p. 48) est tout empirique : sont thèmes de présent ceux qui à l'indicatif admettent à la fois des désinences primaires et secondaires : thèmes d'aoriste ceux qui n'admettent à l'indicatif que les désinences secondaires. Même cette formule n'est valable qu'à l'intérieur de chaque langue ; elle ne permet pas en principe de définir un thème verbal de l'indo-européen. Les linguistes français y sont habitués de longue date ; c'est celle que M. Meillet enseigne depuis vingt ans dans ses leçons et qu'il a explicitement donnée dans son *Introduction*. Il est intéressant de voir M. Brugmann la prendre à son compte exactement dans les mêmes termes.

Les thèmes de présent-aoriste avaient été répartis par M. Brugmann dans la première édition de son livre en trente-deux classes distinctes : classification bien précaire, à cadres factices que le contenu faisait éclater en maint endroit. M. Brugmann y a renoncé. Et du fait seul que les diverses formations sont énumérées l'une après l'autre et

librement présentées, l'exposé gagne singulièrement en portée et en profondeur. On voit tout de suite les grandes lignes du système s'ordonner autour de quelques faits essentiels, tandis qu'aux extrémités les lignes s'estompent et les limites s'effacent. L'image de l'ensemble est plus sincère et plus réelle. Ainsi d'une part il s'établit au point de vue chronologique une hiérarchie des suffixes : telle formation, comme la formation à nasale ou la formation en *-y*$^{e}/_{o}$- apparaît comme un organisme réglé par des lois précises et qui joue normalement dans la langue ; telle autre comme la formation à dentale (*-d-* ou *-dh-*) reste au contraire comme une tentative confuse, d'origines variées et qui n'a pas abouti (p. 372-373). D'autre part, sur la nature même de la voyelle thématique et d'une façon générale sur la limite des éléments radicaux et suffixaux, l'enseignement de M. Brugmann, par une sage concession aux théories de M. Hirt et à celles de M. Per Persson, est devenu plus souple et plus prudent. Ce n'est au fond qu'une question de terminologie qui pouvait retenir M. Brugmann dans l'une ou l'autre des hypothèses. Un livre comme le sien où la doctrine se dégage simplement de la réunion des faits pouvait sans inconvénient concilier dans une large synthèse les points de vue contradictoires des théoriciens.

J. VENDRYES.

Alexander GREEN. — *The Dative of agency, a chapter of Indo-European Case-syntax.* New-York, Columbia University Press. 1913, xij et 123 p. in-8.

Par « Dative of agency » il faut entendre le datif qui exprime le sujet réel de l'action. C'est le cas dans un certain nombre de langues indo-européennes qui mettent au datif sans préposition le nom de personne régime du verbe passif ; voir Brugmann, *Grundriss*, 2e édition, II, 2, p. 558. Cette construction est surtout en usage avec les adjectifs verbaux : skr. *sákhibya īḍyaḥ*, gr. οὐδενὶ ὁρώμενος, lat. *hoc*

tibi faciendum est. Mais on la rencontre aussi quand le verbe est à un mode personnel : skr. *túbhyam pávīravaṃ ajyate rayíḥ* « par toi la richesse est amenée à Pavīru », c'est-à-dire « tu amènes... » (R. V., VIII, 51, 9). De même en grec ὡς εἴρηταί μοι πρότερον (Hérodote I, 140, 15) ou en latin *neque cernitur ulli* (Virg., Aen. I, 444).

La doctrine courante parmi les linguistes est d'interpréter cet usage comme un cas particulier du datif dit des intérêts, celui auquel M. Havers a consacré naguère une copieuse étude sous le nom de « Datiuus sympatheticus » (voir ce *Bulletin*, t. XVIII [1912], p. xxxiv). Ainsi fait M. Delbrück dans sa *Vergleichende Syntax*, t. I, § 143. M. Green ne conteste pas cette doctrine ; il estime même qu'en indo-iranien où le datif et l'instrumental peuvent être également employés comme régimes du verbe passif, les deux cas avaient à l'origine dans cet emploi une acception différente, celui-ci exprimant le véritable agent de l'action, celui-là la participation d'une personne à l'action. Mais de même qu'en slave l'instrumental est resté l'unique expression du régime du verbe passif, de même en latin, en germanique, en grec, le datif aurait hérité d'une valeur instrumentale, et suivant M. Green on serait autorisé à parler en indo-européen d'un « datif of agency », différent du datif d'intérêt, et naturellement destiné à exprimer le régime du verbe passif. C'est bien possible.

La doctrine de M. Green revient à poser en principe le syncrétisme des cas. Et en effet, il est probable que dès l'indo-européen l'emploi des cas n'avait pas des limites nettement tranchées, correspondant à des divisions logiques de la pensée. Dans aucune langue l'emploi des cas ne constitue un système rigoureusement coordonné ; il y a toujours un peu de jeu, et empiétement des cas les uns sur les autres. C'est sur les types de phrase qui existent dans la langue à un moment donné que se règle le sujet parlant pour en créer, inconsciemment ou non, de nouveaux. La création de nouveaux tours ne résulte donc pas d'un travail de logique abstraite appliqué au langage, mais simplement de l'imitation de tours déjà existants. Cette constatation toute

simple condamne celui qui veut étudier l'histoire du développement des cas à une méthode purement empirique. C'est bien la méthode qu'emploie M. Green ; il groupe avec beaucoup de justesse les tours de phrase semblables et montre comment de proche en proche par une gradation d'analogies le tour éloigné de son origine peut aboutir à des transformations considérables. Prenant l'un après l'autre l'indo-iranien, le grec, le latin, le balto-slave, le germanique, il établit qu'aucune de ces langues ne contredit en fait son hypothèse d'un « datif of agency » en indo-européen, et que quelques-unes la favorisent nettement. Un des premiers résultats de cette enquête est de diminuer la part de l'hellénisme dans la syntaxe latine. Si grande qu'ait pu être en général l'influence des modèles grecs sur les écrivains latins, elle n'avait pas à s'exercer pour faire mettre au datif le régime du verbe passif : cette construction existait déjà en latin comme un héritage de l'indo-européen. Cela n'empêche pas telle phrase particulière de tel poète latin d'être à l'occasion une imitation du grec. Mais c'est la difficulté générale du sujet qu'a traité M. Green de poser presque pour chaque phrase étudiée une question philologique sur la façon dont la phrase a été préparée et conçue. A prendre les choses ainsi, on voit malheureusement s'évanouir souvent les distinctions fort subtiles sur lesquelles M. Green base sa discussion. Dans la plupart des cas en effet, celui qui employait le datif ne sentait pas la différence du datif d'intérêt ou du datif d'action ; et par suite la question que se pose M. Green ne se posait pas pour le sujet parlant. Dans certains autres, la question devait se résoudre autrement que ne fait M. Green, car il arrive parfois à ce dernier d'être infidèle à sa méthode empirique. Ainsi p. 73, note, il raille plaisamment Monro d'avoir expliqué le datif οἱ dans la phrase δόρυ μακρὸν, ὅ οἱ κλισίηφι λέλειπτο (N 168) comme un datif d'intérêt (« which for him was left in the tent »). « According to this reasoning, dit-il, what one forgets to take along with him is left somewhere for him. Utinam semper ! » La critique est spirituelle, mais elle ne porte pas. Il ne s'agit pas de savoir si dans la phrase en

question le datif οἱ peut être mieux interprété en soi comme un datif d'action que comme un datif d'intérêt : mais bien de déterminer quels modèles fournissait la langue à l'emploi du datif οἱ dans cette phrase, en d'autres termes à quel type courant se ramène la phrase. Or il n'est pas douteux que la fin de vers ὃ οἱ κλισίηφι λέλειπτο rappelle

E 446 ... ὅθι οἱ νηός γε τέτυκτο

Ξ 215 ... ἔνθα δέ οἱ θελκτήρια πάντα τέτυκτο

T 226 ... αὐτάρ οἱ περόνη χρυσοῖο τέτυκτο

et d'autres encore, où le pronom a nettement la valeur d'un datif d'intérêt. Cet exemple montre combien on a de peine à se défaire des mauvaises habitudes, même lorsque la raison les combat.

J. VENDRYES.

J.-M. HOOGVLIET. — *Die sogenannten « Geschlechter » im Indo-europäischen und im Latein, nach wissenschaftlicher Methode beschrieben.* Haag (M. Nijhoff), 1913, 62 p. in-8.

L'auteur de cette brochure s'est proposé d'appliquer à une langue donnée une théorie générale, et qui lui est personnelle, sur le genre. La langue qu'il a choisie est le latin. Il aurait pu, dit-il, choisir indifféremment n'importe quelle autre, étant sûr d'avance qu'elle cadrerait avec sa théorie. Cette déclaration est de nature à mettre le lecteur en défiance. Car s'il est une matière qui prête peu à une systématisation générale, c'est bien celle du genre grammatical. Rien de plus capricieux que la répartition des genres entre les noms d'une langue : lorsqu'on entrevoit les raisons qui ont fait donner tel genre à tel nom, ces raisons sont en général purement mécaniques, résultant d'analogies ou d'oppositions de sens ou de forme : la logique n'a rien à y voir. En latin pas plus qu'ailleurs le genre ne constitue un système rationnel. Mais M. Hoogvliet est un logicien convaincu. Pour lui tous les faits du langage ressortissent non pas à la psychologie, mais à la logique. Et en ce qui

concerne le genre des noms, il y découvre trois divisions essentielles. Ces trois divisions représentent trois « degrés différents d'individualisation », un degré « normal » ou « unitaire », un degré « partitif » et un degré « collectif » : le premier correspond au masculin, le second au neutre, le troisième au féminin. Chacune de ces divisions embrasse des séries assez variées d'objets et de notions, dont la répartition est, il faut l'avouer, bien artificielle et arbitraire. Mais s'il avait reculé devant l'artifice, l'auteur eût sans doute été embarrassé d'établir ses listes. Les mots latins s'adaptent parfaitement, est-il besoin de le dire ? aux divisions fixées par l'auteur. On ne sera pas surpris d'apprendre que les mêmes divisions conviennent également à l'algonquin, comme l'auteur s'en est avisé après coup en étudiant, pour le corriger d'ailleurs, le travail de M. de Josselin de Jong dont notre *Bulletin* a parlé l'an dernier, p. clxxxviij.

J. Vendryes.

V. A. Bogorodickij. — *Sravnitel'naja grammatika ario-evropeiskix jazykov.* Vyp. 1^{yj}. Kazan' (Université), 1914, in-8, (iv-)144 p.

M. Bogorodickij, toujours infatigable, entreprend de publier le cours de grammaire comparée des langues indo-européennes qu'il fait à ses étudiants. Outre les généralités, ce premier fascicule comprend la théorie des voyelles.

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas d'un traité complet de grammaire comparée. Tout d'abord, l'exposé ne porte avec détail que sur quatre langues : sanskrit, grec, latin et slave ; le germanique est laissé de côté, ce qui semble indiquer que les étudiants d'allemand et d'anglais, à Kazan' comme dans beaucoup d'autres universités, ne s'intéressent guère à la grammaire comparée. Comme, d'autre part, l'exposé est fait dans une forme assez ample et que, de plus, par principe, l'auteur tient à suivre certains développements jusqu'à l'époque moderne, on voit qu'il s'en faut que toutes les ques-

tions puissent être étudiées en détail. Il s'agit, en partie au moins, d'un choix de questions.

Ce qui fait avant tout l'originalité du livre, c'est que l'auteur, phonéticien expérimenté, sait voir d'une manière réelle les développements phonétiques qu'il examine.

Au point de vue de la grammaire comparée pure, l'exposé donne parfois l'impression de dater un peu. Ainsi p. 67 et suiv., M. Bogorodickij enseigne sans hésiter le traitement indo-iranien *ā* de l'*o* bref indo-européen en syllabe ouverte. Or, la plupart des comparatistes, et en particulier M. Brugmann, se sont rendu compte que la « loi de Brugmann » est insoutenable, malgré les exemples saisissants qui semblent l'établir. — De même l'importance attribuée p. 74 et suiv. à la distinction de deux espèces d'*o* bref en indo-européen étonne le lecteur d'aujourd'hui.

Voici quelques observations de détail :

P. 11 et suiv. L'auteur enseigne avec raison à se défier des développements parallèles qui donneraient à croire à un état de la langue commune différent de la réalité. Mais l'exemple choisi n'est pas heureux. Il n'y a pas de fait dont l'existence indo-européenne soit plus sûre que l'alternance *e*/zéro, dont les conditions phonétiques ne sont même plus déterminables.

P. 48. Les données connues n'établissent pas que *l* de lat. *lectus* ait le sonus medius dont parlent les grammairiens. Devant *e*, lat. *l* était plutôt du type vélaire.

P. 87. L'idée que l'ι de ἵππος serait dû à l'influence de ἵππιος est en l'air. D'abord, on n'observe jamais d'assimilation de *e* à un *i* suivant en grec ; en second lieu, les primitifs grecs ne sont pas refaits d'après des dérivés, surtout pas d'après des dérivés d'importance médiocre comme ἵππιος.

P. 101. M. Bogorodickij signale en note que l'amuissement des voyelles latines de syllabes finales en français serait dû au substrat celtique. Ne serait-il pas plus important de noter que cet amuissement a eu lieu dans une très grande partie de l'Europe, dans tout le Nord-Ouest, de l'Atlantique jusqu'au domaine balto-slave ?

A. Meillet.

Fr. Ribezzo. — Il tipo causativo lat. *sōpiō* = a. i. *svāpayāmi* nell' indo-europeo. I. Sua estensione storica. II. Origine della sua metafonesi $^{e}/_{o}$. III. Origine del suo vriddhi. Naples (A. Cimmarute). 1912, in-8, 60 p. (extrait des Atti R. Accad. Arch. Lett. Belle Arti. N. S. vol. II, 1910. p. 151-208).

On ne connaît pas assez et l'on cite trop peu les travaux de M. Ribezzo, où l'on trouve toujours des observations neuves, une critique avisée des opinions courantes et une science solide. Une lettre de regrets insérée dans la brochure citée ici atteste que même le savant le moins suspect d'ignorer ou de taire les travaux de ses prédécesseurs, M. Brugmann, a pu omettre de le citer ; c'est jouer de malheur. Le nouveau mémoire sur les causatifs mérite d'être étudié avec soin.

Toute la première partie, où l'existence indo-européenne d'un type de causatifs à voyelle longue en syllabe ouverte est établie, semble décisive. Après ce résumé on ne pourra sans doute plus contester l'antiquité de lat. *sōpīre*, qui n'aurait jamais dû être suspectée. M. Ribezzo ajoute une belle étymologie à celles qu'on possédait : gr. μωλέω, lat. *mōlīrī*.

Les deux autres parties du mémoire semblent moins solides ; l'influence des idées de M. Hirt s'y laisse malheureusement trop sentir. M. Ribezzo est d'abord trop préoccupé d'établir pour les causatifs indo-européens un type bien défini. Les données qu'on possède ne suffisent pas : un type dont le vocalisme varie suivant que la voyelle est en syllabe ouverte ou en syllabe fermée, et suivant qu'elle appartient à une racine monosyllabique ou dissyllabique (comme M. Hirt vient de le montrer pour l'indo-iranien), et dont le suffixe comporte deux formes *-ey*$^{e}/_{o}$- et -ī̆- suivant les cas et suivant les dialectes, est un type trop compliqué pour qu'il soit prudent de restituer un modèle indo-européen un et défini de tous points ; il suffit sans doute de reconnaître

quelles formes ont chance d'être anciennes sans vouloir restituer tout le détail du type ; les dialectes indo-européens ont peut-être présenté des divergences dans ces verbes dès l'époque de la communauté indo-européenne. — Les noms d'agents du type *-*bhoro-* ne paraissent anciens qu'au second terme des composés, il est vrai : mais les abstraits du type λόγος sont sûrement anciens, et dès lors que prouvent les remarques sur l'explication du vocalisme *o* par la composition ? Quant à l'explication du vocalisme long qu'aventure M. Ribezzo, c'est une possibilité tellement lointaine qu'on s'abstiendra de la discuter.

L'auteur est sujet à certaines distractions. Il maltraite parfois les noms propres : M. Buck est appelé Buch avec une diabolique obstination. P. 187 et suiv., les mots slaves à préverbe du type de *sŭborŭ*, *pokojĭ*, qui sont purement et simplement du type de λόγος, sont mis en parallèle avec le type δημοβόρος ; ce sont deux cas tout différents. Même en grec, M. Ribezzo embrouille d'ailleurs les deux séries de faits ; mais il n'a pas cité διάλογος, par exemple. Ce n'est que par accident que ἀφλοισμός a été cité comme un nom radical. La phonétique exclut tout rapport entre (θεο-)πρόπος et lat. *precor*. Certaines erreurs qui portent sur le sanskrit sont fâcheuses ; il est visible que beaucoup de comparatistes n'accordent plus au sanskrit l'attention nécessaire : le type *karā-sakhá* (*sic*) est rapproché de lat. *sequor*, gr. ἕπομαι. Et le mot *r̥ddhi* est fait du masculin sur le titre même et ailleurs. Mais ces détails n'empêchent pas le mémoire de M. Ribezzo d'être très digne d'attention.

A. Meillet.

S. Feist. — *Indogermanen und Germanen. Ein Beitrag zur europäischen Urgeschichtsforschung.* Halle a. d. S. (M. Niemeyer), 1914, in-8 (III-)76 p.

M. Feist est excédé par les affirmations en l'air d'archéologues qui voudraient bien identifier la nation indo-euro-

péenne avec la nation germanique, et il défend avec énergie une idée juste, sinon neuve, à savoir que le germanique représente une forme de l'indo-européen très fortement modifiée par l'influence d'un substrat linguistique tout différent de l'indo-européen. Juste pour le germanique, cette idée l'est d'ailleurs aussi pour toutes les autres langues indo-européennes, M. Feist ne le dit pas assez : en vérité, il n'y a pas une langue indo-européenne où ne se manifeste, bien visible, l'influence d'un substrat qui a déformé certains traits du type indo-européen, variables suivant les langues.

Pour fournir la preuve de ce grand fait, il faudrait avoir une théorie générale des changements phonétiques et grammaticaux : on pourrait alors, au moins en quelque mesure, faire le départ entre les changements résultant de l'usage de la langue et de la suite naturelle des générations et les changements, en quelque sorte spécifiques, qui traduisent l'influence d'un changement de langue chez une partie plus ou moins grande des sujets par qui s'est transmise une langue donnée. Dès maintenant, ce départ est partiellement possible. Une altération de consonnes intervocaliques ne trahit pas l'influence d'un substrat étranger important : c'est le résultat d'une tendance qui existe à quelque degré dans toutes les langues et qui résulte de conditions universellement existantes. Au contraire le passage d'une prononciation des occlusives sourdes avec glotte fermée, usuelle dans les langues romanes et les langues slaves, à une prononciation à glotte ouverte, usuelle en allemand par exemple, est un trait spécifique : car il ne résulte d'aucune tendance naturelle là où existe la première prononciation, et il caractérise vraiment un autre type phonétique. Mais, en dehors de quelques grands faits de ce genre, on est mal fixé sur ce qui est ou n'est pas « spécifique ». — D'autre part, l'influence du substrat varie suivant les cas, suivant la proportion du nombre de gens qui ont changé de langue, suivant la différence des types linguistiques, suivant le degré d'importance des individus en question dans la communauté linguistique, etc. Il y a là des conditions complexes et dont l'analyse exacte sera sans doute toujours impossible.

M. Feist fait état de deux faits capitaux pour démontrer l'influence d'un substrat étranger sur le sort de l'indo-européen chez les Germains : la mutation consonantique et l'importance prise par l'accent d'intensité ; ces deux faits sont en effet essentiels. Il y en faudrait joindre au moins un troisième, qui est l'inflexion des voyelles sous l'influence des voyelles des syllabes suivantes, dite *Umlaut* : en essayant de marquer l'influence des populations pré-indo-européennes sur les formes prises par les langues indo-européennes occidentales, l'auteur de ce compte rendu l'a déjà indiqué, avec les deux autres, à la séance de la Société du 28 juin 1890 (*Bulletin*, n° 34 [VII-2], p. LXXIV). Sans doute, le fait ne se marque guère en gotique : mais c'est sans doute que les seuls textes gotiques connus sont antérieurs au moment, relativement tardif, où ce type de changements a abouti à ses effets visibles et susceptibles de notation par l'écriture. Ceci ne signifie pas que le principe de la tendance soit récent : une tendance ancienne ne manifeste souvent ses effets que longtemps après le moment où elle s'est installée dans la langue.

Du reste, M. Feist présente les choses d'une manière un peu simpliste, p. 20 et suiv. ou p. 33 et suiv. A le lire, on croirait que la mutation consonantique du germanique a été faite d'un coup, par le fait seul qu'un idiome indo-européen était employé par une race, la race « alpine », qui ne savait pas prononcer de vraies consonnes sonores. Il faut ramener le changement à son principe élémentaire. Ce qui a été donné, sans doute du premier coup, par le fait seul du changement de langue opéré dans une population considérable, c'est une transformation de la manière d'articuler les occlusives : il y a eu d'un bout à l'autre du système changement dans le fonctionnement de la glotte ; au lieu d'occlusives sourdes prononcées avec la glotte fermée, on a eu des occlusives sourdes prononcées avec la glotte ouverte et comportant par suite accumulation d'air avant l'explosion et émission de cet air entre l'explosion et le commencement de la voyelle qui est une sonore ; au lieu de faire commencer la vibration glottale dès le début de l'oc-

clusion de la consonne, on a fait vibrer la glotte seulement à partir du moment de l'explosion. Tout dans la mutation consonantique résulte de cette altération initiale (v. I. F., X, 63 et suiv.).

Si l'on ramène ainsi la mutation consonantique à son principe initial, on s'aperçoit qu'il est licite de parler de mutation consonantique en celtique tout comme en germanique. Seulement, en celtique, la mutation n'a guère dépassé ce premier degré. Les occlusives sourdes, devenues des sourdes aspirées, n'ont été altérées plus gravement qu'en position intervocalique, pour devenir alors des spirantes sourdes en gaélique, des occlusives sonores en brittonique. Il est donc permis de penser que le celtique a subi l'influence d'un substrat pareil à celui du germanique. Cette hypothèse est confirmée par le fait que l'accent d'intensité joue en celtique un grand rôle, ainsi que l'inflexion (Umlaut) des voyelles. Il faut ajouter cette donnée capitale à celles dont M. Feist fait usage.

Dans le détail, M. Feist est sujet à quelques distractions, ainsi quand il donne, p. 39, la concordance de lat. *portus*, gaul. *ritu-*, v. h. a. *furt* pour un trait caractéristique de l'italique, du celtique et du germanique, alors que le rapprochement avec zd *pərətu-* et *pəšu-* est bien connu ; de même ib., le rapprochement de lat. *lacus*, v. irl. *loch* et v. sax. *lagu* n'a rien de caractéristique, puisque le slave a aussi *loky*. Des quatre faits cités par M. Feist en cet endroit, deux sont sans valeur probante. Et le v. irl. *labrur* = lat. *loquor* de la p. 38 est assez surprenant.

Sur ce qui est dit, p. 6 et suiv., du nom de la « mer », lat. *mare*, etc., il y aurait à discuter. Abstraction faite du skr. *maryā́dā*, qui n'a en effet rien à faire ici, ce groupe de mots est l'un de ceux qui caractérisent le vocabulaire spécial d'une partie des dialectes indo européens, qui va du slave à l'italique en passant par le germanique et le celtique, mais en excluant grec, arménien et indo-iranien. On a donc eu tort de se servir de ce mot pour établir que la nation indo-européenne aurait connu la mer. M. Feist a sans doute raison de dire que ce groupe de mots désignait à

l'origine l'eau stagnante, par contraste avec l'eau courante; mais l'accord du slave, du germanique, du celtique et du latin ne laisse guère de doute sur le fait que, dans le groupe dialectal indiqué, ce mot ait été de très bonne heure affecté à la désignation de la mer : s'il ne désigne pas proprement la mer, le lit. *mãrės* s'applique à des parties de mer. Au fond, il n'y a rien à tirer de ce mot — ni sans doute d'aucun autre — pour la localisation de l'indo-européen.

A. MEILLET.

INDOGERMANISCHES JAHRBUCH, *im Auftrag der Indogermanischen Gesellschaft* herausgegeben von A. THUMB und W. STREITBERG. I Band. Jahrgang 1913. Strasbourg (K. J. Trübner). 1914, in-8, 259 p. (et un portrait de M. Leskien en phototypie).

L'*Anzeiger* annexé aux *Indogermanische Forschungen* s'était proposé de donner une bibliographie annuelle de la grammaire comparée, et il a longtemps rempli ce programme. Mais peu à peu, il s'est fait un retard, difficile à éviter à la longue dans les entreprises de ce genre. Et il est devenu évident que ce retard ne serait plus regagné. Le groupe de linguistes allemands qui dirige les *Indogermanische Forschungen* a rédigé alors un appel qu'il a fait signer à quelques représentants qualifiés de la grammaire comparée dans tous les pays et a proposé la création d'une société, nommée *Indogermanische Gesellschaft*, dont l'objet principal serait de faire la bibliographie à laquelle l'*Anzeiger* devait renoncer. L'appel a été entendu ; la Société, maintenant fondée, comprend la plupart des comparatistes ; seuls y manquent quelques linguistes éminents de l'Allemagne qui ne font pas partie de l'école de Leipzig. La liste des membres — où malheureusement les adresses personnelles ne sont pas indiquées — comprend plus de deux cents noms. La Société doit être encouragée, car l'entreprise qu'elle poursuit est d'intérêt général, et les directeurs ont, du premier coup, réalisé un outil de travail utile et

commode, qu'ils perfectionneront encore par la suite. Ils méritent d'être vivement remerciés.

En tête de chaque volume doivent figurer des notices qui renseigneront sur l'état actuel des questions récemment débattues. Les deux notices du premier volume sont consacrées à la langue nouvellement découverte en Asie Centrale : le « tokharien » et le « nordaryen » (ou « iranien oriental »). Dans la première notice, sur le « tokharien », dont je suis l'auteur, je dois signaler entre autres fautes : p. 1, lire *brâhmî*, et non *brahmî*; p. 8, l. 4, lire *parnāññe* au lieu de *partāññe*, p. 18 et 19 *annapi*, au lieu de *antapi*. L'auteur de la seconde notice, sur l'iranien oriental, est M. Reichelt ; cette notice est très détaillée et donne en peu de pages un aperçu de toute la phonétique et de toute la morphologie de la langue. L'affirmation que l'iranien oriental serait du sace est bien aventurée; pour se prononcer, il faut attendre d'avoir des notions plus précises sur le dialecte de la région pamirienne et de la région de l'Indou-Kouch, et aussi d'avoir un peu plus de données sur l'iranien oriental lui-même; des textes assez longs et abondants, rédigés en cette langue, que les diverses missions ont rapportés, quelques pages seulement sont publiées. Sans doute il faut retenir la remarquable observation que fait M. Lüders (et que M. S. Lévi avait faite de son côté) sur la graphie *ys* de *z* chez les rois *kṣatrapa* (qui sont des *Çaka*) et en iranien oriental (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1913, II, p. 406 et suiv.); il y a là une tradition graphique, dont le fait indiqué par M. Lüders indique la date et qui, comme M. Gauthiot l'a montré dans une séance de la Société (16 mai 1914), a dû se constituer dans l'Inde ; mais ceci n'autorise pas à identifier les nations, peut-être diverses, qui ont utilisé le procédé une fois créé. Il est peu probable que le mot arménien très anomal *šun* « chien » soit un emprunt, et, s'il est un emprunt, on ne voit pas à quelle langue il serait emprunté. L'étymologie de *halci* « chacun » par le rapprochement avec lat. *aliquis* est au moins incertaine; même pour qui l'admet, il n'en résulte pas que *l* de l'iranien oriental continue i.-e. *l* directement, puisque *l*

de la même langue repose dans d'autres exemples sur i.-e. *r* : il faut beaucoup de réserve avant d'affirmer la conservation d'un *l* indo-européen en iranien.

La bibliographie a dû être imprimée vite pour paraître à temps et n'est pas exempte de fautes fâcheuses : qu'est-ce que lit. *tètès matès* p. 64? p. 72, *datation* est remplacé par *dotation* ; p. 73, *Tripiṭaka* est mis au féminin, etc.

A. Meillet.

H. Hirt. — *Fragen des Vokalismus und der Stammbildung im Indogermanischen.* Strasbourg (Trübner), 1914, in-8 (extrait des *Indogermanische Forschungen,* XXXII, 209-318).

Ce mémoire est, comme la plupart des publications de M. Hirt. déparé par des fautes assez déplaisantes. Le sanskrit y est estropié : *drúnā*, p. 242 ; *akṣnaḥ*, p. 292 ; *bharamānas*, p. 237 ; etc ; *udhnáḥ* (*sic*, avec *u* et ainsi accentué) p. 292 ; *s'ákthi*, *s'akthnáḥ*, p. 291 ; etc ; la transcription même est incohérente et ne s'est pas décidée entre *-ḥ* et *-s* pour la sifflante finale ; et même on verra avec stupeur le visarga sanskrit dans deux mots avestiques p. 278. L'hésitation entre *y* et *j* en sanskrit, p. 259, est regrettable. Les affirmations sont parfois d'autant plus péremptoires qu'elles sont plus aventurées : le vieux rapprochement de skr. *srāmáḥ* « boiteux » et de v. sl. *xromŭ* (p. 243) ne deviendra impeccable que le jour où le *x* slave sera expliqué ; et il n'y a sûrement pas identité entre skr. *drayáḥ* et gr. δοιός (qui ne peut représenter que **dwoiyos*). L'ω de gr. γωνία (p. 242) peut s'expliquer par une vrddhi de dérivation, et l'*u* de arm. *cunr* « genou » (ib.) par l'influence de la nasale suivante : le plus probable est que, dans les deux cas, il faut partir de i.-e. *ō*, mais les formes ne prouvent pas que l'*ā* de skr. *jānu* repose sur un ancien *ō*. On aura peine à prendre au sérieux l'analyse des mots du type de gr. γένος, lat. *genus,* skr. *jánaḥ* en un mot racine et un second mot

racine, à savoir **es-* « être » (p. 230 et suiv.) : l'amour de la glottogonie doit avoir des bornes. L'intempérance des affirmations de M. Hirt pousserait parfois à douter de choses auxquelles on serait porté à croire : il me paraît assez probable que le lat. *socius* est à rapprocher de skr. *sákhā*, zd *haxa* ; joindre l'épithète *sicher* à ce rapprochement (p. 234), c'est dépasser la mesure.

Mais il ne faut pas se laisser arrêter par l'agacement que font éprouver toutes ces fautes. Il ne manque pas d'observations excellentes et d'idées justes et intéressantes dans ce mémoire. Tout n'y est pas neuf, tant s'en faut. La réfutation de la « loi de Brugmann » — à laquelle M. Brugmann lui-même a renoncé, on le sait — répète beaucoup de choses déjà dites par d'autres. L'idée, assurément juste, que les thèmes en $-^{r}/_{n}-$ doivent être secondaires en général n'est pas inconnue, et l'exemple de ἀλκί : ἄλκαρ se lit déjà MSL., XV, 262, par exemple. Si l'importance des thèmes racines sur laquelle insiste avec raison M. Hirt p. 255 et suiv. n'est pas assez reconnue, ce n'est pas ma faute : je l'ai souvent signalée avec insistance, et je souhaite à M. Hirt d'être plus heureux que moi et de parvenir à la faire admettre. Pour n'être pas neuves, beaucoup des idées exposées n'en sont pas moins exactes. Et d'autres semblent neuves et utiles : la répartition des causatifs sanskrits à *a* bref dans les racines dissyllabiques et à *a* long dans les racines monosyllabiques, qui est signalée p. 247-252, est chose saisissante ; si elle est ancienne, il aurait convenu de signaler p. 252 que les exemples slaves *-baviti* (et non *-bavati* !) et *grabiti* seraient secondaires comme skr. *bhāvayati* et *grāhayati*.

A. Meillet.

R. Dussaud.— *Les civilisations préhelléniques dans la mer Egée.* 2e édition revue et augmentée, Paris (Geuthner), 1914, in 8, x-482 p. et 18 planches hors texte.

On se félicitera du succès qu'a obtenu le livre de M. Dus-

saud ; car il vaut au public une 2e édition, mise au courant, très augmentée, et beaucoup plus riche en figures, beaucoup plus somptueuse que la première. On n'y trouvera pas ou presque pas de linguistique : mais les linguistes seront heureux de prendre connaissance, sous la conduite d'un archéologue aussi averti que M. Dussaud, des civilisations brillantes qui se sont développées dans le bassin égéen au cours du second millénaire avant l'ère chrétienne. C'est une des grandes lacunes de nos connaissances que l'absence de toute donnée positive sur les conditions dans lesquelles les langues indo-européennes ont conquis le domaine qu'elles occupent. Pour la région considérée, les données historiques manquent aussi ; mais, à défaut de textes, on a des restes de constructions, des objets figurés, des vases, en un mot tout ce que l'archéologie peut fournir. On ignore de quels peuples il s'agit et quelles langues ils parlaient ; mais on a une idée assez précise de leur civilisation. C'est bien ce qu'annonce le titre de M. Dussaud.

Ce titre est sans doute très justifié. Les anciens alphabets égéens ne sont pas déchiffrés ; même s'ils l'étaient, les textes assez nombreux qu'on possède enseigneraient sans doute peu de chose : on a beau savoir lire les inscriptions étéocrétoises en caractères grecs, l'inscription de Lemnos, les inscriptions non helléniques en caractères cypriotes, on ne les comprend pas pour cela. Mais ces langues non helléniques — et non indo-européennes — qu'on trouve dans le bassin oriental de la Méditerranée et en Asie-Mineure montrent que, avant l'arrivée du grec, on a parlé là de tout autres langues. Les noms propres confirment cette conclusion. M. Kretschmer indiquait récemment, *Glotta*, V, 260, que la langue des inscriptions cypriotes non helléniques a quelques ressemblances avec le lycien. Puis, les populations de langue hellénique sont venues, et l'on admet d'ordinaire que les puissants seigneurs qui ont possédé les palais de Mycènes et de Tirynthe étaient les rois achéens dont l'épopée a gardé le souvenir. Mais la civilisation qu'ils ont adoptée est la continuation directe des anciennes civilisations égéennes bien plus que le premier

moment de la civilisation hellénique, et le nom de civilisation préhellénique continue d'être approprié, au moins en un sens. — La très grande abondance de textes écrits en Crète, chez des princes qui n'étaient sans doute pas des Hellènes, comparée à leur extrême rareté à Mycènes, chez les Achéens, traduit sans doute le fait universel que les populations de langues indo-européennes ont longtemps évité — visiblement pour des raisons religieuses — de faire usage de l'écriture.

Seule, la méthode archéologique permet de débrouiller les faits étudiés, et il ne faut pas attendre de l'exposé de M. Dussaud plus que ce que peut enseigner l'archéologie. C'est un des grands mérites du livre que de ne pas dépasser les conséquences des données et d'éviter les hypothèses aventureuses. Il est permis de regretter que l'auteur se soit laissé aller un instant à relier l'histoire légendaire d'Idoménée aux conséquences tirées des faits archéologiques. Mais c'est une faiblesse d'un seul instant.

La question de l'alphabet est très délicate. Avec toute la réserve qui convient, et en se rappelant toujours que les alphabets égéens n'étant pas déchiffrés, toute conclusion est fragile, M. Dussaud indique comment les formes des lettres grecques phéniciennes se relient à des formes trouvées en Crète. Il se refuse à considérer l'alphabet grec comme dérivé de l'alphabet phénicien ; tous deux remonteraient à un original commun. Mais à qui aurait appartenu cet original commun? Les alphabets égéens étaient syllabiques: on le sait positivement pour Cypre, et le nombre des signes le donne à croire pour la Crète. Les alphabets phéniciens et grecs offrent un trait essentiel : les signes notent, non des syllabes, mais des phonèmes ; un *t* sémitique n'est ni *ta*, ni *ti*, ni *tu*, il est *t* simplement ; ce n'était peut-être, pour ceux qui ont introduit ce procédé, qu'un essai de simplification qui se conçoit bien dans une langue où les voyelles sont déterminées par la forme grammaticale et se laissent par suite aisément deviner. Mais il y avait là le germe d'un grand progrès dans l'analyse des sons du langage; le plus souvent, il est vrai, rien n'indiquait la

voyelle, et, à cet égard, l'alphabet phénicien laissait à faire le progrès de la notation systématique des voyelles ; ce progrès a été fait dans l'alphabet grec, et peut-être est-il dû en partie à ce que, le grec ignorant la consonne *y*, le signe du yod n'a pu servir qu'à noter la voyelle *i*. Si donc l'alphabet phénicien n'est pas l'intermédiaire entre l'alphabet égéen et l'alphabet grec, l'intermédiaire a dû être tout pareil à l'alphabet phénicien. Un autre trait qui tend à prouver que l'alphabet grec procède de l'alphabet phénicien, c'est qu'il est au début encombré de signes inutiles au grec, mais essentiels en sémitique, comme le *q* et plusieurs sortes de *s*. Bien que l'on ait avec raison beaucoup diminué le rôle des Phéniciens et que, en fait, le nombre des mots empruntés par le grec au phénicien avant le VIe siècle av. J.-C. soit infime, il reste probable que au moins l'alphabet grec vient des Phéniciens. Du reste, à en juger par la date des plus anciennes inscriptions, les Grecs n'ont pas emprunté leur alphabet à un moment où la civilisation égéenne subsistait, mais beaucoup plus tard, et l'on conçoit qu'ils se soient adressés à la Phénicie, qui avait simplifié les alphabets égéens et avait apporté un perfectionnement décisif.

A propos du texte de la petite inscription cypriote en langue inconnue qu'a publiée M. Vendryes et que M. Dussaud reproduit p. 438, on notera l'observation suivante, communiquée par M. Vendryes : l. 4, M. Meister a constaté, après examen de la pierre, que le mot difficilement lisible lu *maipa* devait l'être *oite*. C'est une raison de plus de croire, avec M. Kretschmer (*Glotta*, V, 261) que *oite* signifie « et ».

A. MEILLET.

J. CHARPENTIER. — *Die Desiderativbildungen der indoiranischen Sprachen*. Upsal (Appelberg), 1912, in-8, 128 p. (*Archives d'études orientales* publiées par Lundell, vol. 6).

La lecture du travail de M. Charpentier a quelque chose de décourageant. Un savant éminent, M. W. Schulze, a

publié, il y a peu d'années, dans un recueil qui n'est ni rare ni négligeable, les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, une note lumineuse sur quelques restes de désidératifs en lituanien. Un autre linguiste, M. Ribezzo, a publié à Naples un très intéressant mémoire sur les formations de désidératifs en indo-européen ; ce mémoire, bien que paru dans un recueil peu accessible, n'a pas passé inaperçu. Et voici que, écrivant et publiant près d'une grande et puissante université, celle d'Upsal, un savant, qui cite toutes sortes d'auteurs, néglige ces deux mémoires, et, par le fait qu'il les ignore, vicie son travail.

Sans doute M. Charpentier a eu le mérite de présenter au point de vue de l'indo-iranien une formation qui a reçu en indo-iranien même un grand développement. Et l'on verra avec intérêt dans son exposé comment le type des désidératifs a fourni à l'indo-iranien de curieux dérivés nominaux faits sur le type verbal.

Mais, s'il avait lu M. Schulze, M. Charpentier aurait su que le désidératif a comporté en indo-européen deux types suffixaux : **-s-* et **-əs-*. Le type skr. *jigamiṣati*, dont les exemples ne sont pas rares déjà dans les brāhmaṇas, n'est donc pas secondaire, comme l'enseigne à tort M. Charpentier, p. 75 et suiv. De ce qu'une forme n'existe pas dans le Rgveda, il ne résulte pas qu'elle ne soit pas ancienne, mais seulement qu'elle n'était pas conservée dans le dialecte du Nord-Ouest sur lequel repose la langue du Rgveda ; d'autres parlers de l'Inde ont gardé des choses anciennes qui ne sont pas dans le Rgveda. Sans le *ə* du suffixe indo-européen **-əs-* on ne saurait pas expliquer la sonante longue du type normal : *çúçrūṣati*, *cikīṣati*, *cikīrṣati*, *mumūrṣati*, *jigāṃsati*, etc. Et il n'est pas fortuit que la sonante longue soit de règle : il est bien connu que les verbes grecs dont le radical se termine par λ, μ, ν, ρ ont le futur en -έω, c'est-à-dire offrent précisément **-əs-*. Si M. Charpentier avait connu cette remarque, il se serait épargné de répéter la vieille explication, erronée, du futur grec par un subjonctif de l'aoriste en *-s-*, p. 102. L'ouvrage de M. Magnien sur le *Futur grec*, qui a paru à peu près en même temps que le sien, lui fournira

la démonstration du rapprochement du futur grec avec le désidératif. Tout comme le futur sanskrit, et à peu près dans la même mesure, le futur grec a gardé son ancienne valeur de désidératif.

Bien des détails prêteraient à la critique.

P. 24. L'ι de φθίνω est donné pour long. La première syllabe de φθίνω est en effet longue chez Homère, parce qu'il s'agit de φθίν(Ϝ)ω ; mais l'ι est bref, et l'attique a φθίνω avec ι bref. Ceci n'est pas indifférent ; car, du coup, la longue de skr. *cikṣīṣati* est à expliquer; elle s'explique pas la forme **-əs-* du suffixe.

P. 15, arm. *unim* est traduit improprement par « erhalte. erlange, habe im besitz » ; le sens fort est « je possède », et le sens usuel tout uniment « j'ai » ; c'est la forme à préverbe *ənd-unim* qui signifie « je reçois ». M. Charpentier rapproche, à tort ou à raison, *unim* de skr. *āpnóti* ; mais il est arbitraire de partir de **ōp-nē-* ; sur quoi se fonde M. Charpentier pour poser **-nē-*, qui n'est attesté nulle part ? L'*i* arménien n'enseigne rien ; quelle qu'en soit l'origine, c'est à l'époque historique la marque du présent médio-passif en regard de *e* à l'actif ; on a de même à l'aoriste *-ay* au médio-passif et *-i* à l'actif. Il est inadmissible de faire ainsi de l'indo-européen avec une forme d'une langue aussi fortement évoluée que l'arménien.

P. 31 M. Charpentier cite irl. *clunim*, transformant en actif l'un des verbes les plus notoirement déponents de l'irlandais. Pourquoi pas *cluinim* ?

P. 48. Il appartenait à la question de rappeler que M. Pedersen a expliqué par *-d + s-* le *c* de arm. *anicanem* « je maudis ». Vraie ou fausse, l'explication est intéressante, et ce n'est pas aux indications en l'air de M. Scheftelowitz, c'est aux recherches savantes et approfondies de M. Pedersen qu'il fallait renvoyer.

P. 40. La forme *jabhāra* se laisse très bien expliquer sans recourir à l'hypothèse inadmissible que *har-* serait un doublet de *bhar-*. La racine i.-e. **bher-* ne fournissait pas de parfait, comme l'indiquent gr. ἐνήνοχα et lat. *tulī* en face de φέρω, *fero*. On a recouru à la racine *har-* en sanskrit

pour obtenir une forme supplétive ; et, comme il y avait en védique une alternance *bh/h* à l'intervocalique, il était facile de faire *jabhāra* sous l'influence de *bhárati*.

P. 66 et suiv. Les formes telles que *bhikṣate* s'expliquent aisément ; il n'y a qu'à rappeler que le désidératif sanskrit à redoublement et à suffixe *-sa-* a le vocalisme radical zéro. Dès lors **bhi-bgh-se-* conduisait tout naturellement à *bhikṣa-*. Mais il ne fallait pas mêler ici la question de *ditsati, dhitsati,* où il n'est tombé aucun élément consonantique et où le désidératif a emprunté la forme vocalique du pluriel *dadmaḥ, dadhmaḥ*.

Il serait trop aisé de poursuivre ces critiques de détail. M. Charpentier est un sanskritiste qui a fait ses preuves. Mais il lui reste beaucoup à apprendre pour devenir un comparatiste.

A. Meillet.

Auguste Barth. — Œuvres. Tome premier : *Les religions de l'Inde* et *Bulletins des religions de l'Inde* (1880-1885), in-8, XII-409 p. — Tome deuxième : *Bulletins* (1889-1902), in-8, 447 p. Paris (Leroux), 1914.

Pour célébrer le 80e anniversaire de la naissance du grand indianiste que notre société est fière de compter parmi ses membres, ses admirateurs n'ont pas trouvé de meilleur moyen que de rassembler son œuvre dispersée. On croyait connaître la sûreté et l'étendue de la science de M. Barth, la solidité de son jugement et surtout ce sens de la réalité qui donne à son travail un prix si singulier. A voir réunies les publications diverses, dont l'ensemble formera quatre volumes, on s'est aperçu qu'on n'admirait pas encore assez tous ces rares mérites. Rien dans les deux volumes publiés n'est directement relatif à la linguistique. Mais dès longtemps M. Barth avait vu le caractère fortement artificiel des textes védiques dont il faut d'abord prendre conscience si l'on veut apprécier justement la langue dans laquelle ils sont écrits. Sur la langue comme sur tout le reste, M. Barth a

vu juste et a donné des directions qu'on se serait bien trouvé de suivre dès l'abord.

A. Meillet.

F.-W.-K. Müller. — *Soghdische Texte*. I. Berlin (Reimer), 1913, in-4, 111 p. et 2 planches (*Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, phil. hist. Kl., 1912).

F.-W.-K. Müller. — *Ein Doppelblatt aus einem manichäischen Hymnenbuch* (*mahrnāmag*), Berlin, 1913, in-4, 40 p. et 2 planches (*Abhandlungen* de l'Académie, 1912).

C. Salemann. — *Manichaica*. V. Pétersbourg, 1913 (extrait du *Bulletin* de l'Académie des sciences. 1913, p. 1125-1144).

Les textes sogdiens édités par le merveilleux lecteur qu'est M. F.-W.-K. Müller sont, pour la plupart, des textes chrétiens, dont le sens ne prête pas au doute puisqu'il s'agit en grande partie de traductions de l'Evangile. Écrits en caractères syriaques, ces textes se distinguent, on le sait, de ceux qui sont écrits en caractères proprement sogdiens, c'est-à-dire de tous les textes bouddhiques, par ceci qu'ils échappent à la graphie sogdienne anciennement fixée, qu'ils offrent une vocalisation beaucoup plus riche et donnent une idée du développement de la langue au moment où ils ont été écrits. Ces textes apportent donc à ceux qu'a édités et étudiés M. Gauthiot — auxquels M. Müller ne fait même pas allusion — un complément d'information précieux, dont M. Gauthiot tire du reste parti dans sa Grammaire sogdienne, actuellement sous presse. A cette édition M. Muller a ajouté un glossaire complet ; mais, ne voulant pas trop faciliter la tâche aux linguistes, il s'est abstenu de mettre le sens des mots, de manière à obliger le lecteur à se reporter aux textes et à la traduction interlinéaire qui en est donnée. On ne l'en remerciera pas moins du précieux recueil de documents bien élaborés qu'il met à la disposition des iranisants.

L'autre texte édité par M. Müller est en pehlvi ; comme

il a été écrit très tardivement et loin de l'Iran, il n'offre pas d'intérêt linguistique. Mais il est très curieux au point de vue de l'histoire proprement dite et du manichéisme.

Dans ses *Manichaica* V, M. Salemann continue de rendre accessibles aux linguistes les résultats qu'on peut tirer des textes sogdiens déjà publiés. Il y rend aux travaux de notre confrère M. Gauthiot un hommage qui, venant d'un maître aussi autorisé, a un prix singulier. Une découverte tout à fait curieuse, faite à l'aide des nouveaux textes publiés par M. F.-W.-K. Müller, y est signalée : le sogdien distinguait le masculin et le féminin, et ceci éclaire beaucoup de choses dans la grammaire du sogdien. — On relèvera particulièrement ici ce qui est lit du mot *m'rkr'yt* « interprètes, devins », p. 1129 et suiv. ; l'explication par *ma̧θra-kara-* ne fait pas doute. M. Salemann s'en sert pour expliquer arm. *margarē* « prophète », qui n'avait jusqu'ici aucune étymologie (car les combinaisons de M. Marr pour expliquer le mot par les langues caucasiques ne pouvaient convaincre personne). Il subsiste toutefois une difficulté : sauf après *n*, les sourdes iraniennes sont toujours rendues en arménien par des sourdes ; d'où vient le *g* arménien ? Cette difficulté ne saurait éveiller un doute sur l'explication proposée ; mais elle oblige à se demander par quelle voie le mot est passé de l'iranien du Nord à l'arménien. Il va sans dire que l'arménien n'a pas emprunté directement au sogdien.

A. Meillet.

J. Fraser. — *Phrygian Studies*. I. Cambridge (University Press), 1913, in-8, 48 p. (*Transactions of the Cambridge Philological Society*, VI, 2).

L'étude de M. J. Fraser a été provoquée par la publication du *Corpus inscriptionum Neo-Phrygiarum* de M. Calder. M. Fraser y met au point ce que l'on sait du phrygien, et ajoute des discussions sur quelques mots. Ce travail, très sérieusement fait, montre combien peu il est possible d'in-

terpréter par des procédés étymologiques une langue sûrement indo-européenne, et alors que le sens général des textes à expliquer est connu. Ce que l'on enseigne sur le phrygien est un amas d'hypothèses toutes plus incertaines ou plus invraisemblables les unes que les autres. On en est encore à se demander si le traitement phrygien des gutturales est celui des dialectes occidentaux ou celui des dialectes orientaux, et si les anciennes sonores sont représentées par des sonores ou par des sourdes. Meister, qui admettait le traitement sourd des anciennes sonores (auquel ne croit pas M. Fraser, sans doute avec raison), aurait pu s'appuyer sur l'arménien ; mais il séparait précisément le phrygien de l'arménien en ce qui concerne le traitement des gutturales. Voici des exemples des interprétations de M. Fraser pris au hasard ; on verra comment ils reposent sur des hypothèses étymologiques dénuées de toute force probante.

Il y a un nom propre Γδανμαα : M. Fraser le coupe Γδαν-μαα, l'interprète arbitrairement par « terre mère » et rapproche γδαν- de gr. χθών, sk. *kṣam-*. Mais le traitement γδ- du groupe représenté par gr. χθ ne se trouve nulle part ailleurs ; le γ est au moins inattendu à côté du ζ de ζεμελως. — M. Fraser ajoute que, de même que l'on a **g*^{w}*ā-* « aller » à côté de **g*^{w}*em-*, on devrait avoir dans le nom de la « terre » une forme en *-ā-* à côté de la forme en *-em-*, et ceci expliquerait δᾱ- et Δᾱμάτηρ, qui serait un nom d'origine phrygienne. On est ici en plein arbitraire : l'existence de *gam-* et de *gā-* en sanskrit ne donne pas le droit de conclure à une alternance *em* : *ā* dans le nom de la « terre ».

P. 37. Une forme τευτευς, τευτους figure dans plusieurs inscriptions. M. Fraser rapproche osq. *touto*, v. irl. *túath*, got. *þiuda*. Si le sens était bien établi, ce rapprochement serait surprenant : le mot **teutā* n'est partout que thème en *-ā* ; or on aurait ici un thème en *-u-* ; d'autre part, le mot n'existe que dans le groupe indo-européen du Nord-Ouest qui a certaines particularités de vocabulaire ; il n'y en a naturellement pas trace en arménien. On voit ce que vaut un sens fondé sur un pareil rapprochement étymologique et que l'examen des textes n'impose pas.

P. 18 et 36, il est enseigné que ειτου, dont le sens « qu'il soit » semble bien établi, serait emprunté à gr. ἤτω. Mais est-il admissible que l'on emprunte pareille forme ?

Il serait sage, on le voit, de ne rien fonder sur des hypothèses qui ont été aventurées relativement au phrygien. Ces hypothèses montrent simplement, une fois de plus, que, même en des circonstances favorables, on n'explique pas par des rapprochements étymologiques des textes en une langue inconnue.

A. Meillet.

H. Adjarian. — *Hayerēn kavaṙagan paṙaran.* Tiflis, 1913, in-8, XVIII-1141 p. (*Eminskij etnografičeskij sbornik*, édité par l'Institut Lazarev de Moscou, vol. IX).

Il n'existe pas de dictionnaire complet de l'arménien moderne, ni surtout des parlers populaires arméniens modernes. M. Adjarian a voulu, dans la mesure du possible, combler cette lacune. Ayant déjà publié un ouvrage sur les mots turcs empruntés par l'arménien, il a laissé de côté les emprunts au turc et à d'autres langues qui sont sentis comme emprunts. D'autre part, il ne s'est pas proposé de déterminer ce que sont devenus phonétiquement dans les divers parlers les mots de l'arménien ancien ; il donne, dans sa préface, p. 4 et suiv., un aperçu très intéressant des faits de ce genre, et il est curieux, au point de vue phonétique, de voir comment l'ancien arménien *astuac* aboutit à *aswaj*, à *aspac*, ou à *astuj*. Toutefois, ce n'est pas ce que l'on devra chercher dans le livre de M. Adjarian. Ce sont les mots sentis comme arméniens, mais différents des mots de l'arménien ancien. On sait en effet que le vocabulaire des parlers arméniens modernes comprend un grand nombre de mots qui ou bien n'ont rien de commun avec l'arménien ancien, ou bien ont pris des sens nouveaux.

L'auteur a d'ailleurs été très large dans l'admission des mots, et tel mot ancien à peine défiguré et ayant conservé son sens figure dans le livre : *ak* « pierre précieuse » ou

« lieu où jaillit une source » est bien le mot arménien ancien *akn*, qui, outre le sens de « œil », a ces deux mêmes sens. A ces deux sens de *ak*, M. Adjarian en ajoute du reste une série d'autres, tout à fait précis, et qui entrent exactement dans le programme de son livre. Comme on peut l'attendre d'un savant qui connaît à fond l'étymologie arménienne, chaque mot est, autant que possible, accompagné de son étymologie. On verra que l'iranien, qui avait fourni tant de mots à l'arménien ancien, a continué d'en fournir aux parlers. On verra d'autre part comment les mots anciens ont fourni des dérivés et comment leur sens a varié. Comme toujours dans les travaux de M. Adjarian, l'exposé est à la fois net et concis. L'auteur indique à quel parler appartient chacun des mots cités, mais ne signale généralement pas à quelle source il a puisé dans chaque cas; on n'a presque jamais le moyen de contrôler les données. — Par malheur, le manuscrit envoyé par M. Adjarian a été imprimé sans qu'aucune épreuve lui ait été communiquée, et, comme il était inévitable avec un procédé aussi inadmissible, l'impression n'a pas la sûreté qu'exige un ouvrage de cette sorte et qu'on aurait été heureux de trouver dans ce livre qui repose sur de si imposants dépouillements et qui ne sera sans doute pas recommencé de sitôt.

A. Meillet.

Friedrich Blass' *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch.* Vierte, voellig neugearbeitete Auflage, besorgt von A. Debrunner. Goettingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1913, in-8, xvi-346 p.

L'ignorance de la grammaire comparée dépare les publications de Blass sur la grammaire grecque, qui rendent aux linguistes de si utiles services. En chargeant un linguiste éprouvé, M. Debrunner, de reviser complètement la grammaire du Nouveau Testament de Blass, les éditeurs ont fait un choix heureux, et grâce à ce choix, le livre de Blass, rendu conforme à l'état actuel des connaissances sur l'histoire

du grec, devient un outil de travail excellent et qui sera sans cesse consulté par tous ceux qui étudient la κοινή grecque.

Les chapitres sur la phonétique et la morphologie sont brefs, comme il convient : de la prononciation des auteurs des écrits du Nouveau Testament on ne sait rien par les textes ; il est impossible de déterminer si les déviations de l'usage classique qu'on observe sont le fait des auteurs ou des copistes ; M. Debrunner le rappelle souvent, et son exposé est plein de prudence et de réserve. Quant à la morphologie, la plupart des auteurs, sans être des lettrés, avaient reçu une culture suffisante pour user de formes grammaticales correctes : les textes du Nouveau Testament échappent au caractère littéraire, mais il ne faut pas avoir l'illusion qu'ils soient « vulgaires ». Les gens qui ne seraient capables d'écrire qu'une langue vraiment « vulgaire » n'écrivent guère de lettres et pas de livres. Quand p. 2. n. 1, la question est posée de savoir si la différence entre Hermas, qui emploie volontiers des superlatifs absolus en -τατος et en -ιστος, et les auteurs des écrits néotestamentaires qui ignorent à peu près -τατος et emploient rarement -ιστος, tiendrait à une différence de dialectes, on est tenté de se demander s'il ne faut pas plutôt penser à un accident : un homme peu lettré peut être frappé par une forme savante isolée et trouver élégant de l'employer. En tout cas, les gens qui écrivent savent éviter les vulgarismes les plus grossiers : l'expression καθεῖς, tirée de καθ' ἕνα, existait sûrement à l'époque où le Nouveau Testament a été écrit ; et elle avait une grande importance, puisque le latin vulgaire l'a empruntée et que l'italien a *caduno* par exemple ; ceci n'empêche pas que le Nouveau Testament l'ignore presque entièrement (§ 305) : cela se disait, au moins dans le peuple, mais ne s'écrivait pas.

Ce qui est frappant dans des textes comme ceux du Nouveau Testament, composés par des gens ayant une demi-culture, c'est le besoin d'écrire d'une manière expressive. On écrit ainsi assez volontiers εἷς ἕκαστος au lieu du simple ἕκαστος. C'est à ce besoin d'expression que tiennent des tours comme ἦσαν καταμένοντες qui reviennent assez fréquemment (§ 352 et suiv.).

La syntaxe occupe la plus grande partie du livre, et, d'après ce qu'on vient de voir c'est justice. Le rapport entre l'usage classique et celui du Nouveau Testament est partout mis en évidence.

A. Meillet.

J. Scham. — *Der Optativgebrauch bei Klemens von Alexandrien.* Paderborn (Schöningh). 1913, in-8, xiv-183 p. (*Forschungen zur Christlichen Literatur- und Dogmengeschichte*, XI, 4).

Ce grand mémoire fait partie de l'ensemble des recherches qu'a provoquées M. Schmid sur le mouvement atticiste. Mais, alors que les travaux de série de ce genre ont trop souvent un caractère tout mécanique, celui-ci se distingue par la finesse et le sens des nuances, aussi bien que par le sentiment de la réalité historique, et les résultats qu'il apporte, fondés non seulement sur des statistiques précises, mais aussi et surtout sur une discussion serrée des textes, sont d'un vif intérêt.

L'étude des textes de caractère vulgaire ou littéraire du iiie siècle av. J.-C. au iie après a montré que, dans la langue courante, l'optatif tendait à sortir de l'usage et que, à la fin du iie siècle ap. J.-C., l'usage actuel, qui exclut l'optatif, est établi à ce point de vue. Mais le mouvement atticiste qui dès avant le début de l'ère chrétienne avait tendu à faire restituer l'optatif triomphe dans la littérature à la fin du iie siècle. Le christianisme, qui avait été au début une religion de petites gens, reçoit alors accès dans la bonne société et s'apprête à conquérir le pouvoir. Clément d'Alexandrie, à la fin du iie et au commencement du iiie siècle, écrit donc à la manière des atticistes. Ceci le conduit à employer assez fréquemment l'optatif. Dans sa jeunesse, il avait même eu la lubie, que signale M. Scham, d'employer capricieusement le nombre duel ; et il est curieux de le voir écrire des duels qui auraient étonné Démosthène. M. Scham met bien en évidence le caractère artificiel de l'optatif chez Clé-

ment. Ce caractère se reconnaît à de menues fautes, comme celle-ci que l'optatif apparaît en proposition finale aussi bien après un présent qu'après un prétérit. Les emplois de l'optatif que recherche Clément ne sont pas ceux qui se sont le plus maintenus dans l'usage courant, notamment dans l'expression des vœux ; ce sont ceux qui sont morts depuis le plus long temps, ceux qui étaient les plus inconnus de la langue courante. Cette observation importante montre jusqu'où remonte la tendance qui a dominé toute la langue écrite grecque à Byzance et qui agit encore aujourd'hui : employer, parmi les formes anciennes, celles qui sont le plus nettement distinctes de l'usage courant est le moyen d'écrire avec élégance. On vise moins à reproduire les formes anciennes de la langue qu'à se distinguer de l'usage vulgaire. Le principe est posé dès la fin du IIe siècle ; il dominera tous les grands Pères de l'Église, et imposera à eux et à l'Église d'Orient et, par là, à la Grèce moderne, une langue toute artificielle. Le travail de M. Scham a donc une véritable portée, que l'auteur a su marquer.

A. MEILLET.

A. ERNOUT. — *Morphologie historique du latin.* Paris (Klincksieck), 1914, in-12, XII-368 p.

La petite *Phonétique* de M. Niedermann a eu, on le sait, le succès qu'elle mérite, sinon en France, où la première édition, de 1906, n'est pas épuisée aujourd'hui encore — et ceci montre une fois de plus combien peu on achète de livres en France et combien peu les études grammaticales y sont en faveur — du moins à l'étranger. M. Ernout lui donne un pendant morphologique attendu et nécessaire. Le public aura désormais le moyen de comprendre aisément les formes latines, et l'on ne pourra plus s'excuser sur l'absence de précis ou sur l'effort qu'ils demanderaient pour être compris ; bien informé, plein de faits, le petit livre de M. Ernout est accessible à tout latiniste attentif.

M. Ernout aurait pu avec avantage insister plus qu'il ne l'a fait sur les caractères généraux de la morphologie latine. A la différence du français, où les mots tendent à être invariables et où les variations grammaticales de la finale se réduisent de plus en plus, le latin est une langue du vieux type indo-européen où toutes les catégories grammaticales sont exprimées avant tout par des variations de la fin du mot. Ce caractère du latin n'étonne pas les grammairiens qui ont la pratique du sanskrit, du grec, du slave, etc. ; mais il est un trait tout particulier de ces langues, et il aurait été bon de le mettre davantage en évidence.

L'objet du livre ne permettait pas à M. Ernout de justifier le détail de ses explications. Bien qu'il soit en général très réservé dans les cas douteux, peut-être a-t-il laissé quelques affirmations imprudentes. Ainsi § 131, p. 132, les formes archaïques des démonstratifs *sam*, *sos*, *sas* sont rapprochées du nominatif skr. *sá*, gr. ὁ, got. *sa* ; mais ce thème ne fournit que le nominatif singulier masculin avec le féminin correspondant ; on penserait plutôt aux formes des cas obliques v. perse *šim*, *šaiy*, *šām*. Ou encore, § 258, p. 264, *inquam* est expliqué comme un ancien subjonctif ; c'est séduisant au point de vue latin ; et cela peut s'autoriser du voisinage de *inquit* ; mais si M. Ernout a raison, il aurait dû justifier d'un mot le fait que la 1re personne de ce verbe se soit fixée sous forme de subjonctif par opposition aux autres ; du reste le v. sl. *imamĭ* « j'ai » montre comment *inquam* pourrait être un indicatif anomal.

A. Meillet.

Sammlung vulgärlateinischer Texte, herausgegeben von W. Heraeus und H. Morf : 5. *Merowingische und karolingische Formulare*, herausg. von J. Pirson, v-62 p. in-8, prix 1 mk. 30. Carl Winter's Universitätsbuchhandlung. Heidelberg 1913.

Le Bulletin a déjà signalé (1911 p. lxxvij) le numéro 3 de cette collection qui était constitué par des extraits de la

Mulomedicina Chironis, dûs à M. Niedermann. Le numéro cinq, confié à M. Pirson, déjà connu par ses travaux sur le latin vulgaire, et notamment sur la phonétique du latin des formules mérovingiennes et carolingiennes (Erlangen 1909), est un choix de formules et de modèles d'actes notariés, allant du vi^e^ au ixe siècle, pour la plupart rédigés en France, quelques-uns aussi en Allemagne, en Suisse, ou en Espagne. Le recueil comprend 73 numéros d'une grande variété : actes publics ou privés, laïcs ou ecclésiastiques. Le texte est celui de Zeumer (Monumenta Germaniae historica. Legum sectio V : Formulae. Hannover 1886) ; M. Pirson y a joint un bref apparat critique, un petit index des termes juridiques les plus difficiles, et en outre, la traduction en allemand des dix premières formules. Celles-ci en effet sont du vi^e^ ou du viie s., et, au rebours des œuvres littéraires, la langue de ces documents est d'autant plus informe qu'ils sont plus anciens. Les invasions germaniques ont été suivies d'une période de barbarie qui a détruit toute culture littéraire en Gaule, et aboli la tradition classique. Il faut attendre la renaissance caroline pour voir les notaires, publics ou privés, revenir à une tradition relativement correcte. Le livre de M. Pirson, qui illustre clairement cette évolution, sera très utile aux latinistes comme aux romanistes — sans parler des services qu'il rendra aux étudiants et aux historiens du moyen âge.

A. Ernout.

Sammlung mittellateinischer Texte, herausgegeben von Alfons Hilka, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung : 5 *Historia Septem Sapientum II*, herausg. von Alfons Hilka, in-8 cart., xiv-112 pp., 2 m. 20 ; 6 *Der Alexander-roman des Archipresbyters Leo*, herausg. von Dr. Fr. Pfister, ix-141 pp., 3 mk. ; 7 *Johannes Monachus, Liber de Miraculis*, herausg. von P. M. Huber, xxxi-144 pp., 3. mk. 30.

On ne peut à propos de ces trois volumes que répéter les

éloges qu'on a faits aux quatre premiers de la collection, dans le Bulletin de 1911. C'est le même esprit, la même méthode, et aussi le même soin. Bien que s'adressant surtout aux historiens de la littérature, ils donnent également lieu à d'intéressantes remarques linguistiques ; et leurs glossaires sont à cet égard particulièrement précieux. M. Pfister a en outre consacré quelques pages extrêmement instructives à la langue et au style de son auteur. Bien que celui-ci s'efforce d'écrire dans un latin correct, il est tout pénétré de romanismes ou de vulgarismes; et par là sa langue devient extrêmement intéressante et vivante. Quoi que réduit à l'état de langue littéraire, le latin médiéval, de même que le sanskrit classique, n'en continue pas moins à évoluer, et à subir les influences contemporaines.

A. Ernout.

H. Gröhler. — *Ueber Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen.* I Teil. Ligurische, Iberische, Phönizische, Griechische, Gallische, Lateinische Namen. Heidelberg (Winter), 1913, in-8, xxiii-377 p. (Sammlung romanischer Elementar-und Handbücher, V, 2).

Les noms de lieux français, en tant qu'ils ne s'expliquent pas par le français même (type *Villeneuve*, *Moulins*, etc.) ou par des emprunts au germanique, sont d'origines très variées, à en juger par le titre. Mais la notion du ligure est trop flottante, l'ibère est trop inconnu, et la pénétration du phénicien et du grec a été trop peu profonde pour que l'essentiel du livre ne soit pas simplement les noms d'origine gallo-romaine, noms où il subsiste des éléments gaulois en grand nombre, plus ou moins fortement latinisés. Par malheur, l'auteur n'est évidemment pas celtisant, et il ne peut apporter aucune nouveauté ni même aucune précision dans l'explication des éléments celtiques (v. Vendryes, *Revue celtique*, XXXV, 100 et suiv.) On ne voit pas non plus qu'il soit historien, ni qu'il

apporte des dépouillements nouveaux de textes historiques. C'est simplement un romaniste qui essaie de classer linguistiquement des fait connus.

La matière était très ample, et il semblera sans doute excessif de reprocher à l'auteur de n'avoir pas embrassé plus de données, alors que déjà ses connaissances étaient visiblement trop étroites pour lui permettre de faire œuvre vraiment personnelle en un pareil sujet. Mais il est arbitraire de séparer les noms de personnes des noms de lieux, au moins en un nombre infini de cas où les noms de personnes sont des noms de lieux. La localisation des noms de personnes est en partie malaisée, il est vrai ; mais, au moins approximativement, on peut la faire, et il serait bien aisé de compléter les listes fournies. En voici un exemple qui me touche de près. Comme représentant de *Meliacus*, *Melliacus*, l'auteur cite des formes *Meilhac* (Haute-Vienne), *Meillac* (Ille-et-Vilaine), *Meilly* (Côte-d'Or) ; c'est tout ce que les noms de communes lui fournissent ; mais le nom de famille de *Meillet*, qu'il aurait pu repérer assez aisément en Poitou et en Bourbonnais lui aurait fourni la forme employée dans toute une partie centrale de la France. Il aurait évité ainsi de dire que *Cussy* (Côte-d'Or et Saône-et-Loire) offre un suffixe différent de celui de *Cussac* (Haute-Loire, Gironde, Vienne) et de *Cusset* (Allier). Le traitement de *-iacus* est le même dans ces deux mots anciens. Il est encore le même dans *Chamblet* (Allier), que M. Gröhler ne cite pas, en face de *Chambly* (Oise). M. Gröhler signale du reste *Maillet* (Allier) et *Maillé* (Vendée, Indre-et-Loire, Vienne) de *Malliacus*, méridional *Mailhac*.

Les observations étymologiques en l'air abondent. Il est possible que le celtique *mages-* « champ » (v. irl. *mag*, et non *mach*, sauf dans *immach*, v. Thurneysen, *Hdb. des Altir.*, p. 79) soit apparenté à skr. *mahī́* « terre » ; mais ce n'est rien moins qu'évident ; *mahī́* est une épithète du même type que *pr̥thivī́* ; comment se comporte vis-à-vis de ce féminin le neutre **mages-* ? Il y a là de grosses difficultés, et en tout cas une entière incertitude ; pourquoi poser ces

problèmes hors de situation ? On ne donne pas à un exposé un caractère « scientifique » en l'ornant d'étymologies en l'air. Et c'est ne rien ajouter à ce que l'on sait de *capanna* que de dire, p. 157, que c'est peut-être en gaulois un emprunt figuré.

A. Meillet.

F. Brunot. — *Histoire de la langue française des origines à 1900*. Tome IV. *La langue classique* (1660-1715). Première partie. Paris (Colin). 1913, in-8. xxix-656 p.

Poursuivant sa monumentale *Histoire de la langue française*, M. Brunot est, comme tous les historiens des périodes modernes, presque aussi accablé par l'abondance des faits que les savants qui étudient les périodes anciennes sont gênés par leur rareté. Le volume compact (mais bien présenté, clairement et agréablement) qu'il vient de publier n'est encore qu'une moitié du tome IV où doit être exposée la période proprement classique, celle du règne personnel de Louis XIV. On y trouvera l'exposé des théories des grammairiens et des lexicographes, de l'orthographe, de la prononciation et du vocabulaire; toute la grammaire proprement dite et l'histoire extérieure de la langue se trouveront dans la seconde partie. Si bien qu'il connaisse cette période, si nombreux que soient les faits qu'il a rassemblés et si clairement qu'il en voie l'ordre, M. Brunot s'est laissé un peu aider cette fois : le chapitre de la prononciation est en partie l'œuvre de M. Rosset; mais l'auteur a tout revu, tout équilibré, et l'unité de l'ouvrage ne souffre en rien de cette collaboration d'un disciple.

En 1660, le français commun, la langue de la cour, de la haute bourgeoisie, de la littérature élevée est fixé. La grammaire est arrêtée dans son développement ; il y a une graphie que ni les écrivains, ni les gens de la bonne société ne savent bien exactement, mais que les imprimeurs appliquent avec une certaine régularité ; il y a un vocabulaire commun. Ce qui reste à régler, ce sont des détails, détails

qui paraîtraient infimes ou négligeables si la grande affaire n'était précisément alors de fixer avec minutie la langue de manière à n'y rien laisser de flottant ou d'incertain.

Jusque-là, le développement de la langue polie et de la langue écrite semble avoir suivi d'assez près les variations de l'usage. Mais dans la première moitié du XVIIe siècle, il s'était produit une fixation de cette langue polie. Dès lors, la langue polie s'impose, elle devient indépendante de l'usage, au moins dans une certaine mesure. La « bonne langue » devient une autorité. Mais où trouver la bonne langue? A lire le livre de M. Brunot, on voit que les intéressés ne l'ont jamais su. A la cour? Mais il ne manquait pas à la cour de provinciaux et de gens qui parlaient mal. Chez les écrivains? Mais le français n'a pas été fixé comme une langue littéraire, par des écrivains: c'est une langue de société. On fait appel à l'usage; mais on ne sait pas définir exactement de quel usage il s'agit. Visiblement, on évite l'usage populaire; on est tenté de se demander si le principe fondamental n'a pas été, un peu plus que ne l'indique M. Brunot, de ne pas parler comme le bas peuple. Il ressort de l'exposé que non seulement tous les termes vulgaires, mais aussi tous les termes techniques des métiers, de la science, de l'art même sont évités. Le français qu'on fixe est celui des gens qui n'ont aucune profession, qui vivent seulement de la vie de société. Il évite tous les traits provinciaux, mais aussi tous les parisianismes vulgaires; car les gens de la société ne sont pas plus des Parisiens que des provinciaux; ils sont simplement des Français. Seulement, comme ils avaient des origines définies, comme ils étaient en contact avec des gens qui n'étaient pas de la « société », leur usage était trouble. La langue écrite tend alors à fixer l'usage; l'orthographe tend à régler la prononciation; par le fait même qu'il voulait éviter tout vulgarisme, le français est amené à subir l'influence des livres, non pas des livres anciens, mais de ceux qu'on a écrits au moment où la langue s'est arrêtée. Inévitablement, cette langue devenait une langue d'écrivains, enseignée aux enfants par des grammairiens.

Pour se rendre compte tout à fait de l'histoire du français, il faudrait savoir où en était alors le parler populaire et où en étaient dans toute la France, surtout dans la région centrale qui entoure Paris, les parlers locaux. C'est sur ce fond, et en partie en réaction contre ce fond, que se développe le français, langue de la bonne société. Mais les documents, si abondants et gênants par leur abondance quand il s'agit de la langue polie, deviennent rares, presque inexistants pour les parlers populaires. Le peu qu'on en a montre que, à bien des égards, l'état de choses actuel est déjà réalisé. Déjà *l* mouillé a passé à *y*, déjà l'*e* muet est amui ou presque amui là où il ne se prononce plus en français d'aujourd'hui.

On aimerait aussi à savoir comment la bourgeoisie a réagi. Désireuse comme toujours de s'élever et de se rapprocher des classes dominantes, elle a suivi l'usage qu'on lui imposait. Il est frappant cependant que les jansénistes, qui représentent pour la plupart une bourgeoisie riche, cultivée, de niveau élevé, ont montré quelque indépendance vis-à-vis des fixations de détail qui s'élaboraient durant la période classique. Au contraire, les jésuites sont au premier rang de ceux qui travaillent à cette fixation, et le P. Bouhours est le représentant le plus caractéristique des tendances régnantes : c'est qu'ils s'attachent à diriger la société, telle qu'elle se constituait alors ; ils veulent former la noblesse et la plus haute bourgeoisie ; ils sont novateurs dans le détail et conservateurs du fond des choses, amateurs du joli et défenseurs d'une sorte de raison moyenne qui accepte en gros l'ordre établi sans donner occasion au public d'en examiner les principes. On entrevoit ici comment la façon dont la langue se fixe provient d'influences sociales et l'on mesure pour ainsi dire la force de ces influences. M. Brunot insiste sur le fait que le français se règle alors dans le plus menu détail ; il n'indique peut-être pas assez que ce qui se fixe, c'est une langue dont le peuple — et l'on entend ce mot au sens le plus large — est systématiquement éloigné, et qui, faite pour quelques centaines de personnes, presque toutes ignorantes ou peu cultivées, s'est imposée à tous les gens qui prétendaient à la culture.

Le français littéraire a dû à cette circonstance ce qu'il a de fort, de poli et de raisonnable, mais aussi d'un peu sec et limité. Grâce à l'exposé si extraordinairement riche et abondant de M. Brunot, on peut déjà se rendre compte des influences sociales qui ont décidé de l'aspect pris par le français.

A. Meillet.

W. Meyer-Lubke. — *Historische Grammatik der französischen Sprache.* Erster Teil, Laut- und Flexionslehre (Sammlung Romanischer Elementar- und Handbücher, herausgg. von W. Meyer-Lübke. I Reihe: Grammatiken). Heidelberg (C. Winter), 1913, xvi-283 pages.

Nous avons déjà signalé la première édition de cet excellent manuel dans le 57[e] Bulletin, p. cxv, et indiqué trop brièvement ce qui en fait l'originalité. La nouvelle édition, qui ne comprend que quelques pages de plus que la première, ne s'en distingue que par des modifications de détail, ainsi que l'auteur le dit lui-même dans une courte préface : changements des procédés typographiques, amélioration de la forme, cf. § 42 fin, § 66 début, etc., enrichissement de la bibliographie, parfois habilement introduite dans le texte, par ex. au § 146, suppression du § 346 de la 1[re] édition qui était en effet déplacé dans un chapitre consacré aux participes, puisqu'il traitait d'adjectifs verbaux. Le nombre des explications nouvelles est très réduit : par ex. § 56 M. M. L., qui avait, dans la 1[re] édition, déclaré que la diphtongaison de *e* et *o* ouverts devant *i̯* en provençal était inexpliquée, admet aujourd'hui avec M. Millardet, à l'ouvrage duquel il renvoie, qu'elle est due à une sorte de dissimilation ; en ce qui concerne le français lui-même, la seule modification importante se rapporte au traitement d'*ū* latin protonique ; M. M. L. considère aujourd'hui, cf. § 108, qu'*ọ* en est le développement normal, tandis qu'auparavant il voyait dans *froment, onir* < *unire, jostise* des exceptions inexpliquées. J'ajouterai seulement qu'une critique faite dans le

premier compte-rendu était inopportune : si M. M. L. ne parle pas du développement d'*e* devant les groupes *sp, st, sk,* c'est qu'il date de l'époque du latin vulgaire et que par conséquent il n'y avait pas lieu d'en faire mention.

O. Bloch.

B. Wiese. — *Das Ninfale Fiesolano Giovanni Boccacios,* Kritischer Text mit zwei Tafeln (Sammlung Rom. Elem. u. Handb., V. Reihe: Untersuchungen und Texte). Heidelberg, (C. Winter), 1913, xxv-118 pages.

Excellente édition, répondant à toutes les exigences de la critique, d'un texte agréable à lire et utile pour la connaissance de l'ancien italien, cf. les pages xvii-xxiv de l'introduction.

O. Bloch.

M. Grammont. — *Le vers français.* Ses moyens d'expression. Son harmonie. Deuxième édition refondue et augmentée. Paris (Champion), 1913, in-8, 510 p. (*Collection linguistique,* 5).

Parue dans des conditions qui n'en facilitaient pas l'écoulement, la première édition du *Vers français* de M. Grammont a mis de longues années à s'épuiser. Malgré ces conditions fâcheuses, une pareille lenteur dans la vente d'un livre de cette importance n'est pas à l'honneur du public français. Il est étrange que le seul livre où le public puisse se former une idée complète de toute la versification du français moderne depuis le commencement du xvii[e] siècle jusqu'aux tentatives les plus récentes n'ait pas intéressé un public plus large. Il s'agit, à vrai dire, d'un ouvrage unique en son genre : car l'auteur unit la compétence d'un linguiste profond à un sens délicat de la poésie. Bien qu'il aille toujours au fond des choses et que, sur bien des

points, il apporte les idées les plus neuves et même, en ce qui concerne l'harmonie, les plus inattendues. M. Grammont reste partout accessible au public cultivé.

La seconde édition fait partie de la *Collection linguistique* de la Société, grâce à l'obligeance de M. Champion qui a bien voulu l'y faire figurer sans recevoir la subvention prévue pour les ouvrages paraissant dans cette série. La Société en remercie son éditeur dévoué.

Par rapport à la première, elle comporte seulement des changements partiels. Le plan d'ensemble est resté le même ; il n'avait pas à être changé : car il était parfaitement calculé pour mettre en évidence les ressources que le vers français offre à l'expression. Dans une première partie, M. Grammont expose en quoi consiste le rythme des vers, quelles en sont les règles, et comment des effets divers sont obtenus suivant la façon dont sont remplies les mesures qui constituent les vers. Dans une seconde partie, l'auteur examine quels effets expressifs produisent les éléments phonétiques employés. Dans une troisième, il montre comment l'harmonie des vers résulte des responsions des voyelles suivant leur timbre. Ces deux dernières parties sont neuves d'un bout à l'autre, et aucune autre étude sur le vers français, ni même sur aucun autre vers, n'en fournit, semble-t-il, l'équivalent.

Les changements que l'on remarque dans la nouvelle édition consistent surtout dans la théorie du rejet, dans l'étude de la théorie des mouvements rythmiques et dans l'addition des résultats des travaux de l'auteur faits au moyen d'appareils d'enregistrement. On apercevra même, p. 87, n. 1, l'indication sommaire d'une nouvelle manière de calculer l'intensité : M. Grammont s'est borné ici à indiquer le principe abstrait de la méthode ; comme il s'agit d'un des sujets les plus difficiles et les plus importants de la phonétique, on souhaitera que M. Grammont développe prochainement ses vues à ce sujet.

On notera que, à la différence des auteurs qui ont, dans les derniers temps, publié des études sur le vers français faites à l'aide d'appareils, M. Grammont n'indique pas quels

ont été ses sujets. Il ressort de tout l'exposé que la conception du vers telle qu'elle est exposée est celle de l'auteur lui-même ; et c'est l'une des circonstances qui font la valeur de l'ouvrage. En l'état actuel des choses, il n'existe plus de tradition relative à la déclamation du vers français. Les acteurs sont les dernières personnes à consulter : leur seule préoccupation est de briser et de disloquer les vers ; il est rare et purement accidentel de leur en entendre dire un qui soit juste. Les poètes ne valent chacun que pour eux-mêmes, et que pour une période toute récente. D'ailleurs, la prononciation ayant fortement changé depuis que les règles des vers ont été fixées, on n'a, quand on récite un vers ancien ou moderne, le choix, qu'entre deux procédés : prononcer d'une manière fortement archaïsante, en émettant notamment des *e* muets depuis longtemps amuis, ou bien garder la prononciation usuelle, mais traîner sur certains éléments pour rétablir le rythme. M. Grammont a réfléchi sur toutes les conditions du vers français, et il le prononce ou le fait prononcer suivant des règles définies. Son livre apporte donc, non pas des observations faites sur un objet indéterminé et changeant suivant les individus, mais des mensurations précises faites sur une prononciation systématique du vers français. Le mérite essentiel du livre, c'est de présenter un système complet et harmonieux.

A. Meillet.

J. Ronjat. — *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*. Paris, 1913, in-8, 306 p.

On a souvent répété que la syntaxe des parlers de la France méridionale — M. Ronjat entend par provençal, au sens large, tous les parlers de l'Océan jusqu'aux Alpes, terme assez impropre, mais on n'en a pas de bon — ne diffère presque en rien de celle du français. M. Ronjat montre qu'il y a entre les deux de notables différences ; il expose sobrement la syntaxe des parlers méridionaux en l'illustrant de

bons exemples et en ne s'arrêtant qu'aux faits vraiment intéressants. Il a d'abord, dans une brève introduction, défini exactement l'aire occupée par les parlers dont il décrit la syntaxe ; en marquant les limites du français du Midi, on notera qu'il omet, visiblement à dessein, de citer l'*Atlas linguistique*. La façon dont les parlers du Midi sont caractérisés p. 13 et suiv. n'est pas suffisamment cohérente : il y est fait usage à la fois de faits de grammaire descriptive, comme l'usage du prétérit simple à l'indicatif, et de faits de grammaire historique, comme la diphtongaison de lat. *ĕ* ; il faudrait harmoniser l'exposé.

En vérité la syntaxe des parlers de la France du Nord ne diffère sans doute pas très profondément de celle des parlers du Midi. Les différences qu'indique M. Ronjat entre le français littéraire et les parlers du Midi tiennent en grande partie à ce que le français littéraire est une langue fixée par un long usage écrit, ininterrompu depuis des siècles, et surtout une langue intellectualisée, tandis que les parlers actuels du Midi sont des parlers courants, qui ont échappé pendant des siècles à l'action de la langue écrite et sont par suite des langues expressives plus que des langues intellectuelles. On s'explique aisément par là que le développement des parlers du Midi soit à la fois en avance et en retard sur celui du français du Nord.

Les faits exposés par M. Ronjat sont presque tous curieux, et de nature à faire réfléchir les linguistes. Ainsi p. 87 et suiv., l'usage de *à* devant un complément direct nom de personne est frappant : il est conforme au type espagnol ; mais les parlers du Midi sont allés moins loin que l'espagnol, et *à* y est employé avec une valeur presque toujours expressive. On voit ici comment l'usage de *à* — et par suite la distinction de animé-inanimé — part de cas où un effet expressif est visé. C'est un bel exemple du fait très général que les innovations grammaticales sortent souvent d'un désir de s'exprimer avec force dans certains cas.

Le mot *syntaxe* est pris par M. Ronjat en un sens large, et les faits qu'il expose éclairent souvent la morphologie. Ainsi l'absence d'accord du participe dans les tours tels que

uno chato qu'a vist, qui apparaît déjà chez Mistral, et qui est courante dans les parlers populaires (v. p. 156 et suiv.), montre que, comme en français, le prétérit composé est devenu une forme une et que l'on n'en discerne plus les deux éléments.

Facile à suivre d'un bout à l'autre même pour le lecteur qui n'a pas la pratique du provençal, l'exposé toujours vivant et précis se lit avec un intérêt soutenu.

A. MEILLET.

Edward L. ADAMS. — *Word-formation in Provençal*. New-York & London (Macmillan). 1913, XVIII-607 p. in-8° (vol. II des *Humanistic Series* publiées par l'Univ. de Michigan).

Ce livre sera pour les provençalistes, et aussi pour les romanistes en général, un précieux répertoire de formes, mais il n'apporte rien de bien intéressant pour la linguistique générale, et il aurait pu être mieux disposé pour faciliter la consultation. Il contient d'assez longs développements, d'une utilité contestable, sur des faits bien connus et à peu près panromans : par contre, l'explication de certains faits provençaux est mal présentée : le défaut essentiel, à ce point de vue, consiste à normaliser une langue que tous ses monuments littéraires connus nous présentent au contraire plus ou moins diversifiée : on ne peut pas construire une théorie satisfaisante de l'évolution de *-ariu*, — *aria* en réduisant à un schème *-ier*, *-iera* des formes *-er*, *-era*, *-eir*, *-eira*, etc... ; on ne comprend pas *-acca* > *-acha* (p. 18) à côté de *cappulare* > *caplar* (p. 35). Trois parties consacrées à la formation par suffixes, par préfixes, par préfixes et par suffixes (parasynthétiques), c'est un plan usuel, assez logique et commode ; mais pourquoi faire dans chaque partie deux chapitres distincts pour l'adjectif et pour le substantif? on perd de vue l'ensemble des phénomènes, et il n'y a vraiment aucun inté-

rèt à enregistrer séparément p. 182 *Frances* « Frenchman » et p. 309 *frances* « French ». La 4e partie traite des post verbaux et, dans un chapitre beaucoup trop court, des composés : ce sont choses bien dissemblables. Les *hybrids* rassemblés dans la 5e partie auraient dû entrer dans un simple appendice à une partie traitant de la composition. Des *index* étendus (p. 585-607) atténuent ces inconvénients. Pour finir sur une bonne impression, je signalerai l'explication du suffixe *-itge* (*nomina actionis*) créé sur des verbes en *-i-* par analogie de *-atge* < *-atieu* correspondant à des verbes en *-a-* (p. 163) ; je ne l'avais jamais vue ailleurs ; c'est celle à laquelle m'ont conduit, depuis assez longtemps, mes réflexions personnelles ; je la publierai en la rattachant à divers faits de flexion verbale qui la complètent et l'appuient.

Jules Ronjat.

K. Salow. — *Sprachgeographische Untersuchungen über den östlichen Teil des katalanisch-languedokischen Grenzgebietes*. Hamburg, 1912, 307 p. in-8° et 23 cartes (n° 1 de la *Bibliothèque de dialectologie romane*).

Dans une étude d'ensemble sur les parlers catalans de la région pyrénéenne, M. B. Schädel avait signalé la coïncidence au moins approximative d'assez nombreuses lignes d'isoglosses dans le N. du Roussillon et abordé l'explication de ce fait par l'histoire du peuplement de la contrée (*Revue de dialectologie romane*, 1909, p. 53-91). Sur ses indications, deux de ses élèves ont entrepris une enquête linguistique sur le territoire intéressé, des deux côtés de la limite, et une étude historique approfondie. M. Krüger a enquêté à l'O., dans 101 localités, et M. Salow à l'E., dans 60. Les résultats de la première enquête ont été publiés dans *Rev. de dial. rom.*, années 1911 à 1913 ; ceux de la seconde paraissent dans le volume dont je rends compte ici, avec une explication historique pour l'ensemble, mais plus

spécialement pour la partie E., et des cartes se rapportant aux deux enquêtes.

Les enquêtes comprennent une même série de mots et de petites phrases qui renseigne à peu près complètement sur la phonétique, assez abondamment sur la morphologie et quelque peu sur la syntaxe. Elles sont faites avec beaucoup de soin. Certaines erreurs ou inadvertances dans les explications seront rectifiées par un lecteur averti, et ce livre ne s'adresse guère à d'autres. Mais il est fâcheux que les cartes et leurs légendes n'aient pas toujours toute la clarté désirable et qu'elles visent trop rarement des mots vraiment intéressants aux points de vue phonétique, sémantique et lexical. Il est dit p. 170 que dans beaucoup de localités on n'a pas pu obtenir le nom de l'aune, cet arbre étant inconnu : dans d'autres on a obtenu *bęrn*, dans d'autres encore *um* : cela prouve simplement que beaucoup de témoins ne connaissaient pas le mot *aune*, et ne répondaient rien, ou au hasard (*um* < *ulmu*) ; il aurait fallu montrer l'arbre, lequel, sauf une erreur de ma part, qui m'étonnerait bien, se rencontre un peu partout : c'est un nouvel exemple des inconvénients des enquêtes par traduction. Certaines notations prêtent à la critique : p. 20 *fχ*, p. 35 *kχ*, p. 20, 23 et 51 *sχ* traïssent une confusion regrettable entre *yod* sourd et *ich-Laut* ; ce qui est dit p. 62 de la prononciation de *-io-* dans le continuateur de *bestias* m'inspire bien des doutes. Le système de transcription adopté, dont la clef est donnée dans *Rev. de dial. rom.* 1909, p. 22-26, est richement nuancé, mais pénible à lire : dans chaque mot les voyelles non intenses sont marquées d'un signe de relâchement, un petit rond qui tantôt peut être confondu avec le point qui note la fermeture, tantôt peut gêner la lecture d'un point de fermeture ou d'un crochet d'ouverture ; n'eût-il pas mieux valu accentuer la voyelle intense et sous-entendre le relâchement des non intenses ?

Malgré ces défauts secondaires, nous trouvons dans le travail de M. Salow (et encore plus dans celui de M. Krüger, qui embrasse une aire plus étendue) une masse de faits fort intéressants, en général bien groupés et constatés avec

exactitude et précision. Il en résulte qu'un faisceau serré de lignes d'isoglosses concernant des traits importants et anciens, notamment lat. $\bar{u} > \ddot{u}$ au N., *u* au S., couvre le versant S. du chaînon méridional extrême des Corbières jusqu'au dessus d'Ille-sur-la-Tet en suivant une direction générale de l'O. à l'E., puis va du S.-O. au N.-E. en suivant des chaînons perpendiculaires et en franchissant la vallée de l'Agly, et enfin reprend la direction O.-E. dans le court trajet de plaine entre Perillos et l'étang de Salses. Les p. 188-302 sont consacrées à l'explication de ce fait ; elles présentent un dépouillement consciencieux des documents de l'antiquité et du moyen âge. Les résultats acquis sont résumés p. 301, 302 : la configuration des Corbières les rend propres à former une limite linguistique ; elles ont formé dans l'antiquité la limite entre un peuple celtisé et une population purement préceltique, puis entre les colonies romaines de *Narbo Martius* et de *Ruscino* ; le faisceau de lignes d'isoglosses coïncide sensiblement avec la limite entre les anciens diocèses d'Elne au S., de Narbonne et d'Alet au N., laquelle reproduisait à peu près la limite entre les *ciuitates* gallo-romaines. En somme nous avons là une nouvelle illustration — présentée peut-être avec une certaine prolixité — des idées soutenues principalement par M. Morf sur l'importance des divisions restées stables assez longtemps pour déterminer la formation d'une communauté linguistique (v. en dernier lieu mon compte rendu des travaux de M. Morf dans *Rev. d. l. rom.* 1912, p. 418-422).

Jules RONJAT.

Dr Walther GERIG. — *Die Terminologie der Hanf- und Flachskultur in den franko-provenzalischen Mundarten, mit Ausblicken auf die umgebenden Sprachgebiete.* Mit 53 Abbildungen. Heidelberg (Carl Winter), 1913. In-4. 104 p. : 10 M.

Ce joli volume, imprimé avec luxe sur papier couché et

orné de nombreuses photogravures, inaugure une série de *Beihefte* se rattachant à la revue de M. Meringer, *Wörter und Sachen*[1]. L'auteur y donne des détails sur la culture et l'industrie du lin et du chanvre dans le domaine franco-provençal et sur la terminologie qui s'y rapporte. Il a puisé aux sources ordinaires, dictionnaires et lexiques dialectaux ; il a utilisé aussi des documents fournis par des correspondants bénévoles ; enfin il s'est livré lui-même à une enquête sur place en Suisse, en France et en Italie. L'auteur fait avancer sur plus d'un point spécial notre connaissance des étymologies. Il montre surtout combien est grande dans un domaine de ce genre la part de l'emprunt. L'influence des déplacements et migrations d'ouvriers sur la terminologie technique est bien mise en relief. Un bon index de plus de 2000 mots ou formes dialectales et un

1. Dans un article de la *Revue critique*, 1914, 2, p. 64 et suiv., M. Meillet a fait la remarque suivante :

« Dans la pointe Sud du département du Cher, à Chateaumeillant, où la carte 47 indique qu'on *teillait* le chanvre, je l'ai toujours vu dans mon enfance *broyer* (on disait *bréyer* ou *macher*) avec une *mache*, c'est-à dire avec un appareil du type reproduit figure 35 ; la culture du chanvre a du reste à peu près disparu actuellement.

Il est remarquable que la terminologie de la culture du chanvre soit principalement d'origine celtique et germanique ; des termes essentiels comme *broyer* et *rouir* sont germaniques. Le latin a été en Gaule la langue de l'administration, de l'école et de la haute culture ; mais la civilisation gréco-romaine n'a pas eu peut-être, en matière de métiers et de langues techniques, la prépondérance qu'elle avait ailleurs ; et, pour la construction des voitures, pour le textile, pour l'agriculture, les termes celtiques et germaniques ont prévalu dans une large mesure. — On ne reprochera pas à M. Gerig, dont la spécialité n'est pas la grammaire comparée de l'indo-européen, la fâcheuse inexactitude de ce qu'il dit des noms du « chanvre », p 8 : lat. *cannabis* est manifestement un emprunt au grec, et un emprunt peu ancien ; de plus gr. κάνναβις et v. isl. *hampr*, all. *hanf* ne reposent pas sur un original indo-européen. Quoi qu'il en soit, il est impossible de superposer le slave *konoplja* au gr. κάνναβις ; le *p* de ce mot ne peut venir que du latin vulgaire. Et le *p* de tout le latin vulgaire du Nord, *canapum*, ne peut provenir que d'un croisement du mot latin avec la forme germanique : c'est un témoignage capital de l'influence germanique qu'il aurait convenu de mettre en valeur. Contrairement à ce qui est enseigné § 451, p. 89, l'influence germanique sur la terminologie de la culture du chanvre remonte à la période la plus ancienne des influences germaniques sur le latin vulgaire. »

registre des faits étudiés rendent faciles les recherches dans l'ouvrage.

G. Millardet.

Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien, herausgegeben von W. Meyer-Lübke. Erster Band. Heidelberg (Winter). 1914. in-8, (v-)418 p.

Il y avait déjà à Leipzig un centre important d'études roumaines qui, sous la direction de M. Weigand, a publié de nombreux travaux. On savait ainsi qu'on s'occupait beaucoup de roumain à Vienne : les recherches qui s'y font viennent de trouver leur organe dans le beau recueil dirigé par M. Meyer-Lübke et qui est annoncé ici.

Ce recueil a sa marque propre : l'intérêt très vif qu'on porte à Vienne aux questions balkaniques et dont la science a déjà tiré de si grands profits, se dirige, on le sait, d'une manière toute particulière sur l'Albanie. Or, il se trouve que l'albanais, qui n'est pas une langue romane, a emprunté, à date ancienne, de nombreux éléments latins vulgaires. Sans doute M. Meyer-Lübke et M. Pedersen ont montré qu'il ne fallait pas exagérer l'importance de cet apport, et qu'il se limite à des emprunts de mots, que par suite le nom de langue mixte, souvent attribué à l'albanais, n'est pas juste. Mais il reste que l'albanais offre un grand intérêt pour les romanistes. Et c'est ce qui a permis de mêler dans ce recueil l'albanais au roumain. Quatre des quatorze articles du recueil sont exclusivement consacrés à la linguistique albanaise et ne concernent pas le roumain. Et, dans le reste du recueil, à commencer par l'article initial de M. Meyer-Lübke, l'albanais tient souvent une large place. Le titre du volume est donc un peu trop étroit : l'*Institut roumain* de l'Université de Vienne est aussi un *Institut albanais*.

A vrai dire, on ne peut étudier le roumain sans tenir compte des influences qu'il a subies : on a souvent dit que, si diverses d'origine que soient les langues balkaniques, il y a une linguistique balkanique. L'intérêt d'un recueil

comme celui-ci vient notamment de ce qu'il permet de voir combien sont multiples et complexes les influences que les langues sont exposées à subir.

On ne saurait discuter en détail un recueil qui renferme quatorze mémoires ayant des objets très différents et dont chacun exigerait une discussion spéciale — et une compétence spéciale. Presque tous sont de caractère purement linguistique : dans presque tous, on trouvera des remarques intéressantes.

Le grand mémoire initial de M. Meyer-Lübke, intitulé *Rumänisch, Romanisch, Albanesisch*, montre que les ressemblances entre les formes latines vulgaires sur lesquelles reposent le roumain, d'une part, les emprunts latins de l'albanais, de l'autre, sont bien moindres qu'on ne l'a dit. En ce qui concerne la phonétique, seule étudiée, elles se ramènent à un seul phénomène. — On critiquera un détail de l'exposé : M. Meyer-Lübke met sur le même plan le passage de *generu* à *dendro* dans certains parlers du Nord-Est de l'Italie et le traitement δ de la labio-vélaire i.-e. g^w devant ε dans gr. δελφύς ; on n'a pas le droit de rapprocher ainsi les deux faits : rien ne permet de croire que *g^w ait passé à δ en grec par l'intermédiaire j : il suffira de rappeler que *$g^w i$- a donné gr. βι-.

M. L. Spitzer a contribué au recueil par quatre mémoires qui montrent toute la richesse et la variété de sa culture linguistique et toute la curiosité de son esprit : des étymologies roumaines, des étymologies albanaises (en l'espèce, il s'agit surtout d'explication de mots albanais par l'indo-européen, sport difficile où M. Spitzer montre de la virtuosité), une note sur les rapports linguistiques de l'albanais et du roumain, et un très joli article sur des tours expressifs à répétition du verbe et emploi de l'impératif, qui se trouvent en roumain et dont M. Spitzer fournit des parallèles en d'autres langues romanes.

M. Caracostea, suivant une idée dont on a tiré grand parti depuis quelque temps, montre comment l'homonymie a exercé une influence sur le développement du vocabulaire roumain. Ses observations sur *păcurar* notamment sont

intéressantes (pourquoi n'avoir pas noté que l'emploi de *berger* en français et de *păcurar* [**pecorarius*] en roumain tient à ce qu'il faut un berger pour garder les moutons qui ont besoin d'être défendus contre les loups et les voleurs, tandis qu'on laisse d'ordinaire les bêtes à cornes seules dans un pâturage clos ?). Mais pourquoi s'obstine-t-il à écrire *căto* le mot slave *săto* « cent » ? Pourquoi a-t-il par deux fois (p. 124 et 125) confondu les caractères cyrilliques de *ĭ* et de *e*, qui se ressemblent en effet un peu, mais assez peu ? Ses affirmations sont bien téméraires quand il dit, p. 87, que le roumain n'a pu emprunter *săto*, avec un *ă* radical, ni avant ni après le xᵉ siècle : quelle qu'en soit l'explication (et je reste convaincu, comme M. Pedersen, que l'*ă* de *săto* représente purement et simplement i.-e. **m̥*), il est en tout cas certain que *săto* est la forme du slave commun, et c'est la forme qu'ont écrite au ixᵉ siècle les traducteurs slaves : en en faisant état au viiiᵉ et au ixᵉ siècle, on ne fait donc rien que de légitime.

M. Wędkiewicz a étudié minutieusement les emprunts du slave occidental au roumain.

A. Meillet.

R. Thurneysen. — *Die Kelten in ihrer Sprache und Literatur.* Bonn (Fr. Cohen). 1914, in-8. 32 p.

Il s'agit d'une simple lecture faite dans une séance solennelle de l'Université de Bonn où M. Thurneysen vient d'accepter d'enseigner la grammaire comparée en remplacement de notre regretté confrère F. Solmsen. Mais cette brochure doit être signalée ici parce que l'illustre celtiste qu'est M. Thurneysen y a indiqué des idées générales importantes, et quiconque voudra voir de haut la question des langues et des littératures celtiques devra s'en pénétrer. Il ne saurait être question de la résumer : elle est trop dense, trop pleine de choses. On ne manquera pas de remarquer avec quelle énergie M. Thurneysen insiste sur l'importance de l'étude

des langues écrites pour la linguistique. On ne fera que deux observations.

P. 6 et suiv.. M. Thurneysen présente comme quelque chose de presque fortuit un trait caractéristique des langues celtiques, à savoir les variations possibles de l'initiale des mots. Cette particularité tient à la rencontre de deux traits importants du celtique : d'une part, une altération très forte des consonnes intervocaliques, qui s'étend à toutes les consonnes, chose assez rare : d'autre part, une liaison intime entre les mots de la phrase, par quoi la phrase celtique s'oppose par exemple à la phrase latine où les mots sont bien séparés ; cette liaison des mots de la phrase ne se manifeste pas seulement par l'altération des initiales, mais aussi par le maintien de *-n* finale devant voyelle suivante, et la ténacité avec laquelle l'usage indo-européen d'entasser des mots accessoires entre les préverbes et les verbes s'est maintenu en vieil irlandais tient sans doute à ce que les mots de la phrase se liaient tous les uns aux autres et à ce que par suite des insertions de ce genre ne choquaient pas, comme elles auraient choqué en latin où chaque mot a son autonomie. Seule, l'une de ces deux circonstances, l'altération des intervocaliques et la liaison des mots dans la phrase, n'aurait pu produire un état tel que celui qu'on observe dans les dialectes celtiques. La rencontre a été chose décisive. C'est ce qui a permis aux dialectes celtiques de transformer en procédés grammaticaux des altérations de l'initiale des mots, telle que l' « aspiration » irlandaise, dont l'origine était purement phonétique. Du reste un procédé grammatical aussi singulier, aussi mal commode à manier et qui défigure aussi gravement l'aspect des mots aurait sans doute eu peine à se maintenir dans une langue « impériale » qui aurait dû être adoptée par des gens d'origines très diverses : mais les parlers celtiques sont en régression à l'époque historique : loin de s'étendre à des sujets nouveaux, ils tendent plutôt à perdre peu à peu des parties de leur domaine, et, ne se transmettant que par l'héritage normal de génération en génération, ils peuvent conserver assez aisément des particularités insolites.

L'aspect si extraordinairement embroussaillé de l'ancien irlandais tient sans doute encore à d'autres conditions : la langue a été fixée par écrit à un moment où elle était en pleine transformation ; la vieille norme du celtique commun avait disparu, et la nouvelle norme qu'offre clairement l'irlandais moyen n'était pas constituée. C'est une circonstance précieuse pour le linguiste qui a rarement l'occasion de saisir une langue au moment même où elle est en crise de transformation. Il faut ajouter que le vieil irlandais n'a pas été fixé comme une langue littéraire, mais comme un simple outil : la plupart des textes qu'on en a sont de simples gloses. Il n'y a rien de comparable ici à la fixation volontaire d'une langue littéraire ordonnée, comme on l'observe pour le gotique, l'arménien ou le slave par exemple : cette fixation comporte beaucoup plus de normalisations.

A. Meillet.

H. Pedersen. — *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen.* Zweiter Band. *Bedeutungslehre* (*Wortlehre*). Goettingue (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1911-1913, in-8, xv-842 p.

Ce second volume, paru en deux fascicules, termine l'imposante et originale grammaire comparée du celtique de M. Pedersen et met aux mains des linguistes une masse de données précieuses, maintenant aisées à retrouver grâce à de beaux index qui ont coûté à l'auteur un long travail et ont retardé d'un an la publication du second fascicule. L'auteur constate — avec une pointe de regret à ce qu'il semble — que son livre dépasse de beaucoup la mesure prévue. L'impression du lecteur sera pourtant en bien des endroits que, si riche qu'il soit, ce second volume consacré à la morphologie et à la syntaxe, est encore trop court et que bien des questions auraient gagné à être traitées plus en détail et discutées d'une manière plus approfondie. La broussaille épineuse de la morphologie celtique a été éclaircie

par beaucoup de bons travaux déjà ; mais elle est encore bien touffue ; et l'auteur donne parfois l'impression d'en être comme oppressé. On ne retrouve pas ici la belle harmonie du volume consacré à la phonétique. L'ouvrage, qui est de grande importance, prêterait à une infinité sinon de critiques, au moins de discussions. En voici quelques exemples.

P. 98. M. Pedersen enseigne qu'un duel tel que v. irl. *rig* repose sur *rīge* : et il compare l'ε de la terminaison grecque. Mais la forme celtique se laisserait tout aussi bien expliquer en partant de *-ē* ; et véd. *-ā* donne lieu de supposer une forme *-ē* à côté de *-ĕ* qu'atteste le grec. Il ne faut donc au moins rien affirmer. Quant au datif duel *rigaib*, il est hasardeux d'y chercher une désinence **-bhēm* : le sl. *-ma* indique que l'*ā* de skr. *-bhyām* repose sur *-ā-* plutôt que sur *-ē-* ; on sait d'autre part que dans les dialectes occidentaux, les désinences à *-bh-* ne sont pas distinguées suivant les cas et les nombres ; on connaît l'ambiguïté de gr. -φι et de lat. *-bus* ; rien n'empêche de partir de **-bhim* par exemple.

P. 453. On est surpris de lire que dans les représentants celtiques de **agō*, le sens intransitif s'est développé. Ce sens était assurément aussi indo-européen que le sens transitif ; l'accord de gr. ἄγε, de lat. *ago* et des formes celtiques est probant. Et d'une manière générale, les verbes indo-européens qui admettaient un emploi transitif n'excluaient pas pour cela l'emploi intransitif : chaque mot de la phrase indo-européenne est rigoureusement autonome ; s'il y a un complément à l'accusatif, **agō* signifie « je conduis (quelque chose) » ; s'il n'y en a pas, il signifie « je conduis (absolument), je me conduis ». C'est un usage général et qui caractérise l'indo-européen.

P. 565. La traduction de *le-n-* par « suivre » est trop brutale. On n'a qu'à se reporter aux passages cités pour voir que le sens de « se coller à, adhérer » est encore sensible à peu près partout. Le lecteur non averti croirait à un changement de sens plus net et plus réalisé que celui qui existe en réalité.

On s'arrêtera un peu sur la question du subjonctif.

C'est une doctrine courante que le subjonctif irlandais en *-ā-* représente une forme aoristique. M. Thurneysen l'enseigne expressément dans son *Handbuch des Altirischen*, I, § 594, p. 356 : et M. Pedersen est plus explicite encore dans ce volume, II, § 609, p. 354 et suiv. On peut se demander si les raisons sur lesquelles se fonde cette doctrine sont solides.

Une chose est certaine, et tous les celtisants en sont d'accord (v. Thurneysen et Pedersen, ll. cc., et Vendryes, *Gramm. du v. irl.*, § 331, p. 173) : le subjonctif en *-ā-* des verbes radicaux du vieil irlandais n'appartient pas au thème du présent et constitue dans les verbes un thème à part : *renim, ria-; cluinim, cloa-* : etc. D'une manière plus générale, c'est une caractéristique de l'italo-celtique que de présenter pour chaque verbe radical, non pas deux thèmes, mais trois : l'un de présent, l'autre de parfait-aoriste, le troisième de subjonctif. Le vieux latin présente encore des traces de cet état ancien avec ses formes d'infectum *uenit, tollit*, ses formes de perfectum *uēnit, tetulit* et ses subjonctifs *-uenat, -tulat*. Ce trait curieux se retrouve peut-être en tokharien B (koutchéen) ; v. Vendryes, *Rev. celt.*, XXXIV (1913), p. 142. Le thème du subjonctif italo-celtique en *-ā-* n'a donc rien à faire avec aucun thème du présent ; c'est sans raison que M. Brugmann, *Grundr.*, II², 3, § 79 et 80, p. 134, conclut des formes en *-ā-* à des présents correspondants ; quand des grammairiens latins, trouvant *tulat* dans des vieux textes, en ont déduit l'existence d'un présent **tulo* (que M. Brugmann, entraîné par l'erreur précédente, s'est laissé aller à reproduire l. c., § 214, 2, p. 302), ils ont purement et simplement inventé une forme : les textes n'offrent rien de pareil, et l'on n'a aucune raison de croire qu'un semblable présent ait existé.

Mais de ce que les thèmes de subjonctifs italo-celtiques en *-ā-* sont autonomes, il ne résulte pas qu'ils soient des « aoristes ». On est par exemple surpris de voir expliquer le supplétisme du subjonctif de *ag-* par l'absence d'aoriste de cette racine, p. 453 du volume étudié ici. Pour attribuer ce caractère aux subjonctifs en *-ā-* on se fonde sur deux raisons.

D'une part, ils sont parallèles à une formation en *-s-* qui a même rôle et même indépendance, celle du subjonctif irlandais en *-s-* et du latin *faxō* en face de l'infectum *faciō* et du perfectum *fēcī*. Mais cette formation irlandaise et italique de subjonctifs et de futurs en *-s-* se rattache évidemment par son sens aux futurs et aux désidératifs en *-s-* des autres langues indo-européennes (v. à ce sujet Magnien. *Le futur grec*, II. p. 288 et suiv.) ; et le suffixe de l'aoriste sigmatique n'a de commun avec ces formes de désidératifs autre chose que la consonne *-s-* : ce n'est pas assez pour donner le droit d'affirmer que les aoristes en *-s-* et les désidératifs procèdent d'un même type pré-indo-européen. pas assez en tout cas pour établir que, au point de vue proprement celtique. il y ait rien de commun entre le type de lat. *faxō* et celui de lat. *dīxī* : le vocalisme radical suffirait à les distinguer.

D'autre part. la formation en **-ā-* fournit des prétérits à diverses langues. comme le constate M. Pedersen, l. c. ; le lituanien a par exemple un prétérit *sùko* en regard du présent *sùka* « il tourne » : un aoriste slave tel que (2e. 3e pers. sg.) *zŭra* (qui a du reste un suffixe d'aoriste en *-s-*, à en juger par sa flexion *zŭraxŭ*, *zŭraste*) repose aussi sur une forme en *-ā-* : il en est de même de l'aoriste médio-passif arménien du type *beray* « j'ai été porté ». Mais il est à peine utile de rappeler qu'un aoriste n'est pas un prétérit au point de vue indo-européen. et le fait que *-ā-* fournit des prétérits ne donne pas le droit de lui attribuer le caractère d'un suffixe d'aoriste. Du reste il suffit de penser au lat. *eram* et à tout le type de *legēbam* pour se rendre compte que *-ā-*. s'il sert à l'expression du passé, n'a rien de proprement aoristique pour le sens. Les verbes dérivés tels que *cēlāre* ou *occupāre* en latin, et les itératifs en *-ā-* du baltique et surtout du slave sont aussi éloignés que possible de toute valeur aoristique. Le présent du slave, v. sl. *imamĭ*, serbe *imām*, pol. *mam* « je possède, j'ai », montre bien que *-ā-* n'est pas un suffixe d'aoriste. Sans doute on peut dire qu'il y a dans des formes comme v. sl. *sŭ-birajǫ* ou comme lat. *cēlō* un suffixe de présent ; et. si pareil suffixe n'est pas visible dans v. sl. *imamĭ*, ou dans le type lit. *rýmo* « il repose »,

il est au moins indiqué par l'intonation douce de l'*a* : serbe *ìmām*, lit. *rymo* attestent *ā* intoné doux avec *ā* plus un élément contracté avec lui. Mais il en est de même du prétérit lit. *sùko*. Et. si l'on n'en peut dire autant de l'*ā* de lat. *fuās*. *ferās*, etc. et des formes celtiques, on ne peut non plus affirmer que cet *ā* soit exempt de tout suffixe de présent : on n'a aucune indication à ce sujet. Il est vrai que le grec a quelques aoristes en *ā*. ainsi ἔτλην (dor. ἔτλᾱν) ou ἔδρᾱν. Mais de ce qu'une formation fournit des aoristes. il ne suit pas qu'elle ne fournisse pas des présents ; ἔδρᾱν est en grec un aoriste : le védique n'a en regard que l'impératif *drāhi*, *drā́tu*. mais l'itératif skr. *daridrāti*, de la même racine, est un présent. On peut évidemment rapprocher dor. ἔτλᾱν du v. lat. *tulam* (on ne recherchera pas ici si l'*u* de *tulam* est un ancien *u*, développé devant *l*, comme dans *gula*, cf. arm. *ekul* « il a avalé », ou si. ce qui est peut-être plus probable, *tulam* est tiré de formes à préverbe comme *attulam*) ; mais la ressemblance des deux formes est sans doute fortuite : **tlā-* est la forme à voyelle longue finale de la racine dissyllabique **telə-* (de gr. τελαμών par exemple) : l'*-ā-* de *tulam* est au contraire une caractéristique de thème qui peut s'ajouter à un thème quelconque et qui a une valeur grammaticale définie. On peut soutenir que le type des subjonctifs en *-ā-* est issu de formes de racines dissyllabiques ; mais il va de soi que c'est une hypothèse arbitraire et indémontrable, comme c'est une hypothèse arbitraire que de tenir. avec M. Brugmann. *Grundr.*, II², 3. p. 169. v. sl. *imamĭ* pour une forme de racine dissyllabique. alors que lit. *im̃ti*, et lat. *emptus* appartiennent manifestement à une racine monosyllabique **em-*, et non **emə-*. Quant à l'aoriste ἔδρᾱν. il renferme sans doute un élargissement *-ā-*. parallèle au *-em-* de **drem-* (gr. δέδρομα. etc.) et au **-eu-* de **dreu-* (skr. *drávati*. etc.). v. P. Persson, *Beitr. z. idgen Wortforsch.*, p. 572 et suiv.. et c'est une forme dont le parallélisme avec ἔτλᾱν n'est rien moins qu'évident. On n'arrive à voir dans le subjonctif en *-ā-* une forme d'aoriste qu'à l'aide de séries d'hypothèses toutes plus indémontrables les unes que les autres.

C'est la théorie de l'injonctif qui a conduit à voir dans le subjonctif italo-celtique en *-ā-* une ancienne formation aoristique. M. Brugmann a donné le nom d'injonctif aux formes à désinences secondaires non pourvues d'augment qui en indo-iranien ont souvent le rôle de sortes de subjonctifs; le type skr. *mā bharaḥ* « ne porte pas » est en indo-iranien la forme normale de la prohibition ; mais un injonctif proprement dit n'est attesté qu'en indo-iranien : v. Delbrück. *Vergl. Synt.*, II, p. 352 et suiv. L'usage de l'injonctif en indo-européen commun n'est nullement établi. Il est vrai que. à en juger par l'osco-ombrien, les désinences du subjonctif en *-ā-* étaient de la série secondaire : osq. *pútiad, pútians*, ombr. *dirsa, dirsans* ; mais le subjonctif indo-iranien admettait les désinences secondaires, au moins en partie ; l'optatif indo-européen du présent comme de l'aoriste n'avait que les désinences secondaires. L'emploi des désinences secondaires ne prouve donc rien.

A prendre les choses à la rigueur. tout ce qu'on a le droit de dire. c'est qu'il existait en indo-européen un élément **-ā-* qui servait à la formation des thèmes verbaux. Cet élément **-ā-* fournit. d'une part, des duratifs tels que le type lat. *cēlāre* et les itératifs baltiques et slaves. de l'autre des sortes de réfléchis tels que le type lat. *parāre* (v. Vendryes, M. S. L., XVI, p. 300 et suiv.). et enfin des thèmes autonomes servant de subjonctifs à l'indo-iranien, et peut-être au « tokharien ». La concordance de l'emploi « réfléchi » et de l'emploi comme subjonctif-futur en italo-celtique est remarquable et rappelle le rôle des désinences moyennes dans le futur grec (v. la note chez Magnien, *Le futur grec*, II, p. 295).

A. Meillet.

C. Jullian. — *Histoire de la Gaule*, t. IV. *Le gouvernement de Rome*. Paris (Hachette), 1914. in-8, 622 p.

Le monumental ouvrage de M. Jullian est un pur livre d'histoire. et l'on n'a pas encore eu l'occasion de le signaler

ici à l'attention des linguistes : on sait que le récit le plus clair et les aperçus les plus larges y voisinent avec les discussions les plus précises, en même temps que les plus sobres ; mais les faits de langue n'y interviennent qu'accidentellement, et c'est justice ; car, si l'histoire est précieuse pour éclairer les faits linguistiques, on ne peut fonder une histoire sur de simples données linguistiques. On sait aussi quel succès a ce livre, dont les deux premiers volumes viennent de paraître en troisième édition.

Le quatrième volume, qui a paru récemment est consacré à montrer comment la Gaule s'est adaptée à la conquête romaine et avec quelle rapidité elle a pris sa place dans l'empire romain. Moins encore que dans les volumes précédents, l'auteur a pu ici introduire de la linguistique : durant toute la période étudiée, de la mort de César à la fin du IIIe siècle, on ne trouve en Gaule, à des exceptions négligeables près, que le latin de l'époque impériale. Tout se passe pour ainsi dire comme si le gaulois avait disparu d'emblée, comme si, presque d'un coup, le latin était devenu la seule langue du pays, ce qui n'a évidemment pas eu lieu — et de menus témoignages l'indiquent. Et pourtant le linguiste aura grand intérêt à lire ce quatrième volume : car les cas où une substitution de langue a lieu en pleine période historique ne sont pas très nombreux.

Si la misère des données n'a pas permis à M. Jullian de montrer comment le latin a pris la place du gaulois, au moins la description des circonstances historiques permet de se rendre compte de ce qui a déterminé le changement. Deux faits ont été décisifs : d'abord, suivant le vieil usage indo-européen, les textes religieux n'étaient pas écrits : le jour où le pouvoir des druides a disparu avec l'indépendance et où leur situation sociale s'est abaissée, ces textes se sont rapidement perdus, et rien n'a préservé les traditions savantes anciennes. En second lieu, l'aristocratie a été privée de son pouvoir politique, mais elle a gardé toute sa situation sociale, toute sa richesse, et, pour maintenir cette situation privilégiée, elle s'est rapidement romanisée ; le gaulois qui, au moment de la conquête, était la langue une d'une nation de

conquérants, a dû tomber très vite au rang de parlers locaux, différenciés suivant les régions et réservés aux classes inférieures de la population. C'est par l'aristocratie et par les hommes cultivés que le latin s'est imposé à la Gaule.

Il résulte de là que le terme de latin vulgaire qu'on emploie pour désigner la langue commune sur laquelle reposent les langues romanes n'est peut-être pas très propre partout. Ce n'est pas par le peuple que le latin s'est répandu en Gaule, c'est par l'école, comme l'a dit il y a longtemps notre regretté confrère d'Arbois de Jubainville ; et il n'est pas fortuit que l'*-s* finale, qui a disparu en Italie, ait eu en Gaule une grande vitalité, ou que la diphtongue *au* ait été maintenue : la prononciation scolaire est toujours dominée par la graphie. On a vu ci-dessus, p. 88, que les vocabulaires techniques n'étaient pas très latins en Gaule. C'est des gens cultivés que le latin a passé à l'ensemble de la population ; la chose résulte manifestement de l'histoire du pays et de ses institutions à l'époque impériale.

Ce n'est pas un fait isolé. Si l'on pouvait suivre l'histoire des substitutions de langues, on les verrait en général se faire par les classes supérieures de la population, et ceci explique bien des choses dans l'histoire des langues. On voit que l'enseignement que le linguiste peut tirer du livre de M. Jullian n'est pas médiocre.

A. MEILLET.

G. DOTTIN. — *Manuel d'irlandais moyen*. II. *Textes et glossaire*. Paris (Champion), 1913, in-8, xxviii-264 p.

Voici le volume de textes qui complète le manuel d'irlandais moyen dont la première partie, la grammaire, a déjà été annoncée dans ce *Bulletin*. Tous les textes sont chrétiens et tirés du Leabhar Breac. Ceux des lecteurs qui, en même temps que ce manuel, auront étudié le vieil irlandais auront ainsi tout ce qu'il faut pour aborder l'étude des textes les plus difficiles, mais aussi les plus curieux de la littérature

irlandaise, les textes épiques. Ce manuel fera beaucoup pour faciliter l'étude, si difficile, de l'irlandais.

A. MEILLET.

National Library of Ireland. Bibliography of Irish Philology and of printed Irish Literature. Dublin. 1913. XII-307 p. in-8. 4 s.

Il ne faut pas que cet ouvrage passe inaperçu des linguistes. C'est un répertoire très complet de toutes les publications qui se rapportent à la langue et à la littérature irlandaise. On y trouvera notamment, méthodiquement classée, la liste des articles ou des livres qui traitent de phonétique, de morphologie, de lexicographie, d'étymologie, de métrique, ainsi que les éditions des textes archaïques qui ont pour les linguistes un si grand intérêt. Ce répertoire est appelé à rendre d'utiles services. L'auteur en est M. R.-J. Best, dont le nom est déjà bien connu de tous ceux qui ont touché aux études irlandaises.

J. VENDRYES.

Julius POKORNY. — *A Concise Old Irish Grammar and Reader.* Part I : Grammar. Halle a. S. (Max Niemeyer) et Dublin (Hodges Figgis and Co.), 1914, VII et 125 p., in-8. 5 sh.

M. Pokorny a voulu venir en aide aux jeunes linguistes qui abordent l'étude du vieil-irlandais. Convaincu, avec raison, que les ouvrages dont on dispose pour cette étude sont trop compliqués ou trop savants pour être utilisés avec fruit par des débutants, il s'est proposé d'écrire un manuel simple et pratique comprenant l'exposé des principales règles de la grammaire et un choix de textes. La grammaire seule a paru jusqu'ici : elle justifie pleinement ce qu'on devait

attendre de l'auteur, qui s'est révélé en mainte occasion déjà comme un connaisseur subtil et avisé du celtique en général et en particulier du vieil-irlandais. L'exposé est clair, nourri de faits bien choisis, et, malgré l'influence constante de Strachan et de Thurneysen, suffisamment personnel. J'ai indiqué ailleurs, dans la *Revue celtique* et avec plus de développement dans la *Deutsche Literaturzeitung*, les deux défauts essentiels de cette grammaire. C'est d'abord qu'elle soit limitée à la phonétique et à la morphologie, à l'exclusion de l'emploi des formes, de la dérivation ou de la constitution de la phrase. C'est ensuite qu'elle fasse une trop large part aux formes reconstituées, préceltiques ou indo-européennes. Ce second défaut gênera surtout ceux qui viennent à l'irlandais sans passer par l'indo-européen, ainsi les romanistes ou médiévistes ou simplement les philologues classiques. Mais peut-être le principe adopté par l'auteur facilitera-t-il l'étude de l'irlandais à ceux qui ont l'habitude des reconstructions linguistiques. Il faut donc recommander aux linguistes la lecture de cet ouvrage : il leur servira d'introduction commode à la grammaire du vieil-irlandais.

J. Vendryes.

J. Morris Jones. *A Welsh grammar, historical and comparative. Phonology and Accidence.* Oxford (Clarendon Press), 1913, in-8, xxvii-477 p.

Si le groupe brittonique du celtique a beaucoup moins que le groupe gaélique attiré jusqu'ici l'attention des comparatistes, cela ne tient pas seulement à ce que, ayant une grammaire moins archaïque que celle de l'irlandais, ce groupe offre un intérêt moindre à beaucoup d'égards, mais aussi, et dans une large mesure, à ce que les manuels de caractère historique manquent pour s'orienter dans ce groupe dialectal, dont l'aspect est au premier abord si déconcertant. Une grammaire, où l'un des savants qui connaissent le

mieux l'histoire de cette langue, M. Morris Jones expose avec une autorité incontestée comment se sont développées la phonétique et la morphologie du gallois des temps les plus anciens jusqu'à l'époque actuelle vient combler une lacune et rendra un très grand service, dont les linguistes lui sauront beaucoup de gré. Grâce à M. Morris Jones, le gallois va sans doute prendre une plus large place dans les travaux de grammaire comparée.

L'auteur s'est beaucoup servi des ouvrages existants sur la grammaire comparée des langues indo-européennes. L'ouvrage, qui sera très utile au linguiste, est destiné avant tout aux compatriotes de M. Morris Jones, et l'auteur a voulu situer autant que possible les faits gallois entre les faits indo-européens. Il en résulte un manque de proportions : pour le comparatiste, le gallois est l'un des trois dialectes du brittonique, le brittonique un des dialectes du celtique, et le celtique un dialecte de l'italo-celtique ; c'est à travers tous ces groupements successifs que le gallois se rattache à l'indo-européen ; M. Morris Jones saute en général à travers tous les intermédiaires, néglige les autres dialectes brittoniques et l'irlandais pour aller droit à l'indo-européen. Les ponts qu'il jette négligent les appuis intermédiaires ; ils y perdent souvent en solidité. Et de même, M. Morris Jones, qui cite souvent des comparatistes, cite relativement peu les celtistes ; on est surpris de voir que le nom de M. J. Loth, qui a tant fait pour le progrès de la linguistique brittonique, ne figure presque jamais dans le livre de M. Morris Jones. Il en résulte que le cornique et le breton armoricain ne viennent pas éclairer le gallois dans la mesure nécessaire.

Un bon exemple de l'inconvénient qu'il y a eu à négliger le cornique et le breton est fourni par la théorie de l'article, p. 192 et suiv. M. Morris Jones repousse l'idée que l'article gallois *yr* serait identique à l'article irlandais *in*(*d*). Il n'y a en effet aucune nécessité a priori à ce que l'article gaélique et l'article brittonique aient même origine : l'article résulte partout de développements récents et peut avoir été fourni en gaélique et en brittonique par des démonstratifs différents. Mais l'article est *en* en vieux breton et en vieux cornique

(v. Pedersen. *Vergl. Gr.*, II, § 506, p. 177). L'hypothèse que le gall. *yr* serait issu de **sindos* s'impose du coup d'une manière presque évidente ; car les trois dialectes brittoniques ont des grammaires très pareilles, et le fait que le gallois s'opposerait à la fois au gaélique et aux deux autres dialectes brittoniques serait bien surprenant. Il est vrai que *n* ne passe pas à *r* en gallois en d'autres cas, sauf cependant *nr* qui donne *rr* ; mais un mot accessoire comme l'article, appelé à se trouver devant toute consonne, dans des conditions qui diffèrent des conditions ordinaires de l'intérieur du mot, peut présenter un traitement tout particulier ; la fin de mot, et surtout la fin d'un mot accessoire, présente souvent des traitements à part : le passage de *in* à *ir* en pareil cas est curieux, mais non invraisemblable. M. Morris Jones cite les formes cornique et bretonne, mais il n'en tire pas la conséquence nécessaire.

Un autre inconvénient du recours perpétuel à la grammaire comparée est d'obliger l'auteur à poser sans cesse des questions très difficiles qui ne peuvent être résolues dans le cadre de son livre. Ainsi, p. 131, il distingue le traitement de **nghw* de celui de **ng^{w}h* : du premier cas, il donne pour exemple *ewin* « ongle » ; mais les preuves de ce que l'*u* du lat. *unguis* sortirait d'un ancien *w* sont fragiles. Du second cas, il donne pour exemple, entre autres, *llyfu* « lécher », qu'il explique par **lingh-w-* ; cette explication est sans doute juste, et elle offre un vif intérêt ; la racine **leigh-* paraît bien être en effet de celles qui ont admis en indo-européen des formes à suffixe *-u-* : arm. *lizum* « je lèche », lat. *liguriō*, et, avec nasale infixée, gr. λιχνεύω l'indiquent ; lat. *linguit* dont parlent les grammairiens, mais qui n'est dans aucun texte, pourrait, à la rigueur, être ancien. La forme admise par M. Morris Jones est donc très intéressante ; mais l'auteur ne la discute nulle part en détail et ne la justifie pas ; la plupart des lecteurs seront sans doute bien empêchés d'en tirer parti, et elle les surprendra plus qu'elle ne les instruira.

Était-il indispensable de toucher, p. 3, à la question si délicate du *qu* « gaulois » dans *Sequana* et dans les cas ana-

logues? Si le passage de *k^w à *p* en gaulois est antérieur à l'installation des Gaulois sur le territoire qu'ils occupaient à l'époque de la conquête romaine — ce qui est probable —, on ne voit pas pourquoi le nom indiqué *Sequana,* antérieur à l'arrivée des Gaulois, ne se serait pas maintenu avec son *qu;* les noms des rivières françaises ne s'expliquent pas en général par le gaulois. Le problème est du reste mal déterminé. Il était assez inutile de le poser dans une grammaire du gallois.

Mais, si l'on est parfois tenté de discuter avec M. Morris Jones sur des théories de grammaire comparée, on doit surtout se féliciter d'avoir pour l'histoire du gallois son précieux ouvrage, qui sera souvent utilisé.

A. Meillet.

H. Schulz. — *Abriss der deutschen Grammatik.* Strasbourg (Trübner), 1914, in-8, vii-135 p. (*Trübners Philologische Bibliothek,* 1).

L'auteur de ce petit livre s'est proposé d'expliquer très brièvement la formation de la langue allemande. Il ne s'adresse pas au grand public : il suppose connus les faits essentiels du gotique, du vieux haut-allemand et du moyen haut-allemand. Il s'adresse donc aux étudiants des Universités. Le sujet est traité avec compétence, l'exposé très clair, les faits bien choisis, et l'ouvrage est conforme à l'objet que s'est proposé M. Schulz.

Toutefois l'on regrettera que M. Schulz se soit laissé imposer son plan par la division ordinaire des cours universitaires : germanisch, althochdeutsch, mittelhochdeutsch, neuhochdeutsch. Il étudie successivement chacune de ces divisions. Comme elles ne correspondent pas à des coupes réelles dans l'histoire du développement linguistique, l'exposé y perd l'unité qu'il devrait avoir. Il aurait été plus frappant de voir d'abord l'histoire extérieure de la langue : le germanique se séparant de l'indo-européen, le

germanique occidental s'isolant du germanique commun, le type allemand s'y constituant, et des langues littéraires successives s'y créant. En isolant la mutation consonantique germanique commune de celle du vieux haut-allemand et celle-ci de la prononciation de l'allemand moderne, on morcèle un développement qui a une véritable unité et qui n'est pas achevé. L'histoire de la grammaire serait apparue plus saisissante au lecteur s'il avait vu les flexions se réduire peu à peu et prendre des aspects nouveaux; ici encore toute l'histoire du développement est une, et elle se poursuit par la réduction des formes, plus avancée dans les parlers populaires que dans le « hochdeutsch ». Le livre de M. Schulz aura sûrement une seconde édition : il est à souhaiter qu'il soit modifié dans le sens indiqué; le lecteur y gagnerait de se rendre mieux compte des tendances générales qui ont dominé l'histoire du germanique.

Quant au détail on pourra par exemple reprocher à M. Schulz d'avoir présenté, p. 20, le passage germanique des occlusives aux spirantes comme s'étant fait nécessairement par l'intermédiaire du type affriqué : rien n'est moins évident ; *p* peut passer à *f* non seulement par affriquation, comme il est arrivé en allemand (et c'est un phénomène assez peu courant ailleurs), mais aussi par simple relâchement de l'articulation de l'occlusive ; il n'y a trace nulle part de la prononciation affriquée dont parle l'auteur. P. 21, le rapprochement de got. *saihvan*, all. *sehen* avec lat. *sequor* me paraît juste ; mais il n'est pas évident, et il n'est guère à sa place dans un exposé sommaire où l'on ne peut le justifier. P. 22, got. *deigan* n'est pas réel : on ne connaît que *digan*. P. 23, la graphie (*g*)*vīrus* induira des lecteurs naïfs en erreur. P. 24-25-26, le *w* indo-européen est noté de trois manières différentes : *u* avec un signe diacritique, *v* et *w* ; il faudrait choisir. P. 27, on a la preuve que *b*, *d*, *g* se prononçaient spirants en gotique en position intervocalique, mais ceci n'indique rien pour l'initiale du mot ; il est arbitraire d'affirmer que *b*, *d*, *g* aient été spirants à l'initiale des mots germaniques communs.

A. Meillet.

Erich Gierach. — *Der arme Heinrich, von Hartmann von Aue, Ueberlieferung und Herstellung.* Heidelberg (C. Winter). 1913, xij et 106 p., in-8. 2 M. 40 (Germanische Bibliothek. dritte Abteilung. Bd 3).

Du fameux poème de Hartmann von Aue nous possédons deux recensions. La première était représentée par le manuscrit de Strasbourg, qui a péri dans l'incendie du 25 août 1870 ; c'était la meilleure des deux. La seconde est représentée par deux manuscrits, à Heidelberg et à Kalocsa en Hongrie. Des fragments du poème, l'un de 61 vers, l'autre de 117, sont conservés dans deux manuscrits, l'un à Berlin, l'autre à Munich. Voilà tout ce que fournit pour *der arme Heinrich* la tradition manuscrite. Mais depuis plus d'un siècle la philologie germanique a beaucoup travaillé sur ce poème. Les frères Grimm, Lachmann, W. Wackernagel, W. Müller, Moritz Haupt, Hermann Paul, pour ne citer que les plus grands noms, en ont donné des éditions savantes, où ils se sont efforcés de restituer le texte primitif en combinant les deux recensions.

L'édition de M. E. Gierach se distingue de ses devancières en ce qu'elle fournit à la fois le texte restitué et le texte de chaque recension en regard l'un de l'autre. Sur les pages paires on a la copie du texte de Strasbourg et du manuscrit de Heidelberg ; en appendice sont données les variantes du manuscrit de Kalocsa ; les deux fragments de Berlin et de Munich figurent à leur place en bas des pages. Les pages impaires sont consacrées au texte restitué, imprimé en plus gros caractères. Une numérotation régulière de cinq en cinq vers, reproduite en marge de chaque recension, permet de retrouver immédiatement les passages correspondants, même lorsque l'ordre des vers n'est pas le même. Enfin, M. Gierach a réuni en appendice les principales corrections dues aux précédents éditeurs. Son ouvrage a ainsi une valeur pratique très sérieuse et se recommande à tous les étudiants pour des exercices de critique verbale dans les séminaires.

Mais ce n'est qu'une édition, au sens strict du terme. Par exemple, il n'y a rien sur la langue ou sur la métrique. L'étudiant n'est pas renseigné sur les raisons qui ont guidé l'auteur dans l'établissement du texte ; pourquoi *diu* est substitué à *die* ou *iu* à *iuch*, *gestân* préféré à *gestên* ou *haben* à *hân*, la réponse à ces questions très simples et à quelques autres devra être cherchée ailleurs.

J. Vendryes.

Adolf Noreen. — *Geschichte der nordischen Sprachen besonders in altnordischer Zeit* (*Grundriss der germanischen Philologie*, 3e Auflage. Band IV). Strassburg (Trübner), 1913, 239 p., pet. in-8.

L'*histoire des langues scandinaves* de M. Noreen forme le 4e volume du *Grundriss der germanischen Philologie* dont la 3e édition comprend une série de monographies séparées.

Ce n'est pas un remaniement complet de l'ouvrage bien connu. M. Noreen a soigneusement mis à jour la bibliographie déjà copieuse et l'exposé a profité des travaux des dix dernières années (p. ex. sur la phonétique du vieux danois). Mais le plan général et l'ensemble des théories n'ont pas sensiblement changé.

M. Noreen n'a pas modifié le caractère de son manuel : c'est un cadre rigide, où les faits sont disposés selon un ordre rigoureux, et, tel qu'il est, cet instrument de travail a fait ses preuves.

La valeur pédagogique de la division et de la subdivision est incontestable, mais la rigueur excessive de la classification peut parfois alourdir l'exposé. La théorie disparaît sous l'éparpillement des faits. L'exposé de la métaphonie en fournit un bon exemple. Il est si morcelé qu'on perd toute idée d'ensemble. Les faits sont disséminés dans trois chapitres différents et il n'y a nulle part de théorie cohérente. La question domine pourtant la phonétique scandinave et il

serait nécessaire de préciser l'état actuel des recherches, les résultats acquis et les points difficiles.

Il importe, en effet, d'opposer les solutions provisoires aux vérités dûment établies, surtout dans un manuel dont l'allure est forcément dogmatique. M. Noreen néglige parfois cette précaution. Dans une question aussi controversée que la brisure de *e* par *u* et *w* (p. 70), il aurait dû prévenir expressément que l'explication qu'il propose à la suite de Hultman n'est qu'une hypothèse indémontrée parmi beaucoup d'autres hypothèses.

Les listes bibliographiques sont longues et il est difficile d'y retrouver la référence d'un fait cité dans le paragraphe. Il y avait, dans l'édition précédente, un système de renvois qui simplifiait la recherche. Pourquoi y avoir renoncé ? Je m'excuse de signaler ce détail en passant, mais le manuel de M. Noreen est si précieux qu'on le voudrait parfait.

Maurice CAHEN.

NAMN OCH BYGD. *Tidskrift för nordisk ortnamnsforskning, utgiven av Anders Grape, Oskar Lundberg, Jöran Sahlgren,* 1913. Aargang I. Akademiska bokhandeln. Uppsala, i distribution.

Cette nouvelle revue scandinave n'intéresse pas directement les linguistes, mais elle mérite de leur être signalée. Le vaste mouvement d'études toponymiques qui s'est dessiné en Scandinavie dans ces dernières années a entraîné la création de cet organe spécial. La Norvège est près d'achever un grand répertoire de noms de lieu, entrepris il y a plus de vingt ans ; en Suède, un comité officiel a tracé un imposant programme de recherches qu'on commence d'exécuter. Le travail se poursuit avec l'organisation méthodique et la persévérance admirable que les Suédois ont apportées, dans le siècle dernier, aux enquêtes dialectologiques. M. Noreen est l'âme de ces études : il les pousse avec sa fougue ordinaire et les dirige avec l'expérience de sa science variée.

Les deux cahiers que j'ai entre les mains contiennent une quinzaine d'articles de spécialistes bien connus. La toponymie suédoise y occupe la première place. La Norvège est représentée par Magnus Olsen, le Danemark par Marius Kristensen. On y trouvera les aspects variés d'une discipline attrayante, qui n'est pas encore une science : l'ingéniosité y remplace encore trop souvent la méthode.

On goûte d'autant plus l'article de M. Noreen sur le lac Anten : c'est un modèle d'investigation prudente et de raisonnement serré. Le résultat en est particulièrement intéressant pour la linguistique. A côté des formes ordinaires **alβat-*, **alβit-* « cygne », M. Noreen pose une forme nasalisée **alβant-*, **alβint-*, bien connue des langues slaves.

Maurice Cahen.

Jac. van Ginneken. *Handboek der nederlandsche taal.* Deel I. *De sociologische structuur der nederlandsche taal.* I. Nijmegen (Malmberg), 1913, in-8 (III-)-552 p. et 2 cartes hors texte.

Le grand et beau volume du savant jésuite hollandais, à la fois psychologue et linguiste, n'est pas moins personnel et curieux que ses précédents ouvrages. Ce n'est que le premier tome d'un grand ouvrage qui en doit comprendre quatre, et que la première moitié de la première partie. Mais le plan est original et excellent, et il devra servir de modèle. Voulant faire un grand exposé du néerlandais, le P. van Ginneken commence par donner un aperçu des formes diverses de la langue suivant les lieux et suivant les gens.

Le livre se compose de deux parties : dans l'une, l'auteur passe en revue tous les dialectes néerlandais, ceux des colonies et des pays hors d'Europe, comme ceux de la patrie européenne, ceux de Belgique et de France comme ceux de Hollande ; dans la seconde partie, il examine les différences de langage suivant le sexe et suivant l'âge ; il oppose la

langue des hommes à celle des femmes et décrit successivement la langue du premier âge, celle de l'enfant, celle de l'adolescent, celle de l'homme fait. Toutes les variétés de la langue néerlandaise — au sens large — défilent ainsi devant le lecteur. En procédant ainsi, le P. van Ginneken a pris une heureuse initiative ; toute grande description d'une langue devra procéder ainsi à l'avenir. Et les divisions ainsi faites ne suffisent encore pas : aux différences qui dépendent des régions et à celles qui dépendent des âges il faudra joindre celles, tout aussi importantes, et sans doute souvent plus importantes, qui dépendent des conditions sociales, des professions et des groupements variés qui se constituent dans une grande société moderne ; les milieux sportifs ne parlent pas comme les milieux universitaires, ni les milieux ecclésiastiques comme les milieux commerciaux. Très vaste, le plan du P. van Ginneken laisse encore échapper beaucoup de choses essentielles. Et ceci tient sans doute à ce que, malgré le mot *sociologique* qui figure dans son titre, l'auteur pense avant tout en psychologue.

Grâce à l'ampleur de ses connaissances et à l'originalité de sa pensée, le P. van Ginneken a pu enrichir son exposé de remarques intéressantes. Mais il ne lui était évidemment pas possible de remplir le cadre qu'il s'est tracé. Les travaux préparatoires n'y suffisent pas, et il n'est au pouvoir de personne aujourd'hui, pour quelque langue que ce soit, d'exposer comment les petits enfants parlent à leurs débuts — trop peu de cas sont décrits —, comment parlent les enfants et les adolescents — on n'en sait presque rien. Les parlers locaux ne sont pas non plus décrits de manière assez complète, et l'on n'a pas pour le néerlandais l'équivalent de ce qu'est pour la France le grand atlas de M. Gilliéron. On ne cherchera pas dans le livre des descriptions complètes et systématiques. Le P. van Ginneken procède surtout par citation de textes dialectaux, et souvent de textes donnés traduits en dialecte, ce qui a ses avantages, mais aussi de graves inconvénients. Certains des textes qu'il cite, notamment pour le flamand de Bruxelles, sont très instructifs. Les citations faites donnent en général le sen-

timent des dialectes; mais on n'a pas une description analytique scientifiquement utilisable, ni des faits classés. C'est d'ailleurs d'une manière visiblement intentionnelle que l'auteur s'est efforcé de donner le sentiment des choses plutôt qu'une analyse sans vie.

A. Meillet.

M. Lohss. *Beiträge aus dem landwirtschaftlichen Wortschatz Württembergs nebst sachlichen Erläuterungen.* Die Scheuer und ihr Hausrat. Der Pflug. Die Egge. Das Doppeljoch und die heutigen Spannarten. Körbe. Siebe. Mit 6 Karten, 20 Abbildungen und 7 Grundrissen. Heidelberg (Winter). 1913. in-4. xiv-115 p. et (i-)6 cartes. (*Wörter und Sachen*, Beiheft 2).

Le titre très détaillé de cet ouvrage donne une idée si complète de son contenu qu'on est presque dispensé de l'analyser. On trouvera dans le livre de M. Lohss des renseignements nombreux et précis, avec des figures, sur les choses énoncées dans le titre. L'auteur donne les noms locaux des choses, mais il insiste peu sur l'étymologie. Ici l'étude des choses a du reste plus d'importance que celle des mots; mais celle-ci n'est pas non plus négligée.

A. Meillet.

N. van Wijk. — *Balties slaviese problemen.* Groningue (Wolters). 1913, in-8. 31 p.

Pour inaugurer la chaire de slavistique et de philologie baltique fondée en sa faveur à l'Université de Leyde, M. N. van Wijk a prononcé une remarquable leçon d'ouverture, qu'il a publiée. M. N. van Wijk a débuté, on le sait, par des recherches sur l'indo-européen ; il a récemment

achevé de publier la nouvelle édition du dictionnaire étymologique du néerlandais de Franck, qui a montré ses hautes qualités de linguiste. Enfin il s'est adonné au slave. La largeur de sa curiosité et l'ampleur de ses connaissances donnent à sa leçon inaugurale un caractère tout particulier : il n'est pas banal de voir éclairer la phonétique du polonais par des faits parallèles qu'offrent les dialectes néerlandais, ou de voir ramener à un principe unique quelques grands groupes de faits de la phonétique française et de la phonétique slave : mais c'est par des rapprochements hardis de ce genre qu'on constituera peu à peu une science nécessaire : la phonétique générale évolutive.

Au cours de son exposé, M. N. van Wijk a résumé et critiqué brièvement la discussion qui a eu lieu sur le degré de parenté du baltique et du slave. Je ne veux pas revenir sur la question à propos de ces quelques pages. Mais je tiens à préciser un point de vue que je n'ai peut-être pas marqué avec assez de netteté : il faut bien distinguer, en matière de parenté dialectale, les faits qui résultent du développement parallèle et indépendant de parlers semblables placés dans les mêmes conditions, et les faits qui résultent de l'extension d'une langue commune. Les divers parlers français se sont développés parallèlement : mais une langue commune, le français proprement dit, tend à les remplacer tous. L'indo-iranien est le type de la langue commune d'une nation conquérante qui s'est brisée en deux nations nouvelles, l'une dans l'Inde, l'autre dans l'Iran. En contestant l'unité balto-slave, je n'ai pas mis en doute le maintien d'un contact entre le baltique et le slave durant un temps très long, mais uniquement l'existence d'une unité nationale définie, telle que celle qu'on observe en indo-iranien et qui s'est traduite par l'emploi d'un nom commun : *ărya-*. Et, après toutes les discussions, cette négation se laisse maintenir : les observations détaillées de M. Endzelin et de M. Rozwadowski l'ont confirmée au fond.

A. Meillet.

V. Porževinskij. — *Sravnitel'naja grammatika slavjanskix jazykov.* Vypusk I. *Vvedenie. Obščeslavjanskij jazyk v světě dannyx sravnitel'noistoričeskoj grammatiki indoevropeiskix jazykov* (*Fonetika. Formy sklonenija*). Moscou (Spiridonov et Mikhailov). 1914. in-8. 120 p.

L'auteur destine avant tout à ses étudiants ce précis sorti de son enseignement à l'Université de Moscou ; il n'a pas visé à y exposer des théories neuves ; mais il a donné un instrument commode, clair et bien au courant à qui voudra s'initier à la grammaire comparée des langues slaves. Disciple de M. Fortunatov, M. Porževinskij tient parfois un peu trop à certaines doctrines de détail de son maître ; ainsi il revient par deux fois (p. 28 et 38 et suiv.) sur l'existence de deux sortes de *l* en indo-européen ; quoi qu'on puisse penser de cette théorie, qui repose seulement sur quelques faits sanskrits (dont l'explication se trouve sans doute dans des traitements dialectaux propres aux langues de l'Inde) et qui n'a guère été admise hors du cercle des élèves de M. Fortunatov, la distinction de deux *l* indo-européennes est sans portée pour le slave, comme pour toutes les autres langues européennes, et il n'y avait en l'espèce aucun intérêt à la développer ni même à l'indiquer. P. 104, une idée de M. Bartholomae est, par une singulière distraction, attribuée à M. Thurneysen.

A. Meillet.

S. Agrell. — *Intonation und Auslaut im Slavischen.* Upsal (Appelberg), 1913, in-8, v-120 p. (*Archives d'études orientales*, de Lundell. 7).

Comme je discute avec quelque détail les vues de M. Agrell dans le *Rocznik slawistyczny* de cette année (t. VII), je ne puis y insister ici. L'objet principal du mémoire est de mon-

trer que le traitement de *o* final est réglé par l'accentuation combinée avec l'intonation de la syllabe qui précède la finale : il ne semble pas que les formules compliquées de M. Agrell soient démontrées, et elles ne répondent sans doute pas à la réalité. Outre son thème principal, M. Agrell traite quantité d'autres questions de détail. Partout il fait preuve d'une connaissance approfondie des faits et de personnalité dans la manière d'envisager les choses. Mais on n'est pas toujours convaincu.

A. Meillet.

Rocznik slawistyczny (Revue slavistique), publié par J. Los', K. Nitsch et J. Rozwadowski, t. VI, Cracovie (Gebethner), 1913, in-8, iv-342 p.

Le *Rocznik* de Cracovie continue de paraître, donnant chaque année la bibliographie complète de tous les travaux parus sur la linguistique slave, des discussions approfondies des principales publications et des mémoires originaux. Par cette régularité, les auteurs montrent un courage et une endurance qu'on ne saurait trop louer ni trop admirer et dont tous les slavistes et les linguistes qui en profitent ne savent peut-être pas assez apprécier le rare mérite.

Le volume de cette année ne le cède pas aux précédents. Les mémoires originaux sont de M. K. Buga, le baltisant bien connu, qui discute et repousse avec raison l'hypothèse de rapports anciens entre le celtique et le baltique, et de M. Rozwadowski, qui, se servant surtout des résultats de ses recherches sur les noms de rivières, discute la localisation des fleuves à l'époque préhistorique. Ces deux études méritent vraiment leur nom de mémoires originaux et apportent des aperçus neufs et des rapprochements inédits.

Les discussions critiques sont au nombre de dix. Elles ont pour auteurs : MM. Kalima (discussion, en allemand, des emprunts finno-ougriens du russe) ; Benni (sur la partie polonaise de la phonétique de M. O. Broch, et sur

deux séries de recherches de phonétique expérimentale : en polonais) : Meillet et Szczepkin (deux articles différents, l'un en français, l'autre en allemand, sur la grammaire de M. Vondrák) ; Vasmer (en allemand, sur les hypothèses de M. Schakhmatov relatives à des emprunts du slave et du finnois au celtique : il les repousse absolument, avec raison) ; Il'inskij (en allemand : en réalité article original où est repoussée, par de bonnes raisons de détail, l'hypothèse de M. Zupitza que *s* aurait donné *z* en slave en certaines conditions : il faut ajouter une raison de principe qui est capitale : une sonorisation de consonnes intervocaliques serait contraire à tout ce que l'on observe d'ailleurs dans le développement phonétique du slave comme du baltique) ; Wędkiewicz (en français : observations surtout au point de vue italien, sur le livre de M. Rešetar relatif aux colonies serbo-croates d'Italie) ; Vondrák (en allemand, sur le livre de M. Jagić, *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache*) ; Hujer (en allemand, sur la morphologie du slave de M. Kul'bakin).

Il y a en outre deux notes de M. Vondrák et de M. Mikkola.

Vient enfin la bibliographie, avec ses précieuses analyses.

A. Meillet.

G.-A. Il'inskij. — *Slěpčenskij apostol XII věka*. Moscou, 1912, in-4, xcii-135 p. et 2 planches.

L'édition de ce lectionnaire a demandé beaucoup de peine et bien des années à l'auteur : car les fragments du manuscrit sont maintenant dispersés. On remerciera d'autant plus M. Il'inskij de l'avoir faite avec soin et de fournir ainsi aux slavistes un texte important. L'éditeur a étudié attentivement son manuscrit au point de vue paléographique (il conclut après cet examen que le manuscrit est du xiie siècle) et au point de vue de la langue : les particularités linguis

tiques établissent que les copistes du manuscrit étaient Bulgares orientaux. La description minutieuse que M. Il'inskij donne de la langue de son texte sera précieuse. Peut-être exagère-t-il un peu, p. LXVI, quand il affirme que le *y* avait conservé chez les copistes son ancienne prononciation ; le fait que *y* et *i* ne se confondent pas atteste seulement qu'une différence entre *y* et *i* s'était maintenue : mais cela ne prouve pas que le *y* avait encore exactement sa valeur ancienne.

A. MEILLET.

Južnoslovenski filolog, povremeni spis za slovensku filologiju i lingvistiku, uređuje A. BELIĆ. I. fascicule I. Belgrade, 1913, in-8, 160 p. et une planche.

Les Serbes, chez qui un mouvement national si fort a lieu depuis quelques années, éprouvent le besoin de manifester leur patriotisme aussi par l'étude de leur langue et de leur passé. La nouvelle revue que publie, en langue serbe et en caractères cyrilliques, M. Belić, manifeste clairement cette tendance. Le premier fascicule donne une heureuse idée de ce qu'elle sera. M. Stojanović y publie une vieille inscription ; M. Musić y discute (en caractères latins) la valeur du présent perfectif ; M. Belić donne un article important sur les déplacements d'accent ; M. Ivković étudie la prononciation serbe, à l'aide d'appareils ; M. Dolopko examine un vieux texte. Des slavistes non serbes ont collaboré : M. Schakhmatov, avec un article sur le génitif singulier des démonstratifs ; M. Lavrov avec une étude sur un texte bulgare ; M. Nitsch avec des notes sur les récentes publications relatives à la langue polonaise. Les travaux relatifs aux langues slaves sont déjà trop dispersés, et un nouveau périodique en augmente encore la dispersion ; mais, malgré le regret qu'on éprouve de ce fait, il faut convenir que le premier fascicule paru apporte de bonnes réalisations et de belles espérances.

A. MEILLET.

A. Mazon. — *Emplois des aspects du verbe russe*. Paris (Champion). 1914, in-8, xv-257 p.

A la description précise et soignée qu'il a donnée en 1908 des formes qui servent, dans le verbe russe, à exprimer l'aspect, M. Mazon ajoute maintenant une étude tout aussi précise et soignée sur la valeur des formes et sur la manière dont se comportent dans l'usage les formes perfectives et imperfectives.

Comme tous les grammairiens qui s'attaquent à des questions de sens et d'emploi des formes, M. Mazon a rencontré des difficultés très graves, et même insurmontables. Brillant élève de M. Boyer, ayant résidé plusieurs années en Russie et connaissant le russe autant que peut le faire un étranger, il a pu en outre consulter toutes les fois qu'il a été nécessaire des Russes cultivés et bons grammairiens. D'autre part, M. Mazon a étudié les dialectes slaves autres que le russe ; il a résidé à Prague ; il a fait du polonais et du serbe ; outre le vieux slave, il avait donc des termes de comparaison qui lui permettaient d'apprécier correctement les faits russes. Quant à l'exactitude des faits et des interprétations, on ne peut souhaiter de garanties meilleures que celles qu'offre M. Mazon. Mais, même avec les faits les mieux observés et les mieux analysés, il reste difficile de faire l'exposé d'un emploi des formes. Les formules abstraites sont toujours trop vagues pour donner une idée adéquate des faits ; les classements d'exemples sont toujours plus ou moins artificiels. Même dans le cas, relativement favorable, où une forme grammaticale a un sens dominant auquel les emplois se laissent ramener en gros, il tend à se constituer des types d'emplois particuliers ; les limites entre les emplois qui résultent simplement de la valeur générale de la forme et ceux qui relèvent d'usages spéciaux sont impossibles à fixer. A toutes ces difficultés il n'y a aucun moyen d'échapper tout à fait.

Ce qui fait le mérite essentiel du livre de M. Mazon, c'est

qu'il est avant tout une collection d'exemples très idiomatiques, pour la plupart tirés d'auteurs qui avaient un sens aigu de leur langue, et en partie tirés de la langue courante. Et c'est là le bon procédé pour déterminer la valeur des formes grammaticales : les sujets parlants n'ont pas d'idées abstraites sur la signification des formes qu'ils emploient ; mais, suivant ce qu'ils veulent exprimer, ils recourent à des formes qui s'opposent les unes aux autres ; et ce sont des phrases aussi semblables que possible du reste, comprenant les mêmes mots sous les diverses formes à distinguer, qui fournissent le meilleur mode de définition. Les formules de valeur et les classifications d'exemples ne sont qu'un moyen de présenter et d'introduire les exemples opposés. M. Mazon a fait œuvre réelle et utile parce qu'il a donné beaucoup d'exemples comparables les uns aux autres et dont le lecteur retire le sens juste des aspects du verbe russe.

Néanmoins on peut regretter que, dans ses formules, M. Mazon n'ait pas mis en évidence l'unité de valeur de chaque aspect. Il enseigne (ainsi p. 101) que l'aspect imperfectif exprime soit une action unique qui se développe, soit une action réitérée : on pourrait croire ainsi que l'imperfectif a deux valeurs. Mais à la réflexion, on voit de suite qu'il n'en est rien et que les deux valeurs indiquées se réduisent à une seule : l'action considérée comme durant : le fait qu'il y a développement continu ou répétition de l'action tient uniquement au sens concret des verbes : la valeur grammaticale qui seule est à considérer par le grammairien, est la même dans les deux cas. La notion de répétition ne doit jouer aucun rôle dans l'étude de l'aspect.

Suivant l'excellente doctrine de M. Boyer, M. Mazon a souvent insisté sur la différence du déterminé et de l'indéterminé à l'intérieur de l'imperfectif. Mais les faits relatifs à cette distinction capitale ressortent mal parce qu'ils ne sont pas isolés des autres. Ils n'apparaissent même pas une seule fois dans la table des matières détaillée. Il y aurait eu intérêt à mettre mieux en évidence la distinction du déterminé et de l'indéterminé qui a sans doute servi de point de départ à la constitution de la notion d'aspect.

L'ouvrage est très soigné dans le détail. On n'insistera pas ici sur quelques menues critiques possibles : il n'est pas exact par exemple que le vieux slave ne fasse pas de différence entre l'aoriste et le parfait composé, comme il est dit p. 176. Ces critiques ne touchent nulle part au fond du livre.

A. Meillet.

St. von Smal-Stockyj und Th. Gartner. — *Grammatik der ruthenischen (ukraïnischen) Sprache*. Vienne (Szewcenko-Gesellschaft der Wissenschaften), 1913, in-8, xv-550 p.

La grammaire ruthène de MM. von Smal-Stockyj et Gartner est avant tout descriptive, et l'on y trouvera une description détaillée de la prononciation et de toute la morphologie et de la syntaxe du ruthène. Les longues listes de mots et de formes qu'elle fournit seront précieuses pour les linguistes qui auront à se servir du ruthène. L'exposé est clair et bien ordonné, l'impression très nette. De tout cela on ne peut que remercier les auteurs, et leur ouvrage rendra certainement de grands services.

On pourrait chicaner les auteurs sur la façon dont, aux §§ 73 et 133, ils appliquent le nom de « duel » à la forme du masculin et du neutre employée après les noms de nombre « deux », « trois » et « quatre ». Il s'agit d'anciennes formes du duel ; mais le nom est devenu impropre en ruthène, et il serait bon d'en prendre un autre pour éviter à un lecteur inattentif l'illusion que le nombre duel est conservé en ruthène.

Mais ce qui doit le plus retenir l'attention du linguiste et provoquer la discussion, c'est le chapitre final où les auteurs déterminent la place du ruthène parmi les langues slaves. On a remarqué que le nom de « petit-russe » était évité sur le titre ; cette omission est intentionnelle, et MM. von Smal-Stockyj et Gartner tiennent à bien séparer le ruthène du grand russe. Ils écartent d'ailleurs tout groupement des langues slaves, et n'admettent pas les trois

grands groupes qu'on reconnaît d'ordinaire : russe, occidental, méridional. Pour eux, il n'existe que des langues qui doivent être considérées chacune isolément, et le petit russe est une langue autonome.

Il y a ici une confusion à dissiper.

Pour qui envisage l'état de choses actuel, le fait n'est pas douteux : le petit-russe ou ruthène est une langue tout à fait distincte du grand russe. Prononciation et forme prise par les mots au cours du temps, morphologie, vocabulaire, tout est profondément différent. Il y a maintenant autonomie.

Mais il ne résulte pas de là que, dans le passé, le grand russe et le petit russe n'ont pas fait partie d'un même groupement parmi des dialectes slaves, et le scepticisme que MM. von Smal-Stockyj et Gartner opposent à tout groupement des dialectes slaves est excessif. Sans doute ils ont établi de longues listes des particularités du ruthène et, examinant combien de ces particularités se retrouvent dans chacune des langues voisines, ils trouvent que le ruthène n'en a pas plus en commun avec le grand russe qu'avec d'autres langues. Mais ces particularités sont de dates diverses et d'importances très différentes. Les faits qui permettent de classer les dialectes slaves sont les innovations qui se sont produites au moment où se terminait la période slave commune et avant le début de la période historique. Dès le IXe siècle, les langues actuelles sont à peu près isolées les unes des autres ; chacune a son développement propre. Rien de ce qui s'est passé depuis lors ne peut servir à les classer les unes par rapport aux autres. Le classement ne peut porter que sur des rapports antérieurs au IXe siècle et par suite ne peut faire état que d'innovations anciennes. Cette définition posée, l'union du ruthène et du grand russe paraît évidente, tout comme celle des dialectes occidentaux. Les faits essentiels sont : le traitement des groupes **tj*-, **kt'*- (occ. *c*, russe *č*), *dj* (occ. *dz*, russe *ž*), des groupes *tl*- et *dl*- (occ. -*tl*, -*dl*-, russe -*l*-), des groupes *kv* ou *gv* devant voyelle prépalatale (occ. *kv*, *gv*, russe *cv*, *dzv*), des diphtongues en *r* et *l* (pas de polnoglasie dans les dialectes

occidentaux : polnoglasie en russe). Il s'agit là d'autant de faits caractéristiques, dont chacun continue des développements slaves communs ; dans tous sans exception le ruthène et le grand russe sont exactement d'accord. Or, ces traits ne sont pas choisis au hasard : ce sont, dans les dialectes où on les observe, des faits réalisés dès avant le début de l'époque historique. Du reste, l'intime parenté du ruthène et du grand russe ne résulte pas de ces seuls faits, qui sont déjà décisifs. Les innovations anciennes postérieures à la période slave commune concordent pour la plupart : les jers intenses sont devenus *e* et *o*, ce qui ne se retrouve ni en polonais, ni en tchèque, ni en serbe. Les voyelles nasales *ę* et *ǫ* sont devenues *ja* et *u*. La contraction de *-aje-* en *-a-* n'a pas eu lieu, ce qui fait que l'on a ruth. *grāju, grāješ* tout comme r. *igrāju, igrāješ* : d'autre part le présent **jĭmamĭ* n'existe ni en ruthène ni en grand russe, alors qu'on le trouve partout ailleurs ; et le résultat est que le ruthène et le grand russe s'accordent à n'avoir pas développé la première personne du singulier en *-am*. Si l'on se reporte au IXe ou au Xe siècle, à un moment où dialectes occidentaux, russes et méridionaux étaient bien différenciés, le ruthène et le grand russe devaient différer très peu : ce n'étaient que les parlers un peu divers d'une seule et même langue. Les différences innombrables qu'on observe entre le petit-russe et le grand-russe résultent d'innovations postérieures à la plus ancienne époque historique. C'est ce qu'on veut dire quand on enseigne que le grand russe et le petit russe constituent à l'intérieur du slave un seul et même groupe dialectal. Ceci n'a d'ailleurs d'intérêt que pour le linguiste et n'a pour l'époque moderne aucune conséquence.

A. Meillet.

Materiały i prace komisyi językowej akademii umiejętności w Krakowie, t. VI. Cracovie (Académie), 1913, in-8, 468 p.

Jamais le beau recueil de la commission linguistique de

l'Académie de Cracovie n'a mieux mérité son nom de *Matériaux et travaux*. M. M. Rudnicki y donne une longue série d'observations et de textes recueillis près des derniers individus qui parlent encore le slovince. M. T. Benni publie deux articles l'un sur la phonétique polonaise à laquelle il applique des formules du genre de celles de M. Jespersen et l'autre sur une question de principe. M. Ulaszyn étudie les mots de l'argot des voleurs polonais. M. Z. Paulisz a collationné le manuscrit de la bible de la reine Sophie. M. M. Kryn'ski donne des notes de dialectologie russe. Enfin M. T. Lehr fait une étude approfondie de l'accentuation des parlers slovinces et kachoubs. On voit combien le recueil est varié et riche de faits nouveaux et intéressants.

A. MEILLET.

St. Ivšić. — *Današńi posavski govor*. Zagreb, 1913, in-8, 261 p. et 1 carte. (*Rad jugoslavenske akademije* 196, p. 124-254 et 197, p. 124-261.

— *Akcenat u grammatici Matije Antuna Relkovića*. Zagreb, 1912, in-8, 60 p. (*Rad*, 194, p. 1-60).

— *Akcenat u grammatici Igńata Alojzije Brlića*. Zagreb, 1912, in-8, 95 p. (*Rad*, 194, p. 61-155).

Ces trois ouvrages différents font partie d'une même série de travaux. Ayant étudié pour les décrire, dans le grand mémoire annoncé ci-dessus, les parlers serbes de la région de la Save, M. St. Ivšić a voulu en examiner le passé, et, dans deux grammaires anciennes dues à des auteurs de cette région, il a relevé les faits relatifs à l'accent dont il fait un exposé complet. On a donc ici un ensemble de données sur les dialectes de toute une grande partie du domaine serbo-croate, et notamment sur leur accentuation. L'auteur, qui accentue soigneusement les formes citées, a pu illustrer ainsi ses idées sur l'accent serbe.

A. MEILLET.

M. Vernes. — *Les emprunts de la bible hébraïque au grec et au latin.* Paris (Leroux). 1914, in-8 (iv-) 256 p. (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Études, *Sciences religieuses*, vol. XXIX).

S'il s'agissait d'un de ces ouvrages que publient de temps en temps des illuminés pour expliquer le français par l'hébreu ou les langues du Soudan par l'annamite, on s'abstiendrait de le signaler ici. Ce sont choses dont on ne sourit même plus. Ce qui est un scandale, et doit être dit, c'est qu'un pareil livre paraisse dans une collection officielle, publiée aux frais de l'Etat.

En bref, M. Vernes trouve des centaines d'emprunts au grec dans les textes bibliques, des plus anciens aux plus récents. En voici deux exemples : p. 26 et suiv., *bār* « blé, froment », qu'on lit notamment dans l'histoire de Joseph, serait emprunté à πυρός : « *bàr* répond exactement à πυρός, le changement du *p* en *b* ne soulevant pas de difficulté » ; il va de soi que l'*u* long de πυρός, dont M. V. ne parle pas, en soulève moins encore ; et l'auteur ajoute : « voyez aussi le latin *far* » ! P. 40 et suiv. *zmān* « temps », mot notoirement emprunté à l'iranien, est expliqué par le grec σημεῖον ! On ne s'étonnera donc pas de lire, p. 61 : « *yāvān* « grec » est une exacte transcription de Ἴων » : l'auteur unit l'ignorance du grec à celle de l'hébreu et de l'iranien et des premiers éléments de la linguistique.

A. Meillet.

Hurwitz (Salomon Théodore Halévy). — *Root-determinatives in semitic speech* (Contributions to oriental history and philology N° VI). Columbia university press 1913. xxii-113 pp., 1 dollar 50.

Voici, joliment édité, encadré de bibliographies et d'in-

dex, un essai pour résoudre la question : les racines sémitiques, généralement trilitères à époque historique, ne sont-elles pas des développements d'anciennes racines bilitères? Si on est, comme l'auteur, disposé à répondre affirmativement, il faut étudier comment la transformation s'est faite. M. Hurwitz répond que c'est par l'adjonction aux racines bilitères de préfixes, infixes ou suffixes, lesquels seraient précisément ceux qui servent à former dans le verbe sémitique le causatif, le réfléchi, etc., ou à constituer des quadrilitères par dérivation de racines trilitères. S'il en était ainsi, le problème serait résolu. Mais si on observe le tableau de la page 70, on voit que M. H. a dû, pour épuiser la liste des « déterminatifs de racine », faire appel d'abord à toutes sortes d'équivalences phonétiques hardies (ainsi *'ayn* considéré comme formatif de causatif, parce qu'en cette fonction d'autres *laryngales* sont attestées) ; puis il s'est vu obligé d'ajouter aux thèmes où les déterminatifs ont une valeur suivant lui définie une vaste catégorie de *thèmes non classés* où interviennent des suffixes dentaux et palataux *occasionnels*. Presque tout l'alphabet finit donc par entrer dans un tableau de « déterminatifs » dont la valeur formative est par ailleurs mal définie. Que peut-on conclure à étudier sans idée préconçue un pareil tableau. Qu'on peut extraire des dictionnaires des langues sémitiques certaines racines trilitères ayant entre elles deux phonèmes communs (le troisième étant d'ailleurs quelconque) et des sens analogues qui permettent un rapprochement? Mais c'est là précisément le point de départ de la recherche. La démonstration tentée avorte donc faute de déceler un nombre limité d'éléments phonétiques ayant en propre une valeur morphologique précise.

Resterait, en dehors de toute considération théorique, à isoler patiemment des dictionnaires *toutes* les racines à deux phonèmes communs et à sens analogues. Si leur masse formait une proportion appréciable du lexique, on aurait une indication statistique précieuse sur la possibilité d'observer le développement de racines bilitères en trilitères. En pareille matière des exemples ne suffisent pas, même nombreux : les

listes qui terminent le livre de M. H. seraient donc peu utiles, même si le classement n'y était pas de valeur douteuse.

Il me paraît d'autre part que M. Hurwitz a dénoncé lui-même le cercle vicieux où il s'est enfermé : il finit par trouver et signale à son index des racines bilitères relativement nombreuses (reconstituées par lui) ayant deux ou même trois significations différentes : certes on ne peut pas affirmer que le protosémitique n'ait pas eu des homonymes ; mais qu'il en ait eu dans cette proportion est a priori bien invraisemblable : la seule lecture de l'index final du livre met donc le lecteur en défiance.

Aussi bien, pour ne pas entrer dans les cercles vicieux où se confine M. H. faudrait-il ne pas exclure les études comparatives, ne pas isoler les langues dans des tableaux différents ; il faudrait au contraire suivre soigneusement le développement d'une racine dans toutes les langues sémitiques.

Mieux, il faut maintenant ne faire une étude étymologique de cette espèce qu'avec l'aide du chamitique, qui est apparenté au sémitique et paraît avoir au moins un grand nombre de racines bilitères. Par cette voie on pourrait espérer arriver à un résultat pour le sémitique, tout en aidant à constituer la grammaire comparée du chamitique, qui est encore dans les limbes.

M. Cohen.

Gaudefroy-Demombynes (M.) et Mercier (L.). — *Manuel d'arabe marocain* avec introduction historique et géographique. Paris (Guilmoto), s. d. [1913], 242 pp., in-8 carré, 6 fr. 50.

Ce manuel est d'un heureux dessein, commençant par un résumé historique et se continuant par un exposé grammatical : il est bon de rappeler aux partants au Maroc, suivant leur curiosité tout d'abord dominante, soit qu'il ne suffit pas

de parler un peu la langue du pays pour en connaître l'esprit et les institutions, soit que la connaissance des événements du passé et des destinées accomplies ne dispense pas de s'entretenir avec les vivants.

L'introduction de M. Demombynes est rapide et substantielle ; d'une lecture agréable, elle contient tout l'essentiel sur la géographie du Maroc (avec la forme des noms de lieu en arabe), son histoire, les prescriptions essentielles de l'islam, les pratiques et les institutions en vigueur au Maroc.

L'apport de M. Mercier a consisté en documents dont M. Demombynes a tiré la rédaction d'une grammaire, et en dialogues qui ont été publiés sans modifications.

On regrette que ces documents linguistiques ne soient pas localisés : en effet chaque ville, chaque tribu de langue arabe a au Maroc, comme partout ailleurs en domaine linguistique arabe, son parler propre. Pourtant certaines particularités caractérisent la généralité des parlers marocains en face des parlers plus orientaux d'Algérie (ainsi l'emploi d'un préfixe *ka-* ou *ta-* pour former un présent) de sorte qu'on n'est pas fautif en parlant d' « arabe marocain ». On aurait aimé à trouver dans le livre un rappel de ces faits et à savoir quelle prononciation locale a été généralement suivie dans la transcription.

Cette transcription est bien conçue : elle utilise les ressources de l'alphabet français sans craindre les additions nécessaires. Pourquoi faut-il que, dans la partie grammaticale surtout, tant de fautes d'impression risquent de porter la confusion dans l'esprit du lecteur ?

Les dialogues sont de caractère pratique, habilement rédigés : le texte arabe est écrit en caractères indigènes et en transcription ; la traduction est presque toujours très fidèle.

La partie grammaticale contient tout l'essentiel, y compris une petite syntaxe (pourquoi insérée entre les noms et les particules ?). Qui l'aura lue aura une idée à peu près complète des éléments de l'arabe marocain. Il ne s'en faudrait pas de beaucoup qu'on puisse ajouter : une idée claire.

Malheureusement des inadvertances de rédaction contri-

buent avec les inconséquences de transcription à donner trop souvent une impression de flou regrettable dans un manuel élémentaire. Un exemple suffira ici : si on donne une conjugaison type des verbes marocains, il est correct de citer une forme commune pour le masculin et le féminin de la 2e personne du singulier : mais il faudrait expliquer clairement que si à l'imparfait (présent-futur) la 2e personne en usage représente l'ancien masculin (ainsi *teṡreb* « tu boiras » pour les deux genres), au parfait au contraire c'est le féminin seul qui se perpétue : *ṡrebti* « tu as bu » (pour les deux genres), -ī étant l'ancienne désinence du féminin. Or le paragraphe introductif p. 103-104 remplace une explication claire à ce sujet par des considérations étymologiques assez confuses sur les désinences ; d'autre part les paradigmes de la p. 104 donnent bien dans la transcription les formes correctes citées ci-dessus : mais la colonne en caractères arabes porte *ṡrbt* au lieu de *ṡrbti* au parfait, et peu après, p. 108, un *treddi* « tu rendras » (pour l'imparfait), dans l'arabe et la transcription, est de nature à troubler à nouveau le lecteur.

Des taches de cette espèce devront disparaître de la seconde édition que nous souhaitons à ce manuel.

M. Cohen.

Deutsche Aksum expedition. Berlin, Reimer, 1913, quatre tomes, dont Tome IV : E. Littmann, *Sabäische, griechische und altabessinische Inschriften* (mit 6 Tafeln, 1 Karte und 109 Textabbildungen), viii-96 pp.

Il convient de saluer ici cette édition des anciennes inscriptions éthiopiennes ; c'est le travail d'un savant qui jouit de la qualité précieuse de l'épigraphiste, par laquelle on peut lire des phrases dans les caractères à demi-effacés. Faute de cette qualité spécifique, de bons savants peuvent être très mauvais déchiffreurs. Les interprétations de M. Littmann, pour être brillantes, n'en sont pas moins solides en général.

Il résulte de son travail des connaissances nouvelles sur la langue et l'écriture éthiopiennes du quatrième siècle ; M. L. les a clairement exposées en quelques pages à la fin de son livre, pages qui sont dès maintenant un complément aux grammaires du ge'ez.

On souhaite qu'il trouve bientôt le temps de publier les documents qu'il a recueillis pendant son expédition sur la prononciation traditionnelle de cette langue liturgique : la tradition est ici un document précieux trop négligé jusqu'à maintenant.

M. Cohen.

Littmann (E.). — Publications of the Princeton expedition to Abyssinia. Volume III, *Lieder der Tigrestämme, Tigre text*. Volume IV, id., *Deutsche Uebersetzung und Commentar*, Fascicule A, seul paru. Leyde (Brill), 1913.

Cette considérable collection de 717 poèmes, recueillis par divers enquêteurs et publiée par Littmann, avec l'aide de son informateur Naffa', est une contribution importante à nos connaissances sur la langue tigré. Elle a de plus un intérêt ethnographique assez grand. Certains poèmes paraissent lui donner même un assez grand intérêt littéraire, en échappant à la poésie de circonstance qui sévit en Abyssinie (les anciens chants royaux en amharique dont le même Littmann vient de donner une traduction allemande sans le texte en sont de bons exemples [1]) : en effet on trouve dans la bouche des poètes tigréens des inspirations lyriques : éloge du pays natal, regrets sur soi même, etc.

Reste à attendre le fascicule B, où paraîtront la traduction du préambule sur la poésie en pays tigré, dû à Naffa' (le texte ouvre le volume III) et les commentaires de Littmann à ce sujet — et au delà encore la grammaire du tigré qui doit être le digne couronnement des publications dites de l'expédition Princeton.

M. Cohen.

1. *Die altamharischen Kaiserlieder*, Strasbourg, 1914.

Kolmodin Johannes. — *Traditions de Tsazzega et Hazzega,* textes tigrigna (Archives d'études orientales, V, 1), 1912, livraison 1. xxix-270 pp.

Il y aura lieu de revenir sur cette importante collection de textes populaires en tigrigna quand la traduction aura paru, mettant à la portée d'un plus grand nombre leur intérêt ethnographique.

Dès maintenant on peut louer, avec l'élégance de l'édition, les nouveautés typographiques qui y ont été introduites. Une ponctuation nuancée est due à l'utilisation de variantes de signes abyssins, avec adjonction de signes européens. D'autre part la gémination de consonne est partout notée : ceci ne serait pas une innovation, n'était la forme du signe adopté à cet usage : en effet Littmann, entre autres, dans des textes tigré, a employé le techdid arabe sur les caractères abyssins : M. Kolmodin a stylisé ce techdid trop grêle et arrondi en un signe qui s'harmonise parfaitement avec l'écriture abyssine. Je suis heureux de constater que cette solution, que j'ai adoptée pour mon compte d'une manière indépendante, a pénétré dans une imprimerie (celle de la Casa editrice italiana) grâce à l'initiative de M. Kolmodin.

M. Cohen.

Mondon-Vidailhet (Casimir). — *Études sur le Guragiè,* publiées par Erich Weinziger. Vienne (A. Hölder), 1913, xi-119 pp.

Dans son opuscule paru en 1902 sur *La langue harari et les dialectes éthiopiens du Gouraghé,* 1902, Mondon-Vidailhet avait annoncé des vocabulaires et dialogues gouragué. Ils sont restés inédits jusqu'au jour où M. Weinziger s'est proposé de publier les vocabulaires, avec l'assentiment de l'auteur et l'aide de l'académie de Vienne. Il en est résulté

le présent opuscule, contenant, dans une transcription souvent contestable, des listes de mots en plusieurs dialectes gouragué; quelques textes gouragué et argobba (dialecte proche du harari) complètent cette publication.

M. COHEN.

CONTI ROSSINI (C.). — *Schizzo del dialetto saho dell'alta Assaorta in Eritrea*. Roma, 1913 (Extrait des comptes rendus de l'Accademia dei Lincei. Vol. XXII, 5), 98 pp. — Id. *Studi su popolazioni dell' Etiopia*. Rome (Casa editrice italiana), 1913, 167 pp.

L'infatigable activité de M. C. R. augmente tous les ans nos insuffisantes connaissances sur les parlers chamitiques de la région abyssine.

L'opuscule sur le saho spécial à la région de l'Assaorta est une publication aussi utile que soigneusement faite : grammaire, exemples de phrases, vocabulaire saho-italien (avec rapprochements de mots des langues parentes, afar, somali, galla) et lexique italien-saho sont autant de documents et d'aides précieux.

Dans les *Studi su popolazioni dell' Etiopia* qui viennent de paraître comme tirage à part de la Rivista degli studi orientali, une part est faite aux langues du groupe sidama, dans le sud de l'Abyssinie; la langue gonga est étudiée d'après les documents d'Abbadie et Beke, avec rapprochements d'autres parlers du même groupe.

M. COHEN.

FOOT E. C. — *A galla-english, english-galla dictionary*. Cambridge. University press, 1913, VIII-118 pp.

Le titre de dictionnaire est ambitieux pour un aussi court lexique. Ceci ne diminue pas l'intérêt qu'offre un document

nouveau de lexicographie galla s'ajoutant à ceux, insuffisants, que nous possédions jusqu'ici.

M. Cohen.

Enquête sur la dispersion de la langue berbère en Algérie (faite par ordre de M. le gouverneur général), publiée par Edmond Doutté et E. F. Gautier. — Alger, Jourdan. 1913. 163 pp. in-4.

Le gouvernement général de l'Algérie a bien mérité de la linguistique en faisant faire et publier cette enquête ; puissent la Tunisie et le Maroc, en y ajoutant la Tripolitaine, ne pas tarder à compléter la carte qui nous est ici donnée. En effet tous les résultats obtenus sont condensés dans une superbe carte de ce que MM. Doutté et Gautier appellent les « berbérophones », terme évidemment moins long que « populations de langue berbère ». On sait donc maintenant quels indigènes algériens sont de langue arabe et quels l'ignorent.

L'honnêteté de la publication est absolue ; les éditeurs des documents administratifs n'en ont dissimulé ni les mérites ni les manques. On a imprimé une grande partie des rapports fournis par les administrateurs civils ou militaires de toutes les circonscriptions algériennes, et tous les compléments officieux résultant de la correspondance entre les signataires du livre et les auteurs des rapports. Chaque administrateur a décrit comme il a pu, souvent assez mal, la répartition des langues chez ses administrés, fréquemment ajouté des détails sur leur situation passée, des prévisions pour l'avenir. Presque jamais pourtant il n'a été joint de statistique précise. Aussi, pour obtenir des chiffres approximatifs MM. Doutté et Gautier ont dû se servir du recensement de 1906 (où la question linguistique n'avait pas été posée) ; en le consultant en détail ils ont pu accoler un chiffre aux noms des tribus, douars ou villages dont les réponses à l'enquête faisaient mention.

Le principal mérite de l'enquête est dans la soigneuse dis-

tinction des faits : dans la carte, des teintes différentes signalent les indigènes qui ne parlent et ne comprennent que le berbère, les bilingues chez qui le berbère n'est pas encore entamé comme langue familiale, ceux chez qui l'arabe tend à exclure le berbère, enfin ceux chez qui il l'a exclu en fait à époque récente (moins de 50 ans) ; une dernière teinte marque les quelques enclaves ou districts frontières qui ont été gagnés par le berbère sur l'arabe (voir p. 145).

Ainsi on a entre les mains un bon document qu'il faudrait renouveler de génération en génération à partir de maintenant pour voir dans quelle mesure exactement le berbère recule.

MM. Doutté et Gautier ont essayé de donner une conclusion à l'enquête en interprétant dès maintenant les résultats : ils trouvent sur 4500000 indigènes (j'arrondis les chiffres) 1310000 berbérophones, dont seulement 727000 unilingues ; chez 31000 le berbère va disparaître ; d'autre part chez 37000 arabophones le berbère n'est perdu que depuis une génération (ici l'enquête 1910 est étayée par celle que Hanoteau a fait faire en 1860 sur le même objet, avec moins de précision) : la vitesse de recul du berbère semble donc devoir être sensiblement la même pour la période à venir que pour celle qui vient de finir.

Le gain brut de l'arabe est pourtant bien moindre que ce qu'indiquent les chiffres ci-dessus ; en effet 21000 individus sont donnés comme conquête du berbère sur l'arabe ; ce qui fait seulement 37000 — 21000 = 16000 individus nouvellement conquis à l'unilinguisme arabe.

Le recul territorial absolu du berbère est donc actuellement minime. Mais il y a des territoires relativement considérables où l'arabe est apparu comme seconde langue, langue de relation par opposition au berbère langue domestique : les enquêteurs affirment que cette avance de l'arabe date de 25 ans à peine (p. 152) ; ils pensent que l'état qui en résulte est relativement stable et concluent pourtant, avec une légère contradiction, que le berbère « *disparaît par vastes effondrements* [là précisément où il admet l'arabe à ses côtés] *et non pas par une sorte d'usure marginale* ». Il faut être très prudent dans les prévisions, car pour la

stabilité de l'état bilingue on est réduit à une pure hypothèse ; *cet état*, nous dit l'enquête, *est récent* ; c'est tout ce que nous en savons. Aucune enquête précédente n'a tenu compte du bilinguisme : il est ignoré encore par le recensement de 1911 et la carte d'Hanoteau n'en fait pas état. C'est sur ce point surtout qu'une nouvelle enquête sera dans quelques décades d'un intérêt capital. A ce moment seulement on mesurera exactement l'avance de l'arabe.

Recherchant très brièvement les causes de cette avance de l'arabe, comme langue soit unique, soit auxiliaire, MM. Doutté et Gautier essaient de réagir contre l'opinion assez répandue que le recul du berbère serait dû à une véritable islamisation et arabisation administratives de l'Algérie par les Français : ils ont certainement raison de conclure que l'arabisation linguistique qui se poursuit depuis plusieurs siècles est due surtout à l'avance spontanée de la civilisation musulmane et arabe. Mais ils ont tendance à dépasser un peu cette conclusion et à conclure du passé au présent et à l'avenir. S'il est vrai que le nombre considérable des bilingues est un fait récent, n'en faut-il pas conclure qu'il est dû à l'occupation française ? La volonté de l'administration peut être mise hors de cause, mais l'activité économique actuelle n'est-elle pas une cause d'arabisation ? MM. Doutté et Gautier reconnaissent eux-mêmes p. 154 que l'arabe gagne tout du long de la grande ligne transversale de chemin de fer (Alger Constantine). Il sied donc ici encore de dépasser en prudence ces enquêteurs prudents.

Deux manques sont à signaler en finissant. Tout d'abord il semble bien qu'avec les écoles répandues en Kabylie (sans compter les émigrants temporaires) on doive observer maintenant des sujets qui parlent français, à côté du berbère, lors même qu'ils ignorent l'arabe : quand il n'y aurait que quelques centaines de bilingues de ce nouveau genre ce serait un chiffre à marquer. Au reste l'enquête sur la pénétration du français en Algérie reste à faire. — Ensuite MM. Doutté et Gautier, qui n'ont pas voulu faire de linguistique (v. p. 140), auraient pourtant pu dire en quelques lignes en combien de dialectes principaux se divise le berbère parlé en Algérie et comment ces dialectes se répartissent.

Malgré ce dernier regret, la longueur même de ce compte rendu montre quel intérêt peut avoir pour un linguiste une enquête comme celle sur les « berbérophones ».

M. Cohen.

J. Lesquier. — *Grammaire égyptienne* d'après la 3e édition de la grammaire de Adolf *Erman*. Le Caire (Institut français d'archéologie), 1914, in-8, iv-200 p. (*Bibliothèque d'étude* de l'Institut français d'archéologie orientale, VII).

M. Lesquier s'est proposé de mettre à la portée du public français les résultats du grand travail que le maître des études de linguistique égyptienne, M. Erman, a consigné dans sa célèbre grammaire, parvenue maintenant à la 3e édition. En isolant la grammaire et la graphie, il a fait apparaître clairement les caractères de la langue et en a peut-être simplifié en quelque mesure l'apprentissage. Mais on regrettera que la partie comparative de la grammaire de M. Erman ait été entièrement sacrifiée. On ne peut apprécier vraiment une langue qu'on déchiffre et qu'on devine, et dont la tradition est perdue, que si l'on tient compte de tous les éléments de comparaison : la comparaison perpétuelle de l'égyptien et du copte n'est pas, dans la grammaire de M. Erman, un élément accessoire, et la simplification qu'apporte la grammaire de M. Lesquier en la supprimant, n'est ni heureuse ni, au fond, réelle. Les liens de l'égyptien avec les autres langues hamitiques et avec le sémitique tiennent peu de place chez M. Erman ; mais ils figurent, et c'est déjà un grand mérite : on n'arrivera sans doute à faire la théorie complète de l'égyptien que grâce à la grammaire comparée. Le tableau que fournit au § 4 M. Lesquier des différentes formes de l'égyptien montre bien le caractère traditionnel et archaïsant de beaucoup de textes et donne beaucoup à penser.

A. Meillet.

Journal de la Société finno-ougrienne XXVIII. Helsingfors (*Suomalais ugrilainen seura*). 1912, in-8 ; cinq mémoires paginés séparément 1-67 ; 1-55 ; 1-90 ; 1-18 ; 1-49.

Z. Gombóz. — *Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter in der ungarischen Sprache*. Helsingfors, 1912, in-8, xviii-252 p. (*Mémoires de la Société finno-ougrienne*, XXX).

Lauri Kettunen. — *Lautgeschichtliche Untersuchung des Kodaferschen Dialekts*, 1913, in-8, xiv-215 p., 61 fig., 2 cartes, et *Lautgeschichtliche Darstellung über den Vokalismus des Kodaferschen Dialekts mit Berücksichtigung anderer estnischen Mundarten*. 1914, in-8, xiii-234 p. et 2 cartes. Helsingfors (*Mémoires de la Société finno-ougrienne*, XXXIII et XXXIV).

Je ne suis malheureusement pas en mesure d'apprécier les publications de la Société finno-ougrienne comme elles mériteraient de l'être. Mais je tiens à signaler au moins celles qui sont plus particulièrement de caractère linguistique. Elles attestent le caractère de rigueur, le souci d'apporter des données nouvelles et de suivre tous les progrès des méthodes linguistiques qui ont permis à cette Société de faire de la linguistique finno-ougrienne l'un des domaines les mieux étudiés de toute la linguistique. Partout où l'on essaie de constituer l'étude systématique d'un groupe de langues on n'a qu'à prendre modèle sur ce qui se fait à Helsingfors.

A. Meillet.

N. Marr. — *Drevnegruzinsko-russkij slovar' k 1-2 glavam evangelia Marka*. Pétersbourg (Académie des Sciences). 1913, in-8, 21 p. (paginées de 1 à 40 colonnes).

On n'a pour le géorgien aucun dictionnaire historique ou étymologique, et la vieille langue n'a pas été dépouillée systématiquement. C'est une lacune qui rend presque impossi-

ble l'étude des langues caucasiques, et M. Marr la signale avec raison. Mais on ne saurait approuver le plan du spécimen de dictionnaire qu'il offre ici : les dictionnaires faits par racines, comme l'est celui-ci, sont toujours mal commodes à consulter, et ils ont l'inconvénient de reposer sur des hypothèses étymologiques, dont beaucoup sont nécessairement caduques au bout de peu de temps. Même dans les cas les plus favorables, ceux du sanskrit et de l'arabe, ils suggèrent souvent des idées fausses. Le seul classement pratique de tout dictionnaire est l'ordre alphabétique des mots existant réellement dans la langue ; c'est le seul vraiment objectif et qui n'entraîne aucune hypothèse arbitraire. L'étymologie et l'explication des mots ne doivent venir qu'après les faits positifs.

A. Meillet.

N. Marr. — *Opredělenje jazyka vtoroj kategorij axemenidskix klinoobraznyx nadpisej po dannym jafetičeskovo jazykoznanja.* Pétersbourg, 1914, in-8, 76 p. et 1 tableau (extrait des *Zapiski vostočnovo otdělenia imp. russk. arxeologičeskovo obščestva*, LXXII).

On a indiqué depuis longtemps la probabilité d'une parenté entre la langue du second système des inscriptions achéménides et les langues caucasiques du Sud, que M. Marr nomme japhétiques. Avec sa connaissance profonde des langues caucasiques, M. Marr rapproche systématiquement la langue du second système achéménide du caucasique méridional.

On ne voit pas bien pourquoi il refuse de nommer néo-élamite, avec tout le monde, la langue du second système : la dénomination résulte d'une manière sûre de diverses données historiques, et elle est confirmée par l'ordre des provinces de l'empire achéménide : les trois premières sont la Perse, l'Élam et Babylone, comme les trois langues des inscriptions achéménides sont, dans le même ordre, le

perse, l'élamite et le babylonien. Il y aurait eu aussi à tenir compte du vieil élamite, malgré la difficulté qu'on éprouve à l'interpréter : il est risqué de fonder une théorie de parenté sur des textes relativement récents alors qu'on en a de beaucoup plus anciens, en très grande quantité.

Quelques-uns des rapprochements faits par M. Marr sont néanmoins saisissants. Mais l'auteur en diminue la portée par des affirmations arbitraires. Ainsi le génitif *u-ra-mas-da-na* du nom du dieu Ahuramazdâh (d'après la transcription de M. Weissbach), lu par M. Marr *uramaštana*[1], est interprété comme un ancien **uramašta-yn-a*, pour y retrouver une caractéristique caucasique du Sud ; ce n'est pas impossible ; mais provisoirement c'est une hypothèse en l'air, et qui n'ajoute rien à la preuve. On ne saurait dissimuler non plus que la partie étymologique du mémoire renferme beaucoup d'affirmations plus qu'inquiétantes.

A. MEILLET.

R. BRANDSTETTER. *Indonesisch und Indogermanisch im Satzbau.* Lucerne (E. Haag). 1914. in 8. 56 p. (*Monographien zur Indonesischen Sprachforschung*, XI).

Le nouveau mémoire de M. Brandstetter est consacré à la théorie de la phrase. L'auteur s'y est moins proposé de déterminer l'état indonésien commun que de donner un aperçu des différents procédés employés par les diverses langues indonésiennes pour exprimer le sujet, le prédicat, les compléments, etc. A chaque fois, il recherche les procédés employés au même effet par les diverses langues indo-européennes; comme il envisage, non l'indo-européen, mais l'ensemble des langues de la famille indo-européenne,

1. Il y a tout lieu de croire que le *da* de M. Weissbach vaut *ta*, et telle semble être la pensée de M. Weissbach lui-même; en tous cas, le néo-élamite ne distingue pas entre *da* et *ta* et n'a qu'un signe pour les deux. Quant aux sifflantes du néo-élamite, on n'en saurait déterminer la valeur exacte.

anciennes et récentes, il se trouve que les mêmes types généraux sont en usage dans les deux groupes; le détail matériel seul diffère. Cette conclusion n'est pas dénuée d'intérêt, quoiqu'elle soit assez prévue. Mais un exposé ainsi fait a l'inconvénient de ne pas mettre en évidence ce qui fait l'originalité de l'indonésien. D'autre part la place prise dans la brochure par des faits indo-européens bien connus a fait tort à l'indonésien, pour lequel M. Brandstetter donne des exemples topiques, mais très courts et en petit nombre. Néanmoins l'exposé, qui repose sur des relevés personnels de l'auteur, sera précieux à tous les linguistes.

A. Meillet.

L. Homburger. — *Étude sur la phonétique historique du bantou*. Paris (Champion). 1913. in-8, xi-396 p. (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sc. hist. et phil.*, vol. 209).

Le groupe bantou est l'un des plus uns qui existent, et, par suite, il se prête bien à l'emploi des méthodes de la grammaire comparée. On a déjà vu les principaux faits, et les travaux de Bleek, de M. Meinhof, de Finck, permettent déjà de se rendre compte des grandes lignes de la phonétique. Mais on n'a encore aucun des outils qui permettraient vraiment de faire la grammaire comparée de ce groupe de langues; il n'a été publié ni un dictionnaire étymologique, ni un exposé systématique des correspondances phonétiques. Avec des descriptions précises et complètes de parlers ou de certains faits offerts par tel ou tel parler ou groupe de parlers, rien n'est plus nécessaire au progrès de la grammaire comparée du bantou que ces outils. Mlle L. Homburger, qui a un sens remarquable de la phonétique comparative, a donc fait œuvre singulièrement utile en réunissant et en publiant de grands relevés au moyen desquels on peut se rendre compte de toutes les principales correspondances phonétiques offertes par les langues bantoues.

Cinquante-neuf tableaux commodément disposés présentent les formes d'un même mot bantou commun dans soixante-quinze langues du groupe, pour autant que le mot est représenté dans les dictionnaires de ces langues dépouillés par l'auteur; partout où elle l'a pu, Mlle Homburger a donné douze mots pour illustrer le traitement de chaque phonème: et il y a souvent plus d'exemples, puisque ce phonème apparaît encore dans des mots destinés à illustrer le traitement d'autres phonèmes. On a donc ici un matériel de faits très considérable, qui peut servir à la fois de dictionnaire étymologique et de recueil de données pour un traité de phonétique historique du bantou.

Même si le livre se bornait à fournir ce vaste ensemble de faits, il serait de grand prix pour le progrès de la linguistique bantoue. Mais il renferme aussi quantité d'observations personnelles sur la phonétique comparée des parlers bantous. Ces observations sont présentées sous une forme un peu abrupte et pas toujours assez claire : mais la méthode sur laquelle elles reposent est excellente. Très souvent Mlle Homburger réserve son opinion; convaincue que le bantou est apparenté à certaines langues du Soudan, elle s'abstient de conclure là où elle attend de la comparaison avec d'autres langues africaines des lumières que la comparaison des seuls parlers bantous ne fournit pas. Ses conclusions s'inspirent en général d'idées justes sur la direction normale des évolutions phonétiques.

Il appartient aux spécialistes du bantou de discuter ce livre, riche de faits et original. Mais il n'y a pas besoin d'être africanisant pour féliciter l'auteur et pour voir que l'œuvre est neuve et utile.

A. Meillet.

Société antiesclavagiste de France. — *Enquête sur la famille, la propriété et la justice chez les indigènes des colonies françaises*. Paris, Masson, in-8 :

Delafosse. — *Esquisse générale des langues de*

l'Afrique et plus particulièrement de l'Afrique française, 1914. 42 p. et 1 carte.

Poutrix. — *Esquisse ethnologique des principales populations de l'Afrique équatoriale française*, 1914. 129 p. et 1 carte.

La collection dont on annonce ici deux fascicules ne comporte pas l'étude des langues, ainsi que l'indique le titre. L'esquisse de M. Delafosse n'a pu être que très sommaire. L'auteur s'est borné à bien séparer les langues proprement africaines de celles qui sont entrées en Afrique à date historique, comme l'arabe dans le Nord et l'indonésien à Madagascar. Le grand groupe hamitique est par lui tenu pour non proprement africain parce qu'il est apparenté au sémitique ; ceci est un peu excessif, étant donné que les langues hamitiques ne sont absolument pas représentées hors de l'Afrique. Quant aux langues proprement africaines, bantou et autres, M. Delafosse garde avec raison une extrême réserve sur leur parenté entre elles ou avec d'autres langues, notamment avec le hamitique. La classification par types morphologiques qu'il adopte a le gros inconvénient de ne pas cadrer avec le classement, défini par l'unité d'origine, des autres groupes qu'il reconnaît. Les lecteurs incompétents auxquels s'adresse le volume courent risque d'être induits en erreur par là. Le plus simple aurait été de signaler le grand groupe bantou et les petits groupes qu'on peut définir généalogiquement, et de se borner pour le reste à une énumération. On ne peut faire fond sur une classification dont le principe, si on l'appliquait en Europe, conduirait à séparer l'anglais et le danois de l'allemand et à rapprocher le finnois du turc.

Dans la liste des langues parlées dans les colonies françaises d'Afrique que donne M. Delafosse, il est amusant que le français ne soit pas signalé : il aura paru trop à part.

Le volume de M. Poutrin, entrant exactement dans le plan de la collection, comportait beaucoup plus de détails. L'objet n'en est pas linguistique. Mais on y trouvera un classement de toutes les populations de l'Afrique équatoriale française

(telle qu'elle était avant les cessions à l'Allemagne) qui rendra les plus grands services aux linguistes et pourra les guider dans leurs recherches. Il y a là un immense domaine à peine effleuré par l'enquête linguistique (à ce propos, on signalera aussi l'*Étude anthropologique des populations des régions du Tchad et du Kanem*, par MM. Gaillard et Poutrin).

A. MEILLET.

H. GADEN. — *Le poular*, dialecte peul du Fouta sénégalais. Deuxième partie ; *Textes*. Paris (Leroux), 1911, in-8, p. 69-338.

Cette seconde partie du premier volume de l'ouvrage de M. Gaden sur le poular renferme des textes recueillis par l'auteur dans de bonnes conditions. Ces textes sont donnés en notation latine, accompagnés de traductions et d'un commentaire abondant et précis. On a ici un recueil de données comme il en faudrait avoir pour chaque groupe de parlers africains. M. Gaden donne un exemple qu'il serait à souhaiter de voir suivi.

Un second volume apportera le lexique de la langue.

A. MEILLET.

MOUSSA TRAVÉLÉ. — *Petit dictionnaire français-bambara et bambara-français*. Paris (Geuthner), 1913, in-8, 281 p.

M. Delafosse, qui présente au public l'ouvrage de M. Moussa Travélé, indique que l'on a ici le premier dictionnaire bambara-français. Rédigé par un indigène qui a le sens de sa langue, ce dictionnaire sera le bienvenu. On regrettera seulement que l'auteur se soit le plus souvent borné à mettre un mot bambara en regard du mot français correspondant, sans préciser le détail des sens, sans don-

ner de phraséologie. Le petit texte qui figure à la suite du dictionnaire donne une idée de la construction, mais n'indique naturellement qu'un petit nombre d'emplois et de tours. Pour assurer le progrès de la connaissance des langues africaines il est essentiel qu'on sorte de la pratique des simples glossaires et qu'on fasse des dictionnaires un peu plus amples et propres à faire apparaître la valeur exacte des mots et leurs emplois divers. Ceci est particulièrement utile pour une langue comme le bambara dont la grammaire proprement dite est très sommaire.

A. Meillet.

Truman Michelson. — *Preliminary report on the linguistic classification of Algonquian tribes.* Washington, 1913, in-4 (extrait du 28th *Annual report of the bureau of American ethnology*, p. 221-308, plus 290 a et b, un tableau et une carte).

Les dialectes algonquins sont l'un des groupes les plus nettement définis parmi les langues américaines, et ils occupent dans l'Amérique du Nord une aire immense. Formé aux méthodes de la grammaire comparée des langues indo-européennes, M. T. Michelson s'efforce de classer ces dialectes. Bien des parlers algonquins ont disparu sans avoir été étudiés ou après l'avoir été insuffisamment : parmi ceux qui subsistent, la plupart ne sont qu'à demi connus. M. Michelson en a observé lui-même, plus ou moins sommairement, un certain nombre sur des points divers du domaine algonquin. Comme la grammaire de l'algonquin est compliquée et que l'aspect en est tout particulier, il a suffi à l'auteur d'examiner deux ordres de faits : les groupes de consonnes et les pronoms préposés et postposés aux verbes ; ces deux ordres de faits lui ont permis de donner un premier aperçu du groupement des dialectes algonquins.

Les changements phonétiques observés dans ces dialectes sont exactement comparables à ceux que l'on connaît dans

les langues indo-européennes : on voit *ki* passer à *tshi*, montagnais *assi* correspondre à cree *askiy* « pays » ; dans beaucoup de dialectes, *s* des groupes *sk*, *st*, *sp*, conservée en cree, passe à une aspiration ; des *i* et des *u* s'amuissent, créant des groupes de consonnes compliqués, etc.

A. MEILLET.

C. C. UHLENBECK. — *Some general aspects of Blackfoot morphology. A contribution to Algonquian linguistics.* Amsterdam (Joh. Müller), 1914, in-8, 63 p. (*Verhandelingen* de l'Académie d'Amsterdam, Afd. Letterkunde, N. R., D. XIV, n° 5).

M. Uhlenbeck reprend en anglais l'exposé des traits principaux de la morphologie du blackfoot qu'il avait donné en hollandais dans son mémoire : *De vormen van het blackfoot* (*Versl. en Mededeel. d. Ak. v. Wet. Afd. Letterkunde*, 4e R., D. XII, p. 174-219). Cet exposé, qui repose sur des observations faites sur place par l'auteur et qui est dédié à son aide indigène, se distingue par le grand souci de mettre en évidence les traits originaux de la langue étudiée. Il offre par suite un grand intérêt pour le linguiste qui veut avoir une idée des divers types de langues.

A. MEILLET.

J. P.-B. DE JOSSELIN DE JONG. — *Original Odžibwe Texts.* Leipzig et Berlin (Teubner), 1913, in-4°, VI 54 p. (*Baessler-Archiv*, Beiheft V).

Ce recueil de textes odžibwe, avec traduction et un glossaire, est un nouveau produit de la belle mission de MM. Uhlenbeck et de Josselin de Jong, dont les résultats sont mis aux mains du public avec une rapidité qui peut

servir de modèle. Le glossaire est disposé de manière à faciliter l'étude de la grammaire de cette langue difficile.

Le vol. XIV, n. s., des *Verhandelingen* de l'Académie d'Amsterdam apporte une nouvelle série de *Blackfoot Texts* (Amsterdam, 1914), 70 pages de textes avec traduction, et, à la suite, une importante série de notes ethnologiques.

A. Meillet.

G. de Créqui-Montfort et P. Rivet. — *Linguistique bolivienne. La langue saraveka.* Paris, 1913, in-8 (*Journal de la Société des américanistes,* N. S., X, p. 497-540).

A l'aide d'un petit vocabulaire recueilli par d'Orbigny et encore inédit, qu'ils publient, et d'un texte de trois phrases, MM. de Créqui-Montfort et Rivet établissent que la langue saraveka est à rapprocher du groupe arawak. La démonstration, bien conduite, repose sur plusieurs faits grammaticaux précis et sur beaucoup de concordances de vocabulaire. L'examen des faits phonétiques est négligé ; il aurait été curieux de noter, par exemple, que le vocabulaire de d'Orbigny donne sous forme spirante des sonores intervocaliques qui sont données sous forme occlusive dans le petit texte de Weddel : *i-vihiñẽ* « cœur » en face de *nu-bĩĩm* « mon cœur » ; *eza-yare* « grand » en face de *eda-iãre.*

A. Meillet.

R. Caldwell. — *A comparative grammar of the dravidian or south-indian family of languages.* 3e édition, Londres (Kegan), 1913, in-8, xl-640 p.

On aurait été heureux d'avoir une mise à jour du célèbre ouvrage de Caldwell, qui n'a pas été remplacé, on le sait. Mais cette 3e édition n'est qu'une réimpression de la seconde édition de l'auteur, datant de 1875. Les éditeurs se sont

j

mis à deux pour faire quelques suppressions et pour ajouter quelques détails statistiques qu'on leur a fournis.

A. MEILLET.

HUGO SCHUCHARDT. — *Nubisch und Baskisch*. Paris, 1912, in-8, 15 p. *Baskisch und Hamitisch*. Paris. 1913, in-8, 52 p. et une annexe *zu 88 tšilbor Nabel*, (Extraits de la *Revue internationale des Études basques*, vol. VI, VII, et VIII, 1912-14).

Parmi les innombrables travaux parus dans les dernières années sur les origines et « affinités » de la langue basque, quelques-uns avaient pour objet diverses comparaisons avec telles ou telles langues africaines : Ant. d'Abbadie, de Charencey, Gèze, G. von der Gabelentz, Giacomino, Hommel, Winkler et quelques autres auteurs ont tenté de semblables rapprochements. M. Schuchardt, mieux préparé que personne à marcher dans cette voie, avait déjà, principalement en rendant compte des études de Gabelentz et Giacomino, touché à la question, et il vient de nous donner maintenant les premiers résultats de ses recherches personnelles. Il développe à ce sujet une théorie générale de l'idée de parenté linguistique[1], très suggestive, et assez différente de celle qui a cours chez la majorité des linguistes.

La phonétique n'ayant rien donné de probant, M. Sch. confronte plus de cent cinquante mots basques (dont cent quatre substantifs, vingt-quatre adjectifs, dix-neuf verbes et quelques vocables divers, notamment plusieurs noms de nombre) avec les mots correspondants de nombreuses langues hamito-sémitiques. Ces termes sont pris parmi ceux

1. Déjà esquissée dans *Anthropos* 1911, 944 et suiv. et *Wien. Zeit. f. die Kunde des Morgenl.* 11 fév. Cf. sur cette conception de M. Sch. les remarques de M. Meillet (*Rev. critiq. d'hist. et de litt.*, 28 déc. 1912, 501-502, *Année Sociologique* XII, 854-55, et *Scientia*, XV, 421). M. Schuchardt revient sur la question dans un article de la *Revue des études basques* qui est maintenant sous presse.

qui semblent s'emprunter moins facilement que les autres, et l'on peut observer des ressemblances frappantes entre les groupes comparés. En outre, dans *Nub. und Bask.* on met en parallèle des affixes basques et nubiens et l'on établit entre ces deux idiomes de nombreuses similitudes morphologiques. De tout cela il ressort un grand nombre de traits communs à l'eskuara et aux langues nord-africaines. Souhaitons que les recherches ultérieures de M. Schuchardt ajoutent encore aux résultats déjà acquis.

Nous n'avons pas qualité pour apprécier le matériel hamitique utilisé par M. Schuchardt. Tous les mots basques cités, le sont, cela va sans dire, irréprochablement. Signalons simplement quelques variantes non mentionnées. Dans *Bask.* und *Ham.* sous 8. eau (*h*)*ur* : sous 9. glace (*h*)*orma* ; s. 11. nuage (*h*)*edoi* ; 15. fumée *eke* et *ge* ; 16. charbon *iketz* ; 19. source *üthürri* et *turri* ; 28 vin *ano* ; 87 maître *nabusi, nausi* ; 105 grand (*h*)*aundi* ; 123 sourd *sor*. Un seul erratum : n° 130 au lieu de *stehen* lire *bleiben*.

Quelques-uns des termes comparés sont suivis de commentaires intéressants pour la langue basque prise en elle-même. Nous noterons en particulier la dissertation sur les noms de parenté (pp. 32-36), qui constitue ce qui a encore paru de plus scientifique sur le sujet. [Le suffixe *-so* dans *ama-so, iloba-so*, etc., nous paraît être diminutif (cf. -šo, -ño, -ťo, -tši, -ñi, -ťi jouant le même rôle). M. Sch. serait maintenant assez disposé à accepter cette hypothèse.] — Et les romanistes eux-mêmes trouveront à glaner dans ces deux brochures pleines de faits et d'idées.

G. LACOMBE.

GOMBOCZ Z. et MELICH J. — *Magyar etymologiai Szótár* (Lexicon critico-etymologicum linguae hungaricae). 1er fascicule. A ! — Aszó ; colonnes 1 à 160 ; édité par l'Académie des Sciences hongroise (1914).

Un seul fascicule a paru jusqu'ici du dictionnaire étymo-

logique de la langue hongroise dont l'Académie des Sciences de Budapest a entrepris la publication ; c'est trop peu, peut-être, pour permettre de porter un jugement ferme sur l'entreprise, mais c'est assez pour qu'il soit possible de discerner l'esprit qui anime les auteurs, les traits principaux de l'ouvrage, et sa très grande importance.

D'abord il faut saluer un livre qui vient en son temps : grâce avant tout aux travaux tant philologiques que linguistiques des savants hongrois et finnois, la connaissance du hongrois d'une part, du finno-ougrien d'autre part a fait au cours du dix-neuvième siècle de tels progrès qu'il devenait urgent de condenser en un ouvrage d'ensemble les résultats acquis, de grouper et de rendre accessibles les comparaisons assurées sur lesquelles se fonde dès maintenant l'histoire du hongrois. Assurément, il s'en faut que l'on soit arrivé pour les langues finno-ougriennes au même point que pour celles du groupe indo-européen ; on est encore loin de pouvoir restituer leur vocalisme ancien comme on le fait d'autre part ; on sait que la comparaison des dialectes finno-ougriens entre eux doit être complétée par celle du finno-ougrien et du samoyède commun ; on ne possède pas, en matière de finno-ougrien, les documents relativement anciens et surtout les traditions antiques qui permettent de remonter aussi haut que dans l'histoire de certaines langues indo-européennes ; enfin, le finno-ougrien n'apparaît pas en général, et en aucun cas à date ancienne, comme porté par des groupes d'hommes conquérants dont la langue s'impose : jusqu'à une époque récente, les langues de ce groupe se sont développées dans des conditions matérielles et politiques défavorables et ont dû résister à des crises profondes.

Néanmoins, plusieurs dialectes sont aujourd'hui des langues littéraires fermement établies, des langues d'État ; leur histoire et celle des langues congénères ne doit pas rester accessible seulement aux spécialistes, à ceux qui sont en mesure de s'initier aux ouvrages techniques, de posséder toute la bibliographie, de retrouver à leur place les renseignements relatifs aux différents mots, aux diverses formes et questions. A ceux-là même un dictionnaire comme celui

qu'entreprennent MM. Gombocz et Melich rendra les plus grands services, mais surtout il sera l'arme la meilleure contre des doctrines erronées encore trop courantes aujourd'hui.

La nouvelle publication de l'Académie hongroise se présente sous l'aspect le plus agréable : papier non transparent, impression nette, disposition claire. Les articles sont rédigés selon un plan très simple, faciles à lire et à consulter. Et, puisque nous ne voulons pas, à propos d'un premier et unique fascicule entrer dans le détail, nous nous bornerons à signaler un trait général, qui n'est pas sans présenter quelques inconvénients : il s'agit du caractère *exhaustif* que les auteurs cherchent à donner aux différents articles.

Il est clair que, pour tout ce qui touche au hongrois, et même au finno-ougrien, le *Magyar etymologiai Szótár* doit être complet ; mais il est moins certain qu'il doive l'être pour ce qui est du slave, du turc, de l'arabe, du persan, de l'iranien ou de l'indo-européen, par exemple. Sur tous ces domaines pour lesquels il existe des ouvrages auxquels les lecteurs curieux ou désireux d'approfondir telle ou telle question peuvent aisément se reporter, des indications brèves et précises peuvent et doivent suffire. L'ouvrage, forcément considérable, de MM. Gombocz et Melich se trouverait très allégé si les auteurs procédaient ainsi, à ce qu'il nous semble, et il ne perdrait sans doute pas. Car il est évident que l'érudition la plus étendue (et celle des auteurs du *Magyar etymologiai Szótár* est, à juste titre, célèbre) ne saurait prétendre à donner en tant de disciplines un aperçu complet et exact des multiples questions qui se posent ; et puisqu'il faut tout de même finir toujours par renvoyer aux spécialistes, autant vaut le faire franchement dès le début.

Bien des risques d'erreurs ou d'approximations se trouveraient d'ailleurs évités du coup, et, par là encore, l'ensemble de l'ouvrage se trouverait gagner. Voici rapidement quelques exemples : sous ÁG, il suffirait de renvoyer pour les formes indo-européennes à Walde, *Et. Wb.* s. v. *uncus*, Uhlenbeck *Et. Wb.* s. v. *aṅkáh* ; sous ADMIRÁL, il n'était pas nécessaire, à ce qu'il semble, de poursuivre au delà de Kluge *Et. Wb.*

s. v. *admiral*, d'atteindre, à travers les langues romanes, l'arabe pour finir par enseigner que dans *amīr al-baḥr, al-* est une particule marquant le génitif ; sous Ámbra, il suffisait, je pense, de donner les deux origines (romane et allemande) possibles, la forme arabe *ʿambar* n'entrant pas directement en ligne de compte.

MM. Gombocz et Melich épargneront peut-être quelques recherches à un tout petit nombre de lecteurs hongrois, en s'astreignant à faire entrer tous ces renseignements de seconde main dans leur ouvrage. Mais ce n'est vraiment pas à cela que vise le *Magyar etymologiai Szótár* ; il se propose plus et mieux et il y atteint. Il donne sur la formation historique de la langue hongroise telle qu'elle est aujourd'hui constituée des renseignements abondants et sûrs, choisis avec critique, selon une méthode scientifique parfaitement saine, et conformes aux derniers résultats acquis par les savants qui soit en Finlande soit en Hongrie travaillent à la constitution de la grammaire comparée finno-ougrienne. Il faut souhaiter que l'entreprise de MM. Gombocz et Melich, qui est considérable, avance rapidement et soit accueillie partout avec la faveur qu'elle mérite ; ils auront mérité, ainsi que l'Académie qui publie leur ouvrage, la reconnaissance de tous les linguistes d'une façon générale, de toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire de la civilisation européenne, pour ne pas parler des finno-ougrisants, des turcisants, de ceux qui étudient le hongrois et la Hongrie.

Robert Gauthiot.

J. Martha. — *La langue étrusque. Affinités ougro-finnoises. Précis grammatical. Textes traduits et commentés. Dictionnaire étymologique.* Paris (Leroux), 1913, in-8, xiv-495 p.

Ce gros livre n'est qu'une erreur. Si quelque lecteur tient à en voir la démonstration, il n'a qu'à se reporter à l'ar-

ticle, fortement pensé, de M. Gauthiot dans le *Journal des savants,* avril et mai 1914 ; les revues linguistiques hongroises se sont prononcées nettement dans le même sens que M. Gauthiot ; l'éminent étruscologue italien qu'est M. Elia Lattes a, de son côté, brièvement indiqué que l'ouvrage de M. Martha n'est même pas au courant de l'état actuel de l'étruscologie (*Il Marzocco,* 5 avril 1914)[1]. L'erreur est évidente ; il serait inutilement cruel d'insister. Les traductions auxquelles M. Martha a été conduit auraient dû suffire à l'avertir qu'il se trompait.

Mais il importe de le rappeler à tous ceux qui seraient tentés d'imiter l'imprudent auteur, à tous ceux qui, on peut le prédire sans risque de se tromper, l'imiteront (car certaines erreurs attirent certains esprits): on ne déchiffre pas une langue inconnue à l'aide de rapprochements étymologiques.

Rien ne serait plus vain que d'essayer de comprendre un texte d'une langue indo-européenne quelconque par des rapprochements avec d'autres langues de même famille ; un dictionnaire sanskrit, slave ou germanique ne sert de rien pour comprendre un texte grec. Or, à supposer que l'étrusque soit une langue finno-ougrienne — ce qu'on n'a aucune raison de croire — il est plus différent du finnois et du hongrois que le sanskrit, le vieux slave et le gotique ne le sont du grec. Si M. Martha avait eu la moindre pratique de la grammaire comparée, il se serait épargné de longues années d'un travail inutile.

A. Meillet.

1. Sur l'état actuel du déchiffrement de l'étrusque, voir un bon article de M. Anziani, *Revue épigraphique,* II (1914), p. 171-220. Le néant du livre de M. Martha y est montré, au point de vue propre de l'étruscologie.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 63

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 19 DÉCEMBRE 1914 AU 19 JUIN 1915

SÉANCE DU 19 DÉCEMBRE 1914.

Présidence de M. LÉVY-BRUHL, président.

Présents : Mlle Homburger, MM. Huart, Lejay, Ernest Lévy, Marcou, Meillet, Mertz.

A la place de M. Gauthiot, administrateur, qui est lieutenant de réserve et qui est au front, le secrétaire adjoint remplit les fonctions de secrétaire de séance.

Les membres présents échangent les nouvelles qu'ils possèdent sur leurs confrères présents aux armées.

Situation financière. Le secrétaire adjoint expose brièvement la situation financière de la Société. Il n'a pu être nommé de commission des finances parce que le trésorier de la Société, M. Vendryes, lieutenant de territoriale, mobilisé dès le début de la guerre et maintenant au front, n'a pu

dresser aucun compte. Grâce à un virement ordonné par M. Vendryes, le secrétaire adjoint a pu disposer de 2 000 francs qui ont permis de payer les dettes principales de la Société vis à vis des imprimeurs et de l'éditeur. La Société dispose encore d'une somme liquide d'environ 1 200 francs et d'une somme de 1 500 francs, couverte par le moratorium des banques. De ces 1 500 francs, mille sont destinés à payer le prix Bibesco, qui ne pourra être décerné cette année et qui le sera après la fin des hostilités.

Cotisations. Comme il serait moralement et matériellement impossible de demander une cotisation à nos confrères mobilisés, M. Meillet propose de les dispenser de cotisation pour l'année 1915. D'autre part, les bibliothèques publiques membres de la Société ne pourront pas pour la plupart payer leurs cotisations de 1915, celles de France, parce qu'elles ne disposent pas de leurs ressources habituelles, celles des pays ennemis, parce que toutes les relations sont interrompues pour jusqu'à la fin de la guerre ; comme les bibliothèques ne sont membres que pour recevoir les publications et que le nombre des fascicules publiés en 1914 et 1915 sera nécessairement réduit, il paraît juste de dispenser de cotisation pour 1915 les bibliothèques qui ont payé en 1914. Enfin, en raison de la diminution inévitable des publications, on pourrait réduire à 10 francs la cotisation de 1915 pour tous les membres autres que les bibliothèques. — Ces diverses propositions sont acceptées sans discussion.

Élection du bureau. En raison de l'état de guerre, M. Meillet propose de proroger purement et simplement le bureau dans ses fonctions pour l'année 1915. Il en est ainsi décidé. Toutefois, en raison de l'absence de M. Vendryes, trésorier, il y a lieu de nommer un trésorier provisoire pour la durée de la guerre. M. Meillet est chargé de ces fonctions de trésorier provisoire jusqu'au retour de M. Vendryes.

Présentations. Le P. Jac. van Ginneken, Canisius-College, à Nimègue (Pays-Bas), et M. Autran, 12, allée des Capucins, Marseille, par MM. Meillet et Gauthiot.

Communication. — M. Meillet expose qu'il a existé en indo-européen des présents athématiques à vocalisme pré-

désinentiel *o*; le mot grec ἐδών est un ancien participe présent, qui est un reste de cette formation. La plupart des représentants du type ont passé au type thématique, ainsi le lat. *uomo,* en face de skr. *vamiti.*

La séance est levée à 6 heures un quart.

Séance du 20 Février 1915.

Présidence de M. Huart, ancien président.

Présents: Mlle Homburger, MM. Lejay, Ernest Lévy, Isidore Lévy, Marcou, Meillet, Mertz.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Nouvelles. Les membres présents échangent des nouvelles de leurs confrères qui combattent dans les armées.

Le secrétaire adjoint annonce plusieurs deuils :

Notre confrère Boudreaux a été tué en conduisant au feu sa section; helléniste très distingué, il s'intéressait vivement à la linguistique grecque, et sa mort, qui est pour l'hellénisme français une perte grave, en est aussi une pour la linguistique.

Notre confrère M. Joret est mort au contraire après une vie bien remplie, et la linguistique a largement profité de son infatigable activité, que même la cécité survenue durant les dernières années n'a pas arrêté.

M. R. de la Grasserie a aussi consacré à la linguistique une large part de son incroyable activité; la linguistique générale et l'américanisme lui doivent un très grand nombre d'ouvrages.

Élections. Le P. Jac. van Ginneken et M. Autran sont élus membres de la Société.

Présentation. M. A. Terracher, professeur à l'Université de Liverpool, est présenté par MM. Gauthiot et Meillet.

Communications. M. Isidore Lévy montre que l'expression ὁ καί n'était pas employée par l'historien Josèphe.

Des observations sont faites par MM. Lejay et Meillet.

Le secrétaire adjoint résume des notes de M. Juret sur le rythme quantitatif en latin et de M. Cuny sur diverses étymologies.

M. Meillet discute l'emploi des verbes réfléchis en vieux slave.

La séance est levée à 6 heures un quart.

Séance du 17 Avril 1915.

Présidence de M. Lévy-Bruhl, président, puis de M. Huart.

Présents : MM. Oscar Bloch, Marcel Cohen, Mlle Homburger, MM. Gaudefroy-Demombynes, Lejay, Ernest Lévy, Marcou, Meillet, Mertz, Regard.

Election. M. Terracher est élu membre de la Société.

Nouvelles. Il est donné des nouvelles de nos confrères présents aux armées.

M. Meillet annonce que notre confrère Achille Burgun a été tué à l'ennemi au cours d'une attaque prononcée par nos troupes. Sa mort est pour notre Société une perte cruelle. Sa connaissance des langues germaniques, et en particulier des langues scandinaves, était profonde, et il savait en tirer parti avec une méthode exacte et prudente. Il avait entrepris sur l'histoire des langues littéraires de la Norvège actuelle une grande étude qui était presque achevée au moment où la guerre a éclaté et qui, on l'espère, pourra être publiée. Ce travail montrera de quel savant la guerre a privé la linguistique. Ceux qui ont eu le bonheur de connaître Achille Burgun savent de plus quel homme il était et quel ami ils perdent en lui.

Communications. M. Marcel Cohen parle de l'*e* muet

en français, en arabe et en amharique et montre comment des faits de même ordre se produisent dans les trois langues.

Une discussion animée s'engage à la suite de cette communication, et l'on discute à ce propos le rôle de l'accent. MM. Marcou, Huart et Meillet prennent part à cette discussion.

Mlle Homburger établit l'unité d'origine du bantou et des langues du Soudan occidental, en particulier du mandé.

Observations de M. Meillet.

La séance est levée à 6 heures et demie.

Séance du 19 Juin 1915.

Présidence de M. Lévy-Bruhl, président.

Présents : MM. Oscar Bloch, Ernout, Mlle Homburger, MM. Huart, Lejay, Ernest Lévy, Marcou, Meillet.

Nouvelles. Il est communiqué des nouvelles de nos confrères présents aux armées. M. Acher a disparu depuis deux mois, et comme l'on n'a aucune nouvelle de lui, on a les plus grandes craintes sur son sort ; étranger, il s'était engagé volontairement après s'être fait naturaliser.

Communication. M. Meillet analyse brièvement un mémoire de MM. Rivet et de Créqui-Montfort sur une langue bolivienne, la langue itonama.

M. Meillet examine le traitement de *o* en syllabe finale slave et en explique la diversité par des situations diverses des mots dans les phrases.

Une discussion s'engage à ce propos à laquelle prennent part plusieurs membres de la Société.

Cette séance étant la dernière de l'année, le procès-verbal est immédiatement lu et adopté.

La séance est levée à 6 heures.

NÉCROLOGIE

A. BURGUN

Le canon gronde au loin ; le printemps cache à peine les ruines, fumantes du dernier bombardement. Par ces courtes journées de repos, entre deux relèves, le cœur saigne encore des deuils cruels de l'hiver. Deux chers amis ne sont plus, qui furent mes frères d'études avant de devenir mes frères d'armes : l'un d'eux, *Jacques Wolf*, professeur au lycée de Douai, est tombé le 15 octobre dans le bois de la Gruerie, devant les tranchées allemandes ; l'autre, *Achille Burgun*, professeur au lycée de Quimper, a été tué d'une balle à la tête le 15 février à Berry-au-Bac. Qu'il me soit permis d'évoquer leur noble figure : leur souvenir est un encouragement pour nous autres qui continuons la lutte.

Nous nous étions connus tous trois à la Sorbonne, dans l'air pesant du petit amphithéâtre où Andler faisait ses cours du jeudi. Je vois encore Jacques Wolf descendre les gradins, la serviette sous le bras, l'œil étourdi derrière le lorgnon, gauche et timide comme un enfant. De taille moyenne, il avait une carrure d'athlète. Sa force physique, qui faisait de lui un travailleur incomparable, rehaussait encore l'assurance virile qu'il avait conquise ces dernières années : conquête lente et pénible, victoire gagnée au prix d'efforts douloureux sur les doutes qui l'assiégeaient. Il avait gardé d'une éducation sévère une méfiance exagérée de lui-même.

de ses connaissances et de ses possibilités. Quand, à vingt ans, il eut brillamment passé l'agrégation d'allemand après un effort magnifique, il fut le dernier à reconnaître sa prouesse. La vie s'ouvrait à lui, pleine de promesses : il doutait, il hésitait. Et pourtant, il aimait la vie, passionnément. Il l'aimait sous ses multiples aspects, pour toutes les jouissances qu'elle pouvait donner : ses sens et son esprit avaient une curiosité infinie. Le travail du lycée et de la Sorbonne, en arrêtant aux limites du programme l'expansion de son activité, avait exaspéré son besoin de connaître, de comprendre, de jouir librement. Son départ en province abat toutes les barrières : il secoue les contraintes passées et savoure la libre disposition de ses forces juvéniles. Après deux années d'enseignement à Quimper et à Périgueux, il revient à Paris pour préparer une thèse de doctorat. Épris de problèmes philosophiques, il conçoit une vaste enquête sur l'influence de Schopenhauer sur la littérature allemande. Le sujet était vaste et pouvait justifier tous les ébats d'un esprit heureux de vagabonder. Il se lance d'abord, corps et âme, dans l'histoire de la philosophie allemande au XIX[e] siècle et s'attarde à Hegel. Puis, curieux de vérifier l'apport de l'Inde dans la conception pessimiste de Schopenhauer, il vient à l'École des Hautes Études étudier le sanscrit. D'autres diront qu'il n'était pas resté, comme il aimait à le dire, à la porte de ces études et quand, un jour, on publiera la traduction qu'il a faite d'une œuvre indoue, elle témoignera hautement des magnifiques ressources que son ardeur mettait au service du travail. Pendant les trois ans de son séjour à Paris, il semble que son goût de la vie s'exalte en même temps que son esprit déploie librement ses forces. Il n'arrive pas à limiter ses recherches, « son travail » n'avance pas au grand regret de ses amis. Regret déplacé. La musique et la peinture sont au premier plan de sa vie, les concerts et les expositions se disputent son temps avec la littérature ou la philosophie. Quand il reprend une chaire au lycée de Douai, il n'a pas achevé sa thèse, mais comme ce contact étroit avec la vie l'a mûri ! Il n'a pas encore fait son choix entre les voies séduisantes qui tentent

son avidité de vivre, mais il a pris connaissance de lui-même, il a confiance en sa force. Il a restreint ses recherches, prépare activement une monographie de Raabe, mais Raabe n'est plus qu'une occasion. Les documents nouveaux qu'il rapporte d'un voyage à Wolfenbüttel l'intéressent moins que l'Allemagne vivante qu'il a su regarder d'un œil avisé, sans les préjugés de sa jeunesse. Rien désormais ne le tente plus que de faire connaître au public français les réalités d'Outre-Rhin : peut-être eût-ce été sa voie... ? — Son esprit, libre de tous systèmes, s'ouvrait avidement aux enseignements de la vie ; sa personnalité, enrichie chaque jour, se transformait avec souplesse et s'édifiait avec aisance sur des bases solides. Il se formait ainsi, avec un plaisir de dilettante, mais sans orgueil, car il était incapable de faire quoi que ce soit pour se grandir. Il avait le charme puissant que la grande bonté met sur les visages mâles : son rire, large et franc, disait tout son grand cœur. Après avoir donné le meilleur de sa vie aux siens et à ses amis, il a fait le grand sacrifice, l'âme haute, sans regret.

Burgun préparait aussi l'agrégation d'allemand, quand je lui fus présenté par Wolf, dont il était l'ami. Des goûts communs nous rapprochèrent et le choix de la même discipline nous donna bientôt l'espoir d'une collaboration que la mort n'a pas permise. Il trouva rapidement sa voie. Après avoir abordé sans plaisir l'histoire littéraire pour son diplôme d'études, il fut gagné à la linguistique par MM. Meillet et Gauthiot, dont il suivit les cours à l'École des Hautes Études. Son calme contrastait avec l'ardeur bouillonnante de Wolf. Il était froid, mesuré, décidé : du sang scandinave coulait dans ses veines. Il était peu loquace, réservé, réfléchi. Dans la pâleur un peu maladive de son visage, un œil vif épiait derrière le lorgnon. Il savait observer les hommes et les choses : un don qui, mis au service de nos études, devait donner des résultats remarquables. Il était polyglotte par le hasard de sa naissance, linguiste par les qualités éminentes de son esprit. Le jeune germaniste avait un moment hésité entre le vieil-anglais et le vieil-allemand, dont il rêvait d'introduire en France l'étude scien-

tifique. Mais, avec sa décision ordinaire et la juste appréciation de ses forces, il sut bientôt trouver le meilleur emploi de ses facultés et de ses connaissances. Il se consacra au norvégien qu'il savait admirablement et, en quatre ans, après un long séjour dans le pays, sa thèse fut achevée. Le manuscrit est encore dans le tiroir de sa table et des mains pieuses l'en sortiront bientôt. Je ne veux pas parler de cet ouvrage. Produit en Sorbonne, il eût été remarqué parmi les meilleures thèses. Les maîtres de Burgun, ses amis norvégiens auront à cœur de proclamer un jour ses rares mérites. Qu'il me soit permis seulement de dire, maintenant qu'il n'est plus là, combien je l'admirais, lui qui était la modestie même. Cette histoire des variations du norvégien au XIXe siècle, il était sans doute le seul à pouvoir l'écrire : il avait à la fois l'impartialité scientifique qu'un Norvégien ne peut garder sur cette question et le sens profond de la langue que les étrangers n'ont pas d'ordinaire. L'enquête historique qu'il avait conduite avec méthode dans les bibliothèques de Christiania remplit à elle seule la plus grande partie de sa thèse. Et pourtant, malgré sa valeur, ce premier ouvrage ne donnera pas la mesure de son talent. Fruit d'un labeur immense, ce travail n'était qu'une introduction à l'exposé scientifique du norvégien parlé depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Burgun se proposait de débrouiller du chaos des textes et des témoignages les différentes normes de la prononciation ancienne, qui pouvaient seules expliquer l'état actuel de la langue dans toutes ses bizarreries. Le plan existait déjà dans sa tête. C'était le sujet ordinaire de nos causeries quand, en janvier 1913, nous admirions ensemble, de sa terrasse de Ljan, les lignes molles du fjord perdu sous la neige.

Quel dommage qu'il n'ait pu mettre en œuvre les innombrables matériaux, toute la riche moisson des faits de langage qu'il avait récoltée en Norvège ! Il avait l'obstination inlassable du collectionneur : il observait toujours et partout, dans tous les milieux, dans toutes les régions. Son oreille avait acquis une acuité singulière. Il avait surmonté sa timidité fort grande et interviewé tous ceux qui, là-bas,

avaient pu avoir, à un moment donné, quelque influence sur la prononciation ou sur l'évolution de la langue. Esprit systématique, il amassait pour construire, il collectionnait pour coordonner. Il savait interpréter cette énorme documentation avec un sens saisissant du norvégien et de la vie des langues, avec ce goût inlassable des problèmes qui caractérise l'amour de la science. Il est tombé trop tôt, pour la science comme pour ses amis : il n'a pas eu le temps de réaliser toutes les promesses de son talent. Quelques années ont suffi pourtant à son indomptable énergie pour mener à bien une tâche difficile et marquer d'un beau travail son court passage parmi nous. Il était de ces hommes qui ne marchandent pas leur peine et qui vont droit au but, sans jamais relâcher leur discipline morale. Au feu, il a fait son devoir avec une simplicité héroïque qui l'a fait citer à l'ordre du jour de l'armée : « Blessé en entraînant sa section à l'assaut, en a conservé le commandement jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé. »

Aux armées, mai 1915.

Maurice Cahen.

COMPTES RENDUS[1]

H. Schuchardt. — *Zur methodischen Erforschung der Sprachverwandtschaft.* II (Extrait de la *Revue basque*, 1914, 8 pages)[2].

Dans ce mémoire, M. H. Schuchardt répond à mon article sur la *Parenté des langues* (*Scientia*, vol. XV [1914], p. 403 et suiv.), article où sont exposées des vues directement opposées aux siennes sur bien des points. Et cette réponse montre combien, en discutant même avec les esprits les plus lucides et les plus pénétrants, il est malaisé de s'entendre.

1. Presque tous les rédacteurs habituels du *Bulletin* ont été mobilisés. Deux des principaux MM. Gauthiot et Vendryes, commandent maintenant en première ligne en qualité de capitaines. J'ai dû rédiger tous les comptes rendus, dont plusieurs sont malheureusement très sommaires, et, dans ces conditions, il a paru superflu de faire figurer ma signature à la suite de chacun en particulier.

Par suite de l'interruption des relations causée par la guerre, les ouvrages parus en Allemagne et en Autriche-Hongrie ne sont parvenus que partiellement à l'auteur des présents comptes rendus. Si quelques-uns ont pu être mentionnés, c'est grâce à l'obligeante entremise de savants de pays neutres: MM. Niedermann, Schwyzer, van Wijk, que je prie d'agréer mes vifs remerciements.

Juillet 1915.

A. Meillet,
secrétaire adjoint de la Société.

2. La *Revue basque* s'imprimant en Allemagne, je n'ai pu avoir connaissance de cet article, qui était à l'impression au début de la guerre, que grâce à l'obligeante entremise de notre confrère, M. Julio de Urquijo, directeur de la *Revue basque,* qui a bien voulu me faire parvenir l'extrait envoyé par M. Schuchardt.

L'objet essentiel de mon article était de montrer que la parenté des langues n'exprime pas un fait linguistique, mais un fait social, et que la classification généalogique des langues ne repose pas sur des concordances entre tel et tel idiome — ces concordances ne sont que des marques de la parenté, des symptômes, et elles peuvent se réduire à rien —, mais sur le sentiment que des sujets parlants ont eu continuement de parler telle ou telle langue. M. Schuchardt mentionne cette vue en une ligne, sans s'y arrêter.

Étant donné que *normalement* tout sujet parlant a le sentiment de parler une langue définie et que, dans les régions bilingues, chacun veut parler tantôt l'une et tantôt l'autre des langues usuelles, mais jamais un compromis entre les deux, il y a toujours lieu de faire deux parts dans les éléments linguistiques employés : les éléments dont le sujet a le sentiment qu'ils appartiennent à la langue qu'il veut parler, et les éléments dont il a le sentiment qu'ils appartiennent à une autre langue. Les éléments appartenant à une autre langue sont les *emprunts* : ce terme est d'une clarté médiocre, et M. Schuchardt le critique avec raison ; les termes de la langue courante employés en science ont toujours des inconvénients ; mais on peut parer à ces inconvénients en convenant de ne les employer techniquement qu'avec la valeur qu'on a définie. Naturellement il n'importe pas de savoir si les éléments empruntés appartenaient originellement ou non à la langue à laquelle est fait l'emprunt : le français moderne a emprunté à l'anglais bien des termes d'origine française, où tout le monde voit des emprunts à l'anglais. Une seule chose est à considérer : la personne qui emprunte a-t-elle ou non le sentiment d'introduire dans la langue qu'elle parle un élément étranger?

La notion de langues *mixtes* est trouble, et l'on aura tout intérêt à l'éviter. Elle couvre deux choses très distinctes : d'une part le fait que des sujets qui emploient une langue étrangère le font sous l'influence de leurs habitudes et introduisent dans cette langue des manières d'articuler, des tours de phrases qui ne lui appartiennent pas, et que, si cet emploi d'une langue étrangère se généralise dans une popu-

lation, la langue ainsi adoptée subit de ce chef une altération qui peut être profonde — et, d'autre part, le fait que des sujets qui, outre leur langue, en connaissent plus ou moins une ou plusieurs autres, introduisent dans leur propre langue des éléments étrangers. C'est en ce second cas, et en celui-ci seulement, qu'on parle d'*emprunt*, et le terme a, on le voit, une valeur précise qui manque à celui de *mélange de langues*.

Dès qu'on se place au point de vue du sentiment et de la volonté du sujet parlant, tout s'éclaire. Le Tsigane arménien qui, avec une grammaire arménienne emploie un vocabulaire tsigane accepte la grammaire arménienne, parce qu'il est dans un milieu arménien et qu'il a adopté l'arménien; mais pour avoir une langue spéciale inintelligible à son entourage, il garde son vocabulaire tsigane. Les nègres qui ont constitué les parlers créoles ont adopté, dans la mesure de leurs moyens et de leurs besoins, la langue française, et ils ne l'ont mélangée d'aucun élément notable venu des langues qu'ils avaient apportées d'Afrique; s'ils ne sont pas arrivés à parler normalement le français, c'est que, étant une classe sociale inférieure, ils n'avaient pas besoin de parler le français de leurs maîtres et qu'ils pouvaient se contenter d'un français réduit et inférieur. Les parlers créoles français ne sont pas du français africanisé (on n'y trouve rien d'africain), mais du français imparfait et incomplet.

Sans doute il peut arriver que, dans des régions où plusieurs langues sont en usage, des sujets soient amenés à parler une langue sous l'influence d'une autre et, en même temps, à emprunter beaucoup d'éléments. M. Schuchardt en a donné de curieux exemples dans son *Slawo-deutsches und Slawo-italianisches*, et assurément la linguistique manquerait d'une de ses données les plus intéressantes s'il n'avait écrit cette précieuse brochure. Mais ces « mélanges » ne vont pas, même dans les exemples extrêmes cités par M. Schuchardt, jusqu'à abolir le sentiment qu'a le sujet de parler telle ou telle langue, allemand, italien ou slovène.

C'est la condition nécessaire et suffisante pour qu'une classification généalogique des langues soit possible. Comme le dit avec raison M. Schuchardt, la possibilité n'existe pas si l'on admet la notion de langue *mixte*, c'est-à-dire si l'on reconnaît que, en une mesure notable, il y a des groupes de sujets qui n'ont plus le sentiment de parler une certaine langue, si imparfaitement que ce soit.

Si, pour établir une parenté de langue, on est conduit à se servir avant tout de faits morphologiques (la « syntaxe » en tant qu'elle sert à l'expression des rapports grammaticaux fait évidemment partie de la *morphologie*), ce n'est pas parce que la morphologie a, dans la langue, plus d'importance que le vocabulaire, c'est parce qu'elle est l'élément stable par lequel le sujet parlant marque qu'il parle telle ou telle langue. Tandis que la façon de grouper les mots est sujette à se calquer d'une langue à l'autre, les formes grammaticales proprement dites échappent presque absolument à l'emprunt.

La note de M. Schuchardt, toute pleine d'idées, appellerait bien d'autres remarques encore. Il suffira d'avoir précisé ici le principal des idées qui s'opposent à celles de l'illustre maître de Graz. Les lecteurs auront ainsi le moyen de choisir. Du choix fait dépend en une large mesure l'orientation que recevra la linguistique.

R. Blümel. — *Einführung in die Syntax*. Heidelberg (Winter), 1914, in-8, xii-283 p. (*Sprachwissenschaftliche Gymnasialbibliothek*, de M. Niedermann, vi).

La *Bibliothèque pour les gymnases*, que M. Niedermann dirige si habilement et qui comprend déjà des livres excellents, comme la *Phonétique latine* de Niedermann, la *Morphologie latine* d'Ernout, la *Stylistique française* de Bally, s'est enrichie d'un bon volume nouveau : les principes de syntaxe de M. Blümel. L'ouvrage n'a pas l'originalité de celui

de M. Bally, et l'auteur s'est simplement proposé d'indiquer nettement des idées justes sur la syntaxe ; il y a réussi, et son livre, judicieusement pensé, sera lu avec profit par les professeurs de gymnase, et même par tous les savants qui veulent se faire une idée correcte de ce que c'est que la syntaxe.

Le principal reproche à faire à l'ouvrage serait que, si l'enseignement donné est généralement juste, les choses n'y sont pas assez mises en relief. Tout apparaît presque sur le même plan, et, dans cette succession de petits paragraphes qui composent l'ouvrage, le lecteur aura peine à faire le départ entre l'essentiel et l'accessoire.

Des distinctions essentielles, et qui jouent un grand rôle dans la plupart des langues, comme celle de la phrase nominale et de la phrase verbale sont à peine signalées. Il est vrai que M. Blümel fonde tout son exposé sur l'allemand où la phrase nominale pure n'est pas courante. Mais, s'il était habile de partir de la langue maternelle de l'auteur et de la plupart des lecteurs, il convenait de tirer parti des autres langues dans un exposé de principes généraux.

D'autre part, sans méconnaître les caractères particuliers et l'importance de la langue parlée, qu'il signale en bons termes, l'auteur fonde trop exclusivement son exposé sur la langue écrite, dont la syntaxe a une raideur et une régularité artificielles.

INDOGERMANISCHES JAHRBUCH *im Auftrag der indogermanischen Gesellschaft herausgegeben* von A. THUMB[1] und

1. Au moment où je corrige les épreuves de ce *Bulletin*, j'apprends que notre confrère M. Thumb, professeur de grammaire comparée à l'Université de Strasbourg, vient de mourir de maladie. L'état de guerre ne m'empêchera pas de dire que, quoiqu'elle survienne après une carrière scientifique bien remplie, cette mort prématurée causera un regret universel ; on s'accordait à apprécier chez notre regretté confrère aussi bien l'agrément et la sûreté dans les relations scientifiques que la solidité des connaissances, la correction de la méthode, le bon jugement.

W. Streitberg. II Band, Jahrgang 1914. Strasbourg (Trübner), 1915, in-8, 240 p. (et une photogravure hors texte).

Le second volume du recueil publié par l'*Indogermanische Gesellschaft* est tout semblable au premier et rendra les mêmes services. Il est à souhaiter que cette publication, dont la guerre rend la préparation difficile cette année, puisse continuer régulièrement.

Le mémoire initial, de M. Lambertz, sur les parlers albanais d'Italie, est intéressant, mais porte sur une question un peu spéciale et ne mérite pas tout à fait le titre général de comptes rendus d'ensemble, sous lequel il paraît.

La bibliographie qui, pour beaucoup de numéros, comprend des résumés plus ou moins détaillés, sera très utile. Par une amusante distraction, M. Thumb, qui a fait ailleurs un compte rendu très bienveillant de mon *Aperçu d'une histoire de la langue grecque,* a omis de le signaler ici dans son énumération des publications sur le grec.

Les notices qui remplissent une quarantaine de pages à la fin du volume comprennent, entre autres choses, une nécrologie de F. de Saussure par M. Streitberg, et c'est un portrait de F. de Saussure qui figure au frontispice. Cette notice donne une idée exacte et précise de la carrière scientifique de F. de Saussure, dont le rôle dans le développement de la linguistique est très bien marqué. La critique faite p. 208 et suiv. des théories de F. de Saussure sur le caractère de la voyelle **ə* est particulièrement intéressante : toutefois, on se demandera sur quel fait positif repose la coupe de l'original indo-européen de skr. *bhinádmi* en **bhi-n-ed-mi :* où est attesté **bhyed-* ? D'autre part, il n'y a rien à tirer de l'*a* de skr. *ájati*, lat. *agō*, gr. ἄγω en aucun sens; car les racines en *ă* ne comportent aucune alternance vocalique.

M. Junker donne, évidemment sans avoir pu consulter M. Gauthiot, chef de la mission, une petite notice sur le voyage d'exploration linguistique au Yagnāb où, sur sa demande, il a accompagné notre confrère dans l'été de 1913.

H. Guntert. — *Ueber Reimwortbildungen im Arischen und Altgriechischen.* Heidelberg (Winter). 1914, in-8, x-258 p.

Une partie de ce livre a déjà été publiée comme thèse d'habilitation et a été signalée dans ce *Bulletin*, n° 61 (XVIII, 2e, en 1913), p. ccxij et suiv. Les critiques générales faites alors subsistent : mais il n'est pas inutile de revenir sur l'ouvrage.

L'idée générale que les mots de sens voisin s'influencent les uns les autres n'est pas neuve : aucun linguiste n'ignore que les flexions des pronoms personnels sont généralement parallèles, et que les mots qui sont associés dans l'esprit des sujets parlants, soit par voisinage soit par opposition de sens, sont sujets à présenter des formes semblables et à modifier leur forme les uns d'après les autres : rien de plus connu que l'explication de la forme romane *greuis* au lieu de *grauis*, par l'influence de l'adjectif de sens opposé *leuis*. Ce n'est que l'application de l'idée qui peut donner une valeur à l'ouvrage de M. Güntert.

Le livre n'est pas exempt d'erreurs de détail assez déplaisantes : p. 73, on lit à la fois skr. *dakṣina* et *dakṣinā* (*sic*). P. 205, on lit le « thème » skr. *dyaúṣpitar-*, et, ce qui montre que ce n'est pas un simple accident, c'est qu'on lit p. 222 *dyauṣ-*, avec un trait après le *ṣ*. P. 102, ἰαύω est tiré de ἰαϝyω, ce qui est évidemment impossible. P. 93, les formes persanes *mih* et *kih* sont attribuées bien inutilement à l'influence de *bih* : v. perse **maθyah* et **kaθyah-* sont les formes attendues en regard de *masyah-* et *kasyah-* de l'Avesta ; car on a v. p. *maθišta-* en face de zd *masišta-* (av. *maθišta-* que cite M. Güntert est un lapsus) ; or, à l'intérieur des mots, v. perse θ aboutit à *h*, et, dès lors, *mih* et *kih* s'expliquent directement, tout comme *bih*. A propos de *bih*, on notera que la transcription *vēh*, admise par M. Güntert et qu'il ne fait que reproduire, est sans doute erronée pour rendre ce qui est noté en pehlvi *w y h* ; le persan *bih* et le vieil emprunt arménien *veh* mon-

trent que le *y* est une simple *mater lectionis,* et qu'il faut lire *veh*, avec un *e* bref. P. 111, citant le *Eran eu Taneran* de l'historien arménien Elisée (l'édition de Moscou a du reste *Aneran* et non *Taneran*), et reproduisant une idée de M. Bartholomae, M. Güntert pourvoit cette forme d'un z. B., qui ferait croire qu'on en a d'autres exemples : c'est le seul, et c'est ce qui autorise à y voir une simple faute. Du reste, l'auteur a visiblement peu d'indépendance en matière d'iranien. Là où, dans son précieux dictionnaire, M. Bartholomae a eu par hasard quelque faiblesse, M. Güntert suit docilement ; ainsi le *mišti* de l'Avesta, qui sûrement signifie « toujours, constamment » (cf. arm. *mišt*, emprunté à l'iranien), est expliqué p. 84, avec le sens de « en mélange » ; tout cet article de M. Güntert tombe avec le sens erroné sur lequel il repose.

Un bon exemple de ces faiblesses de la partie iranienne du livre et du parti pris avec lequel M. Güntert applique son idée à tous les faits qui l'embarrassent est fourni par le § 143 où la forme pehlvie de Turfan *žm'n*, *žamān* « temps » est tenue pour normale, tandis que *zm'n*, *zamān* serait influencé par *zarvān*. Tout y est faux. D'abord, et ceci seul aurait dû avertir M. Güntert qu'il s'engageait dans une fausse voie, tout *ž* ancien est représenté en pehlvi sassanide et en persan par *z*. Donc *zamān* est la seule forme possible en pehlvi sassanide. En second lieu, il suffisait d'un coup d'œil sur la page 156 de l'*Armenische Grammatik* de Hübschmann pour s'assurer que, dans les anciens emprunts de l'arménien à l'iranien, l'ancien *ǰ*, qui est représenté en persan par *z*, est représenté régulièrement par arm. *ž* ; il n'y a donc rien à tirer de l'arménien au point de vue particulier du mot *žamān* (arm. *žam*, *žaman*, *žamenak*). D'autre part, on sait que ces anciens emprunts arméniens ont été faits, non au parler iranien du Sud-Ouest sur lequel reposent le pehlvi sassanide et le persan, mais à des parlers du Nord Ouest ; or il n'y avait qu'à jeter les yeux sur le lexique des *Manichäische Studien*, I, de M. Salemann, pour constater que, parmi les textes pehlvis de Turfan, ont *žamān* les textes influencés par les parlers du Nord, et ont *zamān* les textes

en pehlvi de type sassanide et, sporadiquement, les autres ; les autres mots à *ž* initial se lisent aussi dans les textes influencés par les parlers du Nord. Il y a donc ici un trait phonétique dialectal, non une particularité propre au mot *žamān* : *zamān*, et la moindre connaissance des faits dont il parle aurait évité à M. Güntert cette accumulation d'erreurs naïves. Quant au vocalisme du persan *zarvān*, que M. Güntert veut expliquer, de manière peu plausible, par une influence de *zamān*, il est simplement phonétique : la forme ancienne était à l'accusatif *zr(u)vānəm* dans l'Avesta, et les auteurs arméniens ont encore connu une forme *zruvān*, sur laquelle repose leur *zruan* ; mais un *u* inaccentué est sujet à s'amuir en moyen iranien et **zruvān* a abouti à *z^{a}rvān* tout naturellement.

Ces critiques de détail montrent le défaut essentiel de l'ouvrage : il se compose d'une série de notes reliées par une idée générale. Or, presque aucune de ces notes n'est poussée à fond et ne comporte une démonstration complète et précise. Telle remarque peut être juste. Mais presque jamais on ne se sent sur un terrain solide, assuré par une critique approfondie et par un examen complet des faits.

Ainsi, p. 168 et suiv., M. Güntert attache un grand prix au cas de lat. *nōmen* : *cognōmen*, *agnōmen*. Il n'est pas douteux que *cognōmen*, *agnōmen* résultent d'une altération secondaire. Mais il n'est rien moins qu'évident qu'on y doive chercher le résultat d'une contamination de *nōmen* et de **gnōmen*, comme l'a fait M. Brugmann (v. *Grundriss*, II², 1, p. 235. M. Güntert reproduit ici, on ne sait pourquoi, le renvoi de M. Walde à la première édition du *Grundriss*). Le modèle de *nōscō* : *cognōscō*, *agnōscō* (et de *nātus* : *cognātus*, *agnātus*) ne suffirait-il pas à déterminer la forme prise par *cognōmen* ? Il est possible que l'association qui s'établit naturellement entre l'idée de « nom » et celle de « connaître » ait facilité l'action de *cognōscō*, *agnōscō* sur *cognōmen*, *agnōmen*. Mais on n'a aucune raison de croire que le latin ait jamais eu un mot **gnōmen*, correspondant à gr. γνῶμα et à russe *známja* (v. sl. *znamenĭje*). Du reste, à en juger par leur vocalisme, ces deux mots sont sans doute des

créations propres du grec et du slave (celle-ci à une époque bien antérieure à l'époque historique).

P. 153. on croirait. à lire ce qui est dit de ὅμαδος et χρόμαδος, que ces deux mots sont les seuls à suffixe -δο- qui indiquent des bruits. Or. il n'en manque pas d'autres, comme ὀρυμαγδός, ῥοῖβδος, κέλαδος, cf. skr. *çábdaḥ*, qu'il aurait pu trouver sans peine. Dès lors que signifie le § 239?

Ce qui est dit de δάξ et ὀδάξ dans cette même page 153 est surprenant de légèreté. A l'endroit auquel renvoie M. Güntert. I. F., XII. 151. M. Brugmann n'a pas expliqué ὀδαξ par le locatif: cette explication. du reste peu séduisante. est de M. W. Schulze. K.Z., xxxiii, 395. note. C'est par le nominatif que, avec plus de vraisemblance, M. Brugmann explique les formes comme δάξ (*Griech. Gramm.*[3], p. 177; cf. Brugmann-Thumb. *Griech. Gramm.*[4]. p. 207). Il va de soi que le rapprochement de δάξ et de ὀδάξ. et l'analogie avec λάξ πύξ signalés par M. Güntert sont monnaie courante (voir le dictionnaire de M. Boisacq, avec les renvois). Enfin l'explication de ὀδάξ par une contamination de *ὀδαξ et de δάξ est en l'air: et manifestement M. Güntert n'a pas lu le passage de Joh. Schmidt auquel il renvoie (*Pluralbild*, p. 344): car, avec un sens très juste. Joh. Schmidt n'interprétait hom. ἀγκάς comme datif pluriel que parce que la forme est toujours devant voyelle et peut se lire ἀγκάσ'.

Le troisième atricle de cette p. 153 ne vaut guère mieux. Le rapprochement. peu séduisant. de καύχη et de lit. *szaukiù* n'est pas de M. Boisacq. qui le reproduit seulement; il vient de M. Prellwitz. Il ne fallait pas ôter au nom de l'éminent professeur de Copenhague sa forme danoise en l'appelant Petersen. Quant à expliquer αὔχη par une influence de καύχη sur εὐχή. c'est chose si arbitraire qu'on ne voit même pas le moyen de discuter cette vue.

On aura une idée de la faiblesse des rapprochements dont se contente M. Güntert si l'on observe qu'il signale. p. 64. comme un exemple de mots qui riment. le *vā-* de skr. *vắti* et le *dhmā-* de véd. *dhmắtā*, etc.. qui est une forme normale de racine dissyllabique.

Jules Bloch. — *La formation de la langue marathe.* Thèse pour le doctorat ès lettres. Paris (Champion), 1914, in-8, 284 p.

Cet important ouvrage a servi de thèse de doctorat à M. Jules Bloch. Il ne sera mis dans le commerce qu'une fois terminé le glossaire étymologique qui doit le compléter. On en rendra compte à ce moment. Le livre serait dès maintenant terminé si M. Jules Bloch, mobilisé, ne combattait sur le front.

A. Meillet. — *Grammaire du vieux perse.* Paris (Guilmoto), 1915, in-8, xix-232 p. (Collection linguistique, n° II).

On me permettra d'annoncer sommairement mon propre ouvrage, qui forme le second volume d'une Collection de grammaires (la première est la grammaire du vieil irlandais de notre confrère M. Vendryes, maintenant épuisée en librairie).

L'objet de ce livre peut s'indiquer d'un mot : décrire le vieux perse, dans la mesure où le texte perse des inscriptions achéménides permet de le faire.

Je profite de l'occasion pour signaler quelques fautes :

P. 11, l. 17 *au Midi*, au lieu de *en Médie*, est un lapsus étrange dû à ma méchante écriture.

P. 25, l. 10 du bas, il faut lire *misa*, et non *miça*.

P. 63, l. 17, lire *(h)ufraštam*, au lieu de *(u)fraštam*.

P. 78, l. 19, lire *čā*, avec *č*.

P. 78, l. 22, lire § 386 au lieu de § 415, et l. 23 et 25, lire § 387, au lieu de § 416.

P. 86, l. 9, lire *š* au lieu de *č*.

H. Junker. — *Drei Erzählungen auf Jagnâbi.* Heidelberg (Winter), 1914, in-8, 35 p. (*Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie*, Phil.-hist. Kl., 1914, nº 14).

M. Junker, ayant appris que M. Gauthiot était chargé d'une mission linguistique au pays du Yagnāb, a demandé à lui être adjoint. Il a accompagné M. Gauthiot durant toute l'enquête linguistique dirigée par M. Gauthiot dans ce pays très difficile. Au retour, il a été convenu que M. Gauthiot publierait le résultat de l'enquête dialectologique et la description d'ensemble du dialecte, et M. Junker quelques textes recueillis. Tandis que M. Gauthiot, empêché par sa nouvelle mission au Pamir, puis par la part qu'il prend à la guerre comme officier, ne pouvait achever sa publication, M. Junker a mis au net et publié les textes avec des notes sur la langue. Les textes publiés sont précieux, car on a très peu de données sur le *Yagnābi*; ils ne pourront être pleinement utilisés qu'après la publication des études linguistiques de M. Gauthiot. M. Junker s'abstient de renvois bibliographiques et n'indique même pas l'origine des mots sogdiens utilisés.

Fr. Bechtel. *Lexilogus zu Homer.* — Etymologie und Stammbildung homerischer Wörter. Halle a. d. S. (Niemeyer), 1914, in-8, viii-341 p.

En employant le vieux titre de Buttmann, que M. Bréal avait déjà relevé, M. Bechtel a clairement indiqué son objet : donner une série de notices sur le sens et surtout sur l'étymologie de mots homériques qui appellent une explication. Ces notices sont tout à fait indépendantes les unes des autres et constituent autant d'articles distincts, rangés par ordre alphabétique. Il est inutile de louer la connaissance de la langue homérique et de l'étymologie grecque chez M. Bechtel ; aucune personne compétente ne l'ignore.

Il s'en faut de beaucoup que tout soit neuf dans l'ouvrage. Telle notice se borne à un renvoi bibliographique. Sur μώνυχες ἵπποι, M. Bechtel a bien raison de renvoyer à l'explication de F. de Saussure à laquelle M. Boisacq (dont M. Bechtel évite de citer le dictionnaire) a eu tort de ne pas se référer ; mais il n'a rien à dire de plus sur le mot.

Il arrive aussi que, sans avertir, M. Bechtel ne dise rien de nouveau : l'enseignement qui résulte de rhod. λεσχα est depuis longtemps consigné notamment dans le dictionnaire de M. Boisacq, sous le mot λέσχη, et dans le *Grundriss* de M. Brugmann, II², 1, p. 478, auxquels M. Bechtel, qui ne cite pas les manuels, ne renvoie pas, et l'exposé de M. Brugmann a sur celui de M. Bechtel l'avantage d'envisager deux possibilités, et non une seule ; il y a toute chance pour que λέσχᾱ soit un dérivé en **-kā-* du thème en **-es-* attesté par gr. λέχος, corn. *le*, gall. *lle* « lieu » (et m. bret. *lech* « lieu »), v. sl. *ložesna* « matrice » ; il est inutile de construire, comme le fait M. Bechtel, un présent *λεσχω, qui n'existe pas, et auquel le v. h. a. *-leskan*, rappelé par M. Brugmann (mais non cité par M. Bechtel), n'apporte aucun commencement de preuve ; car une forme du seul vieux haut allemand ne garantit pas l'antiquité germanique d'un verbe de cette sorte, et il n'est même pas sûr que *-leskan* appartienne à la racine **legh-* : il y a une autre étymologie. — Il n'y a pas plus de raison pour construire, comme le fait M. Bechtel, p. 103, *δισκω et *πεσκω à seule fin d'expliquer δίσκος et πέσκος : on ne voit pas pourquoi il vaudrait mieux partir d'un imaginaire *πεσκω que de πέκος, qui est réel et courant, et dont l'antiquité est rendue probable par l'adjectif latin dérivé *pexus* « pourvu de ses poils » et par le mot germanique v. isl. *fax* « crinière », v. h. a. *fahs* « cheveux », v. angl. *feax*, etc. (incidemment, on s'étonnera de voir rapprocher lat. *iaciō, iēcī* de gr. δικεῖν, alors que le rapprochement avec gr. ἵημι, ἧκα s'impose pour la forme et pour le sens).

On n'aperçoit pas l'utilité d'un article comme celui de ἄμμορος, où il n'y a rien que de bien connu. Quant à l'article κάμμορος, il n'est pas neuf, et il n'est sans doute pas

juste ; κάσμορος, qui est chez Hesychius, donne le droit de considérer le -μμ- de κάμμορος comme un éolisme, et c'est de κάσμορος qu'il faut partir pour expliquer hom. κάμμορος, ou de *κατμορος. Mais, en pareil cas, il ne faut pas parler de lesbisme, comme le fait M. Bechtel à propos de ἀργεννός : les éolismes homériques n'ont rien de proprement lesbien.

Le ton péremptoire de M. Bechtel n'est pas toujours justifié par la certitude de son enseignement. A propos de δολιχός, sur lequel rien de neuf n'est donné, il était assez inutile de dire que la question de la correspondance skr. *ir*, *ur*, got. *ul*, lit. *ìl*, v. sl. *lŭ* est très difficile : quelle qu'en soit l'interprétation, cette correspondance est certaine, et le cas de skr. *dīrghāḥ*, v. sl. *dlŭgŭ*, lit. *ìlgas*, got. *tulgus* est exactement pareil à celui de skr. *pūrṇáḥ*, v. sl. *plŭnŭ*, lit. *pìlnas*, got. *fulls* par exemple. Il s'agit du degré zéro d'une racine dissyllabique, chose actuellement très claire, bien que la prononciation indo-européenne de cet élément reste indéterminée. La notation *ele* dont se sert M. Bechtel, ici et ailleurs, est étrangement malheureuse ; car, si le second élément des racines dissyllabiques n'est pas aisé à déterminer, il y a au moins une chose qu'il n'est sûrement pas, c'est *e*.

C'est sans doute à tort que, p. 76, αὐίαχος est rapproché de φαύεα. Ce que les deux cas ont en commun, c'est seulement la présence de *ϝ* géminé : le premier élément d'un *ϝ* géminé forme diphtongue avec la voyelle précédente. Mais le principe de la gémination ne paraît pas être le même dans les deux cas. Dans φαύεα, il s'agirait d'une gémination spontanée, aidée sans doute par la tendance à éviter la suite des trois brèves que feraient φάεος, φάεϊ, φάεα ; le texte homérique porte du reste φάεα, avec α valant longue ; la forme attestée avec αυ est l'éolien φαυόφοροι chez Hesychius. Dans αὐίαχος, on est devant une ancienne initiale **sw*-, dont les effets se manifestent dans les formules connues : σμερδαλέα ἰάχων, μέγα ἰάχων ; le cas est donc pareil à celui de l'éolien ναῦος, en face de dor. νᾱός, hom. νηός, att. νεώς. Sous ἰάχω, M. Bechtel rappelle du reste, sans rien ajouter de nouveau, l'enseignement de MM. Fick et W. Schulze sur ce mot.

Pour expliquer κέλαδος, M. Bechtel construit une « base » *kelade-* : aurait-il oublié le suffixe **-do-*, qui joue un rôle important dans la formation des noms indiquant des bruits ? On connaît ὀρυμαγδός, ῥοῖβδος, ὅμαδος. — L'adjectif κελάδων ne donne peut-être pas le droit de poser un verbe *κελάδω, non attesté, à côté de κελαδέω ; toutes les conclusions fondées sur ce prétendu verbe sont ruineuses.

Sous ἀλλόγνωτος, il est affirmé que le vocalisme radical de timbre ο de -γνωτος tient à l'accentuation ; on ne discutera pas cette théorie ici. Mais il est curieux que la forme γνωτός « parent », qui existe à l'état isolé et qu'on pourrait invoquer contre la théorie rappelée et affirmée, ne soit pas mentionnée, non plus que v. h. a. *chnōt* « race » (got. *knodai* [datif] et lette *fnōts* « gendre ».

A propos de φέριστος, φέρτερος, φέρτατος, il est noté, très brièvement, que le positif de cet adjectif se trouve dans lit. *gẽras*. C'est possible. Mais, sans parler des autres observations faites sur ce mot et que M. Bechtel ne cite pas, sans doute à dessein, il ne faut pas oublier qu'on a le droit de penser aussi à arm. *bari* « bon », qui ne se concilie pas avec lit. *gẽras*. L'étymologie est donc incertaine.

L'artice σείω reproduit l'observation connue que le σσ- de ἐσσείοντο, etc., représente un ancien **tw-* ; parmi les exemples de σσ-, la forme hom. ἐπισσείῃσιν, de la plupart des manuscrits, confirmée par le mètre, Δ 167, n'est pas citée, sans raison visible. L'exemple valait d'être donné, pour confirmer le fait que, dans tous les cas où σείω est précédé d'un préverbe ou de l'augment, le σσ est conservé chez Homère. A l'état isolé, il y a un exemple, et un seul, où la forme σείω de l'initiale est employée après une voyelle à l'intérieur du vers :

Ξ 285. ἀκροτάτη δὲ ποδῶν ὕπο σείετο ὕλη.

La tradition de σσ après voyelle brève dans la langue homérique était fermement établie, et un hymne homérique a ἀνασσείασκε. M. Bechtel fait état d'un skr. *tvéṣati*, qu'il accentue, bien que ce soit un mot de glossaires et qu'une forme verbale de ce type, attestée ainsi, n'ait aucun caractère d'authenticité, et d'un skr. *tviṣáti*, qu'il construit sur la

forme védique, attestée une fois, *atviṣanta* ; il y a lieu de croire que la racine **tweis-* fournissait en indo-européen un présent radical athématique, dont le véd. *átviṣuḥ* est un reste ; en s'éliminant, comme la plupart des formes de cette série, ce présent a donné des présents divers : **twise-* : véd. *atviṣanta* et la forme bien connue gr. σίοντα, chez Anacréon ; **tweisye-* (plutôt que **tweise-*) : gr. σείω ; **twisye-* : skr. *tviṣyan* ; **twiske-* : lit. *tvìska* (infin. *tviskė́ti*), qui se dit de l'agitation de la flamme. La plupart des langues ont perdu cette racine, comme beaucoup de celles qui fournissaient en indo-européen des présents radicaux athématiques. La notice de M. Bechtel, dénuée de toute nouveauté, incomplète et, en ce qui concerne le sanskrit, peu exacte, ne donne donc aucune idée de l'histoire réelle du mot étudié, qui est curieuse.

En somme, si l'on retranchait du livre tout ce qui est déjà connu, tout ce qui est simple affirmation de vues de l'auteur affirmées et non discutées, et tout ce qui est trop aventuré, il se réduirait à peu de chose, et une série de notes dans une revue aurait amplement suffi à contenir ce que M. Bechtel ajoute d'utile à l'étymologie du vocabulaire homérique.

F. Sommer. — *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*. Eine Einführung in das sprachwissenschaftliche Studium des Lateins. Zweite und dritte Auflage. Heidelberg (Winter), 1914, in-8, xxviii-665 p. (*Indogermanische Bibliothek*, I, 1, 3, 1).

— *Kritische Erläuterungen zur lateinischen Laut- und Formenlehre*. Heidelberg (Winter), 1914, in-8, viii-203 p. (*Indogermanische Bibliothek*, I, 1, 3, 2).

Le manuel de M. Sommer est dédié à M. Brugmann, et c'est justice. Parmi les élèves de M. Brugmann, aucun ne reproduit mieux les qualités et aussi les défauts du maître de Leipzig. La première édition donnait même un peu trop l'idée de ce que peut être un cours de M. Brugmann et,

aux qualités de bonne ordonnance, de clarté, de bon sens, elle ne joignait pas assez de personnalité. La seconde édition a été beaucoup retravaillée; les données philologiques y sont traitées d'une manière plus riche et plus approfondie, sinon neuve et originale ; toutes les publications sur l'histoire du latin ont été mises à profit avec grand soin et discutées. Et même, comme la discussion aurait encombré l'exposé du manuel et aurait dérangé les proportions, M. Sommer a relégué dans un volume spécial d'explications critiques toutes ses objections aux théories qu'il n'admet pas, ou qui lui paraissent trop douteuses, procédé commode pour les lecteurs du manuel, mais qui oblige à faire tout un volume de petites notes sans suite. La première édition a eu un succès mérité; la seconde édition représente un progrès considérable sur la première.

Quels que soient les mérites de l'ouvrage, il appellerait des discussions infinies, parce que le développement du latin est l'un des plus compliqués qui soient parmi les langues indo-européennes, et l'un de ceux qui posent le plus de questions impossibles à résoudre d'une manière sûre, où les grandes lignes des innovations se dégagent le moins nettement et sont le plus noyées dans une foule de faits particuliers qui les croisent et les dissimulent.

Le § 97 (p. 166 et suiv.), sur le traitement de *l*, donne une idée des critiques que l'on peut faire à l'ouvrage. On notera d'abord une petite erreur sur du sanskrit : il est dit que i.-e. *l* est représenté par *r* en indo-iranien ; on sait, au contraire, que, dans l'Inde, *l* a subsisté dialectalement en une large mesure. Mais l'essentiel du paragraphe porte sur la question de *ł* vélaire et *l* prépalatale. Il est universellement admis que *l* a eu en latin les deux prononciations; mais la répartition de *ł* et *l* pose un problème. Après M. Havet, j'ai admis que *ł* est de règle non seulement devant les voyelles post-palatales, mais aussi devant *e* (bref ou long, et non pas devant *ē*, comme le dit M. Sommer); ceci est démontré par le verbe *uolō*, dont M. Sommer s'abstient de citer les formes décisives : *uolens, uolentis* et *uolēbam*, en face de *uolō, uolumus* et de *uelim, uelle*. P. 60, M. Sommer admet que

holus, holeris a au génitif un *o* analogique au lieu de **heleris*; mais l'*o* de *holeris* est phonétique, on le voit. Sans doute, on a d'autre part *scelus, sceleris*; l'*o* de *tolerāre* doit être aussi un ancien *e* : mais le contraste entre *holus* et *scelus* provient, comme l'a vu M. Havet, de ce que les gutturales *c, g*, devenues de bonne heure *k', g'* devant *e*, ont maintenu *e* dans *scelus, sceleris*; l'exemple *gelū, gelāre* est décisif, car l'adjectif *gelidus* n'est pas assez dominant pour avoir déterminé la prononciation des mots principaux *gelū* et *gelāre*. Il importe de ne pas oublier que l'action de *c, g* s'exerce seulement en syllabe initiale : en face de v. h. a. *helan*, v. irl. *celim*, on a *occulō, oc-culēbam, oc-culere*. Ce qui fait la difficulté du latin, c'est précisément qu'il faut tenir compte à la fois de conditions très diverses : ici action de *l* et *l*, action des gutturales, rôle spécial de l'initiale. Si une fois on a reconnu d'une manière juste tous les faits, comme M. Havet a réussi à le faire sur ce point, ils se confirment les uns les autres d'une manière saisissante. Pour qui n'admet pas *l* devant *e*, les formes *perculī* et *pepulī* sont inintelligibles : leur *u* ne s'explique en effet que par *perculei, pepulei* (ancienne première personne), *perculerunt* et *perculēre* et tout le groupe *perculeram, perculerō, perculerim*. — Pour un détail encore, M. Sommer a eu tort de ne pas tenir compte d'une observation très ingénieuse de M. L. Havet : après *ī*, un ancien *ll* s'est simplifié, suivant la règle de simplification des géminées après voyelle longue, et, en effet, le latin a *mīlia, uīlicus*; mais, en se simplifiant, *ll* gardait son caractère de *l* non vélaire; dès lors, il était impossible d'écrire *mile, uila*, où *l* sonnerait comme *l* : on a noté *mille, uilla*, où *ll* indique simplement la prononciation non vélaire de *l* devant *e* et devant *a*. — Un autre point très important de la théorie, point qui n'apparaît pas du tout chez M. Sommer, ce sont les changements qu'a subis la prononciation de *l* au cours des temps. A date ancienne, le latin a eu *l* devant *i*, et *l* devant *a, o, u* et *e* : *ll* n'était jamais vélaire; devant consonne, il n'y avait que *l*. Or, si les langues romanes ont gardé *l* devant consonne dans une large mesure, *l* devant les voyelles n'a pas

subsisté, et les façons diverses dont s'expriment les auteurs anciens qui parlent des prononciations de *l* suivant les cas s'expliquent sans doute par le passage de l'état ancien à l'état sur lequel reposent les langues romanes. Dès l'époque de Pline, *l* plenus, c'est-à-dire *l*, ne figurait qu'en fin de syllabe ou après consonne (*planus*, *clarus*); *l* n'était *exilis* que dans le cas de *l* géminée ; ailleurs on avait *l* *medius*.

La partie comparative de l'ouvrage appelle plus d'une critique de détail. Ainsi, p. 40, le skr. *çroṇiḥ* est noté avec *n* ; le *x* de zd *raoxšna-* est transcrit par χ, ce qui n'est plus guère usuel ; plutôt que le *saitas*, assez isolé, de Daukszа, n'aurait-il pas mieux valu citer le mot usuel lit. *sẽtas*? Chercher le degré zéro d'une racine **tēu-* dans lat. *taurus*, gr. ταῦρος, etc., est inadmissible : ce n'est pas *tauti*, mais *tavīti* qu'on lit dans le Rgveda, et l'on sait par beaucoup de formes, notamment par *táviṣī*, que la racine est de la forme **tewə-*, non **tēu-* ; dès lors le degré **təu-* que suppose M. Sommer, et qui est théoriquement assez suspect, est tout à fait chimérique.

M. Sommer est resté trop attaché à la lettre du principe de la rigueur des correspondances phonétiques. Il y a par exemple des faits qui tiennent à la quantité et qui peuvent varier suivant les circonstances de la phrase. Ainsi M. Sommer attribue à une valeur intensive de l'accent latin la différence entre *discipulus* et *disciplīna*, ou entre *dexterī* et *dextrōuorsus*, p. 93 : mais l'accent ne frappe pas plus l'*u* dans *discipulus*, où il figure, que dans *disciplīna* où il est éliminé : la différence tient à un principe phonétique bien établi : les voyelles d'un mot sont d'autant moins longues que le mot où elles se trouvent est plus long ; l'*u* est donc moins bref dans *discipulus* que dans **discipulīna* et avait plus de chances de se maintenir. De même, p. 150, la différence entre *cutis* et *intercus*, entre *potis* et *compos*, qui paraît surprendre l'auteur, s'explique aisément par ce principe de l'abrègement des voyelles dans les mots longs. Si *uir* a syncopé sa finale, tandis que *ferus*, etc. ne la syncopait pas, c'est que c'est un mot qui figure souvent dans des juxtaposés, tels que *duomuir*, *decemuir*, etc.; et la diffé-

rence de *inferus* et *furcifer* tient sans doute à ce que suivant les phrases, la finale était plus ou moins brève dans ces mots. Les faits de ce genre ne se fixent souvent que par suite de circonstances spéciales; ainsi M. Sommer note, avec raison, que *quattuor* doit représenter **quattuores* et **quattuoră*, avec syncope de la finale; mais il aurait été bon d'ajouter que ce qui a déterminé la fixation de *quattuor* plutôt que des formes non syncopées, c'est que tous les noms de nombre suivants, *quinque*, etc., étaient non fléchis; de plus les noms de nombre ont toujours un peu le caractère de mots accessoires, et le quadrisyllabe **quattuores*, **quattuora* était chose insolite parmi les noms d'unité. On sait d'ailleurs que l'abrègement des finales de mots iambiques est facultatif, c'est-à-dire que la quantité de la finale de ces mots variait suivant les circonstances, comme l'admet M. Sommer lui-même, p. 129, et les traces qu'il a laissées dans la langue sont propres à des mots qui se présentent en des conditions particulières, et qui sont en partie des mots accessoires : *bene, duo*, etc. — Les occlusives sourdes en position intervocalique (ou équivalant à une position intervocalique) n'ont en général subi aucune altération en latin ancien, et les altérations de ces consonnes qui sont survenues apparaissent seulement au cours du développement des langues romanes. Toutefois, dans des juxtaposés, la sonorisation des consonnes intervocaliques se manifeste : *uī-gintī*, *trī-gintā*, et *quadru-pēs, quadrā-gintā*; l'extrême débilité de ces consonnes se manifeste par les formes vulgaires : *uinti, trienta, quarranta*, sur lesquelles reposent les formes romanes. Le traitement de ces mots, comme aussi leur accentuation, ne se laisse ramener à aucune règle. — On se tromperait assurément beaucoup en essayant de formuler en règles absolues toutes les particularités phonétiques si complexes qu'offrent les mots latins. Il y a des cas particuliers tenant à des ensembles de conditions très diverses, propres par suite à un seul mot.

Dans la discussion sur le caractère de l'accent latin. M. Sommer n'arrive pas à prendre un parti net. S'il reconnaît que tous les anciens témoignages datés visent seule-

ment la hauteur, il croit d'autre part que les témoignages des IVe-Ve siècles qui font allusion à de l'intensité remontent à une seule et même source, du Ier siècle environ. S'il constate que les quantités vocaliques sont bien conservées, il croit discerner d'autre part de très anciens effets de l'intensité de l'accent. Mais aucun des cas n'est probant. On a déjà écarté le contraste de *discipulus* et de *disciplīna*. L'abrègement des mots ïambiques est tout à fait indépendant de l'accent latin et n'est en rapport qu'avec l'intensité initiale; ce qui est dit p. 127 et suiv. n'indique aucune intervention de l'accent latin. La simplification des géminées dans *farrīna* donnant *farīna* peut s'expliquer par le jeu du rythme : simplification devant une syllabe longue; le rythme du latin étant quantitatif, ceci ne fait aucune difficulté; c'est de même le caractère spécial de l'initiale qui est en jeu là où une consonne simple se gémine, comme dans *parricīda* (p. 203). Quant à la métrique, une chose est sûre : tout le principe de la métrique latine repose sur l'opposition de syllabes longues et de syllabes brèves, et, si l'accent tient une place dans les préoccupations des poètes, — ce qui n'est pas établi, loin de là, — ce ne serait que d'une manière sporadique et sans qu'on puisse voir pourquoi il serait tenu compte de l'accent à certaines places du vers seulement, et dans quelques cas seulement. Si l'on rythme *fa'cilius, tur'pia*, plutôt que *faci'lius, turpi'a*, cela peut tenir à ce que les mots latins avaient leur rythme à eux (qu'on compare la tendance homérique à allonger la première de trois brèves par exemple), et d'ailleurs le rythme *fa'cilius* est en discordance avec la place de l'accent. Les faits invoqués par M. Sommer pour établir un caractère intensif de l'accent latin sont donc tous inopérants, au moins en ce qui concerne la période classique. Au cours de l'histoire du latin, à une date qui ne se laisse pas déterminer, le rythme quantitatif, qui était un héritage de la période indo-européenne, a cessé de dominer; les différences de quantité entre les voyelles se sont éliminées; c'est alors que *ē* et *ĭ*, *ō* et *ŭ* se sont confondus, comme il est arrivé dans presque toutes les langues romanes. A ce moment, l'accent a tendu à

prendre un caractère intensif. Cette évolution était sans doute achevée au IVe siècle ap. J.-C.

Voici encore quelques remarques de détail :

P. 58. L'*i* de *fiber* peut être ancien, tout comme l'*e* de *feber*. Le slave a des représentants de *bĭbrŭ* à côté de *bobrŭ*, et le nom de l'oppidum gaulois de *Bibracte* n'est-il pas dérivé du nom du castor?

P. 97. L'*u* de *parturiō* peut avoir subi l'influence de *partus*. Et l'*e* de *socerī, augeris, ueteris* en face de ἑκυρός, *augur, uetus* a toutes chances d'être ancien. En principe, les voyelles brèves en syllabe ouverte ne conservent pas leur timbre propre à l'intérieur des mots latins ; *ŏ* a donné *ĭ* dans *īlicō* et les cas de ce genre. C'est donc *e* qu'on attend ici a priori. Or, chacun des trois exemples cités a une grande valeur probante et ne se laisse écarter qu'avec une certaine difficulté.

P. 107. Le mot *anas, anatis* ne saurait valoir comme exemple d'assimilation de la seconde syllabe du mot à la première. Dans *anas*, l'*a* de la syllabe finale n'a rien de surprenant : quelle qu'en soit l'explication, un *ă* de syllabe finale est conservé intact dans *genera* et dans *ita*. Quant à *anatis*, l'*a* peut y être dû à l'influence de *anas* : et la forme phonétique est sans doute *anitis*, qui est bien attesté.

P. 195. Les faits positifs qu'on possède, et auxquels rien ne contredit, justifient l'hypothèse de M. Ernout que, à l'initiale, les parlers latins non romains ont *h*, là où le romain a *f*, et *f* là où le romain a *h* ; en falisque, *haba* = rom. *faba* et *foied* = rom. *hodiē*. Jusqu'à preuve du contraire, les faits entrent bien dans cette formule.

P. 202 et suiv. On voit mal pourquoi M. Sommer sépare le cas de *Iuppiter* de celui de *littera* : les conditions où voyelle longue + occlusive simple y a été remplacé par voyelle brève + occlusive géminée sont les mêmes.

P. 227. On enseigne d'ordinaire que *stēlla* repose sur **stēr-lā*, et M. Sommer reproduit cette doctrine. Mais le gotique *stairno* fait plutôt supposer le suffixe *-*nā*- ; comme *l* se retrouve dans arm. *astl* « astre », on peut très bien partir de **stēlnā*. En tout cas, l'hypothèse est à considérer et ne

saurait être écartée a priori. L'*l* de arm. *astł* ne s'explique pas en arménien en partant de i.-e. *r*.

P. 351. C'est d'une manière tout arbitraire que M. Sommer s'appuie sur *trīgintā* pour affirmer que, dans le type *iugă*, il y avait anciennement un *-ā*, comme dans véd. *yugā́*. Le mot qui forme le second élément du juxtaposé *trīgintā* est de type athématique, et, à prendre les choses telles qu'elles sont, l'*-ā* de *trīgintā* indiquerait seulement l'emploi de *-ā* près du type athématique, conformément à ce que l'on observe en slave, en germanique et en ombrien. Dans la flexion usuelle, le grec et le latin n'ont que *-*ə* (représenté par *-ă*) près du type thématique comme près du type athématique ; le slave, le germanique et l'ombrien n'ont que *-ā* dans les deux types ; et, seul, l'indo-iranien oppose *-ā* du type thématique à *-*ə* (indo-iranien *-i*) du type athématique. Il n'y a aucune raison de tenir cette opposition pour ancienne ; car *-*ā*-, dont le degré zéro est *-*ə*-, est un suffixe de collectif, et dans l'original indo-européen de véd. *yugā́*, l'*ā* n'est pas le résultat d'une contraction : dès lors la forme à degré zéro *-ə* est aussi admissible près du type thématique que près du type athématique. Il est impossible que la brève de gr. τά et ζυγά ne soit pas ancienne, et aucune raison a priori n'empêche de la considérer comme ancienne. Tout au contraire, le degré zéro du vocalisme est attendu : la forme qui sert de nominatif-accusatif pluriel neutre est, on le sait, la forme du nominatif-accusatif singulier neutre des thèmes en *-ā*-, à valeur collective ; or, si un vocalisme tel que celui de gr. τέκμωρ se rencontre au nominatif-accusatif singulier neutre, le degré ordinaire dans la forme est le degré zéro de gr. τέκμαρ, βαρύ, skr. *nā́ma*, etc. Si donc le type véd. *yugā́* n'a rien de surprenant, c'est le type gr. ζυγᾰ́, lat. *iugă* qui est le plus conforme à l'usage habituel du nominatif-accusatif singulier neutre.

P. 433. Les accusatifs archaïques *sum*, *sam*, *sōs*, attestés chez Ennius, sont rapprochés du nominatif skr. *sá*, *sā́*, gr. ὁ, ἁ, got. *sa*, *so*. La concordance des emplois et de la valeur n'est pas satisfaisante. C'est plutôt des pronoms anaphoriques véd. *sīm*, zd *hīm*, *hīš*, v. perse *šim*, *šiš* qu'il con-

vient de les rapprocher. Quant à la question de savoir si ces anaphoriques sont à rapprocher des nominatifs skr. *sá*, etc., c'est un problème de la préhistoire de l'indo-européen, et l'intérêt en est médiocre, comme celui de tous les problèmes de cet ordre.

P. 528. M. Sommer repousse absolument l'idée que lat. *sunt* serait à rapprocher du v. sl. *sǫtŭ* et supposerait une forme **-onti* de la désinence de 3e personne du pluriel. A priori, cette alternance n'a rien de surprenant : cette désinence offrait d'une manière sûre l'alternance **-nti* : **-n̥ti*, on ne voit pas pourquoi le degré *o* ne s'y trouverait pas aussi, exactement comme on a au génitif-ablatif singulier : **-es*, **-os* et **-s*. En fait, le vocalisme *e* est attesté par osco-ombr. *sent*, got. *sind*, dor. ἐντι, et le vocalisme *o* par v. sl. *sǫtŭ*, lat. *sunt*. Mais, de même que le slave a **-enti*, dans *jadętŭ* par exemple, à côté de **-onti*, dans *sǫtŭ*, le grec a **-onti*, **-ont* dans le type δεικνύουσι, ἐδείκνυον, à côté de dor. ἐντι, ion. att. εἰσι. Il est arbitraire d'attribuer le type δεικνύουσι, ἐδείκνυον, courant dès l'époque homérique, à la seule influence du participe présent. Il y a concordance en général entre le participe présent et la 3e personne du pluriel primaire et secondaire, et le type δεικνύων s'accorde avec δεικνύουσι, ἐδείκνυον. Il n'est pas plus surprenant de trouver *sent* en osco-ombrien et *sunt* en latin qu'il ne l'est de trouver en latin à la fois *rēgis* et *rēgus*.

Dans l'ensemble, la principale critique à faire à l'exposé serait que les faits sont trop morcelés et que les grandes tendances du développement latin y apparaissent trop peu.

Ch. E. Bennett. — *Syntax of early Latin*. Vol. II. *The cases*. Boston (Allyn and Bacon), 1914, in-8, x-409 p.

Les mérites et les fautes qu'on avait notés dans le premier volume de la *Syntaxe du latin ancien* de M. Bennett se retrouvent dans le second, consacré aux formes casuelles.

Le plan a le défaut, grave pour une syntaxe, de n'offrir qu'une théorie de l'emploi des formes. Or, on n'a pas tout dit des noms, tant s'en faut, quand on a défini l'emploi de chacune des formes casuelles. Pour le syntaxiste, la façon dont les mots se groupent est de première importance. M. Bennett a rencontré ce problème. Mais son plan l'amène à le traiter obliquement, et sans regarder les questions en face. Par exemple, la question importante des phrases verbales à second prédicat nominal du type *ego huius fani sacerdos clueo* ou *quem di diligunt adulescens moritur* est traitée p. 5 à propos du nominatif; et M. Bennett montre que ce n'est pas légitime par le fait qu'il cite au même endroit — sous le titre du nominatif — l'exemple *dixit uos uictores uiuere*. De même, ce n'est pas au chapitre de l'accusatif qu'on s'attend à voir citer le tour *facite cenam mihi ut ebria sit*, comme il arrive p. 222 et suiv.

M. Bennett présente les faits avec un minimum d'explications, et de telle sorte que le lecteur pourrait être induit en erreur sur la portée de ces faits. Par exemple, p. 262, à la fin du chapitre de l'accusatif, une petite subdivision est intitulée : *Accusative instead of Ablative with Comparatives* ; ce titre général surprend. En réalité, on est devant un de ces cas où, placée devant la nécessité d'exprimer sur un même mot deux relations casuelles, la langue a hésité : dans *ancillas secum adduxit plus decem*, il fallait exprimer à la fois le complément direct et le complément du comparatif ; l'auteur a préféré marquer le complément direct. L'auteur revient sur les exemples de cette sorte, p. 296, où, sans donner aucune interprétation, il les énumère, non plus en ce qui concerne l'accusatif seul, mais pour tous les cas, ainsi au nominatif, sur l'inscription des Bacchanales, *homines plous v oinuorsei*. Il y a ici un fait curieux au point de vue psychique, et des explications auraient été utiles.

M. Bennett donne quelques explications historiques. Mais sa grammaire comparée est de seconde main. Il est préoccupé par la malheureuse théorie locale des cas qui a, si inutilement, fait noircir tant de papier. Dans la mesure où la théorie de la valeur originairement locale des formes

casuelles a une valeur et peut comporter une preuve, elle n'a un sens qu'en ce qui concerne le pré-indo-européen, et il n'y a pas à la poser pour le latin. A qui veut expliquer le latin, tout ce qui importe, c'est l'usage des cas en indo-européen commun ; or, il est sûr que, à l'époque indo-européenne, les formes casuelles se comportaient en gros comme elles le font en ancien indo-iranien, en grec classique, en latin, en vieux slave, en lituanien, etc., et que le caractère local était dès lors chose préhistorique pour la plupart des cas. Il faudra que les syntaxistes qui traitent d'une langue indo-européenne historique prennent leur parti de ne plus soulever cette question, sans intérêt pour eux.

Comme presque tous les syntaxistes, M. Bennett abuse des divisions et subdivisions. Tous les emplois du vocatif cités p. 263 et suiv. se rapportent à la notion unique de l'interpellation de quelqu'un, et l'on voit mal ce que signifie la phrase : « The Vocative is not merely the case of address ». La façon dont est divisée et subdivisée la question de l'accusatif complément direct ne répond à aucune réalité, et l'auteur s'embrouille dans ses divisions : il est permis de se demander si, dans *et ius et aequom postulas*, on a un accusatif de l'objet intérieur, comme il est dit p. 196 ; et il est amusant de retrouver p. 201 l'exemple *aequom postulas* dans une autre subdivision.

Le groupement systématique des faits n'est pas assez marqué. Soit, par exemple, le cas dit « ablatif », dont les emplois latins continuent ceux de trois cas indo-européens : ablatif, instrumental et locatif. Ce syncrétisme n'a occasionné à peu près aucune confusion, parce que les circonstances où l'ablatif est employé sans préposition sont telles que, dans un exemple donné et pour un mot donné, il n'y ait pratiquement pas d'ambiguïté. Sans préposition, on n'emploie l' « ablatif » latin que pour indiquer l'instrument, le moyen, la manière. L' « ablatif » latin n'est employé sans préposition pour indiquer le lieu que dans des mots où l'instrumental n'a guère occasion de s'employer et où l'expression du lieu est fréquente : les noms de villes et de petites îles. L'ambiguité qui pourrait intervenir alors —

valeur locative ou valeur ablative — se trouve évitée par le fait que la forme de locatif ancienne est conservée pour ces mots où elle était d'usage courant : *Rōmae, domī, Brundisiī* : dès lors *Rōmā, Brundisiō* ne peuvent avoir que la valeur ablative. Par une étrange erreur, M. Bennett traite des formes spécialement locatives de 3e déclinaison : *rūrī, uesperī, Karthaginī, Sicyonī, Acheruntī* au chapitre de l'ablatif, et non à celui du locatif dont ces formes relèvent : quelle que soit l'origine morphologique de *Karthaginī*, c'est, au point de vue latin, un locatif : et un syntaxiste s'occupant de latin doit partir de là. — Citant chaque fait isolément, M. Bennett manque à en faire ressortir les rapports, qui sont précisément le fait essentiel. — Il omet aussi de noter la différence de sens qui existe entre l'emploi du locatif *Epidaurī* et de l' « ablatif » avec préposition *in Epidauro*, qui existe aussi.

P. 190, il est affirmé et p. 387, il est répété que *humī* est un ancien datif. On l'a souvent affirmé en effet. Mais rien n'est moins évident. Le thème **ghem-* était athématique en indo-européen : si *humī* en est un reste, pourquoi ne serait-ce pas une forme du type de *rūrī*? Et si *humī* se rattache à *humus*, pourquoi ne serait-ce pas une forme comme *domī*? M. Bennett a trop de confiance dans certaines affirmations en l'air de comparatistes.

On le voit, la doctrine existe à peine dans ce livre. Mais le recueil de faits y est précieux. On y trouve une collection d'exemples précis, faciles à utiliser. Et M. Bennett considère très judicieusement les choses, ainsi quand, p. 217, il se refuse à écarter les exemples d'*utor* avec l'accusatif chez Plaute, sous cet unique prétexte que les exemples de *utor* avec l'ablatif sont la majorité ; il n'y a pas de raisonnement plus vicieux que celui qui a conduit tant de syntaxistes à poser des règles absolues, là où les textes leur offrent simplement des majorités d'emplois en un certain sens ; on est allé jusqu'à suspecter — et même à corriger — les textes qui allaient contre ces règles imaginaires. Tout montre que *utor* s'est construit avec l'accusatif ; *abutor* a encore conservé cette construction en ancien latin. — A la condition de

n'y pas chercher une doctrine, qui n'y est pas, l'ouvrage peut rendre et rendre de précieux services.

Studier i modern språkvetenskap utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm. V. Upsal (Almqvist och Wiksell), 1914, in-8, XLIII-252 p. (avec un portrait hors texte).

Ce recueil, qui commence par une nécrologie de Wahlund, comporte un bon nombre d'articles linguistiques intéressants. M. Zachrisson a traité de deux exemples d'influence de la prononciation française sur des noms de lieu anglais et de la prononciation de Shakespeare, M. Geijer de quelques points de syntaxe française, M. Staaf du traitement des suffixes *-abilis* et *-ibilis* en français, M. Reinius des pronoms anglais, M. Berg de la théorie de l'attraction. Le volume se termine par une bibliographie des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois de 1908 à 1912.

On ne peut reprocher à des Suédois d'écrire en suédois. Mais il est permis de se demander si des articles sur la prononciation de Shakespeare ou sur la syntaxe française écrits en suédois trouveront tous les lecteurs qu'ils méritent. Et ceux qui, comme M. Zachrisson, dans l'un de ses articles, et M. Reinius, ont écrit sur de l'anglais en anglais, ou, comme M. Staaf, sur du français en français, ont assurément rendu service à la plupart de leurs confrères.

Studi glottologici italiani, diretti da G. de Gregorio. Volume sesto. Turin (Loescher), 1912, in-8, 178 p.

Ce sixième volume de l'importante collection dirigée par M. G. de Gregorio comprend quatre mémoires, tous relatifs à la dialectologie italienne. Les deux premiers sont, l'un

une étude sur des faits d'étymologie populaire relevés par M. C. Sapienza dans la région de Catane, l'autre une note de trois pages sur l'étymologie de quelques mots émiliens.

La plus grande partie du recueil est occupée par deux mémoires de M. G. de Gregorio lui-même, qui tous deux touchent aux rapports entre les parlers usuels et la langue littéraire italienne. Dans le premier, l'auteur examine le florentin vulgaire comparé à l'italien littéraire ; dans le second, où l'étude du vocabulaire tient une grande place, l'auteur décrit le parler de la ville même de Rome. La formule connue qui définit l'italien littéraire « lingua toscana in bocca romana » suffit pour indiquer l'intérêt de ces deux études et la raison de leur rapprochement.

A. Dauzat. — *Glossaire étymologique du patois de Vinzelles*. Montpellier (*Société des langues romanes*). 1915, in-8, 289 p.

M. Dauzat, qui a déjà décrit la phonétique et la morphologie du patois de Vinzelles (en Basse-Auvergne), a tenu à joindre l'étude du vocabulaire à celles qu'il avait déjà données. Cette étude n'est pas définitive : les sens des mots sont indiqués brièvement, et l'étymologie plus sommairement encore. L'étude du vocabulaire est chose infinie. La seule indication des sens des mots demanderait de nombreuses citations de phrases, des figures explicatives ; il y faudrait un gros dictionnaire. L'étymologie demanderait plus de détails encore : rien n'est compliqué comme l'histoire du vocabulaire ; car chaque groupe de mots, presque chaque mot, a son histoire propre, et l'on ne peut faire l'étymologie d'un mot sans connaître le sort de ce mot lui-même dans tout le domaine où il est conservé et la façon dont s'exprime la notion qu'il représente. M. Dauzat a conscience de ces difficultés et ne prétend pas, à propos du parler d'un petit village auvergnat, faire une œuvre définitive de romanisme. Mais, si l'on avait pour beaucoup de villages français des

glossaires de ce genre, avec détermination précise de la forme phonétique des mots et de leurs sens, et avec une indication qui oriente sur l'étymologie, l'étude du vocabulaire français en recevrait une impulsion heureuse. Il est à souhaiter que l'exemple de M. Dauzat soit suivi.

M. Dauzat s'est préoccupé particulièrement des mots proprement locaux qui n'ont survécu que dans le parler des vieillards ou dans des noms de lieux, des locutions. Il a affecté d'un signe spécial ces mots en voie de disparition. Mais cette manière de faire est un peu sommaire ; et il y a inconvénient à essayer de présenter, comme le fait M. Dauzat, avec des données d'aujourd'hui, un aspect archaïque du parler, celui de la langue parlée il y a trente ou quarante ans par la *moyenne* des habitants de la localité. Il importe, en matière de description linguistique, de séparer le plus rigoureusement possible ce qui est description de ce qui est interprétation.

On n'examinera pas ici le détail du livre. Hors du domaine français, M. Dauzat n'a pas toujours une information précise : ainsi dans son n° 4914, il parle d'une « racine » germanique *waman-*; il n'y a pas de pareille racine, et le *mot* germanique en question est notoirement de la forme got. *wamba*, anglais *womb*.

J. M. Dihigo. — *El habla popular al traver de la literatura cubana. Estudio sobre su transformacion.* La Havane (*Revista de la Facultad de Letras*), 1915, in-8, 63 p.

Il est très intéressant d'examiner les formes de l'espagnol dans les anciens domaines coloniaux de l'Espagne en Amérique ; cela permet, d'une part, de déterminer l'origine dialectale de ces parlers en Espagne, et, de l'autre, de suivre leur évolution qui est, à bien des égards, curieuse. C'est une étude de ce genre que notre confrère, M. J. M. Dihigo, a eu l'heureuse idée de faire pour Cuba. La forme *denguno,*

de *ninguno,* est citée deux fois, p. 29 et p. 42; la seconde fois aurait suffi. Et c'est aussi au chapitre de la dissimilation — ou mieux dans un chapitre spécial de la différenciation — qu'il aurait fallu citer *cormigo, colmigo,* de *conmigo,* et non p. 29 et suiv., sous *n.*

G. Dottin. — *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique.* 2e édition revue et augmentée. Paris (Champion), 1915, in-8, xvi-524 p.

L'ouvrage de M. Dottin, riche de renseignements précis et bien contrôlés et où l'on trouve à peu près tous les faits positifs que l'on possède sur l'histoire ancienne des Celtes, répond à un besoin; à la première édition de 1906 en succède une nouvelle, très augmentée (l'ouvrage est passé de 407 pages à 524), mise à jour avec le soin que l'auteur met à ses travaux et corrigée sur nombre de points. L'ouvrage a du reste conservé son caractère, et l'auteur n'a pas modifié ses manières de voir dans l'ensemble. Au point de vue extérieur, l'ouvrage aurait beaucoup gagné à recevoir des figures : faute de textes indigènes anciens, l'archéologie tient une grande place dans l'étude des Celtes, et une reproduction sommaire d'un assez grand nombre de monuments serait indispensable pour donner des idées nettes au lecteur sans l'obliger à recourir à d'autres ouvrages. Quant au texte, il est caractérisé, on le sait, par une extrême réserve de l'auteur. M. Dottin se méfie de toutes les constructions de l'esprit, et, comme on ne possède sur les anciens Celtes que des données très fragmentaires, son exposé se borne à une mosaïque de fragments, nécessairement disparates. C'est ce qui fait à la fois le mérite et le défaut du livre : c'est une collection de faits, non une histoire ou un essai de tableau de ce qu'ont été les Celtes. Mais l'exposé gagne en objectivité rigoureuse ce qu'il perd en intérêt et en clarté.

Il semble cependant qu'il serait souvent possible, sans dépasser ce qui est démontré, de présenter les faits d'une manière plus systématique et qui, par suite, agirait plus sur le lecteur et lui laisserait des idées plus nettes.

Par exemple, l'unité italo-celtique est présentée incidemment, p. 26, sous une forme dubitative : puis p. 126, à un endroit où on ne l'attend pas du tout, la démonstration de l'unité italo-celtique a été insérée (elle n'était pas dans la première édition), mais de manière à rompre la suite d'un développement. Ainsi présentées, les choses ne peuvent faire aucune impression : du reste le mot « italo-celtique » ne figure pas à l'index, et ceux qui consulteront le livre ne sauront où trouver le développement relatif à la question. Si vraiment les données linguistiques prouvent qu'il y a eu une période où les futurs parlers italiques et celtiques ont été uns, c'est une maîtresse pièce de l'histoire des Celtes. On ne peut dire cela en passant : c'est le point de départ de toute la préhistoire des Celtes. Cette unité une fois admise, il est permis de se demander si le celtique n'aurait pas une parenté spéciale avec l'osco-ombrien ; on peut démontrer qu'il n'en est rien : mais encore faut-il en fournir la preuve ; car le traitement des gutturales suggère au premier abord l'idée de cette parenté spéciale. En montrant que la concordance du celtique et de l'osco-ombrien dans le traitement de $*g^w$ ne prouve rien, on établirait du même coup que la concordance du gaulois et du brittonique dans le traitement de $*k^w$ n'établit pas une parenté particulière de ces deux dialectes celtiques.

Assez souvent la prudence de l'auteur aboutit à ceci que des choses certaines sont présentées sous une forme floue et comme si l'on en pouvait douter. Ainsi, p. 86, le mot latin *carrus* est donné comme un mot qui « s'explique assez facilement par les langues celtiques » ; il est ajouté que les formes du mot attestées en celtique peuvent s'expliquer par des emprunts au latin. Or, d'une part, le traitement *ar* de $r̥$ dans *carrus* est un traitement celtique, étranger au latin, et, d'autre part, ce mot fait partie de tout un groupe de mots relatifs aux voitures que le latin a empruntés au gaulois,

ce qui n'exclut naturellement pas que les langues celtiques aient réemprunté par la suite ce mot au latin. Il est difficile de trouver emprunt mieux établi; et M. Dottin ne doute probablement pas. Mais ses habitudes d'exposé dubitatif l'emportent, et le lecteur incompétent qui voit un linguiste présenter le fait avec tant de réserve ne pourra que se défier d'une donnée qu'on lui présente d'une manière si peu affirmative.

Quelquefois pourtant l'auteur paraît trop affirmatif. P. 158, M. Dottin enseigne que les deux rameaux du celtique, le gaélique et le brittonique, sont si profondément distincts qu'ils ont dû être séparés pendant de longs siècles. Cette séparation est réelle, et les longs siècles aussi. Mais elle ne date pas nécessairement de la période préhistorique. Les différences, en effet très considérables, qui séparent le gaélique et le brittonique sont toutes secondaires et consistent en manières différentes d'altérer le type celtique commun. Il serait bien malaisé d'en trouver une qui atteste une différence notable antérieure au IIIe siècle av. J.-C., et, par suite, il n'y a rien à en conclure pour les anciennes invasions celtiques et pour l'ancien empire celtique.

P. 89 et suiv. et p. 122 et suiv., où il est traité des mots que le celtique a fournis au latin et aux langues romanes, il aurait été bon de faire un départ entre ceux de ces mots qui ont pénétré dans l'ensemble du latin et ceux qui se trouvent seulement sur l'ancien domaine gaulois. Les premiers établissent une influence de civilisation des Gaulois sur le monde romain ; cette influence est limitée à certains objets, mais elle est réelle ; par exemple un mot comme **barka* (donné à tort sous la forme *barga*) « barque » se trouve en Italie et dans la péninsule hispanique. Il en est tout autrement d'un mot comme *rica* (fr. *raie*, prov. *rega*), qui est strictement propre au gallo-roman ; un mot de ce genre, qui est un mot technique, est une survivance du vocabulaire gaulois sur sol gaulois. Un terme d'agriculture purement gallo-roman tel que *olca* (fr. *ouche*, prov. *olca*) ne peut être mis sur le même plan qu'un mot roman tel que *cammīnus* (it. *cammino*, etc.).

Parmi les noms propres étudiés p. 103 et suiv., il y aurait à distinguer entre les noms de personnes, les noms de lieux et les noms de peuples. L'observation que les noms propres du vieux celtique sont conformes au type indo-européen n'est établie qu'en ce qui concerne les noms de personnes. Même pour ceux-ci, le type skr. *Çruta-karman-*, gr. Κλυτο-σθένης est relativement peu représenté : des noms comme *Catu-rix* ou *Esu-genos* sont déjà d'un type assez différent.

P. 82, on ne voit pas ce que vient faire le mot irl. *guide* « prière », cité à côté de *guth* « voix » et du nom gaulois de *gutuater*.

P. 186, le texte de Strabon n'est pas obscur ; il indique pour les Gaulois le fait courant chez les demi-civilisés, que les femmes sont chargées des travaux agricoles. Tout ce que l'on sait des anciens Gaulois montre que, à côté de particularités qui dénoncent une technique assez avancée, ils avaient des pratiques de demi-civilisés.

P. 303, le mot i.-e. **deiwos* appartient à une racine **dei-* (cf. v. sl. *dĭnĭ*, etc.), et non à une racine **diw-*, qui ne serait pas conforme au type indo-européen.

Alberta J. Portengen. — *De oudgermaansche dichtertaal in haar ethnologisch verband*. Leiden (imprimerie van Nifterik), 1915, in-8, VIII-211 p.

Cette dissertation se rattache avant tout à l'enseignement de M. Uhlenbeck. Comme le travail d'un autre disciple de M. Uhlenbeck, M. J. P.-B. de Josselin de Jong, elle est remarquable par le souci d'éclairer les faits linguistiques au moyen de l'ethnologie et de la comparaison de langues de familles diverses. L'auteur a une lecture très variée et très étendue, et sa recherche est conduite avec logique ; ses résultats, qui semblent décisifs, sont exposés avec clarté.

Les anciens poètes germaniques, en particulier scandinaves et anglo-saxons, ont un vocabulaire en notable partie différent du vocabulaire courant. Ils usent de termes poé-

tiques et de composés, de *heiti* et de *kenningar*, suivant les dénominations norroises; c'est ce que les Grecs nomment des γλῶτται et des composés. De ces termes poétiques, l'auteur rapproche des procédés sanskrits et indonésiens tout pareils, et elle aurait pu rapprocher aussi des procédés grecs, par exemple. Puis elle rappelle les « tabous » linguistiques et montre, en se servant largement des vues exposées par MM. Lévy-Bruhl, Durkheim, Mauss et Hubert, comment les interdictions de vocabulaires se rattachent aux conceptions générales des demi-civilisés. Ces rapprochements conduisent à la conclusion que les termes « poétiques » des anciennes langues germaniques procèdent en principe de conceptions analogues, ce qui en effet ne paraît pas douteux. Les faits grecs, dont l'auteur ne parle guère, s'expliqueraient de la même façon.

Ce travail très suggestif devra être lu par tous ceux qui s'intéressent aux langues spéciales et aux questions de vocabulaire — deux choses qui ne sauraient être séparées.

H. Falk. — *Altnordische Waffenkunde*. Kristiania (Dybwad), 1914, in-8, vii-211 p. (*Videnskabsselskapets Skrifter*. II. Hist.-Filos. Kl., 1914, n° 6).

M. Falk donne ici un pendant à son *Altnordisches Seewesen*, que l'on connaît déjà. S'appuyant surtout sur les textes et les éclairant par l'archéologie, M. Falk décrit dans ce grand mémoire toutes les armes dont il est question dans les anciens textes scandinaves. Son objet principal est de définir, dans la mesure du possible, chacune des armes dont il a relevé le nom. L'étymologie n'est pas absente du livre ; mais elle n'y tient qu'une place secondaire. Le travail est d'ordre lexicographique, au sens le plus élevé du terme ; et c'est un modèle d'étude des mots éclairés par l'étude des choses.

H. Schulz. — *Deutsches Fremdwörterbuch*, I. Strasbourg (Trübner), 1913, in-8, xxiii-416-ii p.

Ce volume forme la première moitié d'un lexique des mots empruntés de l'allemand moderne. L'auteur a justement négligé les emprunts du germanique commun *Esel* ou *Kessel*, ou même *Kaiser*. Mais il expose en détail l'histoire des emprunts modernes, et ses relevés sont d'un grand intérêt pour l'histoire du vocabulaire, qui se confond ici avec l'histoire de la civilisation. On voit comment l'allemand moderne a emprunté beaucoup au latin et aux langues romanes de civilisation, presque rien au slave. La part du slave, qui est minime, a été encore diminuée par des négligences de l'auteur, qui signale bien *Kalesche*, mais, qui, tout en mentionnant *Droschke* sous *Fiaker*, n'a pas fait pour ce mot un article à part. Il est d'ailleurs curieux qu'un mot d'origine slave comme *Krawatte* soit venu à l'allemand par le français et sous forme française.

Kul'bakin. — *Serbskij jazyk. I. Fonetika i morfologia serbskovo jazyka.* Khar'kov (Zil'berberg), 1915, in-8, viii-84 p. et 1 carte.

Leskien. — *Grammatik der serbo-croatischen Sprache.* I. *Lautlehre, Stammbildung, Formenlehre.* Heidelberg (Winter), 1914, in-8, xlvi-588 p. (*Sammlung slavischer Lehr- und Handbücher*, I, 4).

Ces deux ouvrages, l'un assez sommaire, l'autre très développé, sont les bienvenus : à un moment où les Serbes attirent l'attention de tous par leurs exploits et où les cruelles épreuves qu'ils subissent les trempent pour un glorieux avenir et créent leur unité nationale, on sera heureux de trouver résumé l'état actuel des connaissances sur leur

langue. Cette langue offre du reste, on le sait, un intérêt de premier ordre au point de vue littéraire comme au point de vue linguistique.

Ces deux grammaires sont avant tout descriptives. Elles sont en même temps historiques. Mais ni l'une ni l'autre ne prétend donner un aperçu complet de l'histoire de la langue serbe. Slavistes généraux tous les deux, M. Leskien, l'illustre maître de Leipzig, et M. Kul'bakin, dont on connaît l'activité infatigable et la rigoureuse méthode, ne sont pas uniquement des serbisants, et ils ne pouvaient entreprendre de dépouiller et de critiquer tous les anciens textes serbes, dont l'étude linguistique n'a encore été préparée que par très peu de recherches de détail. Et, d'autre part, bien qu'il existe déjà des descriptions complètes et précises de divers parlers, la dialectologie serbe n'est pas faite : quand le calme sera revenu, il est à espérer qu'on pourra entreprendre sur les parlers serbo-croates une grande enquête dialectale sous la forme cartographique qui rend les choses si claires et si saisissantes ; nulle part les études de géographie linguistique n'offriraient plus d'intérêt, surtout si l'on peut les poursuivre sur le domaine où les parlers serbes confinent aux parlers slovènes et bulgares, sans qu'on puisse nulle part tracer de limites précises. Une commune nécessité a obligé M. Leskien et M. Kul'bakin à exposer la langue littéraire serbo-croate, fixée au XIXe siècle, en l'éclairant au moyen d'indications historiques, sans essayer un exposé complet de l'histoire de la langue, dont le temps n'est pas venu, et que l'examen complet des anciens documents joint à la comparaison de tous les parlers actuels permettra de faire un jour.

Peut-être est-il permis de penser cependant que l'exposé, ample et clair, de M. Leskien aurait pu, même dans l'état actuel des connaissances, être aisément un peu moins statique, un peu plus historique. Le domaine actuellement occupé par le serbo-croate est délimité avec prudence ; mais rien n'est dit des circonstances historiques auxquelles est dû ce domaine, rien des événements qui ont divisé les populations de langue serbe, rien des faits de civilisation d'où résulte que le serbe est bien moins influencé que le russe par

exemple par la langue écrite, rien des actions étrangères qui ont pu avoir lieu. L'exposé n'est que linguistique, et l'on n'entrevoit pas comment les faits linguistiques ont pu évoluer. M. Leskien est un philologue et un grammairien, non un historien, et il est demeuré fidèle à sa méthode philologique sûre, mais un peu trop étroite pour laisser même entrevoir l'explication réelle des choses. Pour bref qu'il soit, M. Kul'bakin, plus jeune, dit plus à cet égard.

Les deux auteurs ont du reste le défaut commun de ne guère ramener à leurs conditions essentielles, à leurs causes profondes les faits qu'ils exposent. On sait, par exemple, que *ž* passe sporadiquement à *r* en serbe. Ni chez M. Leskien, ni chez M. Kul'bakin, qui se bornent à indiquer les faits, la raison de cette anomalie n'est donnée, bien qu'elle soit assez claire. Les cas où *ž* passe à serbe *r* sont de ceux où *ž* se trouve en position intervocalique et était faiblement articulé ; alors l'influence des voyelles environnantes a agi et la sifflante *ž* est devenue une sonante : c'est une sorte de fait de vocalisation. C'est donc dans des mots accessoires que le fait se produit : la particule *-že* est régulièrement devenue *-re*, ainsi *ježe* a passé à *jere, jèr* : une forme de verbe quasi auxiliaire comme *možēš* « tu peux » a passé à *mörēš* ; tout au plus observe-t-on le passage de *ž* à *r* au contact d'un préverbe et d'un verbe, dans *dòrenēm*, de **doženēm*. P. 97, § 174, 1, M. Leskien se borne à signaler des réductions comme celles de *käko* en *käo*, de *čòvjek* en *čòek*, sans dire qu'il s'agit de mots accessoires. Les mots accessoires sont sujets ainsi, on le sait, à des accidents particuliers, et qui n'infirment en rien — au contraire — le grand principe de la constance des correspondances phonétiques, que M. Leskien a tant fait pour établir. P. 391, M. Leskien marque sa surprise de la chute de *d* dans le type s. *jedànaest* « onze », *dvanàest* « douze », etc. ; la position intervocalique et l'action dissimilatrice des dentales voisines ont exercé une action qu'elles n'auraient pas exercé à l'intérieur d'un mot un et principal. En russe, c'est la voyelle de *desęt-* qui a été atteinte, et l'on a *dvènadcát'* ; de même en polonais, *dwanaś-cie* ; mais là aussi, il y a eu des réductions caractéristiques.

Le souci de n'être pas dogmatique et de se tenir étroitement aux faits a empêché M. Leskien de donner de l'accentuation serbe un exposé aussi systématique qu'il aurait été possible de le faire avec les faits actuellement connus. Le chapitre est long — plus de cent pages —, mais une grande partie est consacrée à de pures indications sur des places d'accent, qui auraient plutôt leur place au chapitre de la formation des mots, et la théorie proprement dite de l'accent n'est pas développée. Dès l'abord, on est choqué de quelques détails : les langues slaves formeraient deux groupes, l'un à accent fixe, l'autre à accent mobile ; mais il n'y a pas de groupe à accent fixe ; il y a en fait un accent à place fixe dans presque tout le groupe occidental, mais le désaccord entre le polonais, d'une part, le tchèque et le sorabe, de l'autre, montre que ces dialectes occidentaux ont fixé indépendamment la place de l'accent ; le kašub et le slovince prouvent du reste que, même sur le domaine occidental, l'accent a eu aussi des déplacements, et l'on sait que le vocalisme tchèque et le vocalisme polonais fournissent des traces de l'ancienne mobilité de l'accent. Il y aurait eu intérêt à affirmer dès l'abord l'existence d'un accent slave mobile, avec des différences d'intonation. Il convient bien entendu de n'être pas dogmatique sur la question là où aucune certitude n'est obtenue. Mais là où, comme en ce qui concerne le principe de la mobilité d'accent en slave, les choses sont rigoureusement établies et où il n'y a place pour aucun doute, seul un exposé dogmatique, partant de principes nets, permet un exposé vraiment clair et satisfaisant pour l'esprit. Quand, au § 825, M. Leskien donne la différence de quantité dans les infinitifs *trésti* et *prȇsti* comme une conséquence de la place de l'accent, alors que, tout au contraire, c'est la différence d'intonation radicale qui est cause de la différence de place de l'accent, les choses sont présentées à l'inverse de ce qui s'est passé en réalité, et, par suite, de manière à donner des idées fausses aux lecteurs. — Plus bref, l'exposé de M. Kul'bakin y gagne d'être nécessairement plus systématique, ce qui est un grand avantage. On regrettera cependant que l'auteur ait laissé croire que les intonations

serbes continuent des intonations indo-européennes ; il y aurait beaucoup à dire sur ce point : on ne connaît sûrement des intonations indo-européennes qu'en syllabe finale, c'est-à-dire là précisément où le serbe n'a plus aucune intonation. Et il est risqué d'attribuer au slave commun, comme il est fait p. 25, des innovations qui peuvent résulter de développements parallèles et indépendants de divers dialectes, ainsi l'abrègement de toutes les anciennes longues en syllabe finale ou l'abrègement des voyelles dans les syllabes qui précèdent la prétonique.

P. 71. M. Kul'bakin admet que les formes sans *-t* final à la 3ᵉ personne du singulier et du pluriel reposent, au moins indirectement sur d'anciennes formes à simple désinence i.-e *-t*. M. Leskien, p. 529, émet une opinion analogue. Mais la quantité longue de la finale dans *plètē*, *plètū* montre bien que ces formes ont subi la perte d'un jer final. La chute d'un *-t* peut s'expliquer, comme on a essayé de le faire ailleurs.

Il semble que l'un et l'autre auteurs auraient pu mettre en plus grande évidence les principes directeurs du développement du serbe. Le grand changement qui domine tout dans la phonétique du serbe, c'est que la distinction des consonnes dures et des consonnes molles, ou, ce qui revient au même, la yodisation des voyelles prépalatales, a entièrement disparu. Dès lors l'ancienne distinction de *ł* et *l* s'est éliminée, tandis que *l* mouillée subsistait et s'opposait à *l* qui représente à la fois *l* et *ł* du slave commun. Le serbe a des représentants de *ł* vélaire ; mais il s'agit toujours de *l* devenu *ł* en syllabe fermée, et ce *ł* ne s'est pas maintenu en serbe ; il y a toujours eu passage à *u* ou à *o*, suivant les cas. Ces grands faits d'ensemble ne sont mis en relief ni par M. Leskien ni par M. Kul'bakin. Tous deux ont une répulsion pour ce qui pourrait sembler trop systématique.

L'exposé de M. Leskien fait une grande place à la formation des noms. M. Leskien a classé les faits, non d'après la forme du suffixe, mais d'après le sens. Ce plan aurait l'avantage de mettre en relief les nuances de sens des divers suffixes ; mais, par un parti pris assez singulier, l'auteur a justement

évité les discussions de ce genre. Ce plan, séduisant au premier abord, offre de sérieux inconvénients, comme tous les exposés qui partent du sens et non de la forme. Il est évident qu'un suffixe est défini par la forme et par le sens tout à la fois et qu'un même groupe phonique, pourvu de deux valeurs distinctes, constitue deux suffixes distincts. Qui ne tient pas compte de ce principe évident commet une faute grave. Mais, ceci reconnu, il n'est pas moins clair que, en partant du sens, on sépare des choses qui vont naturellement ensemble : ainsi le *-lo* désignant un agent, par exemple dans *bäjalo* « enchanteur » (§ 371) n'est pas différent du suffixe d'instruments *-lo* (§ 378); en séparant les deux groupes, on fait perdre le sentiment de l'origine de *-lo*, qui explique la valeur propre de mots comme *bäjalo*. Il y a au fond unité parfaite de formation dans tous les anciens mots en *-ĭcĭ*, serbe *-ac*, et il n'est pas légitime de séparer les types *bjȅgac* (§ 357), *Biògradac* (§ 390), *brȁtinac* (§ 393). M. Leskien a été conduit d'ailleurs à faire des accrocs à son plan, par exemple § 413. Si, au lieu d'être presque purement descriptif, l'exposé de M. Leskien était historique, le plan deviendrait inadmissible tout à fait : tel qu'il est, il a l'inconvénient de dissimuler les développements historiques.

Au § 775 (p. 481), M. Leskien affirme de nouveau la doctrine, à laquelle il est inébranlablement fidèle, que les formes verbales dites « itératives » auraient désigné originairement l'action répétée. Il convient de redire que cette doctrine ne repose sur aucun fait certain. Si elle était correcte, de nombreux verbes imperfectifs des textes anciens seraient pourvus de formes « itératives » : or, ceci n'arrive pour ainsi dire jamais. Sans doute, les imperfectifs dits itératifs expriment assez souvent l'action répétée ; mais ceci s'explique toujours aisément par le sens des verbes et par les circonstances ; et l'action répétée est souvent exprimée par des imperfectifs non « itératifs ». Et d'autre part, des imperfectifs essentiellement duratifs, mais nullement itératifs, demeurent imperfectifs à date ancienne, malgré l'addition d'un préverbe, ainsi des présents comme *jemljǫ* ou *ležǫ*.

On a insisté ici sur les critiques. Mais il convient de remercier avant tout les auteurs d'avoir donné des instruments de travail qui facilitent beaucoup l'étude du serbo-croate, et d'avoir préparé l'exposé définitif de l'histoire de la langue serbe, qui se fera plus tard.

Język polski i jego historya, z uwzględnieniem innych języków na ziemiach polskich. Partie I. xviii-422 p. — Partie II. 548 p. et une carte. in-8°. Cracovie (Académie des sciences; en dépôt chez Gebethner), 1915 (*Encyclopedya polska*, vol. II et III).

Cette histoire de la langue polonaise forme les volumes II et III d'une grande encyclopédie des choses polonaises, publiée par l'Académie de Cracovie, et dont le premier volume est consacré à une description physique de la Pologne et des Polonais, et le quatrième aux commencements de la civilisation slave (je n'ai pas vu ces deux derniers volumes). C'est une œuvre collective à laquelle ont pris part, avec le groupe des linguistes de Cracovie, MM. Rozwadowski, Łoś, Nitsch, Benni, Ułaszyn; quelques autres linguistes qui s'occupent du polonais : MM. Baudouin de Courtenay, Brückner, Kryński, et, en outre, divers savants qui ont traité des sujets accessoires.

Le plan de ce grand ouvrage, dû sans doute à M. Rozwadowski, est remarquablement large et bien conçu. Toutes les questions relatives à l'histoire de la langue polonaise y ont trouvé place, et en outre il a été donné des aperçus des langues, assez nombreuses, qui se trouvent sur sol polonais ou à côté du polonais : lituanien, dialectes russes, jüdisch, tatar, tsigane, etc. L'argot même n'est pas oublié. La question du vocabulaire n'est traitée qu'à deux points de vue : formation des mots (bien étudiée par M. Ułaszyn) et emprunts aux langues étrangères (par M. Brückner). Peut-être est-il à regretter que l'ensemble de la question du

vocabulaire n'ait pas été posé, et qu'on n'ait pas marqué, d'une part, comment se comporte le vocabulaire polonais par rapport à celui des autres langues slaves et en particulier des dialectes slaves occidentaux, et, d'autre part, comment s'est développé le vocabulaire polonais chronologiquement. Une autre lacune, assez regrettable, du plan concerne l'influence du polonais sur les langues voisines : il est toujours intéressant de voir comment, et à quelles époques, par quels moyens une langue a agi au dehors ; cela fait partie de son histoire. Il importe de signaler ces lacunes du plan, parce que le plan de cette histoire peut vraiment servir de modèle à tout ouvrage analogue.

Cette histoire du polonais a les avantages et les inconvénients des ouvrages ainsi faits en collaboration, et dont les parties ont été distribuées à divers savants, travaillant isolément. Chaque partie est faite avec compétence. Mais il n'y a pas d'unité de pensée, pas de pénétration réciproque des exposés. Le lecteur ne recueille aucune impression d'ensemble, moins encore une doctrine générale. De plus, des exposés se trouvent morcelés ; ainsi l'histoire de la prononciation et de la morphologie est séparée des faits dialectaux, qui forment l'objet d'un chapitre à part ; cette séparation obscurcit à la fois les deux exposés, celui du polonais littéraire et celui des dialectes. Heureusement, la plupart des parties essentielles ont été traitées par le petit groupe des linguistes de Cracovie, si bien que, pour l'essentiel, l'ouvrage a une certaine unité de forme et une certaine unité de doctrine.

On ne saurait entrer ici dans le détail des nombreux exposés qui constituent cette histoire. Il suffira de les énumérer en en signalant particulièrement quelques-uns.

Premier volume :

M. Łoś a indiqué les sources de l'histoire du polonais.

M. Rozwadowski indique, avec beaucoup de largeur et une information étendue, les rapports entre le polonais et les autres langues. C'est dans ce chapitre qu'est marqué — surtout d'après les faits phonétiques — le rapport du polonais avec les autres dialectes slaves occidentaux ; dans le

reste du livre, les choses sont un peu trop présentées au point de vue général du slave ou au point de vue particulier du polonais, et l'on n'aperçoit en général pas assez que le polonais est une partie d'un groupe très défini de parlers slaves, le groupe occidental.

M. Brückner a fait l'histoire de la langue littéraire et étudié les influences étrangères sur le polonais.

L'étude de M. Baudouin de Courtenay intitulée « Caractéristique psychologique de la langue polonaise » est un véritable précis de linguistique générale appliquée au polonais. Elle est très personnelle.

M. Benni a décrit avec précision la prononciation polonaise, et M. Brückner la graphie et l'orthographe.

M. Rozwadowski a fait la théorie complète du développement phonétique du polonais, en partant du slave commun. Il a su mettre en évidence les grandes questions et montrer le principe des changements. Son exposé, généralement lumineux, donne au lecteur des idées générales et l'orientera précisément comme il convient dans un ouvrage de ce genre.

Second volume :

Les procédés de formation des mots sont étudiés assez brièvement par M. Ułaszyn. Après de bonnes observations générales, les suffixes sont simplement énumérés, d'après leur emploi. Presque pas d'historique.

Le chapitre des formes grammaticales, beaucoup trop court, a été confié à M. Kryn'ski qui s'est borné à résumer sa grammaire bien connue. Les indications historiques sont insuffisantes ; ainsi, sur la remarquable extension de la désinence *-m* dans les 1[res] personnes du singulier, il n'est donné aucune indication chronologique, p. 88 ; même vague en ce qui concerne les 1[res] personnes du pluriel en *-my*.

En revanche, M. Łos' a fait un exposé vraiment personnel et ample de l'emploi des formes grammaticales et de la structure de la phrase. Nombreuses indications historiques.

M. Rowin'sky indique en quelques pages les principes de la métrique polonaise.

L'une des parties les plus neuves de l'ouvrage, et assurément l'une de celles qui rendront le plus de services, est

le chapitre sur les parlers polonais, qu'a écrit avec une remarquable compétence M. Nitsch. C'est là qu'est décrit le kachoub. Le chapitre du développement phonétique et celui du développement morphologique trouvent ici leurs compléments essentiels. Une carte et deux croquis, malheureusement un peu confus, accompagnent ce chapitre; il est à regretter que l'exposé de chaque question n'ait pas été pourvu d'une carte particulière, et qu'une carte d'ensemble, à plus grande échelle, n'ait pas donné un aperçu général des faits; telles qu'elles sont, ces cartes montrent comment chacun des faits a ses limites propres, et qu'il n'est pas possible de parler en Pologne de dialectes définis. — Le vocabulaire, qui est chose importante pour définir les parlers, occupe peu de place dans cet exposé de la dialectologie polonaise; il y est surtout question de phonétique et de morphologie (au sens strict).

Plus de cent vingt pages sont attribuées aux langues qui sont en contact avec le polonais, et qui ont été traitées, le russe par M. Ptaszycki, les langues baltiques par M. Rozwadowski, les parlers allemands sur sol polonais par M. Kleczkowski, le judéo-allemand en Pologne par M. Willer, l'hébreu en Pologne par M. M. Schorr, le tatare par M. Łoś, le live et l'esthonien par M. Ojansuu, le roumain par M. Wędkiewicz, l'arménien par M. Gawroński, le tsigane par MM. Estreicher et Rozwadowski, les langues secrètes (argot, etc.) par M. Ułaszyn.

Un index renvoie aux mots polonais étudiés.

Il n'y a pas de bibliographie générale: chacun des chapitres est accompagné d'indications bibliographiques, abondantes dans quelques-uns, beaucoup trop sommaires dans d'autres, notamment dans l'exposé de la morphologie de M. Kryński.

On serait heureux d'avoir de grands exposés analogues pour chacune des principales langues slaves. Les auteurs ont rendu un grand service et à leur malheureuse nation et à tous les slavistes.

A. D. Rudnev. — *Xori-burjatskij govor. Opyt izslêdovanija, teksty, perevod i primêčanija*. Petrograd, 1913-1914, trois fascicules paginés, le premier 10 (au bas des pages)-CXX p., le second 129 p., le troisième de 01 à 0137[1].

L'éminent mongolisant qu'est M. Rudnev apporte une précieuse collection de données sur un parler bouriate. Le premier fascicule comprend une description de la prononciation et de la grammaire; le second des textes (accompagnés de la notation de l'air sur lequel se chantent quelques chansons) en notation phonétique précise; le troisième la traduction des textes, avec des remarques. On est ici devant une description complète, précise et détaillée, venant d'un mongolisant éprouvé et d'un linguiste qui a observé sur place; il est superflu d'en marquer l'importance.

H. Gaden. — *Le poular, dialecte peul du Fouta sénégalais*. Tome second : *Lexique poular-français*. Paris (Leroux), 1914. in-8, XI-263 p. (Collection de la *Revue du Monde musulman*).

Ce lexique complète la remarquable description que M. Gaden a faite du poular. Ce n'est pas un simple vocabulaire. M. Gaden a groupé ensemble les mots appartenant à un même radical. Il a donné des indications précises et détaillées sur le sens de beaucoup de mots et a complété ces indications par des phrases. Fait avec un informateur indigène lettré, ce dictionnaire fournit pour l'étude du poular une base de travail bien supérieure à ce que l'on possède pour la plupart des langues de la région soudanaise et pourra, dans une large mesure, servir de modèle à ceux qui entreprendront des travaux analogues.

---

1. Le fascicule I est daté de Petrograd, 1913-1914; les fascicules II et III, de 1913 et 1913-1914, de S. Petersburg.

R. Brandstetter. — *Die Lauterscheinungen in den Indonesischen Sprachen.* Lucerne (Haag), 1915, in-8. 99 p. (*R. Brandstetters Monographien zur Indonesischen Sprachforschung*, XII).

L'objet de M. Brandstetter n'a été ni de faire la théorie phonétique de l'indonésien commun, ni d'exposer comment de l'indonésien commun on est passé aux langues indonésiennes actuelles, bien que, en fait, une bonne part des questions qui se posent à ces deux points de vue soient touchées dans sa brochure. Il a voulu donner un aperçu des types de développement phonétique qu'on observe dans les langues indonésiennes et montrer que ces types s'accordent assez exactement avec ceux que l'on connaît dans les langues indo-européennes, et il a entièrement réussi à le faire. Cette démonstration a une importance pour la linguistique générale : il se trouve encore des linguistes pour croire que les diverses familles de langues représenteraient des types de développement profondément différents.

Sans doute, chaque langue a ses caractéristiques propres, et phonétiques et morphologiques, et ces caractéristiques conditionnent le développement ultérieur. On regrettera même que M. Brandstetter n'ait pas mis plus en évidence les traits originaux de l'indonésien : ce qui importe, c'est de montrer comment, à travers les particularités de chaque langue, se manifestent des tendances générales de développement communes à toutes les langues. Mais, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la période d'unité initiale de chaque groupe, les particularités propres à cette forme initiale tendent à s'effacer et ont de moins en moins d'influence sur la suite du développement.

La « loi des sonores », dont il est traité p. 45 et suiv., et qui ne concerne d'ailleurs pas l'ensemble des langues indonésiennes, traduit la situation spéciale des consonnes intervocaliques et aurait été traitée avec avantage au chapitre suivant, relatif aux diverses positions des phonèmes dans les mots.

Sur la nature de l'accent, M. Brandstetter se borne à donner des renvois à quelques descriptions de dialectes,

Il en résulte clairement que l'accent de la plupart des langues indonésiennes n'est pas un accent d'intensité du type germanique : ce n'est pas surprenant, car l'accent d'intensité du type germanique ne paraît pas être le type d'accent le plus courant en général, tant s'en faut. Il suffit d'ailleurs de voir comment sont traités les mots indonésiens dans l'ensemble des groupes pour s'apercevoir qu'ils n'ont pas été déformés par un accent d'intensité violent.

Cette nouvelle brochure est, comme les précédentes, d'un vif intérêt, et elle sera précieuse en particulier pour tous ceux qui s'intéressent à la linguistique générale.

J. Guesdon. — *Dictionnaire cambodgien-français*. Fascicule premier. Paris (Plon-Nourrit), 1914, in-4, 192 p.

Ce dictionnaire, remarquablement clair et bien présenté, sera une œuvre d'assez grande étendue : ce premier fascicule se termine par la lettre *k* (ordre de l'alphabet sanskrit). Les mots d'origine indienne sont signalés en général ; mais il n'aurait pas fallu dire que *assū* est sanskrit et pāli ; la forme n'est évidemment que palie (ou en général prākritique).

Uhlenbeck. — Philological notes to Dr. J. P. B. de Josselin de Jong's Blackfoot texts. Amsterdam (J. Müller), in-8, 43 p. (*Verhandelingen d. Kon. Akademie v. Wetenschappen Afd. Letterkunde* N. R. XVI, 1).

Cette brochure, d'un caractère très technique, est consacrée à expliquer grammaticalement un grand nombre de détails des textes blackfoots édités par M. de Josselin de Jong, compagnon de voyage de M. Uhlenbeck durant son dernier voyage d'études en Amérique. M. Uhlenbeck profite de la circonstance pour compléter et corriger ses publications sur la même langue blackfoot.

TABLE DES MATIÈRES

COMPTES RENDUS [1]

1. Les noms des auteurs des comptes rendus sont indiqués entre parenthèses. Les articles de M. A. Meillet sont indiqués seulement par les initiales A. M.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME VINGTIÈME

~~DEUXIÈME FASCICULE~~

(Numéro 65)



PARIS (6e)

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, EDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1916

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 64

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 20 NOVEMBRE 1915 AU 20 MAI 1916

SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1915.

Présidence de M. HUART, ancien président.

Présents : M[lle] Homburger, MM. Lejay, Marcou, Meillet, Mertz, Thomas.

Nouvelles. On communique des nouvelles de nos confrères qui sont aux armées.

Commission de Finances. M[lle] Homburger, MM. Lejay et Mertz sont nommés membres de la Commission de Finances qui doit examiner les comptes du trésorier provisoire.

Communications. M. Meillet résume des mémoires de M. Gauthiot sur des faits iraniens, et de M. Imbert sur des inscriptions lyciennes. Ces articles figureront dans les *Mémoires* de la Société.

M. Meillet étudie la formation de certains adverbes latins et signale de curieuses concordances entre le latin et le slave à ce point de vue.

Séance du 18 Décembre 1915.

Présidence de M. Huart, ancien président.

Présents : M[lle] Homburger, MM. Lejay, Marcou, Meillet, Mertz, Psichari, Thomas.

Le procès-verval de la dernière séance est lu et adopté.

Le président annonce la mort de notre secrétaire, M. Bréal, et indique brièvement quelle perte fait en lui notre Société. M. Meillet, secrétaire adjoint, rappelle en quelques mots la carrière de M. Bréal, le vrai fondateur de la Société, son secrétaire depuis 1868, et le directeur de ses publications ; l'activité scientifique de M. Bréal se lie trop étroitement à celle de la Société de linguistique pour qu'il y ait lieu de la rappeler en détail. Une notice sera publiée dans le *Bulletin*.

Le secrétaire adjoint annonce la mort de deux de nos confrères appartenant à des pays en guerre avec la France, M. Thumb et M. Zubatý, et indique quels regrets ces pertes causent parmi nous.

Don. M. A. Meillet annonce son intention de remettre à la Société, après la fin des hostilités, la moitié du montant du prix Chénier qui lui a été attribué par l'Académie des inscriptions, l'autre moitié allant à la Société des études grecques. Le président lui exprime les remerciements de la Société.

Rapport de la Commission de Finances. Il est donné lecture du rapport de la Commission des Finances.

Rapport de la Commission des Finances.

M. Vendryes, notre trésorier, étant mobilisé, il n'a pu

être dressé, cette année encore, un compte définitif des recettes et des dépenses de la Société depuis le dernier exercice clos (1913). Votre commission n'a eu à examiner que le compte des recettes et des dépenses faites par le trésorier provisoire qui a été nommé dans la séance du 17 décembre dernier.

Ce compte se présente ainsi :

RECETTES :

Remis par M. Vendryes, trésorier.	2 832 fr. 35
Subvention ministérielle (1914 et 1915).	1 400 »
Cotisations.	526 »
Vente de fascicules par l'administrateur.	6 »
Fonds spécial.	500 »
TOTAL.	5 264 fr. 35

DÉPENSES :

Notes des imprimeurs et de l'éditeur.	3 953 fr. 35
Service et frais divers.	175 55
TOTAL.	4 128 fr. 90
En caisse du trésorier..	1 135 45
TOTAL ÉGAL.	5 264 fr. 35

La somme de 2 832 fr. 35 remise par M. Vendryes se décompose ainsi : 832 fr. 35 composant l'encaisse du trésorier, et 2 000 francs qui ont été prélevés sur les fonds en dépôt à la Société générale. M. Vendryes n'est plus comptable d'aucune somme appartenant à la Société.

La subvention du ministère, malheureusement réduite à 700 francs, n'avait pas été touchée en 1914 ; la Société a donc reçu cette année à la fois les subventions de 1914 et 1915, que l'État a tenu à payer malgré l'état de guerre.

La cotisation a été réduite à 10 francs pour tous les membres en 1915, les membres mobilisés sont dispensés et beaucoup de membres étrangers ne payent pas ; la Société n'a encaissé comme cotisation que 526 francs, y compris quelques cotisations arriérées, et aussi quelques cotisations payées d'avance.

Par suite des difficultés causées par la guerre, la personne

qui verse le fond spécial n'a pu remettre au trésorier que 500 francs pour les deux années 1914 et 1915.

Les notes, relativement élevées, des imprimeurs et de l'éditeur portent à la fois sur les publications de 1914 et de 1915. Sauf le fascicule 4 du volume XIX des *Mémoires* qui va être distribué, la Société ne doit aucune somme à ses imprimeurs ou à son éditeur. Tous les comptes sont réglés. La situation est donc entièrement nette.

Par suite, l'encaisse du trésorier représente des ressources liquides et dont la Société peut disposer pour continuer son activité.

Le trésorier n'a dû recourir au produit des rentes de la Société, encaissées par la Société générale, à aucun moment de l'année 1915 ; toutes les sommes encaissées de ce chef demeurent donc à la disposition de la Société.

Comme la Société a à décerner un prix Bibesco, qui devait être décerné à la fin de 1914, et qu'elle doit mettre en réserve les fonds nécessaires pour le prix à décerner en 1917, le trésorier a cru bon d'acheter des bons de la Défense nationale jusqu'à concurrence de 1 500 francs, ce qui a entraîné une dépense de 1 425 francs sur les fonds en dépôt à la Société générale. Le prix de 1914 pourra ainsi être décerné aussitôt après la fin des hostilités.

Il reste à la banque une somme de 1 749 fr. 15, entièrement disponible.

Tout en continuant dans la mesure du possible l'activité de la Société — il a paru, en comptant les fascicules déjà tirés qui vont être distribués, trois fascicules des *Mémoires* et deux du *Bulletin* depuis le début de la guerre —, le secrétaire adjoint, chargé des fonctions d'administrateur provisoire et de trésorier provisoire, s'est efforcé de comprimer les dépenses de la Société ; il se félicite d'avoir pu réduire les frais généraux à la somme minime de 175 fr. 55.

Les publications de la Société sont bien alimentées, quoique la guerre ait arrêté ou diminué la production de quelques-uns de nos confrères les plus actifs. Il y a soit en placards, soit à l'impression la matière de plus de deux fascicules des *Mémoires*.

En payant régulièrement leurs cotisations, nos confrères tiendront à honneur de rendre possible cette activité de la Société, qui est nécessaire au bon renom scientifique de notre pays, et qui montrera que, dans les circonstances les plus cruelles, la science ne cesse pas d'y être cultivée.

Nous sommes heureux de constater que la situation financière de la Société est entièrement saine. Les circonstances actuelles ne permettent pas de publier autant que durant les années de paix qui ont précédé, années où notre activité avait pris un développement qu'elle n'avait jamais eu. Mais son activité pourra se maintenir dans une large mesure pourvu que tous nos confrères veuillent bien donner au bureau les ressources nécessaires.

Les recettes à prévoir sont les suivantes : 1 600 francs environ à provenir des rentes de la Société ; 700 francs de subvention du ministère ; et, en ramenant la cotisation à son chiffre normal pour les membres ordinaires, au moins 700 francs de cotisations annuelles.

L'état de guerre, qui a diminué dans une large mesure la vente de publications à des personnes non membres de la Société, n'a pas permis de juger des résultats financiers du nouveau système institué pour les publications. Toutefois il importe de ne pas oublier que, la Société étant propriétaire des *Mémoires* et du *Bulletin* — actuellement mis en vente comme les *Mémoires* —, dépense plus qu'auparavant pour chaque fascicule de *Mémoires* au moment de la publication, mais se constitue en publications une sorte de capital qui l'enrichit progressivement. Au 29 octobre 1915, la vente des trois premiers fascicules du volume XIX, qui sont la propriété de la Société, avait produit 294 francs, qui sont venus en déduction des sommes dues à notre éditeur. Le fascicule 2 du volume XIX du *Bulletin*, dont la mise en vente n'a pas été annoncée, n'a rien rapporté. Le chiffre obtenu est très inférieur à celui qu'on doit espérer : mais une notable partie des ventes empêchées par la guerre sont simplement différées. Quoi qu'il en soit, les recettes à prévoir de ce chef en 1916 sont encore minimes.

Avec les ressources qui viennent d'être énumérées, la

Société sera en mesure de publier cette année au moins trois fascicules des *Mémoires* et un fascicule du *Bulletin*. Mais elle devra observer la stricte économie qui lui a permis de franchir sans difficulté l'année de guerre écoulée.

Paris, le 18 décembre 1915.

L. Mertz, L. Homburger.
Paul Lejay.

Ce rapport est approuvé.

Election du Bureau. Les vice-présidents sortants étant mobilisés, il est proposé de constituer un bureau avec les plus anciens présidents qui fréquentent actuellement la Société. M. Lejay est nommé président, MM. Boyer et Huart, vice-présidents.

M. Meillet devient secrétaire en remplacement de M. Bréal, et M. Vendryes — actuellement mobilisé — secrétaire adjoint, en remplacement de M. Meillet.

M. Mertz est nommé trésorier.

M. Gauthiot est réélu administrateur. M. Meillet remplira, provisoirement, les fonctions d'administrateur, jusqu'à ce que M. Gauthiot soit démobilisé.

La commission des publications est réélue sans changement.

Cotisations. Les publications de la Société devant reprendre cette année un cours normal, il est décidé, après une brève discussion, de demander à nos confrères le montant habituel de la cotisation.

Les bibliothèques auront à payer la cotisation.

Seuls, en seront dispensés les membres mobilisés.

Séances. En raison de la prolongation de la guerre, qui tient éloignés quelques-uns de nos confrères les plus actifs, il est décidé que la Société siégera seulement tous les deux mois durant le premier semestre de l'année.

Communication. M. Psichari étudie la prononciation du nom propre *Archdeacon* (*Aršdek*), et l'explique en détail.

Séance du 15 Janvier 1916.

Président, M. Lejay, président.

Présents : MM. Cart, Grandgent. Mlle Homburger, MM. Marcou, Meillet, Mertz, Psichari.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Décès. Le secrétaire annonce la mort de notre confrère M. l'abbé Boudet.

Communications. A propos d'un livre récent de notre confrère M. Sainéan, M. Gauthiot parle de l'argot des tranchées. A proprement parler, il y a très peu d'argot des tranchées. Plusieurs des termes qui passent pour de l'argot de tranchées ont été apportés de l'arrière à l'avant ; ainsi, dans le corps où sert M. Gauthiot, *poilu* est un mot venu de l'arrière, et le terme courant pour désigner le soldat est *bonhomme* (pluriel *bonhommes*). Le recrutement étant en partie régional, le parler diffère appréciablement d'un corps de troupes à un autre. Ce qui paraît dominer, surtout dans le corps où sert M. Gauthiot, qui se recrute en notable partie parmi les Parisiens, c'est l'argot parisien.

La séance est levée après quelques observations de M. Cart.

Séance du 18 Mars 1916.

Présidence de M. l'abbé Lejay, président.

Présents : MM. Gauthiot, Huart, Lejay, Marcou, Mertz, Psichari.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Nécrologie. Le président annonce le décès de M. Durand-Gréville, et celui de M. Imbert, membre très actif et très

dévoué de la société, qui s'était consacré à l'étude du lycien et qui avait publié dans les *Mémoires* des articles très remarqués à ce sujet.

Présentation d'ouvrages. M. Huart fait don à la Société de deux brochures, l'une sur *Trois actes notariés arabes de Yârkend*, l'autre sur le *Ghazel heptaglotte d'Abou-Isḥaq Hallâdj*.

Communication. M. Psichari présente quelques observations d'abord sur la disparition de l'*n* après consonne, puis sur le mot *poilu*. Ce mot n'est pas inconnu au front. Il y désigne un combattant, un homme des tranchées. Il n'est pas synonyme de *bonhomme*. Dans ce cas de diglossie, un des deux mots a bénéficié d'une nuance de sens aux dépens de l'autre. Le mot *poilu* appartenait du reste avant la guerre à l'argot militaire.

Observations de MM. Huart, Mertz et Gauthiot.

Séance du 20 Mai 1916.

Présidence de M. Lejay, président.

Présents : M. O. Bloch, Mlle Homburger, MM. Huart, E. Lévy, Marcou, Meillet, Psichari.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Nécrologie. Le secrétaire annonce la mort de trois des membres les plus fidèles à la Société.

L'illustre celtisant gallois, sir John Rhys, est mort en décembre 1915. Son ouvrage sur le *Welsh People* avait fait de lui plus qu'un savant ordinaire : il était un homme représentatif en Angleterre, et en particulier au Pays de Galles. Par ses travaux sur le brittonnique et sur le gaulois, il a rendu à la linguistique celtique des services éminents.

Auguste Barth n'a pas été proprement un linguiste ; mais il avait sur notre science des vues précises et pénétrantes,

comme sur tout ce qu'il abordait, et l'on ne saura jamais tout ce que les suggestions de ce grand indianiste ont pu apporter d'utile. Indirectement, ses travaux sur l'Inde servaient du reste la linguistique. Il a suivi de près son ami, notre regretté secrétaire, Michel Bréal.

Le comte de Charencey a été notre premier fondateur. Personne n'a plus aimé la linguistique que ce galant homme qui lui a consacré tous les loisirs d'une vie laborieuse. Sa curiosité a été universelle : le basque, les langues américains, les langues caucasiques, l'argot ont attiré son attention. Il a été l'un des membres les plus assidus à nos séances, et, quand nous l'avons vu devenir plus rare, c'est que sa santé déclinait. Il n'aura pas la joie de célébrer avec nous le cinquantième anniversaire de la fondation de notre Société, que les événements nous ont empêché de fêter au printemps.

Communication. M. Meillet expose comment l'ancien nom du « fils », et souvent celui de la « fille », en indo-européen, ont été éliminés dans plusieurs langues, notamment en italo-celtique et en albanais. Ce n'est pas un accident ; il y a eu là des mots interdits, et l'on remarquera que, dans l'Avesta, le vieux mot *hunu-* est réservé aux êtres de la création mauvaise.

Observations de MM. Psichari, O. Bloch, Mertz, E. Lévy, Marcou, Mlle Homburger.

NÉCROLOGIE

MICHEL BRÉAL

Le maître qui s'est éteint doucement, à 83 ans, le 25 novembre 1915, a eu la joie d'accomplir la tâche qu'il s'était donnée, et durant ces dernières années où la maladie réduisait progressivement ses forces et lui retirait peu à peu le moyen de collaborer à la tâche commune ou de la diriger, il voyait avec joie l'activité déployée par le petit groupe de linguistes français qu'il avait constitué. Savant éminent, il a été aussi un homme d'action : chef d'une discipline, il a eu le libéralisme rare de n'imposer jamais ses manières de voir. Il laisse derrière lui à la fois une œuvre qui durera et une école qui travaille, qui produit et qui se renouvelle.

Né le le 26 mars 1832, à Landau, de famille française, normalien de la promotion de 1852, puis professeur de lycée à Strasbourg et à Paris, il profitait bientôt de sa connaissance de l'allemand pour se rendre à Berlin où il suivait les cours de Bopp, le fondateur de la grammaire comparée des langues indo-européennes. Dès son retour, il était attaché, en 1859, à la Bibliothèque impériale ; il pouvait ainsi composer ses thèses de doctorat, soutenues en 1863, qui attiraient aussitôt l'attention ; en 1864, il était chargé au Collège de France d'un cours de grammaire comparée créé pour lui ; en 1868, il était l'un des fondateurs de l'École des Hautes Études, créée par Duruy ; en 1875, il entrait à l'Académie des inscriptions ; à ces titres, il joignait en 1879 celui d'inspecteur général de l'enseignement supérieur (poste supprimé en 1888 pour des raisons budgétaires) ; en 1881, il

quittait l'enseignement actif à l'École des Hautes Études, pour faire place à F. de Saussure, tout en demeurant directeur d'études ; en 1905, il prenait sa retraite au Collège de France où il ne se sentait plus la force de continuer son enseignement avec son activité coutumière et où il voulait faire entrer un homme plus jeune qui poursuivrait son œuvre. Cette carrière, toute unie, a été brillante. M. Bréal n'a dû qu'à son mérite les situations qu'il a occupées ; il ne s'en est jamais servi que pour le bien général ; il en a tiré tout ce qu'elles lui permettaient de faire pour la science dont il avait la charge et pour l'enseignement public : et, dès qu'il ne s'est plus senti la force de remplir avec son ancienne énergie les fonctions qu'il avait acceptées, il les a abandonnées, non pas toujours sans regrets, mais simplement et sans bruit, ne pensant qu'au devoir accompli.

L'activité scientifique de M. Bréal, très variée, a été de plus en plus dégagée de toute influence étrangère avec les années.

Au début, Bréal subit assez fortement l'action de ses maîtres de Berlin. Ses premières publications se rattachent aux idées d'Adalbert Kuhn, que développait aussi Max Müller : à côté de la grammaire comparée, fondée par Bopp, qui repose sur des bases solides, et qui, depuis sa création vers 1815, se perfectionne de jour en jour, Adalbert Kuhn avait cru pouvoir faire une *mythologie comparée* : dans ses travaux sur Hercule et Cacus et sur le mythe d'Œdipe, Bréal n'était qu'un disciple d'Ad. Kuhn : ces essais brillants ont eu l'avantage de piquer la curiosité du public ; Sainte-Beuve les signalait aussitôt : en ce sens, ils n'ont pas été inutiles. Mais le bon sens du jeune auteur était trop ferme, sa clairvoyance trop aiguë pour lui permettre de s'attarder à ces hypothèses vaines. Au bout de peu de temps, il a abandonné ce genre de travaux, pour n'y plus jamais revenir : et, alors que Max Müller restait fidèle aux mirages de la mythologie comparée où il gaspillait son beau talent, M. Bréal s'attachait aux réalités solides de la linguistique et faisait en linguistique une œuvre durable.

Pour initier le public français à la grammaire comparée,

il fallait un exposé d'ensemble. Il n'existait alors d'exposés de ce genre qu'en allemand, et la connaissance de l'allemand n'était guère répandue en France avant 1870. M. Bréal devait donc en traduire un ; il avait le choix entre deux ouvrages, la grande grammaire comparée de Bopp et le précis, relativement bref, de Schleicher qui avait alors un grand succès et très mérité. Le choix fait par Bréal a été caractéristique : il a traduit le plus ancien des deux : celui de Bopp, moins moderne que celui de Schleicher, mais moins sec, moins abstrait. Du premier coup Bréal montrait ainsi sa préférence pour tout ce qui est réel, son aversion pour les formules abstraites et pour la reconstruction a priori du passé. Les introductions lumineuses mises en tête des volumes successifs de la traduction du livre de Bopp faisaient ressortir les idées essentielles et les faits les plus clairs, les plus sûrs ; elles popularisaient en France la grammaire comparée. Les quatre volumes de la traduction, parus de 1866 à 1872, ont vraiment introduit en France la linguistique comparative des langues anciennes.

Cette traduction n'était pour M. Bréal qu'un moyen d'asseoir solidement en France la discipline qu'il s'était donné mission d'y développer. La fondation de la *Société de linguistique* allait lui donner un nouveau moyen d'action : il en devenait secrétaire en 1868 ; il a gardé ce titre jusqu'à sa mort, et il en a exercé activement les fonctions jusqu'au moment où la maladie l'a obligé à les abandonner peu à peu, sans que jamais il ait cessé de s'intéresser à la Société. Dès cette année 1868, paraissait le premier fascicule des *Mémoires* de la Société, et cette publication à laquelle M. Bréal a donné sa forme et sa direction a pris, à l'étranger comme en France, une autorité qui n'a jamais diminué depuis. M. Bréal ne s'est pas borné à la diriger : du volume I au volume XVIII (achevé en 1914), il n'y a pas un volume auquel il n'ait collaboré par plusieurs notes et souvent par de nombreuses pages ; ce sont ces pages que les lecteurs des *Mémoires* attendaient avec le plus d'impatience. A les parcourir, on voit la pensée du maître se dégager de plus en plus lumineuse : un titre comme celui « de l'importance des

questions de sens en étymologie et en grammaire » dans un volume déjà ancien des *Mémoires*, le volume VI, est tout un programme. M. Bréal ne pouvait se décider à voir dans le langage quelque chose de matériel et de mort : dans les changements linguistiques qu'il observe, il voit partout se manifester le « besoin d'ordre et de clarté », le « besoin de perfectionnement naturel à l'homme ». Le langage exprime la civilisation, et la supériorité de civilisation se traduit par des emprunts que font les moins civilisés aux plus civilisés ; M. Bréal se plaisait à montrer les emprunts de Rome à la Grèce, de la Germanie à Rome. Ainsi les notes des *Mémoires*, souvent très courtes et qui semblent isolées, sont pour la plupart dominées par une même idée générale. Et M. Bréal n'a pas agi dans la Société par ses seuls articles : le plus assidu de tous aux séances, il y communiquait les remarques nouvelles qu'il avait faites, et il y discutait les observations de ses confrères avec une finesse clairvoyante, une bienveillance doucement ironique qui donnaient aux réunions de la Société un grand charme. Pendant quarante ans, M. Bréal a été l'âme de la Société, animant ses séances, dirigeant et enrichissant ses publications.

Mais il ne suffisait pas de mettre aux mains des Français un livre où étudier la grammaire comparée, de la leur exposer dans des leçons lumineuses au Collège de France, et de leur donner un lieu de réunion avec un périodique pour exposer leurs trouvailles ; il fallait organiser l'étude pratique. Le Collège de France, fait pour l'exposé des idées nouvelles, n'est pas organisé pour former des élèves. Les disciplines historiques et philologiques, qui avaient eu en France quelques-uns de leurs plus illustres représentants, dépérissaient faute d'organisation. Les grands maîtres qui avaient honoré l'enseignement français de l'orientalisme, les Sylvestre de Sacy, les Eugène Burnouf, n'avaient pas fait école. Pour la linguistique en particulier, M. Bréal le constatait dans sa préface de la traduction de Bopp. « Chaque écrivain, prenant la science à son origine, s'en établit le fondateur et en constitue les premières assises. Par une conséquence naturelle,

la science, qui change continuellement de terrain, de plan et d'architecte, reste toujours à ses fondations. » Comme tous les jeunes savants qui avaient vu l'Allemagne, M. Bréal y avait observé une activité coordonnée qui permettait un progrès continu de la science. Pénétré de ces vues, un ministre de l'Instruction publique soucieux de remédier à un mal trop évident, Victor Duruy, instituait en 1868 l'École pratique des Hautes Études d'histoire et de philologie. Dès la fondation, M. Bréal y prenait place comme directeur d'études pour la grammaire comparée.

Le besoin évident auquel répond l'École des Hautes Études a été révélé aux Français par les succès qu'a valus aux Allemands l'organisation de leur enseignement scientifique. Mais les méthodes qu'on enseigne à l'École des Hautes Études sont celles qu'ont pratiquées les philologues français du XVIe siècle, les érudits français du XVIIe et du XVIIIe, les grands orientalistes français de la première moitié du XIXe : l'histoire et la philologie n'ont pas de plus grands noms. Et d'autre part il n'y a rien de plus français que l'École elle-même, et surtout pour les études auxquelles présidait M. Bréal. Chacun des maîtres est indépendant des autres et organise son action de la manière qui convient le mieux à la matière qu'il enseigne et à son tempérament propre. Les relations entre maîtres et élèves ne reposent sur aucun principe d'autorité ; il ne s'agit que d'une collaboration. Grâce au tact et à la bonté du directeur d'études, les maîtres et les anciens élèves de la conférence de grammaire comparée ont formé une famille, où il n'a jamais surgi une discussion ni une compétition et où il s'est noué des amitiés profondes. Les maîtres ont été, suivant l'heureux nom qui a été choisi, des directeurs d'études, conseillant les débutants, leur évitant les fausses démarches, critiquant le travail fait : et les élèves ont servi à leur tour à diriger et à critiquer leurs camarades. Chaque travailleur a suivi ses voies propres suivant ses goûts et ses capacités, sans que jamais personne ait songé à imposer ni un plan d'études ni un sujet ni une manière de le traiter. La variété des savants qui sont sortis de la conférence de grammaire comparée et la diversité de leurs publications

montrent quelle liberté a régné dans cette conférence. et la qualité des travaux prouve que la discipline scientifique n'a pas souffert de la liberté. A l'École des Hautes Études comme à la Société de Linguistique, la pleine liberté laissée à chacun n'a pas fait tort à la rigueur d'une méthode à la fois exacte et souple.

A la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études,* M. Bréal a donné une œuvre de science précise, son grand ouvrage sur le déchiffrement des *Tables eugubines* (1875). Il a toujours eu un goût très vif pour tout ce qui, dans les recherches de linguistique, atteste la perspicacité de l'esprit du chercheur, et qui, en même temps, fournit des données nouvelles : les déchiffrements de langues nouvelles l'intéressaient particulièrement. Il n'est donc pas surprenant que son principal livre de recherche originale soit consacré au déchiffrement des tables fameuses trouvées à Gubbio et qui sont le seul monument subsistant d'un dialecte de l'ancienne Italie, apparenté au latin, l'ombrien. Un jour que je visitais le petit musée de la pittoresque cité de Gubbio, j'y ai trouvé, près des fameuses tables de bronze, l'ouvrage de M. Bréal : lui seul, de tous les auteurs qui ont étudié ces tables, avait songé à faire hommage de son livre à la vieille cité où elles avaient été gravées, et le fait d'être l'élève de M. Bréal m'a valu la bienveillance du gardien qui me les montrait.

M. Bréal ne s'en est pas tenu là. Le déchiffrement des inscriptions cypriotes par M. Smith (1871) et par M. Schmidt (1874) révélait un dialecte grec encore à peu près inconnu ; l'alphabet cypriote est tout différent de l'alphabet grec ordinaire et l'on y aperçoit maintenant un reste des vieilles civilisations égéennes, antérieures à la civilisation grecque : M. Bréal s'intéressait à ce déchiffrement et y consacrait un travail en 1877. Quand, récemment, les explorations d'Asie Centrale ont révélé des langues nouvelles et des dialectes jusqu'ici inconnus, M. Bréal était trop âgé pour prendre part personnellement au travail : mais il l'a encouragé de toutes ses forces ; et personne n'a eu plus de joie que lui à voir M. S. Lévi déchiffrer les textes « tokhariens » et M. Gauthiot les textes sogdiens rapportés par la mission Pelliot.

Tout en étant ainsi un savant précis et largement informé, M. Bréal était avant tout un humaniste. Il n'ignorait pas la technique. Et même, deux fois dans sa carrière, il a exercé une influence décisive pour servir la technique. une fois quand en 1881 il a quitté son enseignement à l'École des Hautes Études pour faire place à un représentant génial des nouvelles doctrines. Ferdinand de Saussure. et qu'il a donné par là une impulsion décisive à la grammaire comparée en France. et une autre fois, beaucoup plus tard. quand il a fait fonder au Collège de France. près de sa chaire, un laboratoire de phonétique, pour M. l'abbé Rousselot, afin d'introduire dans les recherches sur la prononciation toute la précision en usage dans les sciences expérimentales. M. Bréal n'a jamais été de ceux qui ne s'intéressent qu'à l'objet étroit de leur travail propre; il a toujours été heureux d'appuyer de son influence — qui a été grande — les savants dont les qualités lui faisaient espérer qu'ils feraient progresser les études linguistiques. Par lui-même. il goûtait peu la technique, et le grand renouvellement des méthodes et des doctrines de la grammaire comparée qui a eu lieu de 1872 à 1880 environ l'a peu touché. De plus en plus. à partir de ce moment. il a suivi ses directions particulières. s'intéressant surtout à l'action de la pensée et de la civilisation sur le langage.

Il s'est trouvé ainsi devancer l'évolution naturelle de la science. Car il est apparu de plus en plus que le développement du langage dépendait immédiatement de la vie des hommes en société; c'est dans des faits sociaux que se trouve le point de départ des innovations linguistiques. Le livre. si personnel. de M. Bréal. *Essai de sémantique,* paru pour la première fois en 1897. et qui a eu plusieurs éditions depuis, marquait l'aboutissement de longues réflexions. C'est, sous une force séduisante et qui ne saurait rebuter même le moins averti des profanes, un livre plein d'idées, qui a exercé une grande action et dont l'influence n'est pas épuisée. Présentant le langage comme le résultat de l'activité humaine et des efforts faits par les hommes pour s'exprimer clairement et commodément. l'auteur échappe

au danger de considérer le langage en lui-même, comme une sorte d'objet : tout, dans ce livre, est raisonnable et intelligible ; l'espèce de mysticisme latent qui subsiste du fait que la linguistique historique s'est développée au milieu de l'époque romantique en est entièrement banni. Et de même toutes les nuées qu'on s'est plu à accumuler autour d'Homère sont dissipées dans le dernier ouvrage de l'auteur : *Pour mieux connaître Homère* (1906). On peut ne pas admettre la solution particulière que M. Bréal a donnée de la question homérique ; mais l'esprit dépouillé de tout mysticisme dans lequel il a cherché une solution est le bon ; et il concorde en somme avec les brillantes démonstrations que vient de donner M. Bédier pour un sujet plus proche de nous, les *Chansons de geste*.

Pour écrire de pareils livres, il fallait avoir la grande expérience du savant qui a, durant une longue vie, examiné les mots et leur histoire et pratiqué les textes avec une vision nette de la réalité. Mais il fallait aussi être un écrivain. L'exposition de M. Bréal, toujours claire, d'une élégance aisée, sans ornements superflus, suffit à faire sentir au lecteur la manière dont l'auteur veut qu'on conçoive les faits linguistiques : rien de technique, rien de rébarbatif, rien non plus de mystique ; aucune de ces images qui, sous couleur de faciliter au lecteur l'intelligence des choses, lui donnent des idées fausses. Les écrits de M. Bréal ne participent jamais à ce qu'il y a de péniblement tendu ou de prétentieusement fleuri dans les écrits de beaucoup de professeurs qui veulent écrire. Il rendait avec naturel, à l'aide de termes justes et précis, des idées qu'il avait amenées à la pleine lumière. Sa forme a toute l'élégance du XVIIIe siècle : la veille de sa mort, il se faisait encore lire trois lettres de Voltaire. Tandis que les résultats scientiques obtenus par d'autres iront se perdre dans l'ensemble de la doctrine et que, de tant d'autres linguistes, il ne restera qu'un nom, M. Bréal plus heureux laisse un livre qui durera, et son *Essai de sémantique* continuera d'être lu.

Ce serait oublier toute une grande part de l'activité du maître disparu que de ne pas rappeler les nombreux articles

qu'il a donnés en dehors des recueils linguistiques, et qui ont fait connaître et apprécier la linguistique hors du petit cercle de linguistes, à la *Revue des études grecques*, au *Journal des Savants*, et dans les revues destinées au grand public. L'élégance et la clarté de ces articles ont donné bien des amis à la linguistique qui sous la plume de M. Bréal, semblait accessible, plaisante, lumineuse.

Les articles et les livres de M. Bréal rappellent à ceux qui ont eu le plaisir de les entendre ces leçons claires et aisées où chaque idée était amenée à sa pleine valeur, et où l'auditeur voyait se lever devant lui des vues ingénieuses et neuves d'une manière si naturelle qu'il pouvait croire qu'il les aurait trouvées de lui-même.

La clairvoyance et la pénétrante malice de M. Bréal étaient trop grandes pour lui permettre d'être souvent dupé ; mais son indulgence était extrême : il aimait et encourageait la jeunesse : il s'efforçait de faire récompenser tout effort méritoire, et personne n'a plus fait que lui pour les débutants. La mort lui a été cruelle : beaucoup de ses meilleurs élèves, et de ceux qu'il aimait le mieux, Fr. Meunier, James Darmesteter, Georges Guieysse, Georges Mohl, Duvau, partis prématurément, l'ont précédé dans la mort. Mais jusqu'au bout, il s'est plu à recevoir ses disciples ; aucune visite ne lui était plus agréable. Jusqu'au bout, il a voulu savoir ce que faisaient les jeunes linguistes. Et jusqu'au bout, il s'est préoccupé de les servir : la dernière fois que je l'ai vu, en septembre 1915, il me demandait encore ce que l'on pourrait faire pour les jeunes dont je lui parlais. Ç'a été presque le dernier mot qu'il m'ait dit. Même au seuil de la mort, le souci d'ouvrir la carrière aux jeunes ne l'abandonnait pas.

Du reste, M. Bréal avait le goût et le sens de l'action, et rien de ce qui touchait à la linguistique ne lui demeurait étranger. Il a pris une large part aux réformes de l'enseignement qui ont eu lieu après la guerre de 1870-1871. Puis il a fait des conférences et publié des articles sur la manière d'enseigner les langues. Membre de conseils et de commissions au ministère de l'Instruction publique, il y a montré ce

sens de la mesure qui caractérise tous ses travaux. Il s'efforçait de concilier le maintien de l'humanisme avec les besoins de la vie moderne.

Durant sa souriante vieillesse, où des maladies heureusement peu douloureuses, qu'il subissait sans se plaindre jamais, lui laissaient le loisir de lire et de penser, il a pu se rendre le témoignage d'avoir rempli la tâche qu'il s'était donnée. Grâce à son enseignement, grâce à ses publications, grâce à son activité dans la Société de linguistique et dans les comités dont il faisait partie, il avait constitué un groupe de linguistes qui prenait une large part au développement de la linguistique. Il y était parvenu par sa droiture, par sa bienveillance autant que par ses leçons et par ses livres. Et l'admiration dont il était entouré s'accompagnait de respectueuse et reconnaissante affection.

A. Meillet.

A. IMBERT

Notre confrère, A. Imbert, qui vient de mourir le 5 mai 1916 (il était né le 14 avril 1851, à Strasbourg), a montré ce que peuvent, contre des circonstances extérieures peu favorables, une volonté fermement suivie et un esprit méthodique. Entré dans l'administration de l'enregistrement, il n'a jamais habité que de modestes chefs-lieux de canton, sans aucune ressource pour le travail scientifique. Il est mort à Brezolles (Eure-et-Loir). Néanmoins, il s'est fait une grande place dans le déchiffrement des inscriptions lyciennes ; il est du petit nombre de ceux qui ont fait avancer cette étude difficile. C'est qu'il lui a donné tous ses instants de loisir, et qu'il avait su choisir la bonne voie : il a écarté les combinaisons étymologiques qui, pour des langues qui n'ont pas une parenté immédiatement visible, ne conduisent à rien, et il a tiré toutes ses conclusions de l'étude directe des monuments et de la combinaison. Il s'est fait connaître par des

articles au *Babylonian and Oriental Record* de 1882 à 1894, au *Museon* de 1889 à 1893, à la *Revue archéologique* en 1890. Mais ses principales recherches ont paru dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, de 1894 à 1900. Il achevait de corriger son dernier article des *Mémoires*, qui vient de paraître, quand il est mort, prématurément.

A. MEILLET.

TROIS MORTS RÉCENTES

Depuis la séance du 20 mai 1916, la Société a perdu trois de ses membres les plus actifs.

Joseph Reby est mort à Tiflis, en juin. Il s'était adonné à l'étude de l'un des groupes linguistiques les plus curieux et les moins étudiés, le groupe caucasique du Sud. Il disparaît avant que son travail ait pu donner les résultats attendus.

Maspéro a été le dernier des égyptologues complets, comme on l'a dit. Son déchiffrement des plus anciens textes égyptiens a apporté à la linguistique égyptienne des données capitales et entièrement neuves. La mort a arrêté les recherches d'ensemble qu'il faisait sur la grammaire de l'égyptien.

Robert Gauthiot, qui est mort à 40 ans, le 11 septembre 1916, des suites d'une blessure de guerre, était déjà un maître de la linguistique. Sa mort prive la linguistique iranienne du plus brillant représentant qu'elle ait eu en France depuis James Darmesteter. Le *Bulletin* de l'an prochain donnera une notice sur sa vie et ses travaux.

A. Meillet.

DISCUSSIONS

I

De quelques verbes forts germaniques.

Le verbe fort germanique a conservé un grand nombre de formes superposables à des formes d'autres langues et qu'on peut considérer comme remontant à des formes indo-européennes. Mais le système est nouveau, et beaucoup des formes que comprend le système très défini constitué par le germanique ont été faites au cours de la constitution de ce système.

Des présents comme got. *bairan* ou *leihwan* sont de date indo-européenne. Mais presque tous les verbes forts germaniques ont un présent de ce type, alors qu'il y avait en indo-européen des types divers de présents primaires. Il faut donc admettre que, parmi les présents germaniques du type fort habituel, il y a beaucoup de formes nouvelles. Il est évident, par exemple, que le présent got. *itan*, v. isl. *eta*, v. h. a. *ezzan*, etc. est nouveau, en face du présent sûrement athématique skr. *ádmi*, etc. Parfois même le présent normal est propre à une seule langue germanique : on ne trouve de correspondant exact à got. *sitan* et *ligan* dans aucune langue germanique ; en scandinave et en germanique occidental, le présent de ces deux verbes est d'un autre type, et, malgré l'attestation de gr. *λέχεται· κοιμᾶται* chez Hésychius, on n'a aucune raison de croire que ni **sed-*, ni **legh-* aient eu en indo-européen un présent thématique.

On ne peut donc considérer un présent germanique fort

comme remontant à l'indo-européen que s'il trouve des correspondants exacts dans plusieurs langues qui, comme le sanskrit védique, le grec et le slave, ont moins largement développé le type radical thématique à vocalisme radical *e* ; ainsi l'on est sûr que got. *-biudan*, qui se trouve en face de skr. *bódhati*, de hom. πεύθεται et de v. sl. *bljudǫ*, est ancien. Un très grand nombre des formes citées dans le *Grundriss* de M. Brugmann, II². 3, § 70, p. 116 et suiv., comme se trouvant dans plusieurs langues sont sûrement secondaires, ainsi que M. Brugmann l'indique lui-même, mais sans essayer de faire un départ entre ce qui est ancien et ce qui est récent.

Si l'on veut faire de l'étymologie avec rigueur, on doit poser pour chaque groupe de mots qu'on rapproche des *mots* indo-européens bien définis. On est alors amené à supposer dans une très large mesure des présents radicaux athématiques, ainsi qu'il a été fait dans les *Mémoires* de la Société, notamment XI, 308 et suiv. ; XVI, 239 et suiv. ; XVII, 60 et suiv. et 193 et suiv. ; XIX, 181 et suiv. L'un des signes les plus clairs de l'existence d'un ancien type athématique est fourni par la coexistence de présents thématiques à vocalisme radical *e* et à vocalisme radical zéro dont le sens ne diffère pas ; on pourrait hésiter à tenir le présent lit. *snẽkti* « il neige » pour ancien : la coexistence de gr. νείφει, de lit. *snẽga* et de v. h. a. *snīuuit*, d'une part, et de v. irl. *snigid*, de l'autre (la quantité de l'*i* de v. lat. *niuit*, attesté une fois chez Pacuvius, est inconnue), confirme l'antiquité de *snẽkti* ; dans l'Avesta récent, le subjonctif *snaēžāt̰* et le participe présent *snaēžint-* prouvent peu pour un type thématique ; le skr. *snihyati* « il devient humide » (avec un sens à part, qui s'explique bien, et qui concorde d'ailleurs avec des faits celtiques) est un présent en **-ye-*, qui contribue à justifier l'hypothèse du type athématique indo-européen. Il est de même très probable que le nom thématique, v. sl. *snĕgŭ* « neige », lit. *snẽgas*, got. *snaiws*, a pris la place d'un ancien type athématique dont lat. *nix* (*niuis*) et gr. νίφα (accus.) ont conservé le souvenir.

Un exemple remarquable d'un ancien présent athématique

fournissant en sanskrit deux présents thématiques, l'un à vocalisme radical *a*, l'autre à vocalisme radical zéro, est fourni par le verbe *kṣéti* « il s'établit » ; le type athématique est sûrement ancien ; on le trouve en védique : sing. *kṣéti*, plur. *kṣiyánti* : les gāthās de l'Avesta ont de même *šaēitī*, plur. *šyeintī* (participe *šyąs*, cf. skr. *kṣiyán*) ; la langue homérique a conservé κτίμενος (ἐυ-κτίμενος), tandis que, d'une manière générale, sur κτι-, le grec a fait κτίζω, qui a une valeur factitive. Or, dès l'époque védique, sur *kṣéti*, *kṣiyánti*, on a fait les deux formes thématiques *kṣáyati* et *kṣiyáti*.

L'exemple le plus frappant qu'on ait en germanique d'alternances de cette sorte qui établissent un ancien présent radical athématique est celui qu'offrent les représentants de la racine **weik-* « combattre, obtenir en combattant ». Cette racine n'est pas conservée en indo-iranien, ce qui fait qu'on a relativement peu de chances d'avoir des restes de l'ancien présent athématique. Mais si l'on compare lat. *fingō*, got. *digands*, et, avec une altération, v. sl. *ziždą*, en face de skr. *dehmi*, on est amené à poser un présent ancien **weik-mi*, qui n'est attesté nulle part. On a en effet : lat. *uncō* (cf. osq. *uincter*), v. irl. *fichim*, lit. *veikiù* « je réalise » (*ap-veikiù* « je contrains », *nu-veikiù* « j'ai la victoire sur »), toutes formes bien différentes les unes des autres, et qui ont été substituées indépendamment à un ancien présent tel que **wéikmi*. On s'explique ainsi la coexistence de got. *weihan* « combattre » et de v. isl. *vega* « tuer » (sans doute aussi v. norv. *viga* ; v. A. Kock, *Umlaut und Brechung im Altschwedischen*, p. 6) ; ces deux formes attestent l'ancienne alternance que l'on attend, **wéik-*, **wik-´* ; mais il y a eu des contaminations, et la place du ton ne concorde pas avec le vocalisme dans v. h. a. *ubar-wehan* « surmonter », got. *und-waihando* (partic. prés. neutre) « résistant », d'une part, et dans v. h. a. *wīgan* « combattre », de l'autre.

Il y a un cas plus clair encore où l'on a la forme athématique en sanskrit : *svápiti* « il dort » (avec un optatif *supyāt* et un participe présent *svapán*) ; le slave a fait pas-

ser ce présent au type en *-ī-* désignant un état : v. sl. *sŭpitŭ* « il dort ». Or, le vieil anglais a *swefan* et le vieil islandais *sofa* (les comparatistes citent parfois un skr. **svápati* ; mais le dictionnaire de Saint Pétersbourg et la grammaire de Whitney ne connaissent que *svápiti*). Le v. irl. *foaid* est peut-être à citer aussi (v. M. S. L., XIX, 187).

La différence entre got. *qiman* « venir », v. h. a. *queman* et v. isl. *koma*, v. angl. *cuman*, v. sax. *cuman*, v. h. a. *coman* provient de ce que ce présent germanique est bâti sur un ancien aoriste athématique : cf. skr. *ágan*, *águman*, arm. *ekn* « il est venu ».

La concordance entre le germanique occidental *helan* « cacher » et v. irl. *celim* « je cache » a fait croire que le thème **kele-* est ancien ; le lat. *oc culō* est de forme ambiguë et n'enseigne rien sur le vocalisme radical. Mais got. *huhundi* « caverne », qui semble bien être un ancien participe présent, donne lieu de penser à un thème **kel-*, **kᵒl-*. Et en effet il y a un présent germanique en **-ye-* qui s'expliquerait bien comme un dérivé de cet ancien présent athématique : got. *huljan*, v. isl. *hylia*, v. h. a. *hullen*. Le cas est exactement comparable à celui de v. h. a. *mullen*, gr. μύλλω, en regard de got. *malan*, lit. *malù* et de gall. *malu*, etc. (v. M. S. L., XIX, 186).

Le présent slave *gnetą* « je presse » enseigne que le *d* de v. angl. *cnedan*, v. h. a. *knetan* repose sur un ancien *t* ; ceci ne peut s'expliquer que dans un type radical à vocalisme zéro, qui est en effet attesté par un suéd. *knodha* ; on supposera donc un ancien **gnet-mi*, qui n'est attesté nulle part. Et l'on expliquera de même la coexistence de v. angl. *tredan*, v. h. a. *tretan* et de got. *trudan*, v. isl. *troða*, dont l'étymologie est inconnue.

Ces faits enseignent que le type des présents radicaux athématiques était encore représenté en germanique commun par des formes nombreuses. A voir les formes conservées des dialectes germaniques où le germanique occidental est seul à posséder, en dehors de got. *im*, quelques formes athématiques à 1re personne du singulier en *-m* — et encore

ces formes, v. h. a. *tōm*, *gām*, *stēm*, sont-elles propres au germanique —, on pourrait croire que le type des présents radicaux athématiques avait été éliminé dès le germanique commun. Il est probable qu'il n'en est rien, et la façon dont les anciens présents athématiques sont représentés par des formes thématiques à vocalismes divers et à accentuations diverses enseigne que le type athématique a duré jusqu'en germanique commun.

Les complications de traitement qui se produisent dans le type athématique rendent compte de certaines difficultés étymologiques.

Il est impossible de séparer la racine de got. *hilpan* « aider », v. isl. *hialpa*, v. angl. *helpan*, v. h. a. *helfan* de celle de lit. *szelpiù* « je secours, je soutiens » (l'existence de la forme lit. *szelbiùs*, dont on fait parfois état, est très douteuse). Le fait que le lituanien a un présent en *-*ye*- suggère l'idée qu'il y aurait eu un présent athématique et qu'il faudrait partir d'un ancien **kelp-mi* ; l'alternance de **kelp*- et **kelb*- s'explique alors sans difficulté. Et l'on comprend, du même coup, pourquoi cette racine est représentée dans deux langues indo-européennes seulement.

Les variations subies par les consonnes finales de thèmes dans le type athématique remontent à l'indo-européen ; des oppositions comme celles de skr. *daçát*-, lit. *deszimt* et de gr. δεκάδ- « dizaine » sont instructives à cet égard. Le groupe de **pāk*- (dans lat. *pāx*, *pācis* et skr. *pāç*- « lien », par exemple) et de **pāg*- (dans dor. πάγνυμι en face de att. πήττω, v. sax. *fāhan* et *fōgian*, par exemple) montre l'alternance indo-européenne entre *k* et *g*. On s'expliquera ainsi le contraste entre gr. (ϝ)είκω « je cède » d'une part, et v. angl. *wīcan*, v. h. a. *wīchan* (ou, avec une altération secondaire, v. isl. *vīkia*), de l'autre. Le skr. *vijáte* « il se met en mouvement » ne concorde pas avec le germanique *wīkan* pour le vocalisme radical et suggère l'hypothèse d'un présent radical athématique : véd. *vikthāḥ*, *vikta* en conservent peut-être des débris, si ce ne sont pas des formes d'aoriste sigmatique (ce qui est phonétiquement possible). Le latin a

uicis (gén. sg.), *uicem*, *uice*, plur. *uicēs*, avec *k*; le germanique, au contraire, a le dérivé en *-ā-*: got. *wiko* « semaine », v. isl. *vika*, v. h. a. *wecha*.

Dans les cas de ce genre, on ne peut qu'entrevoir l'explication; mais on ne voit pas où l'on pourrait la trouver autre part que dans l'hypothèse d'anciens thèmes radicaux de type athématique.

Les formes qui, en germanique, ont le vocalisme *a* au présent radical et qui appartiennent à des racines à vocalisme *e/o*, sont sans doute pour la plupart d'anciens présents athématiques à vocalisme *o*, du type étudié M. S. L., XIX, 181 et suiv. Dans son *Ablaut*, § 788, p. 158, M. Hirt a déjà expliqué ainsi got. *gaggan* en face de lit. *žengiù*, et got. *blandan* en face de lit. *blendžiùs* (et de *blį́sta*), tandis que le slave a *blędǫ*; les présents du type en **-ye-* ont été substitués en lituanien à des présents athématiques, comme il est arrivé souvent. On comprend aussi par là pourquoi ces deux racines n'ont gardé de formes personnelles que dans très peu de langues: le présent athématique des racines terminées par des occlusives tendant à s'éliminer, toute forme verbale de ces racines disparaît si le vieux présent n'est pas remplacé par d'autres types. La racine de got. *gaggan* et lit. *žengiù* est représentée par des formes nominales en indo-iranien: skr. *jáṅghā* « jambe (partie inférieure de la jambe) », zd *zanga-* « cheville (du pied des êtres bons) » et *-zangra-* « jambe (des êtres mauvais) », pehlvi (dialecte du Nord) *zang* « jambe » (emprunt arménien *zanga-pan* « jambière »), ossète *zäng* « jambe (partie inférieure) »; mais il n'y a pas de formes verbales. Il est probable que la seule forme verbale où figure la racine **$g_1$hengh-* était le présent athématique: car le prétérit gotique est supplétif, *iddja*; les formes du type à redoublement des autres langues germaniques sont sans doute secondaires. Le gotique admettait si peu le prétérit à redoublement de *gaggan* qu'il a une fois *gaggida*. Il est donc probable que le présent athématique i.-e. **$g_1$hengh-mi*, **$g_1$hongh-mi* n'était accompagné en indo-européen ni d'un aoriste ni d'un parfait.

On arrive ainsi à entrevoir comment l'indo-européen a eu de nombreux présents radicaux athématiques qui se sont conservés sans doute jusque dans la période ancienne du développement de la plupart des langues indo-européennes. Les nombreux exemples qui subsistent en indo-iranien, et même en lituanien, n'ont sans doute rien eu d'exceptionnel à une certaine date dans tout l'ensemble du domaine indo-européen.

A. Meillet.

II

Les verbes signifiant « dire ».

M. Buck a publié, dans l'*American Journal of Philology*, XXXVI (1915), p. 1 et suiv. et p. 125 et suiv., un article où il examine l'origine des verbes très variés qui signifient « dire, parler » dans les langues indo-européennes. Ce type d'articles est d'un grand intérêt pour le progrès de la sémantique ; à condition qu'il n'aboutisse pas, comme on pourrait le craindre parfois, à remplacer l'étude précise des changements de sens de chaque mot en particulier par la considération de types généraux du développement de sens. Les questions qu'on est amené à y aborder sont nombreuses, et un article aussi riche que l'est celui de M. Buck prêterait à des discussions infinies. On ne touchera ici que deux points[1].

1. Des conditions spéciales des changements de sens.

Le regretté M. Bréal, et ensuite moi-même, nous avons émis l'hypothèse que, si une racine **deik*- signifiant « montrer », en est venue à signifier « dire » en italique — et nulle part ailleurs —, c'est par emprunt à la langue juridique où **deik*- signifiait « faire une déclaration ». M. Buck ne se déclare pas convaincu : et il est en effet impossible de démontrer une hypothèse de ce genre pour les faits d'époque

1. Il ne s'agit pas ici de faire une critique de l'article de M. Buck. Cet article, plein de choses, présente naturellement des omissions. Ainsi, en parlant de v. sl. *slovo*, M. Buck oublie la concordance si curieuse avec l'avestique *sravah*- « parole ».

préhistorique. Mais dans les cas où l'on peut suivre, grâce à des textes, le développement historique des faits, comme dans celui de *parabolāre* donnant fr. *parler*, on voit bien que c'est d'une langue spéciale qu'est sortie l'innovation.

A propos de sl. *kazati*, qui a subi un développement de sens analogue à celui de **deik-* en italique, M. Buck cite le cas de lat. *dēclārō* qui est entré dans l'usage courant en français et en anglais avec un sens beaucoup plus large. Or, *déclarer* est en français un verbe emprunté au latin écrit et en anglais un verbe emprunté à la langue savante. Le fait même que cite M. Buck vient à l'appui de l'hypothèse d'une influence savante dans les deux cas cités.

La sémantique ne peut progresser que si l'on détermine exactement, pour chaque mot, les conditions particulières qui ont provoqué tel ou tel changement de sens. L'histoire du vocabulaire porte toujours sur des faits individuels pour ainsi dire.

En ce qui concerne en particulier l'étymologie indo-européenne, il importe de serrer de plus en plus le sens précis des mots, au lieu de considérer des sens larges et généraux de racines qui permettent de grouper ensemble des mots très différents, mais qui ne donnent le moyen de suivre exactement l'histoire d'aucun mot. Soit, par exemple, la racine i.-e. *k_1*ens-* ; elle fournit à l'indo-iranien et au latin des mots qui signifient « faire une déclaration solennelle, réciter rituellement », à l'albanais et au slave des mots qui signifient simplement « dire » ; or, M. Buck s'appuie sur l'hypothèse ingénieuse, mais nécessairement incertaine, de M. Brugmann, qui rapproche gr. κόσμος, pour expliquer tous les sens de ce groupe de mots par l'idée de « mettre en ordre », et, en particulier, pour expliquer le sens de « taxer », qu'a lat. *censēre*, par ce sens général. A un développement de sens précis il substitue quelque chose de vague. Mais on croira difficilement que le sens de « déclarer solennellement, dire », qui se trouve nettement dans les quatre langues où la racine existe à coup sûr, doive être sacrifié à une hypothèse sur l'origine de gr. κόσμος, mot où la racine figure

peut-être, mais où il est impossible de prouver, ni par le sens, ni par la forme, qu'elle figure.

II. La restitution des formes indo-européennes.

Pour faire une histoire exacte des termes signifiant « dire » et « parler » dans les langues indo-européennes, il importerait de déterminer quels ont été les mots employés par l'indo-européen commun. Par suite du renouvellement perpétuel qu'ont subi ces mots, ce n'est pas chose aisée. On peut arriver cependant à quelques précisions.

La racine *$*wek^{w}$*- n'a fourni de formes verbales signifiant « dire » qu'au grec et à l'indo-iranien. Mais, étant donné que l'expression de « dire » se renouvelle souvent et que, de plus, les formes indo-européennes en question sont d'aspect anomal, on doit considérer que l'indo-iranien et le grec révèlent l'état de choses indo-européen, aboli ailleurs. L'aoriste attesté par skr. *ávocat*, zd *raočaṭ*, hom. (Ϝ)εἶπε est indo-européen : et l'on ne voit pas où il aurait pû subsister en dehors de l'indo-iranien et du grec. Cette racine ne fournissait pas de présent radical : le védique a un présent athématique à redoublement *vívakti*, et, d'ordinaire, pour obtenir le présent on recourt à des formes supplétives : skr. *brávīti, bruvánti, brūté*, zd *mraoiti* (impér. *mrūiδi*), gr. λέγω. On ne peut rien dire du parfait véd. *vavā́ca* (et *uvā́ca*), zd *vavača*, qui ne se retrouve pas en grec. Le nom skr. *vácaḥ*, zd *vačō*, gr. (Ϝ)έπος est aussi indo-européen. Enfin skr. *vā́k*, zd *vāxš*, lat. *uōx*, gr. ὄψ, koutchéen *wek* fournissent un nom indo-européen radical de sens concret, signifiant « voix » ; les dérivés v. pruss. *wackis* « cri » et arm. *goçem* « je crie » établissent bien le sens matériel de ce mot, et, par suite, de la racine.

Une autre racine, *$*sek^{w}$*-, n'est pas représentée en indo-iranien. Elle fournit des formes verbales de tout autre type que *$*wek^{w}$*-, si bien que le parallélisme des deux racines n'a aucune signification. Il y a un présent athématique : lit. *seku* (notamment en lituanien oriental, chez Szyrwid ; v. K. Z. XLV, 288 ; IF., XXXIII, 219), gr. hom. ἐνέποιμι, ἐνέπων, ἔννεπε, lat. *in-seque* (impératif), v. gall.

hepp « dit-il ». v. irl. *in-choissig* « il indique » (v. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, II, § 814, p. 619 et suiv.). Le type thématique à vocalisme radical zéro fournit l'aoriste hom. ἔσπετε (de *ἐν-σπετε ; impératif) et sans doute lat. *inquit* (*inquam* paraît être un ancien subjonctif de type italo-celtique, qui aurait perdu sa valeur de subjonctif) ; on laissera de côté hom. ἐνισπες, ἐνισπε, sur l'accentuation desquels les philologues anciens hésitaient ; si l'on accentue ἐνίσπε, on coupera ἐνι-σπε, avec l'aoriste -σπε ; si l'on accentue ἔνισπε, on coupera ἐν-ισπε. et l'on aura un présent -ισπε ; il est à noter qu'on ne trouve pas εννισπε comme ἔννεπε. Une forme itérative semble ancienne : v. sl. *sočiti* « indiquer », lit. *sakýti* (prés. *sakaũ*) « dire », v. isl. *segia*, v. angl. *secgan*, v. sax. *seggian* « indiquer, dire » (et v. h. a. *sagēn*) ; l'ombrien a peut-être *sukatu* « declarato (?) » en face de *pru-sikurent* « pronuntiauerint » où *i* représente *ē*). Le sens particulier de cette racine, tout différent de celui de **wekʷ-*, est « indiquer » ; on notera le substantif v. isl. *saga*, v. h. a. *saga*, lit. *pā-saka* « récit ».

La racine **bhā-* signifiait « parler », mais aussi « dire ». La forme du verbe, qui était un présent radical athématique, est révélée par gr. dor. φᾱμι, ion. att. φημι ; le latin a *fārī*, le vieux slave *bajǫ* « je raconte », le lituanien *bóju* « j'interroge », et l'arménien des formes telles que *bam* « dis-je », *bay* « dit-il », qui ont servi de conjonctions (v. Hübschmann, *Arm. Gramm.*, I. p. 427, note) : les formes à suffixe **ye/ₒ-* ont été substituées au type athématique attesté par gr. φημι, qui s'élimine peu à peu partout. Le sens de la racine se voit clairement dans les formes nominales : dor. φάμᾱ, ion. att. φήμη. lat. *fāma*, et lat. *fābula*.

Le nombre des mots indo-européens signifiant « dire » et « parler » qu'on peut déterminer est petit ; mais on voit qu'il y en a plusieurs, et il est probable que, parmi les mots conservés dans une seule langue, quelques-uns remontent à l'indo-européen. ainsi le v. sl. *rekǫ* dont la racine se retrouve en « tokharien » A *rake*, B (koutchéen) *reke* « parole, discours ». A. MEILLET.

COMPTES RENDUS[1]

Ferdinand de Saussure. — *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration de Riedlinger. Lausanne et Paris (Payot). 1916, in-8, 337 p.

La famille et les élèves genevois de F. de Saussure se sont trouvés devant un cas de conscience délicat. F. de Saussure qui hésitait de plus en plus à rédiger ses idées sous une forme définitive, n'a laissé à sa mort aucun travail inédit en état d'être publié. Mais il avait professé à plusieurs reprises des cours de linguistique générale qui avaient fait sur les auditeurs une impression profonde. Ces cours n'étaient pas destinés à être imprimés, et F. de Saussure se serait assurément refusé à laisser publier, de son vivant, la rédaction qu'en aurait faite l'un de ses auditeurs. D'ailleurs les trois séries de leçons pour lesquelles on avait des notes d'auditeurs n'étaient pas identiques entre elles, et chacune présentait des parties qu'il semblait fâcheux de laisser perdre. M. Bally, élève de F. de Saussure et son successeur à l'Université de Genève, et M. Sechehaye, aussi élève de F. de Saussure, ont pris le parti hardi de fondre en un tout les trois rédactions et de construire, pour ainsi dire, avec les formules et les exemples de F. de Saussure, le livre que le maître n'avait pas fait, qu'il n'aurait sans doute jamais fait. Ce qui est offert au public, c'est donc une rédaction des idées de F. de Saussure sur la linguistique générale par ses

1. Les comptes rendus signés A. M. sont de M. A. Meillet.

deux principaux élèves genevois, MM. Bally et Sechehaye.

La conscience et le talent des rédacteurs ne laissent pas de doute sur la fidélité avec laquelle a été rendue en général la pensée du maître. Je n'ai jamais entendu le cours de F. de Saussure sur la linguistique générale. Mais la pensée de F. de Saussure s'était fixée très tôt, on le sait. Les doctrines qu'il a enseignées explicitement dans ces cours de linguistique générale sont celles dont s'inspirait déjà l'enseignement de grammaire comparée qu'il a donné vingt ans plus tôt à l'École des Hautes Études, et que j'ai reçu. Je les retrouve telles qu'il était souvent possible de les deviner.

Quant à la forme, on a l'impression de l'enseignement de Saussure, mais schématisé. Il y avait dans cet enseignement un mélange unique de formules rigoureuses, soigneusement pesées, d'exemples topiques, choisis avec art, et d'images poétiques, qui rendaient la pensée sensible aux yeux. On retrouve quelque chose de tout cela dans le livre : mais l'éclat de bien des images s'est affaibli, et le nombre même semble en avoir été restreint.

On ne cherchera pas dans le livre un exposé complet de la linguistique générale. Dans ses cours d'une année, F. de Saussure n'a jamais pu développer toutes les parties du sujet. Toutes les idées dominantes sont touchées, presque toutes sont éclairées par des formules lumineuses qui demeurent. Mais, à côté de morceaux qui sont poussés à fond, comme la théorie de la syllabe sur laquelle on trouvera un exposé vraiment définitif dans sa brièveté, il en est d'autres qui sont seulement esquissés. Par exemple, il n'y a sur les catégories grammaticales que des principes généraux ; les catégories elles-mêmes ne sont pas touchées. On n'est pas en présence d'un exposé complet, bien équilibré : il s'agit plutôt d'une série de vues qui éclairent toutes les avenues du sujet, en laissant au lecteur le soin de les suivre jusqu'au bout.

L'idée fondamentale du cours est que : *la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même.*

F. de Saussure distingue la *langue* et la *parole*. La *parole*, c'est ce que l'on peut observer directement : c'est ce qui est

émis ou entendu ; c'est toujours un fait individuel, qui se produit à un moment donné. La langue ne peut être connue qu'à travers la parole, et elle ne se transmet que par la parole. Mais elle est la réalité la plus importante ; elle est indépendante de l'individu, parce qu'elle est chose sociale. Cette distinction de la *langue* et de la *parole* est essentielle, et l'on devra s'en pénétrer.

Une autre distinction domine le livre, celle de la *synchronie* et de la *diachronie*. On peut envisager les faits linguistiques soit pour décrire un état de langue à un moment donné soit pour suivre le passage d'un état de langue à un autre. Jusqu'au début du XIX[e] siècle, on n'a jamais fait qu'analyser des états donnés du langage : les grammairiens de l'Inde ou de la Grèce n'ont étudié que des faits synchroniques. Depuis le début du XIX[e] siècle, la linguistique s'absorbe de plus en plus dans l'histoire des langues, et l'on n'étudie que des faits diachroniques : il ne se produit une réaction que depuis peu d'années. Il est, en réalité, nécessaire de se placer aux deux points de vue : mais on ne peut voir clair qu'à condition de les séparer avec rigueur. Il est juste de dire que fr. *est* et *sont* sont issus de i.-e. **esti*, **sonti* : mais, pour comprendre ces formes, il faut avoir fait la théorie et de i.-e. **esti*, **sonti* et de fr. *est* et *sont*, chacun dans l'état de langue dont ils font partie. Il y a continuité d'un état à l'autre : mais les deux états diffèrent du tout au tout : i.-e. **esti* et **sonti* sont des formes analysables, d'un type normal et intelligible en indo-européen : fr. *est* et *sont* sont des formes isolées, inintelligibles au point de vue français et uniques en leur genre. De plus la valeur de **esti* est tout autre que celle de *est* : i.-e. **esti* avait une valeur par lui-même, tandis que fr. *est* n'est rien s'il n'est accompagné de *il* ou d'un substantif : c'est *il est* et non *est* qui, en français, équivaut à i.-e. **esti*.

On ne saurait entreprendre de résumer ici un livre où les idées fourmillent, et dont il faudra méditer chaque ligne. Les deux premières parties de l'ouvrage surtout devront être lues de très près par tous les linguistes : ils y trouveront matière à bien des réflexions.

Les objections que l'on est tenté de faire tiennent à la rigueur avec laquelle les idées générales qui dominent le cours sont poursuivies.

Ayant pour objet la « langue » seule, F. de Saussure ne s'attache pas volontiers à l'étude de la « parole ». Ce n'est pourtant qu'en étudiant minutieusement la parole que le phonéticien peut arriver à décrire la langue. Le problème, singulièrement difficile, qui consiste à rechercher comment, en observant la parole, on peut définir une langue n'est pas abordé de front. Or, plus les progrès de la phonétique permettent de préciser l'observation de la parole et plus la technique de l'observation des parlers se perfectionne, plus le problème devient embarrassant.

D'autre part, s'il est licite de faire dans une réalité donnée une coupe arbitraire pour l'étudier à l'aise, on ne doit pas s'imaginer qu'on a pour cela étudié complètement cette réalité. Il est légitime d'examiner un fait de langue en lui même et de constater, par exemple, qu'un ancien *d* est représenté en germanique par un *t* et un ancien *ly* en français moderne par un *y*. Mais il s'agit là de faits historiques qui ne prennent un sens que si l'on cherche les conditions qui ont déterminé ces changements. Un changement qui résulte de ce que, en adoptant une langue étrangère, une population a gardé ses anciennes habitudes articulatoires est tout autre chose qu'un changement qui résulte d'une série d'adaptations commandées par quelque tendance, de caractère universel, à articuler de la manière la plus naturelle possible. En séparant le changement linguistique des conditions extérieures d'où il dépend, F. de Saussure le prive de réalité ; il le réduit à une abstraction, qui est nécessairement inexplicable. Et ceci se voit bien quand vient, p. 208 et suiv., un petit exposé des causes des changements phonétiques : F. de Saussure se borne alors à un aperçu des vues émises qu'il critique rapidement ; mais il n'essaie aucun classement, il n'apporte aucune vue nouvelle, aucun agencement nouveau des vues émises. Et il semble, à lire ces pages, que le problème soit presque chimérique.

Considéré dans la « diachronie », le fait linguistique est

un fait historique qui ne se comprend qu'au milieu de faits historiques. Ainsi, l'on ne peut faire la théorie des successions phonétiques d'une langue qu'au moyen de rapprochements étymologiques. Mais la transmission de chaque mot pose un problème particulier, qui doit être étudié à la lumière des faits historiques. Et, si l'on veut décrire une langue actuellement parlée, on ne peut le faire qu'en tenant compte des différences qui résultent de la diversité des conditions sociales et de toute la structure de la société considérée.

Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans la critique de détail d'un livre qui n'est que l'adaptation d'un enseignement oral fugitif, et où l'on ne sait si les détails qui seraient critiquables viennent de l'auteur ou des éditeurs. Les exemples cités offriraient çà et là matière à discussion. Ainsi, p. 60, il est dit que indo-iranien *tr* donne en zend *θr-* à l'initiale et *-dr-* à l'intérieur du mot ; c'est une erreur : le traitement est partout *θr*. P. 66, les Grecs sont critiqués pour avoir introduit φ, θ, χ au lieu de *ph, th, kh* : mais l'occlusive qui est dans les aspirées n'est pas identique à *p, t, k* simples : et les Grecs ont eu raison de créer des signes particuliers pour noter ces phonèmes. Les erreurs de ce genre sont rares : et, pour l'objet du livre, elles sont sans importance. Les exemples servent seulement à illustrer des idées générales : et si, par hasard, ils étaient tous faux, le livre n'y perdrait rien d'essentiel. En réalité, ils sont saisissants pour la plupart et instructifs, et la façon dont est justifiée par exemple l'étymologie de lat. *dominus*, p. 316 et suiv., est un modèle de démonstration étymologique élégante et brève.

A. M.

Annuaire de l'École pratique des Hautes Études. Section historique et philologique. 1915-1916. Paris (Imprimerie Nationale), in-8, p.

Le volume 1915-1916 de l'Annuaire que publie l'École

des Hautes Études s'ouvre par un mémoire de caractère linguistique : A. Meillet. *Le renouvellement des conjonctions* (20 pages). En parlant de la disparition de l'ancien relatif *$^*yo$-*, j'aurais dû mentionner le fait que ce relatif s'est maintenu au moins sur un domaine : les langues modernes de l'Inde, comme l'a indiqué M. J. Bloch, dans son beau livre sur le marathe (qui n'est pas encore dans le commerce). D'autre part, il aurait fallu noter que certaines langues aryennes de l'Inde ont, tout comme le turc, emprunté le *ki* persan, qui a passé aussi dans des parlers arméniens modernes.

A. M.

Izhac Epstein. — *La pensée et la polyglossie, essai psychologique et didactique.* Lausanne (Payot et Cie), sans date (1915), in-8, 216-iv p.

L'auteur de ce livre fort intéressant, plein d'idées généralement justes et souvent neuves, n'est pas un linguiste professionnel, et l'on passera aisément condamnation sur quelques lacunes d'information (par exemple il me sera permis de dire que mon *Développement du langage observé chez un enfant bilingue* aurait fourni des indications utiles) et sur quelques erreurs dans les formules ou dans les exemples qui ne vicient point les conclusions d'ensemble. C'est un psychologue très averti et bien armé pour l'enquête personnelle et un polyglotte possédant le judéo-allemand, l'hébreu et sans doute l'allemand, et ayant possédé le russe. Son étude repose essentiellement sur l'observation de lui-même et de nombreux témoins bien choisis, enfants et adultes. Elle atteste chez les polyglottes l'autonomie des différentes langues et d'autre part leur antagonisme : « la pensée verbale ou la parole subit chez le polyglotte, quelle que soit la langue qu'il emploie à un moment donné, l'action interférente de tous les autres idiomes qui lui sont familiers » (p. 68-9).

Le premier résultat n'est pas une nouveauté, mais il était bon de l'asseoir sur des constatations nombreuses et probantes. Le second est souvent contesté ou méconnu ; mes observations personnelles me portent à croire que M. E. en exagère un peu l'importance, mais il a grandement raison d'attirer là-dessus l'attention des linguistes et des éducateurs en indiquant avec beaucoup de sagacité, d'une part, les conditions de l'interférence et, d'autre part, les moyens propres à en neutraliser les effets dans la mesure du possible.

Sur le premier point, on remarquera une explication excellente de l'aptitude des enfants à apprendre des langues étrangères : elle ne tient ni à l'agilité des organes vocaux, ni à la finesse de l'ouïe, ni à la mémoire, qualités qui augmentent au contraire avec l'âge, mais au fait que la langue maternelle exerce une interférence bien moins active que chez les adultes, parce que l'association de cette langue avec la pensée est loin d'avoir au début la solidité qu'elle aura plus tard (p. 76 et suiv.), comme on peut s'en assurer en observant que les enfants oublient leur langue maternelle beaucoup plus facilement que les adultes (p. 126 et suiv.).

Le second point fait l'objet d'un grand chapitre d'*Applications didactiques* (p. 139 et suiv.) où l'on trouvera quelques vues contestables (p. ex. p. 146, sur l'âge auquel les enfants devraient apprendre les langues étrangères ; p. 162 et suiv., sur la *méthode directe* appliquée aux langues mortes) et beaucoup d'autres qui sont tout à fait excellentes : ainsi sur la nécessité d'écouter les indigènes avec une attention réfléchie avant de se mettre à parler soi-même (p. 186-7), sur l'organisation de la conversation méthodique (p. 188 et suiv.) et la pratique de la causerie solitaire (p. 207), le tout résumé dans la formule de la page 208, *écouter le plus possible et parler au hasard le moins possible*, à l'inverse de la plupart des gens qui s'imaginent que pour apprendre une langue étrangère il faut avant tout *aller dans le pays* et qu'il suffit d'y parler n'importe comment de n'importe quoi avec n'importe qui.

Jules Ronjat.

L. DE BEAUFRONT et L. COUTURAT. — *Dictionnaire français-ido.* Paris (imprimerie Chaix). 1915. in-16. XIII-586 p.

On ne s'occupe pas ici des langues universelles. Mais les travaux faits en vue de ces langues peuvent avoir un intérêt pour le linguiste, et tel est le cas de l'ouvrage dont on vient d'énoncer le titre.

En effet, pour indiquer comment doivent être traduits les mots français dans une langue comme l'ido où chaque idée n'a qu'une expression et chaque mot qu'un sens, les auteurs ont dû marquer avec soin les diverses valeurs des mots courants; ce livre montrera ainsi à quel point les sujets parlants s'expriment par groupes de mots fixés et combien peu il est licite d'envisager le sens des mots de la langue usuelle pris isolément. C'est pour cela qu'un dictionnaire de la langue usuelle sans exemples nombreux donne le sens des mots d'une manière vague, incomplète, et, au fond, inexacte.

On profitera de l'occasion pour rendre hommage à la mémoire du regretté L. Couturat, qui est mort prématurément en août 1914 des suites d'un banal accident d'automobile. Ses recherches sur la logique et son souci des langues universelles l'avaient amené à beaucoup réfléchir sur les questions de linguistique générale, et ce n'est pas seulement la philosophie, c'est aussi la linguistique qui a fait par sa mort une perte grave. Son *Histoire de la langue universelle* (en collaboration avec M. Leau), 1re édit., 1903, 2e édit. 1907), n'expose pas seulement l'histoire du problème d'une langue universelle : elle définit exactement les conditions d'une langue de cette sorte, qu'il n'a pas trouvées pleinement réalisées dans l'espéranto, et que, avec M. de Beaufront, il a essayé de réaliser mieux dans l'ido.

A. MEILLET.

G. DOTTIN. — *Les anciens peuples de l'Europe*. Paris (Klincksieck). 1916. in 8. XIV-302 p. (Collection pour l'étude des antiquités nationales. I).

L'ouvrage de notre confrère M. Dottin inaugure une collection fondée par M. C. Jullian chez l'éditeur Klincksieck. où. sous un format commode et à des prix abordables (le prix de l'ouvrage ici indiqué est de 6 francs). on trouvera l'ensemble des données utiles à qui veut étudier l'ancienne histoire de notre pays. La collection doit comprendre, par exemple. de M. Dottin. un Corpus des inscriptions celtiques avec un glossaire de l'ancien gaulois. — de MM. Cagnat et Toutain. un choix d'inscriptions relatives à la Gaule — etc. Il est à souhaiter que la collection ait auprès du public le succès qu'elle mérite. Il est inutile de dire combien elle sera précieuse aux travailleurs qui ne sauraient avoir tous chez eux les grands *Corpus*. et qui. même quand ils les possèdent. hésitent. s'ils ne sont pas spécialistes. à faire des recherches dans de vastes recueils où il faut du temps pour trouver ce qui intéresse en particulier les antiquités de la France.

Le premier volume ouvre heureusement la collection. Disciple de d'Arbois de Jubainville. M. Dottin y reprend l'un des sujets qui ont tenu le plus à cœur à notre regretté confrère. Il s'efforce de grouper et d'interpréter les textes qui apportent quelques renseignements sur les peuples de l'Europe. au début de l'époque historique. M. Dottin n'a pas le goût des grandes constructions. on le sait. Il se tient le plus près qu'il peut des données. et par suite il ne risque guère d'induire le lecteur en erreur. Néanmoins. il ne se borne pas. comme d'Arbois de Jubainville. à éclairer les textes anciens par la linguistique ; il y joint l'archéologie. sans jamais dissimuler combien il est malaisé de relier les témoignages muets des débris de civilisations aux faits linguistiques livrés par les textes.

Le chapitre sur les sources est un peu bref : il n'entre

guère dans le détail et comporte peu de critique. C'est seulement au cours de l'ouvrage qu'on trouve un fait aussi remarquable que la concordance entre la date traditionnelle de Minos chez les Grecs et la date à laquelle l'examen des faits archéologiques a conduit pour la plus belle période de l'histoire de la Crète. On remarquera du reste que, pour l'histoire ancienne, M. Dottin semble admettre tacitement la chronologie longue de l'histoire égyptienne enseignée par Maspéro : la chronologie courte semble répondre mieux à la réalité. M. Dottin ne mentionne même pas la belle histoire ancienne de M. Ed. Meyer, dont le large esprit de système s'accorde du reste assez mal avec son tour d'esprit.

Ce qui caractérise M. Dottin, c'est le parti pris de ne pas induire. Il constate, par exemple, p. 49, que les poèmes homériques juxtaposent des détails, qui peuvent remonter à la guerre de Troie, à d'autres, qui sont du temps de la rédaction. Si l'on induit, on dira que les poèmes homériques, composés après les invasions doriennes, veulent représenter un monde hellénique antérieur à l'invasion, que les auteurs ont cherché, sans, bien entendu, y réussir tout à fait, à figurer une civilisation distincte de celle de leur temps et qu'ils ignorent à dessein beaucoup de choses usuelles à l'époque des auteurs, mais qu'ils savaient être récentes, comme les armes en fer, l'écriture, etc.

Un autre détail montrera le peu de goût que trouve M. Dottin à généraliser. Il signale, p. 63, des ressemblances entre les Celtes et les Perses ; ces ressemblances sont en effet curieuses : mais elles sont plus larges qu'il n'est dit : il s'agit de ressemblances entre le groupe italo-celtique et le groupe indo-iranien, dans leur ensemble. Ce n'est pas seulement chez les Perses qu'il faut un prêtre pour les sacrifices : dans l'Inde, il faut un brahmane : et, à Rome aussi, il y avait des collèges de prêtres. L'existence de prêtres chargés spécialement de la religion a eu pour conséquence la conservation de toute une série de termes religieux en indo-iranien et en italo-celtique seulement : cette conservation, dont *$r\bar{e}g$* « roi » fournit l'un des exemples les plus

frappants, a été signalée depuis longtemps sans avoir été encore systématiquement étudiée.

Obligé de toucher à une infinité de faits très divers, M. Dottin s'est exposé à des erreurs et à des imprécisions de détail, qu'une seconde édition lui permettra certainement d'effacer un jour. En voici quelques exemples. Que veut dire l'auteur quand il parle, p. 109, d'une origine « dorienne » de l'alphabet lycien ? il n'y a pas d'alphabet propre au dorien. P. 146, après avoir rappelé quelques légendes relatives à l'origine de la population de l'Attique (légendes qui ne sont pas chez Thucydide), M. Dottin ajoute que « l'extension de la puissance ionienne dans le Péloponèse est moins bien connue » : on est un peu surpris : un lecteur très averti peut entrevoir à quoi l'auteur a pensé : la plupart des lecteurs passeront sans comprendre. P. 76, l'auteur semble attribuer une signification à la concordance de forme du nom des Ἴβηρες d'Espagne avec ceux du Caucase : il ne faut pas oublier que l'on ne connaît la forme indigène ni de l'un ni de l'autre nom : les Arméniens appellent *Vir* (*kh*) les Ibères du Caucase, et cela ne favorise pas l'identification ; car un *i* initial devant consonne ne tombe pas en arménien. P. 70, les textes indiens datés du IIIe siècle av. J.-C. dont il est question ne sont pas en sanskrit, mais en prakrit, et les lignes un peu brèves consacrées à l'ancien iranien resteront obscures pour qui ne connaît pas exactement les faits. P. 71, il n'est plus vrai que le « tokharien » soit anonyme : M. S. Lévi a démontré que le tokharien B était la langue de Koutcha.

A. M.

A. Meillet. — *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 4e édition. Paris (Hachette), 1915, in-8, xxvi-502 p.

A la différence des trois précédentes, cette quatrième édition ne comporte aucun remaniement important. L'auteur

s'est borné à corriger les fautes qu'il a vues ou qu'on lui a signalées et à modifier quelques détails, sans changer la pagination. La bibliographie a été mise à jour.

A. M.

V.-A. Bogorodickij. — *Kratkij očerk sravnitel'noj grammatiki ario-evropeiskix jazykax.* Kazan' (Université), 1916, in-8, iv-178 p.

On ne saurait, sans beaucoup de sacrifices, traiter en moins de 180 pages toute la grammaire comparée des langues indo-européennes. Le livre de notre éminent confrère, M. Bogorodickij, a donc nécessairement un caractère élémentaire. Il est destiné à des étudiants qui ne doivent pas pousser bien avant les études de grammaire comparée. Il a le mérite d'être clair et facile à lire à tous égards.

Toutefois il faut avouer que les doctrines de M. Bogorodickij sont parfois contestables. Ainsi p. 3 et suiv., il maintient la doctrine, à peu près universellement abandonnée, et peu vraisemblable, de la représentation de i.-e. *o* par indo-iranien *ā* en syllabe ouverte. Et, p. 6, il attribue à une différence entre i.-e. *o* et *e* la différence des traitements sanskrits de indo-iran. **az*, à savoir *o* et *e*, alors que cette différence tient uniquement à la position : *-o* en fin de mot, *-e-* à l'intérieur.

Ce qui est dit du duel, p. 168 et suiv., n'est pas net. Et il n'est pas vrai que la disparition du duel soit parallèle dans le nom et dans le verbe : en gotique, le duel s'est conservé dans le verbe et a disparu dans le substantif, tandis que, inversement, en vieil irlandais, le duel s'est conservé dans le nom et a disparu dans le verbe.

A. M.

G. CAMPUS. — *Due note sulla questione delle velari arioeuropee.* Turin (Bona). 1916. in 8. 20 p.

M. G. Campus, qui paraît être un débutant, est d'avis que, en ce qui concerne les gutturales, le groupe occidental conserve l'état de choses ancien mieux que le groupe oriental, et que le *k* de lat. *decem* est plus ancien que le *ç* de skr. *dáça* : c'est assurément exact, sinon neuf.

Dans la seconde de ses deux notes, il s'efforce de réfuter l'opinion que j'ai émise que le τ du type gr. πέντε n'a rien à faire avec le *c* de skr. *páñca*, etc., et de montrer que la palatalisation grecque remonte au fait indo-européen attesté aussi par l'indo-iranien, le slave, etc. Mais il n'est pas légitime de séparer le grec du groupe occidental et d'admettre que, devant *e*, les labio-vélaires grecques reposent sur *k'* alors qu'elles reposent sur k^w devant les autres voyelles de même qu'en italique, en celtique et en germanique. Du reste, on sait que, en éolien, *k^we initial de mot principal donne πε et non τε, et ceci seul suffit à écarter l'affirmation de M. Campus. La palatalisation des gutturales devant *e* est un fait d'un type trop courant pour qu'une concordance entre les traitements de deux langues suppose nécessairement une origine commune.

A. M.

INDOGERMANISCHES JAHRBUCH, im Auftrag der Indogermanischen Gesellschaft herausgegeben von W. STREITBERG und † A. THUMB. III Band, Iahrgang 1915. Strasbourg (K. Trübner). 1916. in 8. v-230 p. (et une planche en frontispice).

Malgré les événements, la bibliographie annuelle que publie l'*Indogermanische Gesellschaft* a paru presque à sa date normale. La guerre ne s'y marque guère que par des notices

sur quelques jeunes linguistes allemands de talent morts pour leur pays.

Le volume ne renferme cette année aucun mémoire initial.

La bibliographie est faite avec le même soin que d'habitude. La bibliographie de la linguistique générale, faite par notre confrère, le R. P. Jac. van Ginneken, est particulièrement curieuse ; on y trouvera l'indication de beaucoup d'articles qu'on ne songerait pas à lire ; et de brèves critiques, parfois mordantes, n'y manquent pas. — Les analyses, en partie assez détaillées, qui sont données de divers articles parus dans des recueils très divers, rendront service.

Le volume se termine par des notices nécrologiques et par un intéressant compte rendu de deux réunions de l'*American philological Association*.

A. M.

GAWRON'SKI, GRZEGORZEWSKI, KOTWICZ, ROZWADOWSKI. — *Rocznik Orientalistyczny*, I, première partie. Cracovie (Stacya naukowa polska na wschodzie), 1914-1915, in-8, 224 p.

Au moment où a commencé la guerre, le groupe des orientalistes de Cracovie s'apprêtait à mettre en train un nouveau recueil de mémoires relatifs à l'orientalisme. Bien que, un moment, les opérations militaires se soient approchées de Cracovie, ils ont réalisé en partie leur projet de volume annuel, et ils publient une première partie du premier volume. Sauf deux articles d'indianisme de M. Gawron'ski, qui sont en anglais, tout le recueil est rédigé en polonais, et les auteurs ont eu visiblement le souci de manifester la vitalité de leur malheureuse nation. Un *Bulletin* de 24 pages, dont le titre est en français, donne des résumés, les uns en français, d'autres en allemand, d'autres encore en anglais, des articles écrits en polonais. Même si les circonstances où il a paru ne lui donnaient pas le caractère d'un tour de force,

ce recueil ferait grand honneur à ses auteurs et à ses directeurs.

La plus grande partie n'a pas un caractère linguistique. On signalera seulement ici, outre un article de M. Grzegorzewski sur une particularité de la graphie du *Codex cumanicus*, les deux articles de M. Rozwadowski. Le premier, très bref, se compose de quatre rapprochements étymologiques. Dans le second, qui est plus étendu, l'éminent linguiste de Cracovie examine la question des communautés de vocabulaire entre le slave commun et l'indo-iranien : en gros, ses vues concordent exactement avec celles que j'ai émises dans mon livre sur les *Dialectes indo-européens*. Sauf *toporŭ*, il ne reconnaît pas d'anciens emprunts du slave à l'iranien. Et, quant aux concordances telles que v. sl. *svętŭ*, zd *spəntō*, il estime qu'elles ne prouvent pas un voisinage particulièrement prolongé du slave et de l'iranien : en affirmant cette thèse contre moi, il se rencontre exactement avec mes vues ; le voisinage que j'ai supposé dans mes *Dialectes indo-européens* est un voisinage remontant à une date indo-européenne commune : mon expression n'a sans doute pas été assez claire : car je vois que M. Rozwadowski s'est mépris sur mon idée. M. Rozwadowski insiste avec raison sur le fait que les concordances de vocabulaire entre le slave et l'iranien portent en grande partie sur des termes religieux. Il ajoute plusieurs concordances notables à celles que j'ai signalées.

A. M.

A.-F. Rudolf Hoernle. — *Manuscript remains of buddhist literature* found in Eastern Turkestan, Facsimiles with transcripts, translations and notes. Edited in conjunction with other scholars. Volume I. Parts I and II. Manuscripts in sanskrit, khotanese, kuchean, tibetan and chinese. Oxford (Clarendon Press), 1916, in-8, xxxvi-412 p. et 22 planches hors texte.

M. Hoernle a été, on le sait, le premier à déchiffrer les

textes récemment découverts dans le Turkestan Oriental. Tous les travaux faits depuis ont montré avec quelle exactitude il avait lu ces textes difficiles et, en grande partie, inintelligibles au premier abord. C'est à lui qu'ont été remis les textes qui sont parvenus dans l'Inde. Aussitôt qu'il les a eus entre les mains, il s'est préoccupé d'en assurer le plus rapidement possible l'examen critique et la publication. Il a remis des fragments à des savants qualifiés de plusieurs pays, et le beau volume qu'il publie maintenant est en partie son œuvre, en partie celle de savants divers : un Allemand, M. Lüders, a édité des fragments sanskrits : un Norvégien, M. Sten Konow, des fragments en « iranien oriental » : un Français, M. S. Lévi, des fragments en « tokharien B ».

Pour la première fois dans une grande publication de textes, l' « iranien oriental » et le « tokharien B » sont nommés d'après les lieux où ces langues se parlaient : M. Sten Konow a démontré, on le sait, que l' « iranien oriental » était la langue de Khotan, et M. S. Lévi que le « tokharien B » était la langue de Koutcha. Ces noms, que M. Hoernle a mis sur le titre, doivent désormais entrer dans l'usage courant.

L'introduction est surtout consacrée aux questions paléographiques où M. Hoernle est un maître incontesté. M. Hoernle relève avec raison une importante différence entre l'alphabet khotanais et l'alphabet koutchéen. Le premier s'est borné à utiliser les ressources de l'alphabet sanskrit auquel il a peu ajouté : le second, beaucoup plus original, comprend un grand nombre de caractères nouveaux.

L'édition, la traduction et le commentaire des textes sanskrits par MM. Hoernle, Lüders, Pargiter et Thomas occupent les 195 premières pages du recueil. Un vocabulaire signale les mots les plus notables, et, en particulier, ceux qui ne se retrouvent pas hors de ces textes. Cette partie du volume est importante pour l'étude du bouddhisme ; elle l'est beaucoup moins pour le linguiste. Néanmoins, le sanskrit de ces textes n'est pas sans intérêt : il est souvent incorrect, plein de prākritismes : des formes comme *sahasrrebhiḥ*

au lieu de *sahasraiḥ* ou *arhān* au lieu de *arhan* sont à relever. Pour le principal texte qu'il a édité, M. Lüders montre qu'il a été transcrit de la *māgadhī* en sanskrit, p. 161 et suiv. Dans ces textes bouddhiques, on aperçoit encore clairement le fond prākrit qui transparaît sous une sanskritisation tardive et qui n'est devenue à peu près parfaite que peu à peu.

Les pages 214 à 356 renferment l'édition et l'étude de deux textes khotanais par M. Sten Konow. On a pour ces deux textes des originaux sanskrits, si bien que M. Sten Konow a pu en donner une traduction complète et les accompagner d'une étude grammaticale et d'un vocabulaire. A la fin du volume (p. 387-409), M. Hoernle publie lui-même deux petits textes khotanais, l'un accompagné d'un texte chinois, étudié par MM. Chavannes et S. Lévi, l'autre d'un texte tibétain, étudié par M. Barnett ; suit un vocabulaire de ces textes khotanais par M. Hoernle.

L'édition de ces textes khotanais sera la bienvenue ; elle confirme et elle complète les connaissances qu'on avait sur la grammaire de ce dialecte iranien, et elle élargit le vocabulaire qu'on avait acquis déjà. On a là une base solide sur laquelle on pourra s'appuyer pour continuer la lecture et l'édition de ces textes dont les missions d'Asie centrale ont rapporté un nombre considérable.

Au point de vue linguistique, les indications données par M. Sten Konow prêtent à la critique. M. Sten Konow n'est pas iranisant, il le déclare lui-même. A vrai dire, les iranisants sont rares, et M. Hoernle n'en a sans doute trouvé aucun à qui confier le travail. On doit donc savoir très grand gré à M. Sten Konow du travail qu'il a fait : il a mis à la disposition des linguistes des matériaux tout prêts et bien ordonnés. Mais, sans vouloir les lui reprocher, il convient de marquer rapidement quelques défauts de la partie linguistique du travail.

M. Sten Konow n'a visiblement aucune familiarité avec l'Avesta. Par exemple, il transcrit la voyelle réduite de l'Avesta tantôt par *e*, suivant le procédé ancien, tantôt par *ə*, comme on le fait maintenant. Il parle de l'*u* final d'un avestique

*_zānū_ « genou », comme si l'on avait quelque connaissance de la quantité réelle des voyelles finales dans l'Avesta et comme si le mot *_zānū_ « genou » se lisait quelque part dans le texte ; il explique au surplus d'une manière correcte l'_ū_ final du khotanais _ysānū_ « genou », dont on possède ailleurs la forme _ysānua_ qu'il postule. Mais, étant donné que les voyelles finales sont très altérées en khotanais et que la diphtongue iranienne _au_ y aboutit à _ū_, comment M. Konow peut-il rapprocher _anau_ « sans » du gr. ἄνευ ? Comment songer à expliquer _haṃtra_ « avec » par un rapprochement avec zd _hača?_ Le khot. _ysamthā_, qui traduit le skr. _janma_, est rapproché, par une erreur évidente, de zd _zantu-_ « tribu », au lieu de l'être de zd _ząθa-_ « naissance », qui est exactement le même mot. On se demande pourquoi khot. _āhya_ « dans l'œuf » est rapproché de angl. _egg_ (qui est apparenté, il est vrai), au lieu de l'être de pehlvi _xāyak_; l'_h_ du mot khotonais contribuera sans doute à expliquer le _x_ initial, très énigmatique, du mot pehlvi. Il aurait été curieux de rapprocher khot. _mura_ « oiseau » de zd _mərəγa-_, pehlvi _murv._

Même à part les fautes et les lacunes qui résultent de ce que M. Sten Konow n'est pas iranisant, on pourrait suggérer quelques observations. Par exemple, dans le passage (26) de l'_Aparimitāyuḥ sūtra,_ où khot. _daṃrau-murāṃ_ traduit skr. _mṛgapakṣiṇām_, le _au_ de _daṃrau-_ n'est pas une simple faute : dans le même texte, au lieu de la forme ordinaire de _nāma_ « nom », qui offre souvent la nasalisation correcte de _ā_ devant nasale, _nāṃma_, on a une fois _naṃma_ : _daṃrau-murāṃ_ au lieu de _daṃrāṃ murāṃ_ est exactement semblable. La forme _daṃrau_ n'aurait pas dû figurer isolément dans le vocabulaire. — On ne voit pas pourquoi _vīra_, qui est rapproché sans doute avec raison de zd _upairi_, est traduit par angl. _in_ (et _on_) et qualifié de forme de locatif : _vīra_ traduit proprement skr. _upari_, ainsi _āysaṃ vīra nastā_ traduit _āsanasya upari niṣaṇṇaḥ_ (avec les mots séparés). — Pourquoi ne pas rappeler skr. _raj-_ à propos de khot. _rri_ « roi » ? On a, il est vrai, _rruṃda_ au pluriel ; mais il y a trace du _z_ attendu dans _rris-pūra_ « fils de roi », et il

est bien curieux de retrouver quelque part en iranien le correspondant de skr. *rāj-*.

Quant aux emprunts hindous, il aurait été bon de faire au moins un premier départ entre les simples transcriptions comme *rūpakāyä* et les mots entrés dans le système de la langue comme *rūva* de skr. *rūpa*. Pour le *v* de *rūva*, la question se pose d'ailleurs de savoir si la sonorisation de l'intervocalique a eu lieu en khotanais ou si le mot a été emprunté sous forme prākrite. Un mot comme *ṣada* « foi » a été emprunté à un prākrit, non au sanskrit. Il y aura là des problèmes délicats à débrouiller.

Les pages 357 à 386 du volume sont occupées par une étude de M. S. Lévi sur des fragments koutchéens, l'un déjà publié qui paraît avec des corrections, l'autre inédit. J'y ai joint quelques remarques étymologiques. M. S. Lévi a, de plus, interprété, p. 11, deux petites phrases koutchéennes qui se lisent sur un manuscrit sanskrit édité par M. Hoernle ; on y remarquera le *-sk-* de *yaskaṣṣalya* « bhikṣitavyaḥ » ; cf. le *-sk-* de skr. *icchati* et *prcchati*.

A. M.

Festschrift Fr. C. Andreas. Leipzig (Harrassowitz), 1916, in-8, vii-142 p. et 2 planches[1].

Ce recueil, publié à l'occasion du soixante-dixième anniversaire (14 avril 1916) de l'éminent iranisant de Gœttingue, aurait été plus imposant si la guerre n'avait empêché un bon nombre des admirateurs de M. Andreas d'y prendre part.

La bibliographie des travaux de M. Andreas qui le termine est courte. Riche de science et riche de vues neuves, M. Andreas n'a jamais eu le goût de publier, et il a toujours mieux aimé semer ses idées autour de lui que les confier à l'impression. Mais par la conversation, il a beaucoup agi sur les études iraniennes.

1. J'ai reçu ce livre de notre confrère M. Wackernagel.

Des treize articles qui constituent le recueil, plusieurs sont de caractère linguistique ou intéressent le linguiste.

Deux d'entre ces articles, ceux de MM. Bernhard Geiger et Lommel, se rattachent directement à l'enseignement de M. Andreas. M. Andreas a montré, on le sait, que l'Avesta a été transcrit d'un alphabet sémitique non vocalisé dans l'alphabet actuel et que beaucoup des particularités phonétiques indiquées par la graphie traditionnelle du texte, ou bien traduisent des altérations postérieures à la composition et même à la fixation définitive du texte, ou bien proviennent de simples accidents graphiques. MM. B. Geiger et Lommel développent des conséquences intéressantes de cette vue remarquable. Il ne faut cependant pas exagérer ; et il y a tout lieu de croire que la forme spéciale du *t* qui est employée dans l'Avesta pour *t* final et pour *t* devant consonne exprime le *t* implosif (et non pas le *z* spirant) : on ne voit pas pourquoi, comme le veut M. Geiger, un même signe graphique aurait été employé en fin de mot et devant consonne à l'intérieur du mot, tandis que l'hypothèse phonétique rend compte de tout. Il est curieux que M. Geiger paraisse ignorer l'hypothèse de la valeur de *t* implosif attribuée à ce signe.

L'article de M. Rahlfs, relatif à des influences récentes dans la vocalisation de l'Ancien Testament hébreu, se rattache au même groupe d'idées.

Notre éminent confrère, M. Wackernagel, à l'obligeance de qui je dois d'avoir reçu le volume et de pouvoir le signaler ici, étudie le mot sanskrit *bhrātr̥vyaḥ*, qui signifie « fils du frère » comme son correspondant iranien, et le skr. *pitr̥yāvatī* « fille qui reçoit l'héritage paternel ».

M. Oldenberg examine, avec la compétence qu'on lui connaît, les mots védiques *arkásātiḥ* et *medhásātiḥ* et en fixe le sens ; il montre que le premier terme de *medhásātiḥ* est le mot *medhā́* ; on sait par *sumedhā́s-* que c'est un ancien thème en *-s-* ; on pourrait partir de **medhas-sātiḥ*, avec simplification de *-ss-*.

Un très intéressant article de M. Debrunner montre comment des mots latins sont pleins de significations grecques :

le terme de *Bedeutungslehnwörter*, qu'il emploie, est heureux et indique bien le sujet traité. Il y a là un ordre de recherches trop négligé jusqu'ici et qui devra être poursuivi.

L'article de M. Christensen, sur les traces de la légende de *Manu-* dans l'Iran, montre que le mot *manu-* n'a pas été inconnu de l'iranien, au moins comme nom propre.

Le petit article de M. Schwartz, sur un ancien participe parfait en grec, est peu convaincant ; les formes κώδυια et κώδεια font en effet penser à un participe parfait ; mais il faudrait expliquer le sens, chose à quoi M. Schwartz ne paraît pas penser. Et l'on ne voit pas mieux le rapport entre κώδων et κώδυια que celui entre ἀγών et ἄγυια, que rapproche l'auteur.

A. M.

M. Fasmer. *Izslědovanie v oblasti drevnegrečeskoi fonetiki.* Moscou, 1914, in-8, x-171 p. (*Zapiski istoriko-filologičeskago fakulteta Petrogradsgago Universiteta*, čast' 121).

Sous le titre de *Recherche sur un point de la phonétique du grec ancien*, et après une introduction où il discute des vues très générales, notre savant confrère russe, M. Fasmer, étudie à fond la théorie du ζ grec qui a été souvent abordée mais qui n'a jamais été faite complètement.

Il insiste relativement peu sur la question des origines du ζ, qui ne comprend guère qu'un point litigieux sur lequel on reviendra plus loin, et fait porter le fort de sa recherche sur la prononciation de ζ aux diverses époques de la langue grecque, dans ses divers dialectes.

La lettre grecque ζ est empruntée à l'alphabet sémitique où elle vaut *z* ; en grec moderne, elle exprime la forme sonore de *s*, c'est-à-dire *z*. Mais en grec ancien, le ζ ne notait pas simplement *z*. Le fait fondamental, sur lequel M. Fasmer a eu tort de ne pas insister, c'est que chez tous les poètes le ζ grec est traité comme un groupe de consonnes et fait position exactement comme ξ ou comme στ. Une pre-

mière chose est donc sûre : ζ exprime une consonne géminée ou un groupe de consonnes.

En ce qui concerne l'ionien-attique, il n'y a pas de doute : plusieurs témoignages exprès de Denys de Thrace, de Denys d'Halicarnasse, etc., décrivent ζ comme valant *z* + *d*. Ces témoignages ne valent plus pour la prononciation du temps de ces auteurs. Mais ils répondent à une tradition dont on ne peut contester la valeur.

Et en effet — et c'est sur ce point que la démonstration de M. Fasmer est le plus saisissante — les noms empruntés à des langues étrangères qui comportaient *z* ou *ž* offrent un σ dans la transcription grecque, tandis que ceux qui ont *zd* ou *žd* ont ζ. Le nom que les inscriptions achéménides notent *zara(n)ka* est noté Σαράγγαι par Hérodote ; le roi dont le nom est *Ka(n)bujiya* (c'est-à-dire *Kanbužiya*) dans les inscriptions achéménides est Καμβύσης chez Hérodote : mais on a Μαζάρης de *Mazdara-*. Au contraire, après le IVe siècle av. J.-C., le *z* iranien est rendu par le ζ grec. Toute cette discussion délicate et compliquée semble probante dans l'ensemble.

Et en effet, on a dès 329 av. J.-C. la preuve que ζ commençait à valoir *z* par le fait que le groupe σμ est noté *zm* deux fois dans une inscription : ενδεσζμους (*sic*) et *ανάδαζμους*. A cette date, le fait est du reste isolé, et le σζ de ενδεσζμους montre qu'il s'agit d'un essai. La notation ζμ au lieu de σμ ne figure couramment dans les inscriptions attiques qu'à partir de 200 av. J.-C., et, en s'appuyant sur ce cas isolé de 329 alors que le fait est courant seulement plus d'un siècle après, M. Fasmer commet une imprudence, dont son lecteur n'est pas immédiatement averti.

La valeur *zz* est assurément celle qu'ont entendue les Romains à date ancienne, quand ils ont rendu par *ss* le ζ grec (on sait que *z* avait disparu à Rome, par suite du passage à *r*), ainsi chez les comiques *atticisso* de ἀττικίζω.

Le passage de *zz* à *z* simple résulte de la simplification générale des géminées en grec moderne.

Pour les dialectes autres que l'attique et l'ionien, les choses sont moins claires. Les faits qu'on possède ne sont

pas faciles à interpréter, et l'on ne sera pas toujours convaincu par las conclusions de M. Fasmer. Par exemple, en ce qui concerne l'éléen (que M. Fasmer classe, avec tous les parlers du Nord-Ouest, sous le titre de « dorien », par une extension arbitraire), il y a confusion de ζ et de δ dans une grande partie des inscriptions, les unes ayant δ et les autres ζ à la fois pour le ζ et le δ de l'ionien-attique ; on est tenté de conclure de là que, en éléen, le δ était devenu spirant et ne se distinguait plus de ζ qui lui-même aurait été la spirante dentale sonore ; des graphies isolées νοστιττην et αττχμιον conduisent M. Fasmer à affirmer que δ et ζ notent simplement *d* (*dd* à l'intérieur du mot) ; mais est-il sûr que ττ ne puisse pas noter une prononciation spirante, et sait-on au juste ce que signifiait la graphie ττ dans un mot attique comme θάλαττα ? On retrouve à Gortyne la graphie ττ à côté de δδ et de ζ, et, comme le δ crétois était spirant, on est porté à croire que cette graphie note une spirante. Il reste vrai d'ailleurs que les hésitations de la graphie crétoise dénoncent une prononciation particulière que les moyens de l'alphabet grec ne permettaient pas de noter.

En ionien et en attique, le représentant de τ*y* (et θ*y*), qui est σσ (att. ττ) alternant avec σ simple, n'est pas parallèle au représentant de δ*y*, qui est ζ (c'est-à-dire *zd*) ; en crétois au contraire, il y a parallélisme, puisque, à date ancienne, l'un et l'autre sont représentés par ζ, la graphie faisant abstraction de la différence entre sourde et sonore, et que, ensuite, on a à Gortyne ττ pour la sourde, δδ pour la sonore.

Il n'est pas inadmissible que le caractère du *z* sémitique ait été affecté à noter *zd* par l'adaptateur grec de l'alphabet sémitique ; mais l'emprunt du signe se comprendrait mieux si, dans le dialecte (inconnu) des gens qui ont adapté l'alphabet sémitique au grec, le ζ était déjà *zz*, et si l'affectation à la valeur *zd* était le fait d'un autre dialecte où *zd* répondait à *zz* du premier dialecte.

Dans le détail, M. Fasmer présente nombre d'observations neuves et intéressantes, et il y aurait lieu à des discussions. Il est permis de se demander si un rapprochement comme celui du nom de la ville de Τροζάν, ion. Τροιζήν avec

le nom d'oiseau. v. h. a. *drostel*, etc. a beaucoup de portée et quel fond on peut faire là dessus : comment rendre plausible l'étymologie d'un mot dont le sens est inconnu ?

Quant à la question de l'origine du ζ dans les cas tels que ζυγόν en face de skr. *yugám*, lat. *iugum*, got. *juk*, M. Fasmer adopte résolûment l'hypothèse suivant laquelle l'indo-européen aurait possédé un *j* distinct de *y* (*i* consonne). Il est vrai que l'on n'a pu découvrir aucun principe expliquant la répartition d'un *y* unique entre gr. ζ et *h*. Mais, à l'initiale du mot, il a pu y avoir deux traitements suivant que le *y* demeurait sonore — et alors il aurait donné ζ — ou devenait sourd — et alors il aurait donné *h*. Le traitement sourd a pu se produire après sourde et peut être après une pause, le traitement sonore après une sonore : on s'expliquerait ainsi que, dans le verbe, où l'augment et les préverbes agissaient, le traitement ζ domine : ζεύγνυμι, ζώννυμι, ζέω, ζητέω ; au contraire, dans les noms isolés, comme ἧπαρ, ὅς, le traitement *h* domine ; si, dans le verbe ἵημι (cf. lat. *iaciō*), on a *h*, c'est que le *y* devant l'ι du redoublement au présent avait une situation particulière. — Suivant en cela M. Pedersen, M. Fasmer s'autorise de l'albanais pour distinguer en indo-européen *j* de *y* : mais le *j* de alb. *ju* « vous » en regard de *g'* des exemples tels que *g'eš* « je pétris (du pain) » prouve peu de chose : un mot accessoire comme le pronom peut offrir des traitements spéciaux. — Au surplus, il n'est même pas sûr que le gr. ὑμεῖς, dont on rapproche alb. *ju*, ait jamais eu un *y* : en effet, comme on l'a vu depuis longtemps, l'ancienne forme **usme* de l'accusatif, sur laquelle a été fait le nominatif, doit être à skr. *vaḥ*, lat. *uōs*, v. sl. *vy* ce que l'accusatif **ṇsme* « nous » est à skr. *naḥ*, lat. *nōs*, v. sl. *ny* ; il est vrai que l'accusatif est skr. *yuṣmán*, lit. *jùs* ; mais le *y* initial de ces deux langues s'explique tout naturellement par l'influence du nominatif, skr. *yūyám*, lit. *jũs*, lequel n'est pas conservé en grec.

C'est le charme du livre de M. Fasmer que, tout en apportant sur le point essentiel une doctrine sûre, il invite à toutes sortes de discussions : on s'en sépare avec peine. A. M.

W. Lademann. — *De titulis atticis quaestiones orthographicae et grammaticae* (diss. Bâle). Kirchhain, 1915, in-8. 139 p.

Le livre bien connu de Meisterhans sur la langue des inscriptions attiques, dont M. Schwyzer a donné une troisième édition, indique d'une manière générale la succession des formes employées dans les inscriptions de l'Attique. M. Lademann, suivant une suggestion de M. W. Schulze, s'est proposé de préciser les indications de Meisterhans-Schwyzer pour la période postérieure à 336 av. J.-C. C'est le temps où l'attique est en concurrence avec la κοινή et se laisse peu à peu envahir. Il n'y a rien de plus saisissant que de voir l'attique, qui a d'abord fourni à la κοινή son modèle, perdre progressivement ceux de ses caractères propres que la κοινή n'avait pas adoptés. A travers l'étude minutieuse de M. Lademann, on suit ainsi pas à pas d'abord les altérations propres du parler attique, puis l'effacement progressif des particularités de ce parler.

La coupure à 336 av. J.-C. ne répond linguistiquement à rien de précis. Par exemple, le passage de ηι à ει avait commencé dès le début du IVe siècle av. J.-C. ; la substitution de ει à ηι est en progrès durant la première moitié du IIIe siècle, et elle est à peu près de règle ensuite jusque vers 150. Alors, la κοινή réagit sur l'attique, et la forme ηι reprend le dessus, sous l'influence de la κοινή qui n'avait pas admis l'usage attique de ει ; seulement, on tend à ne plus prononcer l'ι de ηι, et dès 122 av. J.-C., apparaît la graphie η qui devient dominante au début de l'ère chrétienne. Rien de plus instructif que cette histoire.

Les données recueillies par M. Lademann permettent ainsi de suivre l'histoire, non pas de l'attique, mais de la façon de parler en usage dans l'Attique, au cours de l'époque hellénistique. Ce travail intéressera vivement tous ceux qui veulent suivre de près l'histoire du grec. A. M.

R.-M. DAWKINS. — *Modern Greek in Asia Minor.* A study of the dialects of Silli, Cappadocia and Pharasa with grammar, texts, translations and glossary. Cambridge (University Press), 1916, in-8, xiv-695 p., 5 planches hors texte et 2 cartes.

M. Dawkins publie dans ce livre le résultat de ses observations sur trois groupes de parlers grecs de l'intérieur de l'Asie Mineure, ceux de Silli, de la Cappadoce et de Pharasa. Il rend par là un grand service. Car ces parlers sont aussi mal connus qu'intéressants à plusieurs égards.

M. Dawkins ne décrit pas complètement les parlers qu'il a observés. La durée de ses séjours ne lui a permis d'étudier complètement aucun de ces parlers. Mais il fournit des données recueillies sur place et qui permettent de se faire une idée des parlers examinés. Il y joint de nombreux textes de contes qu'il a recueillis lui-même, et qu'il publie en les accompagnant d'une traduction et d'un glossaire très riche. Il a de plus demandé à M. Halliday des notes et une introduction sur ces contes, au point de vue du folklore.

L'auteur n'est pas phonéticien. Il enseigne peu de chose sur la prononciation. Et sa notation est faite en lettres grecques avec quelques caractères complémentaires. Ce procédé n'est guère satisfaisant : il masque la réalité phonétique, et il dispense le notateur de se rendre exactement compte de ce qui a été prononcé. Mais de la part d'un savant qui est peu phonéticien, mieux vaut une notation sommaire, qui a chance d'être juste, que des notations dont la précision dépasserait celle des observations et tromperait le lecteur. En ne notant que ce qu'il a réellement discerné, M. Dawkins s'assurait au moins de ne pas donner des précisions imaginaires.

Employés à l'intérieur de l'Asie Mineure, dans une région où les parlers grecs ne sont que des îlots isolés au milieu d'une masse turque, les parlers étudiés sont pour la plupart en voie de disparition. L'auteur a été amené à préciser pour

chacun la situation spéciale du village, le nombre des gens qui y parlent grec et les conditions où vit la population. Comme il le dit très bien — et pour avoir vu par lui-même — « no account of a language can be satisfactory without some knowledge of the social conditions of the people ».

Les parlers grecs de l'intérieur de l'Asie Mineure sont à part. Ils n'appartiennent ni au groupe septentrional ni au groupe méridional. M. Dawkins rapproche les parlers qu'il décrit de ceux de la région du Pont. Mais tous les critères qu'il utilise ne sont pas également probants. M. Dawkins invoque la conservation de la prononciation *e* de l'ancien η. On sait que, dans la province du Pont, η a gardé la prononciation *e*. Les faits analogues qu'a relevés M. Dawkins en Cappadoce et ailleurs sont sporadiques et prouvent peu. Soit par exemple θηλικός « féminin » : on a χελικό en Cappadoce : mais la prononciation *e* se retrouve dans les Sporades. Et d'ailleurs des *i* de toutes origines ont passé à *e* ; par exemple, M. Dawkins, dans le vocabulaire, signale ἐνκίκα à Silli ; cette forme à *e* se retrouve à Chypre, dans les Sporades (v. Dieterich, *Sprache der südlichen Sporaden*, col. 31) et jusqu'à Chio (v. Pernot, *Phonétique de Chio*, p. 101). A Pharasa, M. Dawkins signale *mermiji* « fourmi » ; l'ancien υ de μύρμηξ y est représenté par *e* et l'ancien η par *i*, comme dans des formes connues des Sporades (v. Dieterich, *l. c.*, col. 31-32). Les faits que cite M. Dawkins § 257 pour établir la conservation partielle de la prononciation *e* de η à Pharasa sont donc peu probants. Si l'on entend ἐκλεσία à Pharasa, ne serait-ce pas le résultat d'une assimilation ? On trouve l'assimilation inverse en Cappadoce : M. Dawkins y note *nikklisjá* et *nikšá*. Du reste, si vraiment la prononciation *e* de η s'était maintenue dans la région cappadocienne, ce ne serait encore que la conservation d'un état ancien ; il en résulterait que les parlers de l'Asie Mineure intérieure et orientale ont échappé à certaines innovations de la κοινή, non que ces parlers sont apparentés entre eux. Le maintien de ἐμός, σός, etc., de l'aoriste passif sans -κα ou d'un dérivé de οὐκ (au lieu de δέν) pour exprimer la négation ne seraient aussi que des conservations et serviraient peu à un classement

des parlers. Seules les innovations communes ont vraiment une valeur probante. Or, il y en a peu. La tendance à distinguer un genre animé et un genre inanimé est assez remarquable.

Ce qui donne à ces parlers un intérêt particulier, c'est qu'ils se sont développés d'une manière indépendante, hors de l'influence et de la langue écrite et du gros des parlers grecs. On y voit bien ce que le grec tend à devenir quand il n'est entravé par aucune influence conservatrice. Les tendances générales du langage s'y manifestent à plein. Ainsi le dérivé ποδάρι qui remplace le nom ποῦς du « pied », dont la flexion était trop anomale et qui était trop court, apparaît dans un parler comme πουδάρι et dans un autre comme ποδάρ ; de πουδάρ, avec amuissement de ου inaccentué et assourdissement de δ après π, on a πτάρ ; sous l'influence de l'ι final (tombé ensuite), il est sorti de là πτέρ, et, avec simplification, τέρ. Le glossaire de M. Dawkins fournit tous les intermédiaires ; mais le linguiste qui devrait trouver directement l'étymologie de τέρ en grec de Cappadoce serait sans doute assez embarrassé. Dans une grande partie des parlers, il y a eu interversion de ρ et de δ ; le résultat est alors ποράδι, ou πρατ́, πραχ́, etc. A Silli, on a πλατ. Des exemples de ce genre montrent combien est intéressant le vocabulaire dressé par M. Dawkins. Il s'en faut de beaucoup que toutes les formes aient été soit expliquées soit utilisées dans les observations générales que présente l'auteur sur ces parlers.

Les formes sous lesquelles sont groupés les mots du vocabulaire ne sont pas toujours celles qui se prêtent le mieux à expliquer les formes des parlers. Par exemple, c'est sous ἥμισυς que sont citées les formes signifiant « demi », *impso*, etc. ; il semble qu'il aurait été bon de rappeler la forme usuelle μισός. Comme les parlers de la région centrale d'Asie Mineure conservent λ devant consonne, M. Dawkins cite les noms du « frère » sous ἀδελφός ; mais sans doute pour annoncer la métathèse ancienne, il cite sous ἀρμέγω des formes comme ἀλμέγω, ἀλμέζω et λμέζω. Il y a là quelque incohérence.

La grande question que posent ces parlers de l'intérieur

de l'Asie Mineure, c'est celle de l'influence turque. Cette influence est manifeste. Le vocabulaire est turc en notable partie. Bien des expressions sont de simples traductions du turc : là où le grec ordinaire dit pour « il a fait cela lui-même », τὸ ἔκανε ὁ ἴδιος, M. Dawkins a noté à Silli *op šérin du ta píki*, littéralement « avec sa main cela il a fait ». Des formes grammaticales à auxiliaire sont l'imitation exacte de modèles turcs ; ainsi à Silli le type ἦρτα ἦτου « j'étais venu », ἦρτες ἦτου « tu étais venu », etc., est la reproduction du type turc *geldim idi*, *geldiñ idi*, etc. ; c'est ainsi exactement que les langues germaniques ont calqué leur parfait composé sur le type roman de *habeo factum* « j'ai fait ». Certains parlers en pleine dégénérescence ont même pris des éléments grammaticaux du turc : la chose est relativement facile parce que les éléments turcs s'isolent aisément : ils ont à peu près le caractère des mots auxiliaires des langues indo-européennes actuelles ; de plus, la flexion tend à disparaître dans ces parlers : néanmoins le fait est limité à très peu de formes et à très peu de parlers.

Mais M. Dawkins croit à une influence bien plus profonde du turc. Sans vouloir nier cette influence dans tous les cas où il l'admet, on peut se demander si elle est démontrée, ou du moins si les changements observés ne résultent pas en grande partie de tendances naturelles de la langue dans des parlers en voie de dégénérescence.

Dans deux des trois groupes étudiés, à Silli et en Cappadoce, les spirantes dentales θ et δ s'éliminent. Mais ces spirantes sont parmi les éléments les plus instables du langage : là où la prononciation vient à être négligée, elles peuvent aisément être remplacées par des éléments du même type : le θ par χ ou par τ, le δ par *d* ou par ρ. Si des Turcs avaient à parler grec, on concevrait l'élimination des spirantes sous une influence turque. Mais le fait que des Grecs parlent souvent le turc, où il n'y a pas de θ et de δ, ne les rend pas incapables de prononcer θ et δ dans le parler indigène. L'influence turque n'est pas évidente ici.

La tendance à éliminer l'article à Silli et en Cappadoce a sans doute été renforcée par le fait que le turc n'a pas

d'article. Et le fait que l'article se maintient surtout à l'accusatif, c'est-à-dire là où le turc distingue une forme indéterminée d'une forme déterminée, semble bien indiquer une influence turque. Mais il ne faut pas oublier que, dans les langues indo-européennes, le développement de l'article est un fait de civilisation : l'article intervient pour marquer certaines distinctions de caractère abstrait ; et l'on conçoit que, dans des parlers qui n'ont plus aucune valeur de civilisation et qui dégénèrent, l'article tende à s'éliminer. L'influence turque n'est pas seule en jeu.

Le turc ne distingue pas les genres grammaticaux. L'habitude qu'ont les hommes de la population grecque des villages étudiés de parler turc a pu favoriser l'élimination du genre. Mais le fait essentiel est que, dans les langues indo-européennes, le genre est surtout marqué par les adjectifs qui accompagnent éventuellement les substantifs. Or, dans tous les parlers considérés, les adjectifs tendent à n'avoir plus qu'un seul genre à chaque nombre. Dès lors le genre disparaissait naturellement, comme il a disparu en anglais.

Les particularités phonétiques des parlers où M. Dawkins voit de l'harmonie vocalique ne prouvent pas que le procédé se soit réellement appliqué aux parlers considérés. Il y a harmonie vocalique à Silli et en Cappadoce dans des mots empruntés au turc : rien de plus naturel. Mais, l'usage de l'harmonie vocalique ne pourra passer pour s'être introduit dans le grec de Silli et de Cappadoce que dans la mesure où il s'applique à des mots grecs. Or, à cet égard, on ne peut presque rien citer. Le maintien des spirantes gutturales postpalatales après des voyelles postpalatales qu'on observe en Cappadoce a des analogues dans d'autres langues où il n'y a pas d'harmonie vocalique et ne prouve pas l'existence de l'harmonie vocalique dans le grec de ces parlers d'Asie Mineure. Le type de τόπους « lieu », pluriel τόπουρι, ou de ἀλεφφός « frère », pluriel ἀλεφφίρι, à Silli, est plus significatif ; mais l'ου du type τόπους est intervenu évidemment dans l'usage de -ουρι, de même qu'on a ἄνdραρι, de ἄνdρας « homme ». Ce qui serait significatif, c'est l'ι du type ἀλεφφίρι ; mais il se

trouve que cet -ι- est la forme habituelle, celle qu'on trouve en général.

La principale action du turc sur ces parlers a sans doute consisté à en faire des langues inférieures employées seulement à la maison, propres surtout aux femmes et aux enfants, et qui, perdant toute dignité, sont sujettes à toutes les altérations. Aussi les linguistes qui s'intéressent aux tendances générales des langues y trouveront-ils matière à des observations nombreuses. Même sans s'intéresser au grec moderne, on aura donc grand profit à examiner de près les faits apportés par M. Dawkins; peu de recueils sont aussi instructifs.

A. M.

A. Ernout, — *Recueil de textes latins archaïques*. Paris (Klincksieck), 1916, in-8, ix-289 p.

Depuis le recueil d'Egger, paru en 1843, les vieux monuments de la langue latine n'avaient pas été réédités en France. C'est dire que la publication de M. Ernout répond à un besoin.

A tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la langue latine ce recueil sera indispensable. Il se compose de deux parties : textes épigraphiques (y compris les vieux textes de lois, conservés par les textes littéraires) et textes littéraires. Les textes épigraphiques sont reproduits d'après la seconde édition du *Corpus*. Quant aux textes littéraires, M. Ernout donne des indications sur les variantes, mais sans indiquer précisément quelle a été sa manière de procéder. Pour une étude sommaire, on pourra se contenter des indications de M. Ernout : mais si l'on veut faire une critique approfondie des textes, il va sans dire que l'on devra, pour chaque passage, se référer à la source indiquée par M. Ernout : car la valeur du texte et le degré de certitude de chacun des mots varient suivant les cas; la forme pour laquelle est cité un passage est naturellement plus sûre que tout le reste du

fragment pour les morceaux cités par des grammairiens.

Le choix fait par M. Ernout semble judicieux. Du reste, la plupart des morceaux admis s'imposaient. On louera l'auteur d'avoir exclu les vieux morceaux de prosateurs : sauf ceux de Caton, auxquels il a été fait des emprunts notables, aucun n'offre grand intérêt pour le linguiste.

Les textes sont accompagnés d'un commentaire, surtout les plus anciens et les plus difficiles. Ce commentaire, qui est surtout linguistique, indiquera au lecteur les principaux enseignements à retirer de chaque texte. Si l'on songe que la plupart des professeurs de latin en France sont peu linguistes et ne sont guère capables d'orienter leurs étudiants dans des textes dont l'intérêt est d'ordre linguistique, on remerciera M. Ernout de ces indications, dont quelques-unes pourraient, à première vue, sembler superflues.

La bibliographie est trop sommaire : il aurait fallu, pour une inscription comme celle de Duenos, citer les articles où l'on a essayé de l'interpréter : car il est impossible d'en aborder l'étude sans un examen préalable de tous ces essais.

Pourquoi avoir cité en transcription latine l'inscription de la fibule de Manios, dont la graphie grecque est si caractéristique ? *fh* est *Fh*, qui est bien curieux.

P. 13. L'affirmation que *fortis uir sapiensque* du tombeau de *Cornelius Lucius Scipio Barbatus* traduit *καλὸςκάγαθος* surprend ; l'équivalence est bien imparfaite.

P. 20. *quī* est un équivalent de *quō* ; pourquoi parler de confusion ?

P. 21. en réduisant l'abréviation *st. indik.*, il aurait convenu d'écrire *indikandeis* ; car l'inscription a *mieis*, *petiei* ; le contraste entre *petiei* et *genui*, *accumulaui*, *optenui* aurait mérité d'être signalé.

P. 24. La graphie *dederi* de *dedere* est signalée : elle aurait mérité une explication : on sait que le latin ne distingue pas entre *-ĕ* et *-ĭ* en fin de mot.

P. 73. L'affirmation que *redieit* est analogique de la 1re personne *rediei* n'est peut-être pas justifiée ; la 3e personne moyenne du parfait sanskrit est en *-e* tout comme la première, et la diphtongue de *redieit* peut être étymologique.

P. 89, *taxat* de *dumtaxat* ne donne pas le droit de poser un verbe **taxō*. Un subjonctif latin archaïque ne suffit jamais à faire poser une forme de présent ; car le subjonctif italo-celtique a son thème à part.

Le commentaire linguistique des fragments littéraires est beaucoup plus bref que celui des textes épigraphiques. Pour les morceaux traduits du grec, comme par exemple l'Odyssée de Livius Andronicus, la citation de l'original grec aurait évité des recherches inutiles.

M. Ernout a emprunté à une habitude allemande un fâcheux illogisme : conformément à l'usage latin, il ne distingue pas *i* et *j*, et il a raison, mais on voit mal pourquoi il distingue entre *u* et *v*, que les Romains ne distinguaient pas davantage.

Il est à souhaiter que les latinistes étudient à fond ce recueil : ils y verront que le latin n'a pas été fixé du premier coup, et ils se rendront compte de la grande complication de la linguistique latine.

A. M.

G. de Gregorio. — *La riforma ortografica dell' inglese, del francese e dell' italiano*. Palerme, 1915, in-4, 39 p. (extrait des *Atti* de l'Académie de Palerme, sér. 3, vol. X).

Après avoir montré comment la réforme orthographique est provoquée par le progrès des connaissances linguistiques, M. G. de Gregorio examine sommairement quelques-uns des projets de réforme orthographique pour l'anglais et le français et discute de plus près les réformes à introduire dans l'orthographe italienne. Il exagère en disant que l'orthographe italienne — qui n'est pas mauvaise — est la meilleure de celles des grandes langues de l'Europe ; celle du russe n'est guère inférieure, et celle de l'espagnol vaut mieux. Mais il faudrait peu de chose pour l'améliorer et pour empêcher le mal de devenir grave et presque irrémédiable comme en anglais et en français. Il ne sera pas interdit de

noter ici qu'une réforme facile — la suppression des lettres pédantes *h* et *y* — améliorerait beaucoup l'orthographe française et aurait l'avantage d'unifier à cet égard les orthographes romanes : il y aurait tout intérêt à écrire en français *téâtre, sinonime* comme on écrit en italien et en espagnol *teatro* et *sinonimo*.

A. M.

J. Gilliéron. — *Pathologie et thérapeutique verbales.* I. Chair et viande. La neutralisation de l'adjectif défini. A propos de clavellus (56 p. et 3 cartes). — II. Mirages étymologiques (51 pages, 3 cartes et 2 tableaux). Neuveville [canton de Berne, Suisse] (librairie Beerstecher). 1915, in-8.

Les conférences de M. Gilliéron à l'École des Hautes Études ont renouvelé toute la question du vocabulaire des parlers gallo-romans ; elles ont posé toutes sortes de problèmes sur les rapports entre les patois et la langue littéraire et ont abouti à une revision de bien des doctrines sur la phonétique romane. L'action de l'enseignement de M. Gilliéron sur les jeunes romanistes est très grande. Une petite partie seulement de cet enseignement a été publiée, dans des articles ou dans des brochures.

Les deux fascicules d'*Études de géographie linguistique* annoncés ci-dessus donnent au public le résumé de quelques-unes de ces conférences de l'École des Hautes Études qui ont apporté aux auditeurs français et étrangers tant de vues et de faits nouveaux. La forme même, dans sa verdeur, garde la trace de l'enseignement oral d'où ils sont sortis. Les idées générales y surgissent incidemment, dans des incises, des notes. On y remarque ces rudes coups de boutoir que M. Gilliéron assène volontiers sur ses contradicteurs, et où l'on regrettera seulement de trouver parfois contre leur loyauté des insinuations qui ne sont pas dignes de l'auteur. Et les rudesses de M. Gilliéron ne sont pas

toutes justifiées : aux lecteurs de ce *Bulletin* au moins, la haute valeur du livre de M. Hubschmied sur l'imparfait en franco-provençal n'est pas restée inconnue, quoi que dise M. Gilliéron, I, p. 46.

On connaît la manière de M. Gilliéron et son souci, un peu excessif, de se tenir aux données de l'Atlas linguistique. La première note sur *chair* et *viande* donnera une idée du procédé. L'auteur se demande pourquoi, à partir du xve siècle, le mot *viande*, qui servait à désigner toute nourriture et qui a encore couramment ce sens général au xviie siècle, a été affecté à désigner la chair des animaux. C'est, suivant lui, parce que *chair* au sens de « chair d'animal », se trouverait à côté d'un homonyme *chère* « bon repas, repas où l'on faisait gras ». Cette rencontre provient d'un accident phonétique : *a* devant *r* tend vers *e* vers le xve siècle : c'est alors que l'on observe une hésitation entre *jarbe* et *gerbe*, par exemple. Cette rencontre de *chair* et de *chaire* a entraîné aussi l'élimination de *chaire*. Là-dessus M. Gilliéron ouvre l'*Atlas* : il regarde la carte *viande*, et ceci le conduit à observer que, sur des points du Nord de la France où l'ancien *carnem* devait être représenté par *kar*, on trouve *char*. La raison apparaît immédiatement : c'est que ces points sont ceux où les articles *le* et *la* se confondent, et où par suite **kar* « chair » se confondait avec *kar* « char ». Et à ce propos, il examine quelques-uns des effets qu'a eus cette confusion des articles *le* et *la*. Ainsi le lecteur est porté de trouvaille en trouvaille et apprend à penser avec M. Gilliéron. C'est ce qui donne à ces deux opuscules une rare saveur.

L'importance qu'attribue M. Gilliéron à la répartition géographique des formes étudiées est entièrement justifiée. Le progrès qu'a permis l'*Atlas linguistique de la France* est décisif, et des observations comme celles qui sont relatives aux formes de *bouter*, *mettre*, *foutre*, etc., montrent à l'évidence combien de choses éclaire une observation exacte de la répartition géographique des formes.

Quant au rôle de l'homonymie, sur lequel M. Gilliéron insiste sans cesse, il est grand dans les langues où les mots

ont une forme fixée une fois pour toutes. Il n'a pu jouer qu'un rôle moindre dans les langues anciennes, où les variations de formes contribuent à différencier des mots semblables à d'autres égards, et où il y avait relativement peu de vrais homonymes. Mais le problème général des conditions qui règlent le maintien ou le renouvellement des mots est de première importance pour le vocabulaire. Les étymologistes se sont trop souvent contentés de rechercher d'où vient un mot donné. Il faut aussi chercher pourquoi tel mot existant a disparu. Le vocabulaire est, en linguistique, le domaine des actions particulières ; mais les mots réagissent les uns sur les autres constamment, et ces interactions doivent être suivies d'aussi près que possible. Les conditions qui déterminent les variations du vocabulaire sont infiniment variées. En en mettant quelques-unes en lumière, et en faisant apparaître constamment l'influence d'une langue commune comme le français, M. Gilliéron a fait progresser d'une manière importante la théorie générale du vocabulaire.

A. M.

Kr. Nyrop. — *Étude syntaxique sur le pronom indéfini « on »*. Copenhague 1916, in-8, 11 p. (*Bulletin* de l'Académie de Danemarck, 1916, 2, p. 169-179).

Cette courte étude traite brièvement, mais d'une manière substantielle, d'un des points les plus curieux de la sémantique et de la syntaxe françaises. On sait que le lat. *homo* a pris en français une valeur indéfinie et sert depuis longtemps de pronom, sous la forme *on*.

M. Nyrop signale en passant le problème que joue la concordance entre le fait français de *homo* devenant l'indéfini *on* et le fait germanique parallèle. Il est difficile d'écarter l'hypothèse d'une influence de l'un des emplois sur l'autre. Comme le fait français est isolé en roman, tandis que, en germanique, l'usage indéfini du mot « homme » se trouve partout, c'est du germanique que serait partie l'innovation.

Et en effet le gotique, où *manna* ne s'emploie au sens indéfini que dans les phrases négatives, montre bien comment « homme » a pu prendre le sens indéfini. On observe pareil fait en arménien moderne où *mart č ga* « il n'y a personne » s'analyse littéralement en « homme n'y a pas ». Ces emprunts de tours entre le germanique et les parlers latins de basse époque se conçoivent aisément ; c'est ainsi que le tour *habeo aliquid factum*, venu du latin de basse époque, s'est répandu dans les dialectes germaniques.

L'emploi de *on* n'a cessé de s'étendre ; *on* est souvent substitué à n'importe lequel des autres pronoms pour rendre diverses nuances. Dans les exemples classiques cités par M. Nyrop, *on* garde nettement sa valeur indéfinie ; par exemple dans le vers de Racine :

Vous, Narcisse, approchez, et vous qu'on se retire,

il est clair que *on* exprime l'ordre de se retirer donné à tout le monde sans exception. Et la phrase de M[me] de Sévigné, « je trouve qu'on ne souhaite l'estime que de ceux que nous aimons et que nous estimons », la valeur indéfinie est évidente. Quand une personne qui attend une livraison d'un magasin dit aujourd'hui : « Est-ce qu'on est venu du Bon Marché ? », le caractère tout impersonnel du livreur pour le client ressort de la phrase même. Dans les cas de ce genre, *on* reste un indéfini.

Mais de là on est passé à des usages où *on* équivaut vraiment à un pronom personnel. Quand on s'adresse à un enfant que, pour éviter la familiarité, on ne veut pas tutoyer et auquel cependant on ne veut pas dire *vous*, on dit volontiers *on :* « est-on content ? ». Il y a là une nuance délicate. parmi beaucoup d'autres; elle aurait mérité d'être signalée.

Dans l'usage populaire. *on* tend à se substituer à *nous* avec les formes verbales : *on a fait* au lieu de *nous avons fait*. Cet usage était préparé dans l'usage littéraire, où *vous* et *nous* servent de régimes à *on* dans des phrases telles que « cette place où l'on revient quand la vie nous a blessé » (le premier exemple de ce genre, cité par M. Nyrop. p. 172. l'est par erreur). Mais l'emploi de *on* valant « nous »

a pris dans toute la France du centre une extension énorme. Il aurait été intéressant de se demander pourquoi. Il semble que certaines conditions grammaticales sont pour beaucoup dans l'innovation. La 2e personne du pluriel, qui est très fréquemment employée et qui est défendue par les formes, aussi courantes, de l'impératif, a gardé tout son emploi. Mais la 1re personne du pluriel tend à s'éliminer, et ceci se conçoit : la forme *aimons* est aberrante en face de l'uniforme *j'aime, tu aimes, il aime, ils aiment* où, abstraction faite de l'orthographe, *aime* est un élément constant, et où le pronom seul marque la personne. D'autre part, il n'est sans doute pas fortuit que, sur un domaine très étendu, les parlers français emploient *je* au lieu de *nous*, et qu'on dise *j'aimons* au lieu de *nous aimons*.

La brève esquisse de M. Nyrop pose tant de questions et de si intéressantes qu'elle fait désirer une étude approfondie de l'emploi de *on* en français.

A. M.

SAINÉAN L. — *L'argot des tranchées* d'après les lettres des poilus et les journaux du front. Paris (E. de Brocard). 1915. 163 pages.

J'ai eu une heureuse surprise le soir de permission où ce livre m'a sauté aux yeux à l'étalage d'une bibliothèque de gare : ainsi un de nos confrères s'est intéressé au mouvement de langage éveillé par la guerre, s'est hâté de l'observer, et nous offre sous une forme maniable et agréable le fruit de son travail. Soyons-lui en reconnaissants.

Au moment où presque toute la littérature française est dans les lettres des soldats (écrivains de profession ou non)[1], le langage familier prend un juste avantage sur la

1. La remarque est d'un écrivain ; voir ROMAIN ROLLAND, *Au-dessus de la mêlée*, p. 136.

langue littéraire ; les mots populaires, en particulier les mots de troupe (ce n'est pas le moment d'écrire : de caserne) envahissent le parler des plus puristes, et sans doute le français écrit en ressentira-t-il un regain de richesse.

M. Sainéan, spécialiste de l'argot ancien, curieux de documents nouveaux, à portée de lire en abondance lettres manuscrites et journaux quotidiens (où les lettres ont leur grande place), était un observateur tout désigné pour ce moment du français *écrit*. Il a dépouillé un assez grand nombre de documents, dont une partie sont reproduits dans le présent volume. Certains sont excellents : ainsi les lettres de cet ouvrier parisien si bien doué, caractère amical et style parfait (pp. 64 à 104) et *Gaspard* de René Benjamin, écrivain qui sait photographier sans déformation le langage populaire ; d'autres sont médiocres : les journaux du front, qui doivent leur existence surtout à une manie de littérature boulevardière ; certains enfin sont détestables : ainsi l'œuvre de Galopin, *Les Poilus de la 9e*, très amusante comme feuilleton, mais inutilisable comme témoin du langage actuel : les termes argotiques et militaires y sont volontairement et abusivement accumulés dans un but de succès littéraire à bon marché.

Ces sources en partie reproduites tiennent une grande place dans le volume de M. Sainéan ; il se termine par un lexique-index (avec explication du sens des mots, renvoi aux sources, indications d'origine et étymologies) qui est proprement un *supplément à un lexique de l'argot parisien* (si on veut appeler argot l'ensemble des mots qui n'apparaissent que dans le langage très familier). Cette définition (conforme à ce que dit l'auteur à la p. 31) étant donnée, je ne reprocherai nullement à cet index d'omettre un certain nombre de termes militaires qui ne sont pas employés des civils (je regrette au contraire que le dépouillement des *Poilus de la 9e* en particulier y ait fait entrer beaucoup trop de ces mots) ; mais je dois malheureusement déplorer que l'élaboration des documents donnés ait été trop hâtive : les méprises sur le sens et l'emploi des mots sont fréquentes, les origines souvent méconnues. On trouvera plus loin

quelques exemples de ces fautes; relever tout serait faire une nouvelle édition du lexique.

Nous venons de rendre compte d'un utile petit ouvrage de lexicographie parisienne. Mais les *tranchées*? Ne figurent-elles pas au titre? Si fait : mais je pense que c'est par une grave erreur de l'auteur. Inattaquable quand, conscient de son but, il déclare observer « l'ensemble du mouvement récent du vocabulaire parisien » (p. 31), il dévie par un sophisme inconscient quand il dit (première phrase de l'avant-propos) : « J'ai essayé de tracer... un tableau... du mouvement actuel du vocabulaire parisien, en tant qu'il se reflète dans l'argot des tranchées », et l'erreur éclate à la p. 60 (conclusion de l'introduction théorique) : « L'argot des tranchées n'est en effet qu'un fragment de l'argot parisien. » Ici nous devons nier, et définir (on verra que par suite il nous faut considérer comme empreintes de confusion les pp. 9 à 29 et 32 à 61, d'ailleurs instructives).

Mettons que nous appelions *argot* tout ce qui n'est pas admis dans la langue écrite ou dans la langue soutenue des gens cultivés. Il faut y distinguer trois choses : 1° le lexique familier, beaucoup plus abondant dans le langage des gens qui ont moins d'instruction et de tenue, et plus de fantaisie (les enfants sont du nombre); 2° les langages spéciaux qui naissent dans toutes les petites sociétés dont se compose la grande :école primaire, lycée, grandes écoles, corps de métier (par ex. typographes, acteurs), *caserne*, etc. ; 3° (c'est un cas particulier de 2°) les langages secrets (ou jargons) qui sont également des parlers de petits groupes, mais destinés expressément à n'être pas compris des non-initiés ; ils sont parlés surtout quand le groupe uni par les intérêts est mêlé aux groupes adverses : malfaiteurs (contre public et police), colporteurs et petits marchands (contre clients et police), élèves (contre maîtres), etc. Pour cette distinction et pour l'étude du 3e groupe en France je renvoie aux travaux si utiles de M. Sainéan sur l'*argot ancien* (Paris, Champion, 1907 et 1912).

Dans la 2e catégorie se classe le *langage militaire* qu'il n'y a guère d'inconvénient à appeler argot de caserne ou

argot des tranchées, suivant les moments. Ce langage, à ma connaissance, n'a pas fait l'objet de l'étude spéciale qu'il mériterait. Voici brièvement ses traits caractéristiques.

a) Comme tous les langages spéciaux, il consiste en un vocabulaire (relativement peu étendu) de mots qui désignent *familièrement* (en concurrence avec des termes du langage commun) les objets particuliers au milieu (par exemple la « gamelle », appelée *galtose*) ou ceux qui ont dans ce milieu un rôle particulier, méritant un nom nouveau (par exemple le « café », appelé *jus*).

b) Il est assez *inorganisé* pour ne connaître aucun procédé général de déformation des mots ou de création des termes nouveaux.

c) Il est multiple et *régional* : il y a bien un fonds militaire commun, mais le vocabulaire militaire complet n'est pas le même pour les soldats de toutes les places. Chaque régiment, en fonction de son recrutement et en fonction de sa résidence, a un lexique différent, où il faut distinguer : 1° un fonds provincial (relativement peu important dans l'armée active) ; 2° un dosage particulier d'argot parisien (dépendant du nombre, dans le régiment, de Parisiens et d'*ouvriers des villes* au courant de l'argot parisien) ; 3° un dosage particulier des termes militaires d'autres régions et notamment des termes coloniaux ; 4° des inventions fantaisistes (analogues à certaines de l'argot parisien) qui ont une naissance locale et une vogue également locale plus ou moins persistante (en cas de succès complet elles peuvent franchir les limites de la région) : leur période de succès est souvent très brève, d'où la *mobilité* relative du langage militaire).

Le n° 2 ci dessus marque le rôle du langage parisien à la caserne : il se répand dans toute la France partout où la place n'est pas prise par un langage paysan (et à ce propos il est notable que les réservistes, au moins dans les régions agricoles, ont un langage beaucoup plus régional et moins militaire que les classes jeunes) ; le prestige des Parisiens et des autres « entraîneurs » d'esprit analogue lui assure une forte pénétration (exemple : le succès de *ne pas s'en faire*).

Par une action inverse, le langage parisien (lexique familier), qui emprunte un peu à tous les langages, a beaucoup emprunté à la caserne, avant la guerre, surtout depuis que le service militaire a été généralisé ; il a reçu beaucoup, depuis la guerre, de l'armée en campagne. Souvent il a emprunté dès leur apparition des termes nouveaux nés à l'armée ; quelquefois il a contribué à généraliser à l'armée même un terme qui y était d'abord régional (voir plus loin sur *marmite*).

Je ne nie donc nullement qu'il y ait recoupement du langage parisien et du langage militaire, surtout du plus récent langage parisien et du langage des tranchées ; mais il faut se souvenir qu'ils sont deux, et non pas un, comme M. Sainéan a tort de le dire.

D'autre part il faut toujours examiner si un terme militaire est général ou régional ; M. Sainéan, qui a bien discerné l'originalité de l'apport colonial (pp. 56-79) a trop perdu de vue cette distinction, dans la mesure où il a mélangé l'étude du langage militaire (qui ne peut se faire que sur place et par régions) à celle du langage parisien.

Ces considérations théoriques excèdent le cadre d'un compte rendu ; elles sont pourtant nécessaires, si l'on veut voir clair dans la question, à cause de la malheureuse indistinction du mot *argot*, et de l'absence d'études sur le langage militaire français.

En conclusion on souhaiterait avoir : 1° un lexique du langage parisien le plus récent, à l'exclusion des termes militaires non assimilés : 2° un lexique du langage militaire (comprenant les termes parisiens assimilés), où seraient distingués d'une part les termes dont l'emploi est général, d'autre part les synonymes régionaux, chacun avec leur indication d'origine ; subsidiairement, il faudrait distinguer dans chaque catégorie les termes anciens et ceux qui sont nés de la guerre actuelle. Dans l'un comme dans l'autre lexique il faudrait exclure les néologismes qui n'ont rien d'argotique, ainsi l'intéressant *chandail* (traité pp. 26-28) et *boyau* qui est un terme ancien nouvellement redevenu réglementaire.

Reste à éclairer tout ceci d'exemples.

Le premier que je prendrai est d'importance, et je risque ici d'étonner quelques lecteurs : à mon avis « poilu » au sens de « soldat combattant » (ou plutôt « qui a combattu ») est un mot parisien et *n'est pas* à l'origine un mot militaire : en langage militaire « poilu » signifie « individu » et s'emploie comme synonyme du plus usuel « bonhomme » lequel veut dire « soldat » (surtout par opposition au gradé : « le caporal mène ses bonhommes »), et non « bleu » comme l'a cru M. Sainéan. Pour ma part je ne me souviens pas avoir entendu le terme « poilu » pendant mes deux premiers mois de front et un mois d'hôpital, mais un gamin me l'a lancé dès mon retour à Paris (actuellement ce terme parisien s'est répandu au front). Inversement *double* ou *doublard* « sergent-major », *piston* « capitaine » sont du langage militaire usuel, ancien, mais ne sont pas du langage parisien.

Pour les mots militaires régionaux voici un exemple : *perco* « bruit qui court » est le type du mot de caserne : il n'a pu naître en temps de guerre, car le percolateur est un ustensile encombrant qu'ignore la troupe en campagne ; or j'ai appris ce mot par une lettre des Dardanelles ; dans les divers corps où j'ai passé, le *perco* s'appelle *rapport des cuisiniers*. Parmi les mots récents et véritablement de tranchée, *marmite* « gros obus » est probablement général maintenant, mais ne l'était pas au début de 1915 : le 125e, Poitevin (décembre 1914, en Belgique), disait plutôt *grosse marmite*, le 325e, même recrutement (août-septembre 1914, en Lorraine), disait *sac à charbon* ; j'ai appris *gros noir* d'un camarade d'un régiment de Nancy. Un soldat du 125e m'a appris *pirouette* « torpille aérienne » : certains n'emploient dans le même sens que le terme *minène*, représentant l'allemand *minen* (de *minenwerfer*) ; d'autres ignorent l'un et l'autre. — Le nom *cagna* « abri dans les tranchées », qui tend à devenir parisien, n'est pas connu de tous les régiments ; certains l'emploient exclusivement, d'autres exclusivement *guitoune*, d'autres sans doute aussi exclusivement *gourbi* (fin 1915) : il vaudrait la peine d'étu-

dier la répartition régimentaire de ces trois mots, également coloniaux : l'un, *cagna*, est annamite (et non espagnol comme l'a imprimé M. Sainéan), les autres sont arabes (*guitoune* figure bien la prononciation algérienne, *kîtoun* que donne M. S. p. 57 est fautif).

Comme mot provincial, *bourrin* « cheval » (qui est connu comme angevin et est sans doute aussi usuel en d'autres provinces) fait partie du langage militaire au moins dans tout le 9[e] corps ; dans cette limite au moins, il réduit le synonyme parisien *gaye* (masculin : *un gaye*) à un rôle tout sporadique.

Enfin les lecteurs mobilisés me sauront gré de finir sur le mot *gnole* (l'*o* est long et fermé) : dans le langage militaire il me semble actuellement aussi général que nouveau (aussi bien l'eau-de-vie ne fait-elle pas partie des distributions régulières du temps de paix) : mais il était connu auparavant de certains corps de métier (mot de jargon d'origine obscure) ; ce terme au moins est donc de l'argot véritable passant par les tranchées pour se répandre à Paris.

M. Cohen.

Février 1916-Octobre 1916 (en campagne).

Il y a quelque temps déjà, j'ai été blessé, puis évacué ; j'ai fait connaissance avec divers hôpitaux tant du Midi que du Centre et j'ai eu une belle convalescence qui touche aujourd'hui à sa fin[1].

J'ai eu le temps ainsi de prendre contact avec l'arrière et j'y ai appris beaucoup de choses intéressantes concernant la guerre, les soldats, les tranchées, et d'une façon générale, le front. En particulier, on m'a fait savoir que les combat-

1. Notre confrère, M. Gauthiot, est mort le 11 septembre 1916, des suites de la blessure dont il parle ici et n'a pu corriger les épreuves de l'article ci-dessus, non plus que des deux autres qu'on trouvera plus loin.

tants avaient une langue à eux, un idiome spécial (s'il vous plaît !), incompréhensible aux profanes de l'arrière de façon normale. Là-dessus je dois l'avouer j'ai été un peu inquiet, je me suis demandé s'il ne me manquait pas quelque chose pour être vraiment un poilu. Mais ça n'a pas duré.

En effet, grâce à des gens de lettres zélés, qui gagnent de l'argent à parler avec sentiment de ceux qui se battent et qui protègent leur petite industrie de guerre, grâce à des journalistes, dont je ne dirai rien pour rester en bons termes avec eux, les gens de l'arrière ont acquis une certaine connaissance de cette langue des tranchées et ils s'en font gloire, sans aucune discrétion, d'ailleurs. Des messieurs distingués m'ont parlé de *marmites*, de *cagnas*, de *gnôle*, et des dames tout à fait bien m'ont quasiment invité à leur dire quels *mectons* on rencontre sur le front, comment nos héros se *démerdent*, comment ces émules de Jeanne d'Arc *envoient à la gare* les *ballots* qui les *canulent*. Sur quoi, je me suis aperçu avec ravissement que je savais la langue des tranchées (une de plus !), et je leur en ai mis, tant qu'ils ont voulu. Mais j'ai eu bien envie de rire. Je me suis rappelé de joyeux fumistes, plus ou moins voisins du front, qui avaient eux aussi parlé de l'argot des tranchées, de la langue des poilus. Que ne fait-on pas pour épater le bourgeois, le tire-pattes, l'embusqué ? Je me suis rappelé aussi de petits « lexiques », publiés dans des journaux du front, au même titre que les projets de règlements pour parer à l'insuffisance de l'élément féminin en première ligne (B. M. C.), ou à la disette de papas à l'arrière par l'envoi de sujets particulièrement aptes, choisis après examen parmi les combattants. Certaines de ces fantaisies ne manquaient pas de drôlerie : ainsi la définition du *perlo* (tabac) « troncs d'arbres que le gouvernement des Poilus, dans sa sollicitude ignifuge, par crainte d'incendie, distribue aux Sauvages qui passent naïvement des heures à essayer de les faire entrer dans de minuscules fourneaux de pipes » ou celle de la *cibiche* (cigarette) « aimée et caressée du Poilu, dont elle est la compagne ; elle est particulièrement vénérée lorsqu'elle se pare d'une bague d'or. J'hésite encore à croire que ces sau-

vages la grillent dans un accès de passion, car leurs mœurs m'ont paru douces ». Mais le plus joyeux est que l'auteur de ces gais propos et calembours a, bien, sans le vouloir, fait œuvre de philologue : un honorable savant de l'arrière a jugé à propos de faire un livre grave et patriotique sur l'Argot des Tranchées (M. Sainéan, Paris, 1915) et il a consulté avec soin les susdits blagueurs ; il a trouvé que d'après M. Poilulogue, *rab* est, sur le front, synonyme de « merveille inconnue » et fait au superlatif *rab de rab*. Gravement il a reporté dans son lexique *rab* « merveille, chose excellente », alors que la « merveille inconnue » en question désigne simplement le *rabiot*, le *reste* qu'on se partage après la distribution régulière, et que le *rab de rab* est ce qui reste encore après le partage supplémentaire du premier *rab*.

A côté des lexiques, les gens du front ont aussi fourni à ceux de l'arrière des textes plus ou moins complets : des locutions et des mots « poilus » épars dans des lettres ou pochades en français, des lettres même entièrement en « langue des tranchées », comme la fameuse « Lettre d'un pantruchard du front », morceau de littérature à l'usage des journaux, daté de Percutant-plage, terminé par des vers (?) en français et publié dans le Rigolboche[1].

Mais tout cela, les lexiques, les grammaires, les lettres des gens du front, le parler familier des soldats des tranchées, les mots, les manières de dire que les messieurs de l'arrière prononcent avec un laisser-aller martial, que les madames admirent bouche bée et susurrent suavement, la langue que j'ai sue sans le vouloir, ça n'a jamais été une langue spéciale, née sur le front, dans les tranchées parmi les combattants et pour leur usage. Tout cela, c'est de l'argot, du bon argot parisien, avec, en plus, celui des soldats et des filles. Les Parisiens qui ont vécu de la vie populaire, qui ont quelque peu *vadrouillé* et ont été soldats, les Parisiens qui ont fait leurs études d'argot comme moi qui les ai com-

1. Bien entendu ce produit artificiel contient une faute d'argot : on y lit « l'appel a été fait » au lieu de « l'appel a été fait*e* » : appel est féminin chez les soldats.

menées sur la place Maubert, dans la rue des Anglais, et à la caserne du 102e d'infanterie à Chartres, le savent bien ; comme moi, ils ont su la langue des poilus sans l'avoir apprise. Ce qu'on parle dans les tranchées, à côté du français, qui reste tout de même la langue la plus usuelle, ils le comprennent et le pratiquent naturellement : c'est le jargon de *Panam*, de Paris tant aimé. D'ailleurs, ceux qui écrivent les lettres, qui fournissent les textes, les locutions et les mots de la soi-disant langue nouvelle où se mêlent aux fonds anciens des idiotismes venus de tous les milieux et de tous les pays, ne sont-ils pas tous des Parigots, des Pantruchards ?

En réalité la langue commune vulgaire, l'argot, s'étend en sous-œuvre partout où s'étend la langue commune française et toutes deux sont parisiennes. C'est un fait connu depuis longtemps déjà, car ce n'est pas d'aujourd'hui que notre langue littéraire qui chaque jour devient plus difficilement intelligible à notre bas peuple puise, bon gré mal gré, dans l'argot. C'est sous Napoléon III qu'un certain M. Fould, ministre d'État, rendit un arrêté où il disait qu'à l'avenir la censure interdirait la représentation de pièces trop pleines d'argot ; et les parents des hommes de mon âge ont encore lutté de toutes leurs forces contre l'emploi, par leurs enfants, de termes argotiques. Ils sont réduits au silence, au moins pour un temps, maintenant que le jargon de jadis est passé au rang de « langage guerrier », de « langue poilue » ; ils sont vaincus, car la mode est contre eux.

La mode, tout simplement, l'emballement, à la façon de Victor Hugo[1], de tous ceux qui ne pratiquaient pas l'argot et qui l'ont découvert soudain. Les gens bien élevés en connaissaient quelques termes, mais ils en ignoraient les ressources, les procédés, la vitalité, quand la mobilisation, la guerre, les ont mis brusquement en contact immédiat et journalier avec des *types rigolos* et *démerdards*, avec des *bougres d'attaque* qui parlent normalement argot : donc vive l'argot ! Il y a eu de tout parmi ces hommes, des ou-

1. V. *Les Misérables*.

vriers, des petits commerçants, des gens de profession indécise, mais sous l'uniforme râpé, boueux, taché de sang, ça ne paraît pas, tous sont *un peu là* quand ça donne, on a besoin d'eux, et la guerre, qui n'est pas prude, les a fait sortir de l'ombre : donc ils sont des héros et leur langue est celle de la guerre ! Du coup l'argot est devenu « pittoresque » (*Figaro*, janvier 1915) ; les auteurs féconds de romans vécus sur le front par d'autres, comme M. Galopin, en mettent tant qu'ils peuvent dans leurs « œuvres » ; M. Donnay, académicien, tire des dérivés savants de tel mot d'argot ou s'occupe à définir le *perco* qui diffère du *potin* en ce qu'il « est à la fois sans consistance et grave ; il n'a pas des pieds, mais il a des ailes » (un oiseau rien bath qu'i l balance là, l'académard ?). Même M. René Benjamin, beaucoup plus discret et moins étranger au poilu, se laisse entraîner à délirer doucement à propos de l'*hosteau* (« hôpital ») : « ça rime avec château, dit-il, et il y a là toute la blague d'un peuple souffrant mais pudique, délicat jusque dans ses misères, et qui meurt avec un bon mot, pour que les gens ne sachent plus s'ils doivent pleurer... ou rire » : le malheur est que *hosteau*, prononcé *osto* et *ousto*, est un terme d'argot, usité bien avant la guerre, qui désigne l'hôpital, il est vrai, mais aussi la prison.

Enfin l'honorable savant à lunettes déjà *cité*, l'auteur du livre « L'Argot des Tranchées », non content d'avoir été victime de la fantaisie d'un poilu qui, peut-être, ne serait pas étranger à l'un des humoristes professionnels de la zone de derrière les armées, s'est livré, à lui tout seul, aux pires excès. Évidemment il fallait qu'il trouve quelque chose à mettre dans son livre, derrière son beau titre à effet ? Mais, tout de même, il a *attigé* un peu, surtout pour quelqu'un qui est aussi ennuyeux : il ne faut pas chercher à la faire à ceux du front qui veulent bien blaguer les autres, mais ne tiennent à ce que l'on *se paie leurs figures* : ce sont de vieux mots d'argot militaire que *as* « cavalier du premier peloton », *bagoter* originairement « faire du pas gym », *boule* « pain », *cagna* « abri, logement », *cantache* « cantine », *cheval* « mandat », *cirlot* « civil », *crapouillot* « petit obusier qui

de profil ressemble à une grenouille, à un crapaud accroupi », *cuistance* « cuisine », *cuisto* « cuisinier », *doublard* « sergent-major » et combien d'autres. Ce sont de bons termes d'argot courant que *se l'accrocher* « se passer de », *en jouer un air* « s'enfuir », *balancer* « jeter », *baveux* « journal », *bobard* « blague, mensonge », *bras cassé, bras retourné* « paresseux », *cherrer* « se moquer de, élargir, exagérer » et combien d'autres; le dernier, par exemple, avant de paraître en Argonne, courait les rues de Paris et, puisque M. Sainéan est de ceux qui aiment les documents écrits, je suis heureux de lui signaler dans notre auteur classique, M. Sacha Guitry (*Jean III*, acte II), l'expression *cherrer dans la console*, synonyme de *cherrer dans le boudin* ou de *cherrer dans les bégonias*.

Tout de même, les plus fanatiques de l'argot des tranchées ne refusent pas de façon aussi absolue que ce savant de prendre contact avec ceux du front. Pour lui l'enthousiasme guerrier, les papiers et les lunettes font tout ; il n'a pas consulté le moindre petit poilu. Car enfin il a l'aplomb de dire que *balancer* c'est « jeter des balles (!!!) » et non « jeter », que *blairer* c'est « détester » et non « sentir », que *bonhomme* c'est « bleu » et non « homme de troupe », que *convalo* c'est « convalescent » et non « convalescence », que *distribe* c'est « distribution des lettres et paquets » et non « distribution en général, et surtout de vivres », que *marmite* c'est « le gros obus *allemand* ». Mieux encore : alors que pas un bleu n'ignore que *jusqu'à la gauche* signifie « jusqu'au bout » parce que les hommes se numérotent de la droite à la gauche, il vient nous raconter que *jusqu'à la gauche* signifie « jusqu'à la mort » parce que jadis, le soldat passait l'arme sous son bras gauche aux enterrements ; et quant aux (*chaussettes*) *russes*, aux chiffons dont on s'enveloppe les pieds, il n'y a aucune ironie à les nommer ainsi ; elles sont d'usage normal chez les paysans russes et réglementaires dans l'armée de nos alliés.

Non, la guerre n'a pas déterminé la création soudaine d'une langue ; elle n'a même pas causé la formation de termes nouveaux en nombre appréciable. La mitrailleuse,

l'une des armes principales de cette guerre, s'appelle « moulin à café » comme en 1870 et sous la Commune : le gros obus porte le nom ancien de « marmite », bien que le rôle de l'artillerie se soit singulièrement développé, et le « boyau » est un vieux terme technique. Comment d'ailleurs la guerre aurait-elle pu faire naître un langage, ou même seulement un vocabulaire plus ou moins réduit, des combattants, alors que loin de les grouper, elle les a dispersés ? La langue poilue, l'argot des tranchées aurait pu naître peut-être, ou du moins se dessiner, si les poilus avaient formé un groupe cohérent, si les tranchées avaient été un moyen de communication. Mais tant s'en faut : la ligne du front est discontinue : elle est formée de segments qui se suivent, se touchent mais restent indépendants. Les relèves normales se font à l'intérieur des segments : les grandes relèves permettent à peine un contact rapide entre les unités : ça marche mécaniquement, un élément part, l'autre prend sa place, autant que possible de nuit et dans le plus grand silence.

Aussi les « nouveautés » du front restent confinées dans des unités formant segment. La baïonnette s'appelle *Rosalie*, à ce qu'il paraît, sur certains points, ailleurs *Joséphine*, le plus souvent elle ne porte pas de nom de femme : la viande se désigne ici par *autobus*, là-bas par *rognure de taxis*, plus loin elle est restée la *barbaque* : je ne connais pas, dans mon corps d'armée, le nom de *bouchers noirs* donné, paraît-il, aux artilleurs dans certaines régions.

En réalité l'arrière est seul vraiment capable d'alimenter la langue des tranchées : un terme, d'où qu'il vienne, s'il est adopté par l'arrière, peut entrer dans la circulation générale et pénétrer jusque dans l'argot : en effet, il est répandu par les journaux sur toute l'étendue du front, dans tous les hôpitaux et dépôts : les permissionnaires l'apprennent de leur famille, plus « poilue » qu'eux-mêmes : les blessés et les malades le recueillent de la bouche des infirmières ; et le personnel fixe des dépôts l'emploie avec affectation. Les expressions *pépère* « confortable » et *terrib' tauriaux* « territoriaux, qui sont vraiment générales, appartiennent par définition, à l'arrière. Le mot *boche* a eu une

f

extension rapide et l'arrière lui a fait une merveilleuse fortune parce qu'il lui a donné un sens méprisant qu'il ne possédait pas à l'origine dans les corps où il était usuel : là, en effet, il était simplement l'abréviation de Alboche qui est à Allemand ce que Italboche est à Italien : il n'avait d'ailleurs rien de commun avec l'expression, parisienne celle-là, de « tête de boche » qui va avec « tête de pioche ». Enfin il y a le fameux « poilu », vieux mot qui désignait le gaillard qui n'a pas peur, qui a du poil à un tout autre endroit que sur la figure et qui n'est entré que lentement en usage dans certains corps, parce que déplaisant et grossier. Mais l'arrière ayant réussi à en faire un terme officiel (n'a-t-on pas vu une « journée du poilu » ?) et l'ayant auréolé de poésie, ne pouvait manquer de l'imposer même aux poilus récalcitrants.

Il n'y a pas d'argot des tranchées : il y a simplement que l'on parle l'argot dans les tranchées. Du coup la vogue lui est venue, c'est vrai, mais au fond il y a eu maldonne : ce n'est pas parce qu'il est la langue usuelle du bas peuple, son truchement véritable qu'il s'est fait bien voir, mais parce qu'on l'a pris pour le parler des soldats, pour un idiome héroïque et guerrier. Je le regrette, parce qu'il peut dire comme le pauvre bougre que j'avais connu si rigolard et à qui on venait de couper les deux jambes : « Ben sur, main t'nant, ch' sui un éros ; — mais quand la guerre a s'ra finie, ch' s'rai un cul-d'-jatte. »

R. Gauthiot.

L. Wiener. — *Commentary of the germanic Laws and mediaeval Documents.* Cambridge (Harvard University Press), 1915, in 8, LXI-224 p.

Erreur sans portée d'un homme qui, naïvement, a cru pouvoir renouveler deux grandes disciplines dont il ne possède pas les premiers éléments.

A. M.

Los'. Nitsch et Rozwadowski. — *Rocznik slawistyczny*, tome VII. Cracovie (Gebethner), 1914-1915, in-8, iv-338 p.

Pour la première fois depuis sa fondation, le *Rocznik* de Cracovie a subi un retard qu'expliquent assez les événements actuels. Le volume VII apporte la bibliographie résumée de 1913 et de 1914. A ceci près, rien n'y est changé, et les effets de la guerre ne s'y manifestent pas, au moins au premier abord.

Le volume s'ouvre par de petits articles de fond : l'un est de moi, sur les finales slaves à ancienne voyelle longue : le manuscrit avait été envoyé au printemps de 1914, — l'autre, de M. Rozwadowski, se compose de trois notes : la première expose d'une manière évidemment juste et rationnelle le problème du traitement de *jĭ-* initial en slave ; la seconde montre que, à côté de *-ŭ*, le slave commun a connu un traitement *o* de l'ancien *o* dans des cas tels que v. sl. *kožĭdo* et pol. *kóždy*, v. sl. *narodo-sĭ* et v. tch. *večeros* ; la troisième présente une hypothèse assez aventurée sur le traitement slave de *o* initial. Des résumés en allemand suivent les trois notes de M. Rozwadowski, rédigées en polonais.

La seconde partie se compose de discussions de livres et d'articles récemment parus. On voudra bien noter que mon article sur une brochure de M. Agrell, envoyé à la rédaction avant le mois d'août 1914, a paru sans que j'aie pu en voir aucune épreuve et que, malgré les soins de la rédaction du *Rocznik*, il est demeuré fautif : par exemple l'imprimé porte, p. 27, *dénoue* au lieu de *dénonce* (mon écriture, peu lisible, excuse pleinement le typographe polonais).

La bibliographie, très riche et en partie munie d'analyses détaillées, rendra comme d'habitude de grands services.

Le volume se termine par des index qui se rapportent aux volumes V à VII du *Rocznik*.

A. M.

G. Il'inskij. — *Zvuk* ch *v slavjanskix jazykax*. Pétrograd, 1916, in-8, 119 p. (extrait des *Izvěstia* de la section de langue et littérature russes de l'Académie, xx [1915]. 4).

Le travail de M. Il'inskij est d'un type très utile : prenant une question où tous les principes sont connus et fixés, il en examine le détail et cherche à la mettre au point complètement. La question étudiée est celle des origines du *x* slave (M. Il'inskij se sert de la vieille transcription par *ch*). On sait que le *x* slave sort soit de i.-e. **kh* (ceci est contesté ; mais M. Il'inskij l'admet, sans doute avec raison) soit de i.-e. **s* après *i, u, r, k* ; plusieurs *x* figurent dans des mots empruntés.

Dans tous les cas où l'analogie amenait une alternance de *x*(*š*) et de *s* dans une catégorie grammaticale, le slave a généralisé *x*(*š*) ; il aurait été intéressant d'insister sur ce fait, auquel M. Il'inskij consacre peu de lignes, et d'en marquer le sens : il y a eu un temps où *x*(*š*) était possible en slave après n'importe quel phonème, tandis que *s* était exclu après *i, u, r, k*, et la seule direction où il était possible de normaliser était celle de *x*(*š*). Il résulte de là que le principe de cette extension de *x*(*š*) est bien antérieur à l'époque historique : car le slave commun admet *s* (issu de prépalatale) après n'importe quel phonème. L'extension analogique a eu lieu en un temps où sl. *s* issu de i.-e. **s* et sl. *s* issu de i.-e. **k* n'étaient pas confondus.

M. Il'inskij ne cherche pas à tracer l'histoire, assez curieuse, de *x* dans les langues slaves. Il consacre le principal de son exposé à l'étymologie de tous les mots qui renferment *x*. Beaucoup de ces mots sont d'origine obscure, et il est malaisé d'arriver à des résultats convaincants dans un grand nombre de cas. On en a une preuve frappante par le fait que M. Il'inskij admet, sur sl. *plěxŭ* « chauve », deux opinions différentes, l'une p. 20, l'autre p. 84. Comme tous les auteurs qui recherchent l'étymologie de l'ensemble des mots présentant un caractère donné, M. Il'inskij doit mettre côte

à côte des rapprochements de valeur très différente, les uns évidents, les autres tout au plus plausibles. Il lui arrive d'abandonner même des étymologies évidentes, qui offrent certaines difficultés. Ainsi, quand il vient à parler de *jaxati*, dont le présent est v. sl. *jadǫ* (-*ědǫ*). M. Il'inskij sépare *jadǫ* de lit. *jóju* et de skr. *yāti* ; or, le sens impose ce rapprochement ; et le parallélisme de skr. *éti* avec sl. **jĭdǫ* et de skr. *yāti* avec sl. **ědǫ* est évident. Il est vrai que l'infinitif *jaxati* est obscur : c'est une formation nouvelle faite pour donner un infinitif à un verbe anomal.

On pourra ainsi discuter avec M. Il'inskij sur bien des détails et douter de bien des étymologies qu'il admet. Mais son travail donne exactement l'état des connaissances acquises sur les origines de sl. *x*.

A. M.

R. Ekblom. — *Eine gemeinslavische Umwandlung des Partizipium Präsentis Aktivi.* Upsal, 1915, in-8, 44 p. (extrait de *Le monde oriental*, X).

Le nominatif masculin singulier du participe présent a, dans certains manuscrits vieux slaves à écriture glagolitique, une forme particulière de la voyelle nasale *ę*, à savoir la forme ordinaire, mais munie d'un crochet à gauche. On a donc, pour *grędęi* « marchant » à la forme déterminée, dans de nombreux passages du Zographensis, le *ę* qui suit *d* pourvu du signe diacritique en question. L'idée que le *ę* propre à cette forme est un *ę* non yodisé — à la différence du *ę* ordinaire — et que ces nominatifs sont analogiques a été émise plusieurs fois ; M. Ekblom la reprend, il l'approfondit et la démontre : de plus, il montre comment cette forme se trouve dans la plupart des langues slaves, par exemple dans v. russe *ida, živa*, etc., et il admet que la formation est slave commune. L'exposé est clair et bien conduit ; la question traitée semble résolue de manière définitive.

Un détail remarquable, qui a été noté dens le *Rocznik* de Cracovie, vol. VI (année 1913), p. 135 et suiv., paraît

avoir échappé à M. Ekblom : le type à nasale particulière figure en vieux slave dans la forme composée, mais non dans la forme simple. P. 33 et suiv., M. Ekblom cite *gręde* comme se trouvant assez souvent dans la Zographensis; en réalité le manuscrit a partout *grędęi*. Ce n'est sans doute pas fortuit : on conçoit que la palatalisation de *ę* soit éliminée par une action analogique. devant une syllabe suivante commençant par *j* : il y a ici un de ces cas où une difficulté phonétique contribue efficacement à faciliter une innovation grammaticale. Le vieux slave montre sans doute comment s'est développée la forme nouvelle. Une fois *grędęjĭ* obtenu. on a pu arriver à employer le type *grędę*, dont les autres langues slaves ont des représentants. Ici comme en tant d'autres cas, les faits vieux slaves laissent entrevoir la façon dont s'est réalisée une innovation observée dans plusieurs langues slaves. A. M.

G.-A. Il'inskij. — *Oxridskie glagoličeskie listki.* Pétrograd (Académie des sciences). 1915, in-4, 32 p. et 2 planches (*Pamjatniki staroslavjanskago jazyka*, III, 2).

Le manuscrit de l'Évangile vieux slave. dont il s'est conservé deux feuilles connues sous le nom de feuilles d'Oxrida. n'avait été jusqu'ici ni bien édité ni bien étudié. Le travail que vient de publier M. Il'inskij pour la belle collection des monuments vieux slaves. éditée par l'Académie de Pétrograd. comble heureusement la lacune.

Ces deux feuilles sont intéressantes. Le manuscrit est du type des manuscrits glagolitiques tels que le Zographensis. Le scribe était négligent et a laissé tomber souvent des mots ou des syllabes. Mais sans être particulièrement ancien, le manuscrit est de type archaïque : la vieille graphie *ję* de la voyelle nasale prépalatale y est conservée ; les jers y sont écrits avec constance, et il est remarquable que le mot *pĭsana*, où deux fois le jer est omis, dans la forme *psana*, offrait un jer faible entre deux consonnes sourdes, c'est-à-dire

dans l'un des cas où le jer s'est amui le plus tôt : la graphie *psano* a donc un intérêt linguistique.

On y observera de véritables curiosités. Par exemple, on sait que la forme déterminée du nominatif masculin du participe présent offre dans certains manuscrits glagolitiques une forme spéciale de *ę* qui désigne une voyelle nasale non yodisée mais du type de *ę* : ici on a *ǫ*, dans les deux exemples, *grjędǫi* et *sǫi*. Ce n'est sans doute qu'une autre manière de marquer la nasale *ę* non yodisée (cf. la brochure de M. Ekblom citée ci-dessus).

La préposition *otŭ* (qui a été omise à l'index des mots) figure une fois sous la forme *rotŭ*, après un *o* précédent. Ce n'est pas un accident, comme on le voit par le *r* prothétique qui figure dans diverses langues slaves devant *o* et par le flottement de *r* devant *o* qu'indique le mot *osa*.

Dans Jean II. 1 γάμος ἐγένετο est traduit, bizarrement, par *braky byšę*, fait qui se retrouve dans l'Assemanianus, et, à la différence de l'Assemanianus, il y a au verset suivant *na braky* : le Zographensis et le Marianus ont les deux fois *brakŭ*. On retrouve ailleurs *brakŭ* « nuptiae » au pluriel ; l'Assemanianus l'offre constamment dans Mt. XXII, mais le nominatif est *braci*, comme on l'attend. Le génitif pluriel *brakŭ* figure dans Euch. 88 a, et dans les trois principaux manuscrits glogolitiques de l'Évangile L. XII. 36, Zogr. Mar. Ass. (*braka* Sav.). On n'est donc pas surpris de trouver *na braky* ; mais un nominatif *braky* est incorrect, et le fait qu'il se rencontre dans deux manuscrits pour le même passage est une coïncidence étrange : car on hésite à croire que pareille faute ait pu se trouver dans un archétype lointain de deux lectionnaires dont les textes ne sont pas très pareils à d'autres égards. A. M.

A. A. Šaxmatov. — *Očerk drevneišago perioda istorij russkago jazyka.* Pétrograd (Académie des sciences). 1915, in-8, L-369 p. (*Enciklopedija slavjanskoj filologij*, 11. 1).

Dans cet imposant fascicule de l'*Encyclopédie* de la philo-

logie slave publiée par l'Académie de Pétrograd. M. Šaxmatov étudie le passage du phonétisme du slave commun au phonétisme du russe dans son ensemble. Par période ancienne de l'histoire de la langue russe, M. Šaxmatov entend le passage du slave commun au russe commun et l'amorce des développements qui ont conduit à la différenciation des dialectes russes attestés : petit russe, blanc russe, grand russe.

Il serait vain de marquer ce que doit être l'intérêt d'un pareil livre venant du slaviste qu'est M. Šaxmatov et du savant qui connaît le plus profondément et le plus complètement l'histoire de la langue russe, et ses dialectes. On indiquera seulement ici le caractère général du livre, et l'on marquera quelques différences de points de vue avec l'auteur.

L'introduction, très développée, retrace toute l'histoire des Slaves durant les siècles qui ont précédé les premiers monuments écrits des langues slaves. M. Šaxmatov y insiste avec raison sur l'idée que, dans le développement des langues, il faut compter à la fois avec des tendances centrifuges et des tendances centripètes ; les parlers d'un même groupe tendent à diverger ; mais les sujets parlants tendent aussi à refaire l'unité en se groupant de diverses manières. La division actuelle du russe en petit russe, blanc russe et grand russe ne recouvre pas les divisions dialectales anciennes. Quoi qu'il en soit des vues de détail de l'auteur, il y a là une idée capitale qu'il faut toujours garder présente à l'esprit.

M. Šaxmatov commence par un grand exposé du système phonétique du slave commun, qui n'occupe pas moins de 98 pages, et par un exposé des innovations communes au russe et aux autres groupes dialectaux du slave, qui en occupe une dizaine. Si chacun des auteurs qui traitent pour l'*Encyclopédie* de chacune des langues du groupe slave procède ainsi, il en résultera bien des doubles emplois, sans parler des divergences de vues sur un grand nombre de points. Mais le fascicule où sera exposé le système du slave commun n'est pas paru ; il n'est même pas sous presse.

M. Šaxmatov ne pouvait s'y référer, et d'ailleurs cet exposé n'aurait sans doute pas permis l'exposé du système russe suivant les vues de l'auteur. Il y a là un inconvénient qui est commun à tous les ouvrages qui, comme l'Encyclopédie, sont rédigés par des auteurs très différents, à des moments différents.

Le fait de consacrer aux innovations du russe et d'un autre groupe dialectal toute une division spéciale du livre — division assez courte du reste — prête à la critique. S'il y avait concordance entre les limites de toutes les innovations de ce genre, on en conclurait qu'il y a eu, postérieurement à la séparation des dialectes slaves les uns d'avec les autres, une unité russo-méridionale ou russo-occidentale par exemple. Mais tel n'est pas le cas ; par la réduction de *dl* à *l*, par le passage de *krě* à *crě*, le russe concorde avec le groupe méridional ; mais, par le traitement des diphtongues *or*, *ol*, surtout à l'initiale du mot, le russe concorde plutôt avec le groupe occidental. Il s'agit de faits dialectaux remontant sans doute, au moins par leurs origines premières, à l'époque slave commune et qui devaient être traités avec le slave commun. En admettant une période, même courte et sans grande importance, de vie commune du russe et du slave méridional, M. Šaxmatov sacrifie trop à l'idée du dialecte ; la réalité, ici comme le plus souvent, c'est qu'il n'y a que des limites de faits dialectaux, limites indépendantes les unes des autres : on sait que *dl* n'est pas inconnu à l'extrémité occidentale du dialecte méridional, et que *dl* s'est conservé dans une partie du slovène.

Ceci posé, M. Šaxmatov étudie les faits russes communs et montre, assez rapidement, comment ont débuté les innovations qui caractérisent les parlers russes des divers groupes. L'étude des faits communs à tout le russe emplit la plus grande partie de l'exposé.

Disciple du regretté Fortunatov, M. Šaxmatov se rattache étroitement aux doctrines de son maître, tout en construisant par lui-même des théories très compliquées sur certains problèmes. Comme Fortunatov, il aime à reporter à l'époque d'unité de la langue considérée le plus de phénomènes

qu'il est possible. Les démonstrations fournies à cet égard manquent bien souvent à convaincre le lecteur. Par exemple, p. 11, § 15, il est indiqué que *ě* avait en slave commun deux formes, l'une devant consonnes molles, l'autre devant consonnes dures : la preuve serait fournie par le polonais et par des faits dialectaux russes et bulgares : mais, d'abord, il n'est pas démontré que les faits considérés concordent sur ces trois points : on sait que en polonais, le passage de *ě* à *ia* n'a pas lieu devant toutes les consonnes dures ; et, en second lieu, la preuve ne serait fournie que si l'innovation en question n'avait pu avoir lieu indépendamment sur les trois domaines : or, cette preuve n'est pas fournie, et ne saurait l'être. Les affirmations de ce genre se reproduisent d'un bout à l'autre de l'exposé de M. Šaxmatov. Il y a là un défaut général dont le lecteur doit être averti. M. Šaxmatov aime le procédé qui consiste à poser un phonème slave commun ou russe commun là où en réalité les dialectes slaves ou les dialectes russes offrent une tendance à une certaine évolution, tendance qui se réalise de manières diverses suivant les lieux et qui aboutit ou n'aboutit pas à ce changement suivant les cas. Il pose par exemple un sl. comm. *ö* pour exprimer la tendance à prononcer *e* d'une manière spéciale après la chuintante, ou après une simple yodisation : la tendance est la seule réalité ; en la réalisant par un signe matériel, on fait apparaître un phonème qui n'a sans doute jamais existé en slave. M. Šaxmatov arrive ainsi à attribuer, à la suite de Fortunatov, un *h* au slave, alors que rien n'est plus étranger au système slave que précisément *h*. Il suffit de signaler ici le principe de cette critique ; on devra l'appliquer à tout l'exposé, et bien faire le départ entre ce qui est établi par des preuves certaines et ce qui ne l'est pas.

Quelquefois même on se demande sur quoi repose l'affirmation. Au § 233, p. 145, il est enseigné que *or-*, *ol-* initiaux, intonés doux, ont donné vraisemblablement *ro-*, *lo-* avec *o* semi-long ; et ceci est appuyé par des formes du petit russe telles que *rivno* ; mais *rivno* repose sur *rovíno*, et l'allongement de *o* y est une conséquence de la chute du jer de la syllabe suivante : on a en effet *roven*, qui a même entraîné

une forme analogique *rorno*, signalée par M. Šaxmatov. Dès lors, tout ce qui est établi, c'est que dans le cas de **rorĭnŭ* à la différence de celui de **korolji*, l'*o* développé après *r* a pu subir l'allongement qui résulte de la chute d'un jer. Mais, par lui-même, l'*o* de **rorĭnŭ* est simplement bref. On voit le défaut de l'exposé : l'auteur signale un fait très important, la différence entre le cas du pet. r. *móroz*, *koról'* et celui de *rist* : mais il le présente au moyen d'une hypothèse dont on cherche en vain la justification.

Dans le détail, on pourra naturellement faire aussi de menues critiques. Par exemple, p. 3, il est enseigné que l'*o* allongé par chute de jer était fermé, puisqu'il donne *uo* : l'*o* de lat. vulg. *bonu(m)* qui donne ital. *buono* était-il fermé ? — P. 163, le sl. *banja* est donné comme emprunté à gr. βανεῖα : mais on sait qu'il n'y a presque pas de mots slaves communs empruntés au grec, tandis que beaucoup de mots slaves sont empruntés au roman et au germanique : *banja* est manifestement un mot d'origine latine ; le *b* n'est guère en faveur de l'étymologie qu'enseigne M. Šaxmatov, contre l'opinion qui est devenue la plus courante.

Il était nécessaire de bien marquer les raisons de méthode pour lesquelles on ne saurait accepter sans un examen attentif et sans des preuves nouvelles beaucoup d'affirmations de M. Šaxmatov. Mais on doit recommander à tous les lecteurs qui sauront discuter l'exposé si plein et si riche du savant maître de Pétrograd.

A. M.

DURNOVO, SOKOLOV I UŠAKOV. — *Opyt dialektologičeskoj karty russkago jazyka v Evropě s priloženiem očerka russkoj dialektologij*. Moscou, 1915, in-8, VI-132 p. et 1 carte (*Trudy Moskovskoj dialektologičeskoj komissij*).

Les auteurs de cette « Esquisse » n'ont pas cherché à faire œuvre très personnelle. Ils ont voulu donner un aperçu de ce que l'on sait aujourd'hui de la dialectologie

russe, et leur exposé sera très utile aux slavistes qui, sans pouvoir utiliser les travaux nombreux et dispersés qui ont paru sur les parlers russes, ont besoin d'avoir en général une idée de la question. On trouvera de plus dans le volume l'indication exacte des domaines sur lesquels se parle le russe, sous ses diverses formes. Des notes longues et détaillées indiquent, pour chaque région, les sources dont se sont servies les auteurs : elles fournissent une bibliographie de la dialectologie russe. En somme, si cette publication doit être critiquée, on peut assurer qu'elle sera beaucoup utilisée, et il convient d'en remercier vivement les auteurs.

Ceci dit, on doit regretter le procédé d'exposition qui a été adopté. Il n'y a en somme qu'une carte, et cette carte fournit des limites de dialectes, non des limites de faits dialectaux. Comme les « dialectes » n'ont, pas plus en Russie qu'ailleurs, des limites précises, et que les faits dialectaux sont la seule réalité qui se prête à être exprimée par des cartes, il a fallu introduire des notions troubles de dialectes de transition et de dialectes mixtes.

Si, au lieu de leur grande carte qui enseigne très peu de choses, les auteurs avaient fait des séries de cartes, à une échelle plus petite, mais donnant les limites de chaque fait dialectal, ils auraient pu se dispenser de la plus grande partie de leur texte, et l'exposé aurait été beaucoup plus clair, en même temps que plus réel. Pour les faits qui intéressent seulement une région, il aurait suffi de cartes partielles. Cette collection de cartes, les unes de tout le domaine, les autres de telle ou telle partie, aurait été d'une grande éloquence.

Un exposé purement cartographique, par faits isolés, aurait évité aux auteurs un autre inconvénient grave : ils distinguent quatre grands dialectes : grand russe septentrional, grand russe méridional, blanc russe, petit russe. Or, ces quatre divisions ne sauraient être mises sur un même plan. Le groupe petit russe, par exemple, est beaucoup plus distinct des trois autres que ceux-ci ne le sont entre eux. La division en quatre dialectes donne donc une idée incorrecte des faits.

D'ailleurs il est à espérer que les dialectologues russes, profitant de l'expérience acquise dans les pays romans, et surtout en France, feront sur tout le domaine de langue russe, y compris la Sibérie et le Caucase (où il y a des îlots russes), une enquête par questionnaire du type de celle qu'ont faite en France MM. Gilliéron et Edmont et qu'ils pourront dresser un jour un véritable *Atlas linguistique* du domaine russe. L'étude du vocabulaire en profiterait comme celle de la phonétique et de la morphologie. On y apercevrait le progrès du russe littéraire. Et il est à souhaiter que cette entreprise soit commencée prochainement avant que l'influence de l'école et des journaux ait entamé trop profondément les parlers locaux. Tant que ce travail ne sera pas fait il ne pourra pas être vraiment question d'une dialectologie russe, et l'on devra se contenter d'essais dans le genre de celui qui est annoncé ici. De tels travaux peuvent rendre provisoirement des services. Ils font désirer une étude définitive, fondée sur des matériaux suffisants. On sait maintenant — par l'exemple de ce qui a été fait en France — que la grammaire comparée des parlers vivants peut acquérir, au moyen d'une enquête complète, portant sur un nombre de points suffisant, un degré de précision inattendu. Et de pareilles recherches éclairent les conclusions que permet l'étude des langues anciennes.

A. M.

R. Ekblom. — *Rus- et Vareg- dans les noms de lieux de la région de Novgorod.* Upsal (Appelberg), 1915, in-8, 69 p. et une carte (*Archives d'études orientales* de Lundell, vol. 11).

Pour éclairer la question des origines scandinaves de l'État russe, M. Ekblom a étudié sur place, dans la région de Novgorod, et surtout près du lac Il'men', les noms de lieux qui renferment les éléments *Rus-* et *Vareg-*. On trouve ailleurs des noms de lieux comprenant l'élément *Rus-* :

mais l'élément *Varęg-* ne se trouve guère que là, et l'on sait que, précisément, les Varègues sont allés dans cette région. Les noms reposent les uns sur *Varjag-*, les autres sur *Verjag-* : ce flottement entre *a* et *e* s'explique bien par la prononciation de la voyelle scandinave de la première syllabe du mot. La démonstration de M. Ekblom semble donc très forte, et ce travail est un bon exemple d'étude sur un groupe de noms de lieux.

A. M.

L.-V. Ščerba. — *Vostočnolužickoe narěčie*. Tome I (*s priloženiem tekstov*). Pétrograd (imprimerie Kollins), 1915, in-8, xxii-194-54 p.

M. Ščerba décrit dans ce volume le parler sorabe de *Mužakor* (Muskau), qu'il a étudié sur place. Le livre ne vaut pas seulement parce qu'il est la description la plus précise, la plus minutieuse qu'on ait de l'un des parlers sorabes, curieuses épaves du slave occidental qui tendent maintenant à disparaître. L'auteur est un digne élève de notre illustre confrère, M. Baudouin de Courtenay, à qui le livre est dédié. Il pense par lui-même, et, au cours de ses recherches les plus menues, il ne perd jamais de vue l'intérêt qu'elles auront pour la linguistique générale. Phonéticien averti et habile à se servir des appareils pour contrôler et préciser son observation de la prononciation, il est aussi psychologue, et il n'oublie pas pour cela d'indiquer les conditions sociales du parler étudié. M. Ščerba n'est pas de ceux qui décrivent un parler en lui appliquant un cadre tout fait ; son attention est toujours en éveil, et il n'y a presque pas une page de son livre où n'apparaissent des vues curieuses, des observations neuves et qui donnent à réfléchir. Toutes les personnes qui s'intéressent à la linguistique générale, et toutes celles qui se proposent de décrire un parler auront profit à lire de près l'exposé de M. Ščerba : il en est peu d'aussi suggestifs.

Le plan du livre est à recommander pour les études de

ce genre : situation extérieure du parler, description de la prononciation et de la morphologie, puis explication historique des faits (entièrement séparée de la description), et enfin, un recueil de textes, accompagnés de traductions (ce recueil est paginé à part).

Il est difficile de choisir des points particuliers pour les signaler. Sur n'importe quelle question, on aura profit à voir comment se comporte le parler étudié par M. Ščerba. Par exemple, les observations faites p. 54 et suiv., sur les consonnes intervocaliques et leur traitement sont précieuses : on sait combien le slave conserve exactement les intervocaliques ; on voit ici une altération s'amorcer. Les remarques du § 320, p. 173 et suiv., sur la façon dont les éléments constituants de la série phonique se lient les uns aux autres en russe et en sorabe, par comparaison avec le français, ouvrent tout un jour sur des faits auxquels on ne fait pas suffisamment attention. Dans leur brièveté, les observations relatives à l'influence de l'allemand sont très dignes de remarque ; les gens qui parlent sorabe sont tous bilingues, et le parler étudié est de ceux qui permettent de voir comment se comporte un parler qui subsiste dans ces conditions ; le fait que les formes anomales et rares tendent à s'éliminer est particulièrement curieux, et aussi celui-ci que les nouvelles formations morphologiques sont de caractère syntaxique : le calque sorabe du prétérit composé de l'allemand signalé § 248, p. 133, est bien instructif.

On doit laisser au lecteur le plaisir de trouver chez M. Ščerba toutes ces choses précieuses, et l'on ne peut que recommander chaudement de lire un livre aussi substantiel.

A. M.

J. Poirot. — *Contribution à l'étude de la quantité en lette.* Helsingfors, 1915, in-4, 37 p. (*Acta Societatis Scientiarum Fennicae*, XLV, 4).

Des recherches poursuivies sur l'accent lette au labora-

toire de phonétique de l'Université d'Helsingfors ont fourni à M. Poirot des résultats intéressants sur la quantité en lette. Comme les autres langues baltiques, le lette a conservé nettement la distinction des longues et des brèves : il offre aussi des différences nettes d'intonation, ce que M. Poirot, traduisant le terme allemand de *Silbenakzent*, appelle *accent syllabique* : ce terme a l'inconvénient de ne pas distinguer l'accent du mot des variations à l'intérieur de l'élément vocalique de la syllabe : le terme d'*intonation* est préférable. Les recherches de M. Poirot donnent de la distinction des longues et des brèves une définition précise : et les résultats obtenus ont une portée générale sur laquelle il convient d'insister.

Les durées que l'on mesure à l'aide d'appareils sont des durées absolues. L'expérience montre que des voyelles qui passent également pour longues ont, en valeur absolue, des durées très différentes. Telle voyelle qui passe pour brève peut durer plus que telle autre voyelle qui passe pour longue. Par exemple, chez les sujets examinés par M. Poirot, une voyelle brève de 1re syllabe de dissyllabe devant sourde et 2e syllabe brève dure sensiblement plus qu'une voyelle longue devant sonore et 2e syllabe longue. Quand on veut comparer des longues et des brèves, il faut donc se placer dans des conditions exactement semblables. Dans une langue donnée, on appellera brèves toutes les voyelles qui, comparées à d'autres voyelles placées dans les mêmes conditions, durent moins que celles-ci. Les longues et les brèves ne sont pas définies par une durée considérée isolément, mais par la comparaison de deux durées dans des conditions semblables. Le principe était déjà connu : jamais il n'avait été mis en une aussi grande évidence, et l'on en aperçoit toute la portée.

Le fait que, toutes choses égales d'ailleurs, les voyelles placées devant une consonne sourde durent moins que les voyelles placées devant une consonne sonore est aussi très remarquable. Inversement, les consonnes sourdes intervocaliques durent moins que des consonnes sonores, placées bien entendu dans les mêmes conditions.

Au point de vue particulier du lette, qui est une langue à accent d'intensité initial, on notera que, toutes choses égales d'ailleurs (cette formule doit être constamment rappelée), une longue placée devant une syllabe longue dure beaucoup moins qu'une longue placée devant une syllabe brève.

En somme, le sentiment qu'ont les sujets parlants de l'opposition des longues et des brèves ne tient pas seulement à la durée absolue des sons : comme tout dans les faits de phonétique, il exprime le résultat de séries délicates de comparaisons. C'est un fait psychique. Il est remarquable que l'étude précise des faits phonétiques au moyen d'appareils aboutisse à mettre en évidence le rôle dominant des faits psychiques dans le langage.

Dans son mémoire, M. Poirot ne touche qu'incidemment à l'intonation lette, dont il réserve l'étude pour un autre travail. C'est, au contraire, l'intonation qui est l'objet principal du mémoire de Mlle A. Abel, paru dans les *Izvěstija* de la section de langue et littérature russes de l'Académie de Pétrograd, XX (année 1915), 2. Mlle Abel a travaillé au laboratoire de Pétrograd sous la direction de notre confrère M. Ščerba. L'examen de sujets lettes présentant les trois types d'intonation des longues a permis de définir exactement le type montant, le type descendant et le type à coup de glotte. Pour ce dernier, les nouvelles recherches de M. Poirot, dont le résultat est donné p. 6 du mémoire annoncé ci-dessus, concordent en gros avec la conclusion obtenue par l'étude détaillée de Mlle Abel.

Ces deux mémoires donnent à la phonétique du lette une précision nouvelle. A. M.

VOLTER. — *Latyšskij Katexizis 1585 goda.* Pétrograd (Académie des sciences), 1915, in-8, III-47 p., 35 pages de fac-similés et 1 planche (*Sbornik* de la section de langue et littérature russes de l'Académie de Pétrograd, XCIV, 2).

M. Volter publie un petit catéchisme en lette, de l'année

1585, qui est le plus ancien texte lette imprimé qu'on possède. Ce catéchisme a été trouvé à Upsal et signalé à M. Volter. Il est l'œuvre d'un jésuite, nommé Tolgsdorf : c'est un des produits de la contre-réforme. M. Volter reproduit ce catéchisme en fac-similé, en étudie la composition, en dresse le vocabulaire et en caractérise la langue.

A. M.

E.-N. Setälä. — *Zur frage nach der verwandtschaft der finnisch-ugrischen und samojedischen sprachen* (*Ueber den gemeinsamen wortschatz der finnisch-ugrischen und samojedischen sprachen*). Helsingfors. Société finno-ougrienne. 1915. in-8. 104 pages.

Depuis plusieurs années déjà, la parenté du samoyède commun et du finno-ougrien est reconnue par les linguistes compétents : tous ne la tiennent peut-être pas pour démontrée, faute de documents suffisants, mais il n'est personne qui ne la reconnaisse au moins pour plus que probable. Tandis que les liens entre les langues finno-ougriennes et turco-tatares ou altaïques apparaissent chaque jour comme plus superficiels et plus trompeurs, ceux qui unissent les dialectes samoyèdes et finno-ougriens se trouvent confirmés par chaque renseignement nouveau, par chaque progrès sur le terrain grammatical. Aussi la Société finno-ougrienne n'a-t-elle pas hésité, malgré la faiblesse de ses ressources, à envoyer auprès des divers groupes de Samoyèdes de jeunes linguistes formés à l'Université de Helsinki-Helsingfors, afin d'obtenir des textes, des mots et des formes plus abondants et plus sûrs.

En attendant que ces nouveaux documents soient utilisables, M. Setälä, le professeur bien connu, vient d'exposer, avec l'autorité et la clarté qui lui sont propres, comment dès maintenant, il est hors de doute que le samoyède et le finno-ougrien remontent à une même langue commune dite

« ouralienne ». Les aimables fantaisistes qui découvrent au finno-ougrien les parentés les plus surprenantes et les plus diverses sont désormais sans excuse : quant aux profanes, aux comparatistes qui travaillent sur d'autres domaines, ils se féliciteront d'avoir, grâce à M. Setälä, un moyen aisé de se renseigner sur une question primordiale.

L'exposé de M. Setälä traite principalement du vocabulaire, ainsi que l'indique d'ailleurs le sous-titre de sa brochure. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles il a fait précéder la partie spéciale de son travail de considérations générales sur la parenté des langues. En effet, la présence de mots identiques dans deux groupes de langues est en elle-même la preuve la plus incertaine, la plus fragile de leur origine commune. Là, plus qu'en toute autre partie du langage, s'exerce l'emprunt, impossible à distinguer souvent de l'héritage ancien. C'est ce que marque fort bien M. Setälä, qui fait d'ailleurs à l'emprunt une place très large, puisqu'il en admet aussi l'action en matière de morphologie et de phonétique, et qu'il ne reconnaît entre la langue qu'une communauté emprunte et celle dont elle hérite qu'une simple différence de degré, la première étant la plus récente, et la seconde la plus ancienne.

On voit que M. Setälä s'est heurté dans son effort pour élucider la question de la parenté des langues aux mêmes difficultés que M. Schuchardt d'une part (*Revue internationale des études Basques*, années 1912, 1913 et 1914) et M. A. Meillet de l'autre : on voit aussi quelle est la solution qu'il propose, de façon toute indépendante. A nos yeux, cette solution n'en est d'ailleurs pas une : M. Setälä note avec précision l'un des caractères principaux de l'emprunt par rapport à la langue transmise par héritage, mais comme ce caractère est tout extérieur, on peut dire que, malgré toute son ingéniosité, M. Setälä décrit les faits, mais ne les définit pas. M. A. Meillet nous paraît avoir suivi une méthode plus sûre dans son essai sur « le problème de la parenté des langues » (*Scientia*, XV, 1914 : B. S. L., XIX, p. 165 s.), quand il est allé hardiment au fond même des choses, et qu'il s'est élevé contre l'obscurité réelle d'une terminologie

traditionnelle flottante. C'est à la faveur de cette obscurité que M. Setälä a pu écrire (p. 11) que la langue « héritée » (*erbgut*) est, elle aussi, « empruntée » (*lehngut*) dans le sens le plus large du mot, tandis que M. Meillet, qui avait pris soin de marquer nettement le caractère social du fait linguistique, était amené à définir le caractère véritable du *erbgut*, de la langue « héritée », qui n'existe qu'en vertu de la volonté et du sentiment qu'ont les sujets parlants d'employer la même langue que ceux qui leur ont appris à parler. Il y a donc emprunt ou « lehngut », alors seulement que les sujets parlants ont le sentiment ou la volonté d'introduire un élément pris à une autre langue dans celle qu'ils veulent continuer.

Dans l'affirmation de ses idées, M. Meillet a été très net, mais très discret. Il a bien montré que le caractère social du langage explique seul sa transmission discontinue et, par conséquent, son développement historique, même au sein d'un groupe homogène et fermé ; il a indiqué aussi comment dans un groupe de ce genre le sentiment qu'ont les sujets parlants de continuer la langue transmise peut rester inconscient. Mais nous savons aussi que lorsque l'homogénéité d'une communauté est atteinte, la discontinuité dans la transmission du parler est augmentée et son évolution hâtée de façon remarquable[1]. Il arrive aussi que la communauté soit affaiblie et disjointe au point que les sujets qui la composent adhèrent de façon consciente à un groupe social différent, de langue plus ou moins semblable, ou même se divisent pour se rattacher à des groupes étrangers divergents[2]. Enfin il se produit encore ceci, que la communauté linguistique se trouve dissociée lentement, que les sujets parlants continuent la langue transmise de façon toujours plus imparfaite jusqu'au point de se trouver, pour ainsi dire, dépourvus de langue propre, mais capables de se servir de deux ou plusieurs idiomes avec un manque de sens linguis-

1. Cf. par ex. Terracher, *Les aires morphologiques...*, Paris, 1914.
2. Cf. les phénomènes observés dans des pays tels que la Bohême, la Transylvanie et autres.

tique, ou même une incorrection égaux pour tous[1]. Cela tient tout simplement à ce que les membres de la communauté qui se trouve se dissoudre, n'ont plus voulu continuer aucune tradition, et que se refusant à choisir, ils n'ont adhéré à aucun des groupes en présence desquels ils se sont trouvés.

Après les considérations d'ordre général, M. Setälä aborde la question particulière de la parenté des dialectes finno-ougriens et samoyèdes, c'est-à-dire, comme il le remarque de façon expresse, et fort justement, des deux langues, communes reconstituées par les comparatistes, et représentées aujourd'hui par les divers idiomes ougriens ou finnois, d'une part, et les parlers samoyèdes, de l'autre. Il passe rapidement sur la phonétique, dont il a traité déjà, et en particulier sur les alternances consonantiques et vocaliques. On notera que ces alternances, dont on doit d'ailleurs la découverte en finno-ougrien précisément à M. Setälä, sont bien toujours considérées par lui comme phonétiques[2].

Sur la morphologie « ouralienne », il cite des faits précis et convaincants. D'abord, en matière de flexion nominale, des formes casuelles, simples et composées, des formes de pluriel et de duel : puis, des suffixes nominaux et verbaux. Mais il est très bref, et passe rapidement au vocabulaire.

Celui-ci est classé par catégories : en tête viennent les mots qui indiquent les relations entre objets divers, la place qu'ils occupent les uns par rapport aux autres : suivent les pronoms, les verbes de valeur modale, les adjectifs, et les substantifs concernant les phénomènes naturels, le temps, les plantes, etc. L'ordre est très arbitraire : mais il n'a pas grande importance et ne vaut certainement pas qu'on le discute, étant donnés le caractère de l'exposé et son but. Ce

1. Tout le monde connait des faits de ce genre, particulièrement au Levant.

2. L'auteur de ce compte rendu est heureux de noter ici, à l'appui de ses propres idées, leur accord, avec celles du maître finnois : en effet, il tient que l'ouralien et l'indo-européen (pour ne pas parler d'autres langues) présentent deux modes d'alternances essentiellement différents, phonétiques dans la première langue, morphologiques dans la seconde.

qui importe, c'est que M. Setälä, conformément à la méthode la plus correcte, compare bien des mots à des mots, des formations complètes, de forme définie, de sens précis et même technique, à d'autres formations aussi nettes. Dans ses étymologies, on ne voit apparaître nulle part de ces racines à signification vague, qui se prêtent avec complaisance aux combinaisons les plus variées. En revanche, M. Setälä fait un usage plus que modéré des reconstitutions à astérisques. Ce n'est pas que celles-ci n'aient des inconvénients que l'on ne niera certainement pas ici : mais, dans une brochure où il n'est donné aucune indication en matière de phonétique, et qui n'est pas destinée exclusivement au tout petit groupe de ceux qui sont non seulement des finno-ougrisants avertis, mais des linguistes ayant eu les loisirs, les ressources et la curiosité de s'orienter personnellement parmi les dialectes samoyèdes, quelques reconstitutions auraient fait ressortir la valeur des équivalences posées par l'auteur et la correction de sa méthode[1]. Elles auraient permis de poser la forme samoyède commune à côté de la forme finno-ougrienne, et de se représenter la forme ouralienne plus ancienne.

A vrai dire, il s'en faut que l'on puisse « reconstituer » un mot finno-ougrien aboli, comme on arrive à le faire pour un mot indo-européen. Tout compte fait, cette dernière famille de langues, reconnue l'une des premières, a été étudiée par un nombre relativement grand de spécialistes plus ou moins bien encouragés ; la première au contraire n'a attiré à elle qu'un petit groupe de savants, disposant de moyens tout à fait restreints. L'indo-européen est parlé par les nations les plus fortes et les plus nombreuses de notre temps, et il commence à être connu ; du finno-ougrien, un seul dialecte est actuellement en usage chez un peuple libre, et sa grammaire est loin d'être reconstituée. Le travail qui reste à faire est considérable : par exemple, il reste toujours encore très imprudent, sinon impossible, de vouloir ramener à leur original les phonèmes multiples qui représentent actuellement dans les divers dialectes une seule et même

1. Cf. par ex. page 93, s. v. *mass, messen*.

voyelle ; les comparatistes finno-ougrisants ont été amenés à introduire un signe spécial pour désigner les éléments vocaliques palataux ou vélaires des formes originales, sans préjuger en rien de leur timbre ni de leur qualité exacte.

C'est qu'aussi la tâche est singulièrement ardue : elle serait désespérée, n'était le caractère archaïque prononcé des diverses langues tant ougriennes que finnoises, depuis le hongrois jusqu'au mordve et au zyriène. Si ces parlers avaient évolué comme l'ont fait ceux qui représentent aujourd'hui l'indo-iranien, l'italo-celtique, le germanique par exemple, toute grammaire comparée finno-ougrienne serait impossible, car on ignore sur ce domaine les stades intermédiaires attestés par le sanskrit, le vieux perse et l'avestique, le latin et le vieil irlandais, le vieil allemand, le vieil islandais et le gotique. Seul le hongrois présente un texte « ancien » et c'est un petit sermon du treizième siècle ; le zyriène a été écrit (mais combien peu), au quatorzième siècle ; le premier livre finnois a été imprimé en 1544. Ces « textes » d'ailleurs ne font que confirmer la stabilité des dialectes intéressés, qui n'est comparable, sur le domaine indo-européen qu'à celle de la grande masse des langues slaves par exemple. On aperçoit sans peine combien est difficile et périlleux le chemin étroit qui mène, sans aucun appui intermédiaire, sans aucun guide pour ainsi dire, depuis les langues et parlers modernes jusqu'à la langue finno-ougrienne commune qui a emprunté probablement à l'indo-iranien le mot **śatam* « cent ».

Car il faut encore ajouter ceci : les dialectes finno-ougriens n'apparaissent presque nulle part avec ce caractère de force active, d'audace confiante et d'énergie que les groupes envahissants de langue indo-européenne montrent à un si haut degré. Tandis que ceux-ci s'imposent, ceux-là subissent : les premiers sont des conquérants qui vont à l'aventure, se battent entre eux à l'occasion, mais s'imposent à des groupes « indigènes » industrieux, prospères et denses dont ils font de grandes nations ; les seconds subissant la poussée des indo-européens et des turco-tatares, sont repoussés vers des régions tristes, des terres ingrates et

désertes, ou peu s'en faut, où ils restent rares et disséminés. Si l'on met à part les Hongrois, qui ont pris part à la poussée conquérante de peuples turco-tatares qui ont exercé sur eux une influence profonde, si l'on excepte encore les Finnois sur qui ont agi fortement les *rōths-men* scandinaves[1], on ne trouve que des nations mal formées, des groupes linguistiques en régression, ou tout au moins menacés, des peuples en recul vers le Nord. Ils n'ont pu imposer leur langue qu'à des populations faibles et pauvres comme les Lapons et peut-être, à date très ancienne, les Samoyèdes.

L'étude de M. Setälä sur le vocabulaire ouralien fait bien ressortir tous ces traits. Les éléments « grammaticaux » de la langue sont représentés de façon très normale : les pronoms, les verbes « être » et « ne pas être » ; de même les noms de parties du corps, d'animaux, de plantes et de phénomènes naturels ainsi que les verbes qui s'y rattachent. Mais les termes communs se font rares dès qu'il s'agit de techniques, de manifestations de vie nationale et sociale, de notions abstraites : on retrouve le nom d'un animal domestique (?), le renne, des mots pour « frapper », « percer », « trancher », « coudre », « tresser », « filer » et les objets ou instruments qui se rapportent à ces industries primitives ; et cela est d'autant plus frappant que le « peuple » ouralien a connu un métal (v. p. 87), le cuivre, pour autant que l'on peut en juger. Rien de comparable, on le voit, à ce que les indo-européens connaissaient déjà en fait de culture, d'élevage, d'industries domestiques, à un moment où ils se servaient peut-être bien encore d'outils en pierre polie.

1. Un témoignage tout à fait intéressant de cette action se trouve dans le tome XXX du *Journal de la Société finno-ougrienne,* où, sous le titre de *Kalera und seine sippe,* le folkloriste bien connu M. Kaarle Krohn expose le caractère étranger, proprement scandinave, de l'épopée finnoise. Il montre de façon irréfutable, comment les épithètes à la façon homérique sont germaniques, comment l'esprit d'aventure et de conquête est normannique, comment les chefs scandinaves plus ou moins fennisés sinon en personne, du moins dans leur entourage, leur suite, ont eu des rhapsodes finnois à côté et à la suite des scaldes nationaux. Les mêmes faits se retrouvent bien entendu dans la Russie slave.

D'autre part il est impossible de retrouver un nom de nombre quelconque qui soit ouralien : même les six premiers, qui seuls d'ailleurs sont finno-ougriens communs, diffèrent complètement d'une langue à l'autre. M. Setälä se fonde sur le fait que le suffixe qui sert à former les ordinaux est le même en finno-ougrien qu'en samoyède, pour supposer d'abord que ce morphème jouait le même rôle en ouralien, et ensuite qu'il existait des noms de nombre communs d'où l'on tirait des ordinaux, noms de nombre qui ont disparu par la suite dans une au moins des deux familles de langues, sinon dans les deux, pour faire place à des termes nouveaux. C'est là une hypothèse bien fragile : le suffixe des ordinaux est en même temps un suffixe de diminutifs, au moins en finno-ougrien, et il est parfaitement légitime, sinon prudent, d'admettre que le même élément a été employé, de façon parallèle mais indépendante, au même usage, dans les deux groupes finno-ougrien et samoyède. En tout cas, il reste acquis qu'aux six noms de nombre fort bien attestés d'une part, rien ne répond de l'autre ; que cet état de choses provienne de ce que les termes anciens ont été éliminés des deux parts, ou seulement de l'une des deux, il n'est pas moins typique et il souligne bien le caractère en quelque sorte « réceptif » des langues ouraliennes, tel qu'il a été défini plus haut.

Pour finir, on notera combien les noms de parenté sont vagues en ouralien : en samoyède comme en finno-ougrien, on distingue bien le père, la mère et les enfants ; mais les parents directs et les collatéraux sont le plus souvent désignés de même, qu'il s'agisse de la ligne maternelle ou de la paternelle : ils ne sont distingués, en réalité, que d'après leur âge, et le groupe familial apparaît comme mal défini, très étroit à la fois et très large, sans forme nette. Bien entendu, on ne retrouve aucune trace d'un groupement social solidement organisé, constitué au moyen d'éléments premiers aussi débiles. Certains dialectes finno-ougriens présentent aujourd'hui des terminologies développées, bien définies qui répondent à des formations familiales arrêtées : mais ce sont là les résultats de développements secondaires,

et souvent d'influences étrangères ; en « ouralien », on n'en retrouve ni original ancien, ni point de départ, comparable au type de famille fortement construit de l'indo-européen. Nulle trace d'un chef tel que le *dámpatih*, ni d'une armature sociale analogue à celle que révèle l'existence au-dessus du *dámpatih*, du *viçpátih* d'abord, du *jáspátih* ensuite. Les populations samoyèdes et finno-ougriennes manquaient des cadres solides nécessaires aux entreprises collectives, aux conquêtes durables.

Il leur manquait aussi une foi commune, à ce qu'il semble. La grammaire comparée renseigne, il est vrai, de façon très imparfaite sur la religion ; néanmoins elle permet d'entrevoir que chez les indo-européens les divinités étaient lumineuses, célestes, immortelles et riches, et qu'il y avait, sans doute, des prêtres gardiens des traditions, tandis qu'elle n'enseigne rien sur les « ouraliens », sinon qu'ils savaient « faire des vœux » (p. 97). Encore s'agit-il d'un mot qui n'est attesté qu'en finnois proprement dit et dans un seul dialecte samoyède, avec des sens assez différents pour que le caractère religieux de l'acte en question reste au moins douteux.

Comme il a déjà été indiqué plus haut, M. Setälä n'a pas tiré de son travail les vues générales qui précèdent. Il se borne à constater que la civilisation du groupe d'où sont issus finno-ougriens et samoyèdes a dû être primitive, très primitive même. Il considère les faits en eux-mêmes, tels qu'ils se présentent à première vue et, fort prudemment, il s'abstient de rechercher ce que ces faits recouvrent, ce qu'ils peuvent nous apprendre sur l'activité du groupement social qui s'exprime par eux. Comme c'est précisément à quoi je me suis efforcé constamment, je n'ai pas hésité à exposer ici brièvement les conclusions auxquelles m'avaient amené mes études finno-ougriennes, sur le caractère en quelque sorte « passif » des populations de langue finno-ougrienne, samoyède et ouralienne : il est indispensable en effet que le lecteur puisse juger non seulement de la valeur du travail de M. Setälä, de la sûreté de son information, de la correction de sa méthode, mais encore du mode d'inter-

prétation des faits exposés, et, en quelque sorte de leur « lecture ».

Au moment de conclure, M. Setälä et moi nous nous rejoindrons forcément et nous nous trouverons d'accord avec tous les savants et tous les honnêtes gens. Que l'on considère simplement que la civilisation des populations anciennes de langue ouralienne a été primitive, ou que l'on croie pouvoir constater qu'elle avait un caractère de passivité des plus curieux, on jugera également que l'opinion des historiens et des étrangers sur la Finlande ne saurait être basée que sur l'œuvre propre des Finlandais. Cette œuvre, les étrangers n'hésiteront pas, comme font naturellement Castrén ou M. Setälä, à le proclamer, a été jusqu'ici des plus remarquables par son énergie tenace, son esprit de liberté et son originalité; pour ce qui est de notre discipline, en particulier, la Finlande peut être justement fière d'une école qui s'égale aux meilleures : nombre de grandes nations, fières, indépendantes et « civilisées » ne possèdent rien de pareil.

R. GAUTHIOT.

F. ÄIMÄ. — *Phonetik und Lautlehre des Inarilappischen* (*Akademische Abhandlung*). Helsinki, tirage à part des Mémoires de la Société Finno-ougrienne, 1914, in-8, xv + 118 + 246 pages et 96 reproductions de tracés.

Nous tenons à signaler ici le livre de M. Äimä, à cause de son rare mérite, malgré qu'il ne soit en réalité que le premier tronçon d'un ouvrage que M. Äimä nous doit absolument et dont la publication ne peut plus tarder longtemps.

Cet ouvrage c'est la grammaire du lapon d'Inari (suédois Enare), dialecte que M. Äimä étudie depuis 1900-1901, et qui est parlé dans la paroisse d'Inari par des Lapons sédentaires et pêcheurs, établis aux alentours du grand lac d'Inari, le plus septentrional de la Finlande.

M. Äimä a commencé par vivre au milieu des Lapons

dont il se proposait d'apprendre et d'étudier la langue ; il a fait parmi eux un séjour de six mois. Il a continué son travail à Helsingfors même, où il a eu à sa disposition pendant plusieurs années deux Lapons d'Inari : enfin il a eu l'occasion de consulter en diverses occasions trois autres hommes du même pays. Élève de M. Setälä, faisant partie de l'école finlandaise dont on a eu déjà souvent l'occasion de signaler ici l'activité remarquable, M. Äimä est un phonéticien subtil et difficile à satisfaire. On reconnaît là l'influence de M. Noreen et des dialectologues suédois. Une impulsion indépendante a amené, comme on sait, l'établissement à l'université de Helsinki-Helsingfors d'un laboratoire de phonétique instrumentale dirigé par notre compatriote M. Poirot. Et cela explique la composition du volume publié par M. Äimä : bien que consacré exclusivement à la description de la phonétique du lapon d'Inari, il se divise en deux parties : la première comprend la description faite essentiellement d'après l'audition et améliorée seulement ou complétée de-ci de-là d'après l'observation instrumentale ; la seconde renferme les résultats donnés par les appareils de laboratoire.

Le dialecte lapon d'Inari n'est pas uniforme : il est parlé par une population des plus clairsemée, répartie en petits groupes dispersés sur une vaste étendue. Mais son unité est très forte, et des individus peuvent quitter un groupe pour s'établir en un autre, sans éprouver le besoin de rien changer à leur parler, et sans l'avoir altéré, en fait, de manière sensible, après un assez long séjour dans leur nouvelle résidence. Cette autonomie relative de l'unité parlante est assez remarquable. Elle se marque bien dans l'étude de M. Äimä, où les variantes légères, les nuances discrètes sont nombreuses et relevées avec soin.

D'ailleurs le lapon d'Inari est, en lui-même, un dialecte riche en nuances articulatoires et en alternances variées. Aussi le travail de M. Äimä, qui les relève toutes avec exactitude, est-il bien fait pour donner, par exemple, aux linguistes qui ignorent toutes les variétés quantitatives possibles des différentes voyelles et consonnes telles que les ont

développées (ou conservées ?) certaines langues finno-ougriennes, un aperçu de la diversité à laquelle le langage peut atteindre sur ce point spécial. Il contient aussi des faits précis et des observations intéressantes au point de vue de la phonétique générale sur les degrés de sonorité des consonnes, sur les relations entre la longueur des phonèmes qui composent le mot et la longueur du mot lui-même, par exemple.

Mais encore une fois, le livre de M. Äimä n'est que la première partie d'un ouvrage d'ensemble sur le dialecte lapon d'Inari, d'une grammaire ou, tout au moins, d'une phonétique. Il faut louer, admirer même par endroits la « description » qui nous est donnée de la phonétique du parler étudié ; mais il faut reconnaître qu'elle est incomplète. Comme on vient de le voir, elle présente le plus grand intérêt au point de vue de la phonétique générale : dans l'état actuel, elle n'en a pour ainsi dire qu'un relatif au point de vue du lapon d'Inari. C'est un répertoire de faits phonétiques, je ne dis pas une poussière, parce que le sens que M. Äimä possède lui-même du parler qu'il a étudié de si près, et son expérience des phénomènes phonétiques l'ont obligé à indiquer, au moins en passant, les liens des différents sons entre eux. Mais le *système* que forment ces sons reste inconnu, et ne peut pas apparaître du moment où M. Äimä rejetait dans la partie historique de sa grammaire l'exposé du jeu des alternances vocaliques et consonantiques. Ce jeu est, en effet, à la base des variations phonétiques dans les dialectes lapons et finnois, et c'est sur lui que repose leur système des sons.

Aussi les linguistes qui ont un vif sentiment de la cohésion qui existe entre les divers éléments de chaque langue et qui pensent que chacun de ces éléments ne peut être défini exactement s'il n'est tenu compte de sa fonction dans l'ensemble du système auquel il appartient, attendent avec impatience que M. Äimä achève son œuvre. D'autant qu'ils ont maintenant des témoins sûrs de ses aptitudes et de ses connaissances.

R. Gauthiot.

B. Karlgren. — *Études sur la phonologie chinoise*, livraisons 1 et 2. 1915-1916. Upsal (Appelberg). in-8. 469 p. (*Archives d'études orientales*, publiées par Lundell. vol. 15. fasc. 1 et 2).

Le livre de M. B. Karlgren. dont les deux premières livraisons ont paru en 1915-1916, aurait. plus qu'aucun autre, mérité d'être présenté au public par un critique compétent : car. pour la première fois on y trouve posées les bases de la linguistique du chinois. Mais celui de nos confrères qui aurait été qualifié pour discuter les vues de M. Karlgren est mobilisé. et l'on ne pourra ici que signaler l'ouvrage. en en marquant l'importance. l'originalité. la bonne méthode.

On s'explique aisément que les sinologues aient jusqu'ici négligé la linguistique. La structure du chinois ne se prête guère à ce qu'on pose une grammaire comparée, et l'alphabet chinois. idéographique. n'enseigne rien sur la prononciation. Aussi. à part quelques indications de M. Pelliot sur les sources de notre connaissance de l'ancien chinois et à part le remarquable ouvrage de M. H. Maspéro sur la *Phonétique historique de la langue annamite*. où le sino-annamite tient une large place, M. B. Karlgren ne trouve presque rien à approuver dans les travaux de ses prédécesseurs.

Il appartiendra aux sinologues de décider si M. B. Karlgren a tiré correctement parti des vieux textes et s'il a bien entendu les parlers chinois modernes. qu'il a observé par lui-même. On se bornera ici à marquer l'excellence de la méthode linguistique suivie par M. Karlgren.

Comme le constate avec raison l'auteur. il n'y a pas lieu de se poser le problème de la parenté et des origines de la langue chinoise aussi longtemps que l'on n'aura pas fait l'histoire du chinois dans la mesure où le permettent. d'une part. les données fournies par de vieux textes. de l'autre. la comparaison des parlers chinois actuels.

M. Karlgren s'est proposé de faire une phonétique histo-

rique du chinois. Il pose d'abord l'ancien chinois du VIe siècle environ, tel que le font connaître d'anciens dictionnaires qui rangent les mots par initiales, par finales et par l'ensemble de leurs éléments phonétiques. Il examine ainsi 3 100 caractères environ. Les questions étudiées sont délicates, et M. Karlgren a dû faire une critique serrée des travaux de ses prédécesseurs.

Quant au chinois moderne, les difficultés sont plus graves encore. Car on n'a que très peu de descriptions satisfaisantes des parlers chinois actuels. Les matériaux auxquels a dû recourir M. Karlgren sont en partie assez suspects. Heureusement, l'auteur a reçu une bonne éducation de phonéticien et a pu contrôler par lui même une partie notable des faits qu'il cite. Des 33 dialectes qu'il utilise systématiquement, il en a entendu lui-même 24.

Sa description phonétique, pour laquelle il a même recouru quelquefois à l'emploi d'appareils, est précise. Il insiste peu sur les questions d'intensité, de durée et de hauteur : son objet principal est de rechercher quel aspect offrent, dans les parlers examinés, les éléments qui répondent à ceux reconnus dans l'ancien chinois.

Enfin M. Karlgren aborde la question fondamentale, celle des correspondances entre les formes du VIe siècle et celle des divers dialectes modernes. Les résultats qu'il obtient ont un grand intérêt même hors du chinois et intéressent tous ceux qui se soucient de linguistique générale. Par exemple, il y a une série d'occlusives qui se présente aujourd'hui comme *p' t' k'* dans certains dialectes, *b d g* dans d'autres, et comme *p' t' k'* ou *p t k* suivant leur ton dans la langue mandarine. M. Karlgren conclut de là que la forme initiale était *b d g* aspirés à la manière sanskrite ; cette hypothèse, très vraisemblable, offre avec des faits indo-européens que signale M. Karlgren un remarquable parallélisme. Toutefois M. Karlgren a peut-être tort de rapprocher la mutation consonantique du germanique, qui doit être d'un tout autre type. Les faits de la langue mandarine montrent assez que *p' t' k'* et *p t k* sont deux aspects d'une même transformation, qui n'a rien à faire avec la mutation germanique et qui

est seulement comparable au passage de i.-e. *bh dh gh* à φ θ χ en grec. Grâce à M. Karlgren, le chinois entre ainsi dans le nombre des langues qu'on peut utiliser pour poser une phonétique générale évolutive.

La méthode appliquée par M. Karlgren, toujours rigoureuse, inspire d'autant plus de confiance que les faits envisagés sont nombreux, précis et soigneusement critiqués. Le livre montre ce que peut faire, même dans le domaine le plus difficile, un linguiste qui connaît bien la langue qu'il étudie, mais qui connaît aussi à fond la méthode linguistique en usage pour les langues indo-européennes et qui sait l'appliquer.

A. M.

L. Finot. — *Notes d'épigraphie indo-chinoise.* Hanoï (École d'Extrême-Orient). 1916, in-4, III-437 p.

Ces notes ne constituent pas un livre nouveau; c'est le recueil — vraiment imposant — des articles publiés par M. Finot, dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, de 1902 à 1915, et dont il a rassemblé les tirages à part. Il y a joint un aperçu de l'état actuel de l'épigraphie indo-chinoise, des errata et des index, si bien que ces articles sont désormais utilisables d'une manière très commode. Il convient de signaler au linguiste cet aperçu de l'épigraphie indo-chinoise, qui lui donnera une idée du matériel à utiliser et de tout ce qui reste à faire pour fonder la linguistique indo chinoise, et les renvois aux mots sanskrits, tchams et khmers qui figurent dans les inscriptions. Faites avec l'exactitude et la sobriété qui caractérisent le travail de M. Finot, ces notes, qui sont importantes surtout pour les historiens, ne manquent pas d'être précieuses aussi aux linguistes.

A. M.

L. Cadière. — *Anthropologie populaire annamite.* Hanoï. 1915. in-8. 103 p. (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, XV. 1).

Les mémoires publiés par le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* sont souvent de vrais livres. La décision de les publier et de les vendre séparément est justifiée. Elle a été appliquée dès 1914, et l'on aurait dû signaler en leur temps les mémoires de M. Henri Maspéro. *Sur quelques textes anciens de chinois parlé* (36 pages; *Bulletin*, t. XIV, 4) et de notre confrère. M. Deloustal, sur les *Déterminatifs en annamite* (dans un recueil collectif de *Notes et Mélanges*, *Bulletin*, t. XIV. 5).

Le travail du R. P. Cadière, l'auteur de remarquables travaux sur la langue annamite, est une étude très poussée du sens des mots qui se rattachent à la personne de l'homme, au point de vue physique et au point de vue moral. Il est curieux de voir les expressions qui se rattachent au nom de la « main »; elles diffèrent des expressions françaises correspondantes, mais elles sont de même sorte. Il n'est pas moins curieux de voir les euphémismes par lesquels on exprime d'idée de « mourir ». Le mémoire du R. P. Cadière apporte à la sémantique générale une quantité de données.

A. M.

Georges Maspéro. — *Grammaire de la langue khmère* (cambodgien). Paris (Imprimerie Nationale, Leroux, éditeur), 1915. in-8. VIII-489 p.

Sous la direction de notre confrère M. Finot, l'École française d'Extrême Orient continue d'être active, malgré les circonstances qui la privent de la plus grande partie de son personnel. Son *Bulletin* a paru régulièrement. Et voici que, sous son patronage, un fonctionnaire des services civils, M. Georges Maspéro, publie la première grammaire de la langue khmère ou cambodgienne.

L'Imprimerie Nationale a gravé un caractère khmer qui est d'une élégance et d'une clarté admirables.

La tâche de M. Georges Maspéro était malaisée. Le petit groupe de dialectes dont fait partie le khmer est à débrouiller à tous égards. Le mérite de celui qui défriche ainsi un domaine inconnu est très grand.

Le fait que l'auteur n'est pas linguiste se marque surtout à un manque de clarté. En ce qui concerne la parenté de la langue khmère, M. Georges Maspéro sépare mal la question de la langue de celle de la race. L'exposé phonétique est obscurci d'abord par le fait que l'étude de la prononciation du khmer n'a pas été faite précisément et que les phonèmes sont difficiles à décrire, et en second lieu par la façon dont l'auteur mêle la description, la question d'origine et les alternances des phonèmes, ce qui fait trois problèmes distincts. La grammaire n'est pas assez faite au point de vue du type auquel appartient le khmer : il est inutile de parler de genre et même de nombre dans une langue de ce genre.

Il convient avant tout de remercier l'auteur d'avoir fourni une base à l'étude du khmer. A. M.

R. Brandstetter. — *An Introduction to Indonesian Linguistics*. Tranlated by c. o. Blagden. Londres (Asiatic Society), 1916, in-8, xi-351 p. (*Asiatic Society Monographs*, vol. XV).

M. Blagden a traduit quatre des précieuses monographies où notre éminent confrère, M. Brandstetter, a exposé d'une manière brève et substantielle les principes de la linguistique indonésienne : la racine et le mot — panindonésien et indonésien commun — le verbe indonésien — phénomènes phonétiques de l'indonésien. A. M.

Ch. Monteil. — *Les Khassonké, monographie d'une peuplade du Soudan Français*. Paris (E. Leroux), 1915, in-8, 528 p. (Collection de la *Revue du monde musulman*).

L'ouvrage de M. Ch. Monteil intéresse la linguistique par sa troisième partie (pages 405 à 524), consacrée à une étude de l'idiome parlé par les Khassonké ou habitants du Khasso

(région de Kayes, sur le haut Sénégal). Bien que cette peuplade tire en partie son origine d'immigrations peules, ainsi que le démontre l'auteur au cours de sa première partie, son langage appartient au groupe généralement connu sous le nom de mandé et constitue un dialecte de la langue dite mandingue, à côté du malinké, du bambara et du dioula. C'est surtout par la phonétique que le khassonké se différencie des autres dialectes. D'autre part, c'est également par la phonétique qu'il se rapproche étroitement de certains sous-dialectes du malinké parlés à l'extrême-ouest (Gambie) et à l'extrême-sud (région de Séguéla à la côte d'Ivoire) des pays de langue mandingue. Les particularités phonétiques communes au khassonké et à ces sous-dialectes consistent en une transformation en *o* de la désinence vocalique des noms lorsqu'ils ne sont pas suivis d'un suffixe ou d'un élément de composition (*sakha* « mouton » devenant *sakho*, tandis que le pluriel demeure *sakha-lu* comme en malinké), ou bien dans l'addition d'un *o* (*sio* « poil » pour *si*, *dino* ou *dingo* « enfant » pour *din*). Par ailleurs la particularité phonétique spéciale au seul dialecte khassonké est l'emploi du *kh* (*jota*), se substituant fréquemment au *k* et ne se rencontrant dans aucun autre des dialectes mandingues proprement dits (bambara et dioula *koro*, malinké *koto*, khassonké *khoto* « vieux » ; bambara *mā*, dioula *mòγò*, malinké *mògò* et *mòkò*, khassonké *mòkhò* « être humain »).

Ces particularités sont bien mises en valeur par l'étude de M. Ch. Monteil qui, de plus, expose de façon claire la morphologie et la syntaxe du khassonké, avec de nombreux exemples à l'appui. Quelques textes accompagnés de traductions permettent de compléter ces exemples. Enfin un vocabulaire abondant, comprenant environ 900 radicaux, et enrichi d'indications additionnelles et de nombreux dérivés et composés, termine cette excellente étude. Elle doit être accueillie avec d'autant plus de faveur que le dialecte khassonké avait été trop négligé jusqu'ici et qu'aucun travail spécial à cet idiome n'avait été publié encore. Grâce à M. Ch. Monteil, il n'est plus aujourd'hui aucun dialecte de la langue mandingue qui ne nous soit suffisamment connu,

et il devient possible de tenter une étude comparée de cette très importante partie du domaine linguistique africain.

M. DELAFOSSE.

C.-C. UHLENBECK. — *Het passieve karakter van het verbum transitivum of van het verbum actionis in talen van Noord-Amerika*. Amsterdam (Joh. Müller). 1916, in-8. 30 p. (extrait des *Mededeel d. kon. Akad. van Wetenschappen*. Afd. Letterkunde. 5e R.. D. II. p. 187-216).

M. Uhlenbeck s'est posé depuis longtemps le problème du caractère actif ou passif des formes verbales. La concordance partielle des formes des désinences du génitif singulier (*-*es*, *-*os*, *-*s*) et du nominatif singulier (*-*s*) en indo-européen l'a amené à se demander si le caractère actif des verbes indo-européens ne serait pas chose secondaire, et si. en préindo-européen. le verbe n'aurait pas eu un caractère passif. Ce problème ne comporte pas de solution démontrable. Mais les recherches que M. Uhlenbeck fait depuis de longues années sur les langues de l'Amérique du Nord lui permettent de montrer que, à côté de langues où le verbe a un caractère actif, il y en a beaucoup où il est de type passif. Le suggestif mémoire de M. Uhlenbeck devra être lu par tous ceux qui s'intéressent à la linguistique générale.

A. M.

Kickapoo texts, collected by W. JONES, translated by TRUMAN MICHELSON. Leide (Brill), 1915. in-8. v-143 p. (*Publications of the American Ethnological Society*, vol. IX).

Les savants américains publient activement des données sur les langues du Nord de l'Amérique. M. Truman Michelson, dont on connaît la belle activité. édite ici. traduit et commente des textes recueillis par le regretté William Jones, en une langue de la région frontière entre le Mexique et les États-Unis. C'est une occasion de signaler les intéressantes publications de l'*American Ethnological Society*. A. M.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 65

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 18 NOVEMBRE 1916 AU 16 JUIN 1917

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1916.

Présidence de M. LEJAY, président.

Présents : M. Oscar Bloch, Mlle Homburger, MM. Ernest Lévy, Meillet, Mertz, Psichari.

Nécrologie. Le secrétaire annonce les pertes très cruelles qu'a faites la Société depuis la dernière séance :

M. Reby, qui s'occupait avec talent des langues du Caucase et qui est mort à Tiflis.

M. R. Gauthiot, notre administrateur, qui a succombé aux suites d'une blessure de guerre reçue l'an dernier, et dont la perte sera trop vivement ressentie par tous nos confrères pour qu'il soit possible de l'exprimer dignement.

M. Maspéro, l'illustre égyptologue, qui s'est éteint après une vie bien remplie, et à qui la mort n'a pas permis de mettre

au point les recherches sur la grammaire égyptienne qu'il poursuivait activement dans les derniers mois de sa vie.

M. le marquis de Vogüé, dont on connaît la longue activité sur les domaines les plus variés, et qui avait tenu à être l'un de nos membres perpétuels.

Commission des Finances. Mlle Homburger, MM. E. Lévy et Psichari sont nommés membres de la commission qui doit examiner les comptes des trésoriers de 1914 et de 1916.

A ce propos, le trésorier, M. Mertz, annonce que quelques-uns de nos confrères mobilisés ont tenu à payer la cotisation, dont la Société les a dispensés. Le président exprime la reconnaissance de la Société à ces membres.

Don. M. Meillet remet à la Société un titre de rentes de 57 francs du nouvel emprunt 5 %, acheté avec la moitié du prix Chénier qui lui a été attribué par l'Académie des inscriptions.

Le président le remercie au nom de la Société.

Communications. Le secrétaire donne communication d'une note de M. Vendryes relative au sens des présents tels que gr. γίμνω, lat. *gignō*, etc. ; ce même type de thèmes fournit des aoristes au sanskrit et au grec ; il a une sorte de valeur « perfective ».

M. Meillet étudie quelques formes que présentent des inscriptions arcadiennes récemment publiées ; il insiste en particulier sur de nouvelles formes du génitif duel.

Observations de MM. O. Bloch, E. Lévy, Lejay.

La séance est levée à 6 heures un quart.

Séance du 23 Décembre 1916.

Présidence de M. Lejay, président.

Présents : MM. O. Bloch, Boyer, Cart, Ferrand, Mlle Homburger, MM. Huart, Lacombe, E. Lévy, Meillet, Psichari.

Assistant étranger : M. Sauvageot.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Nécrologie. Le secrétaire annonce la mort de deux de nos confrères, MM. Constans et Mélèse, et indique les regrets que leur mort cause à la Société.

Il donne communication d'un télégramme de condoléances adressé par le groupe linguistique de la Société néophilologique de Pétrograd, à l'occasion de la mort de M. Gauthiot ; la Société le charge de remercier nos collègues russes de leur sympathie.

Correspondance. Il est donné lecture d'une lettre de notre confrère, M. Wackernagel, annonçant l'hommage qu'il fait de son dernier ouvrage, *Sprachliche Untersuchungen zu Homer*, à la Société.

Présentation. MM. Cart et Meillet présentent M. Aurélien Sauvageot, 145, rue de Tolbiac.

Rapport de la Commission des Finances. M. E. Lévy donne lecture du rapport de la Commission des Finances.

Messieurs,

Grâce à notre nouveau trésorier, M. Mertz, les comptes ont pu être mis à jour. Notre comptabilité reprend son cours normal.

En tenant compte de l'arrêté des dépenses et des recettes fait l'an dernier, ce compte s'établit ainsi jusqu'au 23 décembre 1916 :

Recettes :		
Report d'exercice (Somme remise par M. Meillet, le 18 décembre 1915)	1 135 fr.	45
Solde à la Société Générale, le 31 décembre 1915	1 749	15
Cotisations annuelles	1 567	90
Cotisation perpétuelle	200	»
Subvention de l'État	700	»
Intérêts des dépôts	101	65
Rentes de la Société	1 655	84
Fonds spécial	500	»
Total	7 609 fr.	99
Dépenses :		
Factures des éditeurs	3 180 fr.	81
Frais généraux, service, gratifications	144	35
Confection de la table du tome XIX des *Mémoires*	100	»
Frais de banque	3	50
En caisse :		
Dépôt à la Société Générale	3 404 fr.	99
En caisse du trésorier	776	34
Total égal	7 609 fr.	99

La somme en dépôt à la Société Générale et celle qui reste entre les mains du trésorier ne doivent pas faire illusion sur la situation de la Société.

Cette somme sera diminuée d'une somme de 1 534 fr. 65 due à l'un de nos imprimeurs et à notre éditeur et qui sera payée avant la fin de l'année.

De plus il nous faut mettre en réserve une somme de 200 francs provenant d'une cotisation perpétuelle et le revenu de la fondation Bibesco. A cet effet il sera pris cinq bons de la Défense nationale de chacun 100 francs.

Nos recettes ont, cette année, dépassé nos espérances.

Nous avons encaissé la subvention ministérielle de 700 francs et 500 francs de la personne qui verse le fonds spécial. D'autre part, notre trésorier a déployé une remarquable activité pour faire rentrer cotisations arriérées et cotisations courantes. La plupart de nos confrères non mobilisés et même quelques-uns de nos confrères mobilisés ont tenu à honneur de payer leurs cotisations et nous avons encaissé 1 567 fr. 90. Le renouvellement des bons de la Défense nationale pris l'année précédente a rapporté 75 francs.

Les intérêts du titre de rente déposé à l'Imprimerie Nationale ont été touchés pour deux années.

Nous n'avons eu qu'une déception, aussi grave que regrettable : la vente de nos publications n'a presque rien rapporté : 28 fr. 50 seulement, qui du reste n'ont pu être portés au présent compte, ce qui revient à dire que la vente des fascicules de nos Mémoires est presque arrêtée et que notre Bulletin ne s'est pas encore vendu. Il est à espérer que cette situation s'améliorera une fois les hostilités finies : le bureau s'efforcera d'y remédier dès maintenant en quelque mesure. Mais le fait que notre éditeur est mobilisé rend la chose très difficile.

Les recettes à prévoir sont les suivantes : aux 1 630 francs que rapportaient jusqu'ici nos rentes s'ajoutent 57 francs provenant d'un don nouveau. Les cotisations arriérées étant rentrées, il n'y a pas à compter sur plus de 700 francs de cotisations annuelles. La subvention ministérielle et le fonds spécial fourniront sans doute 1 200 francs. En tout nos recettes peuvent être évaluées à 3 500 francs.

Comme nos frais généraux ont été réduits à un minimum au-dessous duquel ils ne sauraient tomber, les économies que nécessitera notre situation actuelle ne pourront porter que sur les publications dont l'importance devra être proportionnée à nos ressources.

Nous vous prions de voter des félicitations particulières à notre trésorier grâce à qui notre situation financière est restée relativement satisfaisante.

L. Homburger, Ernest Lévy,
Jean Psichari.

Paris, le 23 décembre 1916.

Les conclusions du rapport sont adoptées à l'unanimité.

Election du bureau. Il est procédé à l'élection du bureau pour 1917.

M. Boyer est élu président, et MM. Huart et Psichari, vice-présidents.

M. Mertz est réélu trésorier; M. A. Meillet, secrétaire ; M. Vendryes, secrétaire adjoint.

M. Meillet fera les fonctions d'administrateur jusqu'à la fin des hostilités.

La commission de publication, composée de MM. P. Boyer, L. Havet, C. Huart, L. Léger, A. Thomas, est réélue.

Mesures pour le temps de guerre. Durant le premier semestre de 1917, il n'y aura de séances que tous les deux mois.

Les membres mobilisés seront dispensés de cotisations.

Communications. M[lle] Homburger montre que la langue agni, parlée au Soudan, présente avec le grand groupe des langues africaines des coïncidences évidentes.

Une discussion animée s'engage, à laquelle prennent part MM. Ferrand, Psichari, Meillet, Boyer, Huart.

La séance est levée à 6 heures et demie.

Séance du 17 Février 1917.

Présidence de M. Boyer, président.

Présents : MM. O. Bloch, Cart, Ernout, M[lle] Homburger, MM. Huart, Lacombe, Lejay, E. Lévy, Meillet, Mertz, Psichari.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Lejay, président pour 1916, introduit le nouveau président, qui se félicite de voir la présidence et les deux vice-présidences de la Société occupées par des professeurs de l'École des langues Orientales, la seule haute école uniquement consacrée à l'étude des langues. Le président marque la

bonne tenue et l'intérêt de nos publications, en particulier du *Bulletin*. Il annonce qu'il part pour Londres où il doit représenter le ministère et l'École des langues à l'inauguration de l'École des Études Orientales nouvellement fondée; il y représentera aussi la Société de linguistique.

Nécrologie. Le Président exprime les regrets que cause à la Société la mort de notre confrère J. Halévy. Nous perdons en lui un savant dont les connaissances avaient une rare variété et qui avait un esprit fertile en hypothèses personnelles.

Election. M. Sauvageot (Aurélien) est élu membre de la Société.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société :

Mme Neymarck (Henriette), 96, avenue des Ternes, Paris (XVIIe), par M. Boyer et Mlle Kantchalovskij.

Mme Stchoupak (Nadine), 7, rue Leclerc, Paris (XIVe), par MM. S. Lévi et Meillet.

M. Guillaume (Gustave), 106, rue Monge, Paris (Ve), par MM. L. Havet et A. Meillet.

M. Garreau (Roger), élève interprète à Bangkok [et 15, rue Plumet, Paris (XVe)], par MM. Boyer et S. Lévi.

M. Germain (Robert), 135ter, rue Lamarck, Paris (XVIIIe), par M. Boyer et Mlle Kantchalovskij.

Institut français de Pétrograd, par MM. Boyer et Meillet.

Biblioteca Nazionale Vittorio-Emmanuele, à Rome, par MM. Boyer et A. Meillet.

Collège Musulman de Fez (Maroc), par MM. Boyer et A. Meillet.

Communications. Le secrétaire résume des articles de M. Adjarian (*Étymologies arméniennes*), de M. Juret (*Questions de phonétique latine*) et de M. Vendryes (*Questions de syntaxe celtique*).

M. A. Meillet discute les cas où, en indo-européen, une nasale figurait arbitrairement à la suite de certaines désinences, sans rien changer au sens. Il se sert de ce fait pour expliquer la désinence moyenne gr. -μᾱν, et il examine la valeur de la nasale finale du type lat. *iugum*.

Observations de MM. Boyer, Ernout, Psichari.

M. Psichari parle de *nd-* au commencement des mots et du nom propre *Gauld la Forêt.*

Séance du 21 Avril 1917.

Présidence de M. Boyer, président.

Présents : MM. O. Bloch, Cart, Ernout, M[lle] Homburger, MM. Huart, Lejay, E. Lévy, Marcou, Meillet, Mertz, Psichari, Sauvageot.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Nécrologie. Le secrétaire annonce la mort de notre confrère, M. l'abbé Gonnet, un des premiers élèves de M. Bréal, qui a fait une thèse intéressante sur les degrés de comparaison en grec et en latin.

Élections. Sont élus membres de la Société : MM[mes] Neymarck et Stchoupak, MM. Garreau (Roger), Germain (Robert) et Guillaume (Gustave), et l'Institut français de Pétrograd, la Biblioteca Nazionale Vittorio-Emmanuele, à Rome et le Collège Musulman de Fez.

Présentations. Sont présentés :

M. Dautremer (Joseph-Adolphe), consul de France, professeur de japonais à l'École des langues Orientales, 26, place de l'Église, Bièvre (Seine-et-Oise), par MM. Boyer et Huart.

M. Eisenmann (Louis), docteur en droit, chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, 20, rue Ernest-Cresson, Paris (XIV[e]), par MM. Boyer et A. Meillet.

Mr. Denison Ross, directeur de l'École des Études Orientales de Londres, Finsbury Circus, Londres, E. C., Angleterre, par MM. Boyer et A. Meillet.

M. Sechehaye (Ch.-Albert), privat-docent à l'Université de Genève, avenue Paul-Chaix, Chêne, canton de Genève, Suisse, par MM. Lévy-Bruhl et A. Meillet.

Communication. M. Meillet étudie la manière dont s'est fixé l'accent en latin.

Une discussion animée s'engage à laquelle prennent part MM. Ernout, Lejay, Psichari, O. Bloch, Boyer.

Séance du 16 Juin 1917.

Présidence de M. Boyer, président.

Présents : MM^mes^ Homburger, Kantchalovskij, Neymarck, Stchoupak, MM. Barat, Destaing, Gaudefroy-Demombynes, Germain, Guillaume, Huart, Job, Lacombe, Lejay, S. Lévi, I. Lévy, Lévy-Bruhl, Meillet, Mertz, Pernot, Przyluski, Psalmon, Psichari, Rivet, Sauvageot, Vendryes.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

Élections. MM. Dautremer, Denison Ross, Eisenmann, Sechehaye sont élus membres de la Société.

Présentations. M. Woods, professeur à l'Université de Harvard, actuellement hôtel Lutetia, à Paris, par MM. Boyer et A. Meillet.

Cette séance étant la dernière de l'année, M. Woods est immédiatement élu membre de la Société.

Communication. M. Lacombe, pour montrer l'extrême complication des origines du vocabulaire basque, étudie le nom du « médecin » en basque.

Observations de M. A. Meillet.

Examen d'une proposition. M. Ferrand ayant proposé la radiation des membres austro-allemands de la Société, MM. Gaudefroy-Demombynes et Marcel Cohen proposent l'ordre du jour suivant :

La Société se réserve d'examiner, après la guerre, les conditions dans lesquelles elle pourra reprendre des rela-

tions personnelles avec ceux de ses membres qui appartiennent à des nations ennemies, et passe à l'ordre du jour.

Cet ordre du jour est adopté par 18 voix contre 6.

Communication. M. Germain signale les traits originaux du parler chinois de Pékin.

Le procès-verbal est immédiatement lu, conformément à l'usage, et adopté.

LE PRIX ALFRED DUTENS

On sait quels services a rendus à la linguistique le prix fondé à l'Institut par Volney et qui porte son nom. Depuis s'y sont ajoutés le prix Chavée, à l'Académie des inscriptions, et, dans notre Société, le prix Bibesco, qui ont encore favorisé le progrès de notre science.

Notre regretté confrère, M. Alfred Dutens, qui vient de mourir le 8 juillet 1917, vient d'ajouter à ces fondations un prix de dix mille francs. Voici les conditions, remarquablement libérales, de la donation :

« Ce prix sera décerné tous les dix ans par l'Académie des inscriptions et belles-lettres à l'ouvrage (livre ou mémoire), paru durant ce laps de temps, qu'elle jugera le plus utile au progrès de la linguistique, de quelque nature que soit cet ouvrage et à quelque branche qu'il ait trait. »

NÉCROLOGIE

ROBERT GAUTHIOT

J'ai une pudeur à parler de Robert Gauthiot. Depuis le jour où il est venu à mes conférences de l'École des Hautes Études, en 1896, nous nous étions accoutumés à penser ensemble. Il n'y a presque pas un de ses travaux que je n'aie discuté avec lui quand il en formait le premier projet, quand il le préparait, quand il l'exécutait. Il n'y a presque pas une de mes idées que je ne lui aie soumise, qu'il n'ait discutée, qu'il n'ait enrichie de ses observations, précisée par ses objections ou soutenue de faits nouveaux. Quand j'essaie de parler de lui, il me semble que je parle un peu de moi-même.

Robert Gauthiot était une nature ample et riche. Il a toujours souffert de la médiocrité de ses ressources matérielles ; mais il n'a pas hésité à se marier jeune, et à fonder une belle famille; et jamais pourtant il n'a lésiné sur l'achat des livres qui lui semblaient nécessaires pour son travail. Il savait souffrir de bien des manques; mais jamais il n'était étriqué. En tout ce qu'il faisait, il voyait large. Comparatiste, il a envisagé tout l'ensemble du domaine indo-européen ; linguiste, il ne s'est pas tenu au domaine indo-européen seul ; il a étudié, et de première main, les faits finno-ougriens et les faits turcs. Il avait à la fois le sens des idées générales et celui de l'observation ; il savait tirer parti des livres, mais il voulait voir par lui-même, et, quand il s'est intéressé particulièrement au lituanien, d'abord, à l'iranien, ensuite, il est allé sur place étudier des parlers lituaniens ruraux et des

parlers iraniens des montagnes. Théoricien autant qu'on peut l'être, il s'est fait explorateur pour relever, dans des vallées lointaines et mal accessibles, des parlers qui l'intéressaient, et il éprouvait autant de joie à faire de l'alpinisme au Pamir et à risquer sa vie au bord de précipices dangereux pour relever des parlers iraniens mal connus ou inconnus qu'il en avait à bâtir les théories les plus abstraites. Il avait le goût de la technique, et ses publications ne s'adressent en général qu'à des gens du métier très avertis; mais il fréquentait volontiers les réunions politiques; il y parlait; il a même été candidat, de manière toute désintéressée, une fois que le parti socialiste auquel il appartenait voulait se compter sur un nom dans son quartier. Il avait horreur de la guerre; mais il était, dès le temps de paix, un bon officier de complément; et quand, par son âge, il a passé dans l'armée territoriale, il s'est fait maintenir dans l'armée active pour faire des périodes militaires plus longues, avec des hommes jeunes. Souvent silencieux et enfermé en lui-même, il savait parler haut et net. Brutal parfois vis-à-vis de ceux qu'il n'estimait pas, il était affectueux pour ceux qu'il avait choisis; aucun homme n'a aimé plus tendrement.

De cette nature riche et diverse, la linguistique a eu le meilleur.

Robert Gauthiot est né à Paris le 13 juin 1876. Son père était français. Sa mère, allemande d'une famille libérale et cultivée de Berlin, a exercé sur lui une influence profonde. Ce qu'il y a eu de varié, d'un peu contradictoire parfois, dans la nature de Gauthiot a tenu sans doute à la multiplicité des influences qu'il a subies. Il était vraiment bilingue, chose rare, et précieuse pour un linguiste, comme il aimait à le faire remarquer.

Aussitôt inscrit à la Sorbonne, il est venu à l'École des Hautes Études, où il a pris part aux conférences de Duvau et aux miennes: en 1898, durant le temps de son service militaire, il se débarrassait du dernier concours scolaire, en devenant agrégé d'allemand. Et, dès lors, il se donnait tout entier à la linguistique. En 1900, il se mariait, et la nécessité de gagner sa vie l'obligeait à prendre un poste de pro-

fesseur d'allemand au lycée de Tourcoing. Mais il n'abandonnait pas son travail linguistique. D'une mission en Lituanie, il avait rapporté la matière de travaux sur le lituanien. En 1902, il recevait le diplôme de l'École des Hautes-Études pour une étude sur le *Parler de Buividze*, qui a paru en 1903, dans la Bibliothèque de l'École. Dans cette même année 1903, il succédait à L. Duvau. Il semblait que dès lors ses beaux dons allaient pouvoir se développer. Par malheur, il traversait une période de dépression maladive qui, durant plusieurs années, a ralenti, presque paralysé son activité. Et ce n'est qu'à partir de 1908 que la production redevient abondante. Alors intervient un événement nouveau qui a exercé sur lui une influence décisive : la découverte de documents iraniens en Asie Centrale. Déjà, il s'intéressait à l'iranien. Mais l'occasion qu'il a eue de déchiffrer les textes sogdiens rapportés par la mission Pelliot l'a conduit à donner à l'iranien la plus grande part de son travail. Après une série d'articles sur des faits iraniens, depuis 1910, il apporte en 1913 ses thèses de doctorat, l'une sur une question de linguistique générale, l'autre sur le sogdien. Il voit alors que, pour suivre le développement du sogdien, il en faut connaître les derniers débris subsistant, les parlers de la vallée du Yagnob, et il y fait, en 1913, un premier voyage d'exploration linguistique. Frappé de l'importance des résultats obtenus, il demande une seconde mission ; il part de nouveau en mai 1914 ; et c'est dans les hautes vallées du Pamir, que, en juillet 1914, il apprend la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France et à la Russie. Il part aussitôt pour prendre son poste de combat ; il traverse l'Asie, la Russie et rentre en France en octobre 1914. Il est attaché d'abord à la mission française près l'armée belge et fait en cette qualité la dure campagne des Flandres durant l'hiver 1914-1915. Puis il rentre à son régiment qui fait partie d'une des divisions les plus actives de notre armée. Il reçoit bientôt le commandement d'une compagnie et devient capitaine à titre définitif. Il prend part à la première offensive d'Artois, au printemps de 1915 et conduit sa compagnie à l'attaque ; il est cité à l'ordre du jour pour le courage avec

lequel il était allé relever les blessés. Dans les jours qui suivent, un obus abat sur lui le toit de son poste de commandement ; il est relevé sans blessure grave apparente ; bientôt des crises nerveuses se déclarent ; malgré le soin avec lequel il les dissimule pour rester à son poste, on doit le retirer. Des convalescences successives lui permettent de rédiger quelques travaux qui sont parmi les meilleurs qu'il ait écrits ; puis, brusquement, au début de septembre 1916, son état s'aggrave, les crises se multiplient, et il meurt au Val-de-Grâce, le 11 septembre 1916, de la fracture du crâne qu'il avait reçue.

La guerre, qui a pris à l'École des Hautes-Études, à la linguistique, des hommes comme Achille Burgun, comme Acher, comme Boudreaux, comme le jeune Bonnotte, ne pouvait faire subir à nos études une perte plus grave. Elle a arrêté Gauthiot au milieu de sa plus belle période de travail ; elle l'a tué à 45 ans, au moment où il était arrivé à la maîtrise.

On naît comparatiste : Gauthiot était un comparatiste né. Il savait se servir de toutes les langues indo-européennes. Il a appris à utiliser, avec une véritable aisance, tout le groupe des langues finno-ougriennes. Et, quand il a étudié un groupe dialectal à l'intérieur de l'indo-européen, ç'a toujours été en comparatiste, qui sait éclairer les faits d'un parler par ceux des autres parlers. A l'intérieur d'un même parler, il voyait tout le système des faits, et n'essayait jamais d'interpréter un détail isolé, sans le situer dans l'ensemble. S'il posait des conclusions particulières, c'était toujours en les rattachant à un principe. Les recherches de linguistique historique n'étaient pour lui qu'un moyen de faire progresser la linguistique générale.

Son premier article, *A propos de la loi de Verner,* dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, XI, 193 et suiv. (en 1899), le révèle déjà presque tout entier. Le fait germanique est situé dans l'ensemble de l'indo-européen, éclairé par des rapprochements avec d'autres faits ramenés à leur principe essentiel, et il en sort une règle de linguistique générale.

Les directions qu'a suivies Gauthiot sont multiples, et la dispersion de ses publications dans des périodiques et des recueils très divers marque bien la diversité des choses auxquelles il s'est intéressé.

Tout au début de sa carrière, on trouve des articles de phonétique, l'un en collaboration avec Vendryes. Les premiers articles, parus les uns dans la *Parole*, les autres dans les *Mémoires de la Société de linguistique,* portent sur le lituanien, le serbe, le tchèque, le persan et l'arménien ; ils ont apporté des données nouvelles mises en œuvre par un esprit qui en savait montrer la portée.

Presque en même temps, il y a la série de travaux sur le lituanien, à la suite des enquêtes faites en Lituanie, non seulement l'étude, précise et riche d'idées générales, sur le *Parler de Buividze*, mais aussi les *Etymologies lituaniennes,* dans le *Sbornik Fortunatov*, la publication d'un vieux texte dans les *Mémoires de la Société de linguistique,* un article sur le son *ë* en lituanien, dans les *Mitteilungen der litauischen Gesellschaft* (en 1903), etc.

Le grand article sur la *Phrase nominale en finno-ougrien*, au tome XV des *Mémoires de la Société de linguistique* (en 1908) et l'article sur les *Noms de l'abeille et de la ruche,* au tome XVI (en 1910), montrent le parti que savait tirer Gauthiot de l'indo-européen pour éclairer les faits finno-ougriens, et inversement. Gauthiot était sans doute le seul homme capable d'écrire ce curieux article sur les *Noms de l'abeille et de la ruche*, et il y a donné un modèle de ce que peut être l'étude comparative d'une question de vocabulaire.

La *Note sur le degré zéro*, en 1902, avait déjà montré avec quelle pénétration et quelle force de pensée Gauthiot traitait les questions de linguistique générale. Le livre, sobre et plein, sur la *Fin de mot en indo-européen* (1913) est un des rares exemples que l'on ait d'une étude où des langues de toutes familles éclairent l'indo-européen et où le caractère de faits phonétiques délicats soit expliqué par le type morphologique de la langue.

C'est à l'étude comparative des parlers iraniens que Gau-

thiot a donné, dans les dernières années, le meilleur de son activité. Déchiffrement et publication de textes sogdiens nouvellement découverts, relevés de parlers montagnards, articles théoriques, il entreprenait tout avec une ardeur fiévreuse. Des textes sogdiens qu'il avait déchiffrés, deux seulement ont été publiés : les autres ne sont pas au point. La grammaire sogdienne est inachevée ; seules sont rédigées la phonétique et la morphologie du verbe ; et ce qui était imprimé déjà a brûlé dans l'incendie que les Allemands ont allumé à Louvain ; il faudra réimprimer le tout. Les relevés de parlers faits en Asie ne sont pas utilisables pour d'autres que pour l'auteur ; le dernier sera l'article sur le yazgulami (numéro de mars-avril 1916 du *Journal asiatique*). Les trois articles sur la grammaire comparée des parlers iraniens qui ont paru dans les deux premiers cahiers du volume XX des *Mémoires de la Société de linguistique* sont comme le testament scientifique de l'auteur ; ils ont été écrits durant un congé de convalescence obtenu après la blessure reçue en 1915, et l'on y voit à quelle domination de son sujet Gauthiot était parvenu. Il était le digne héritier de Burnouf et de James Darmesteter.

Un obus aveugle a frappé. L'œuvre, que personne n'est en état de reprendre, demeure interrompue.

A. Meillet.

DISCUSSIONS

I. — Sur la méthode a employer en syntaxe.

L'article que M. A. Sechehaye vient de publier dans la *Revue des langues romanes*, LVI, p. 44 et suiv., sur *La Méthode constructive en syntaxe* se donne au premier abord pour la discussion d'un problème de pédagogie : comment peut-on le plus utilement enseigner la syntaxe ? Et, s'il n'était que cela, il serait déjà très important ; car il n'y a rien de plus mal enseigné aux enfants que la grammaire ; si elle leur répugne le plus souvent, ce n'est pas sans de bonnes raisons.

Mais ce que discute au fond M. Sechehaye, c'est la manière dont on doit d'une manière générale traiter les questions relatives à la structure de la phrase. Et, comme cette théorie est la partie la moins avancée sans doute de toute la linguistique, son étude qui va au fond des choses et qui, en même temps, est pleine de nuances appelle une discussion.

Sans doute il aurait mieux valu ne pas poser au début la question sous cette forme générale : faut-il partir du sens ou de la forme ? La question ainsi posée est trop complexe. Le procédé qui consiste, en linguistique, à partir du sens prête à beaucoup d'objections. Les formes de chaque langue doivent être examinées en elles-mêmes, et c'est le seul moyen d'en fixer la valeur juste. En partant du sens à exprimer, on risquerait de mettre en première place, dans une grammaire française, l' « aspect » verbal, qui n'a pas d'expression en français, ou, dans une grammaire russe, le « temps » qui

n'apparaît en russe qu'accessoirement, et subordonné à l' « aspect ». Parfois, il peut être utile de partir du sens pour faire certaines trouvailles : mais il faut toujours, pour présenter les choses conformément à la langue décrite en chaque cas, partir de la forme et en déterminer l'emploi. Car une catégorie n'existe dans une langue qu'à condition d'y être exprimée par un procédé bien défini. Il ne faut pas parler de genre « neutre » en français ni d'un « imparfait » en allemand. Quant à l'enseignement, c'est affaire de pratique de savoir comment on enseignera le mieux les choses aux enfants, et il appartient aux maîtres qui ont la pratique de l'enseignement de déterminer les meilleurs procédés.

En ce qui concerne la structure de la phrase, il y a des conditions générales qui résultent de la nature même du langage et qui s'imposent à toute langue, quelle qu'elle soit. Ce sont ces conditions qu'étudie M. Sechehaye, et le plan d'un exposé de la syntaxe qu'il esquisse s'impose en effet, dans ses grandes lignes, autant du moins qu'il s'agit seulement de ces conditions générales. Aussitôt qu'on arrive au détail, chaque langue retrouve son autonomie, et un plan général cesse d'être possible.

Le principe de la grammaire générale est celui-ci : toute phrase est faite pour énoncer quelque chose : *Pierre est bon*, ou *Pierre vient*. Si l'on nomme « prédicat » ce qui est énoncé, on peut donc dire que toute phrase comporte nécessairement un prédicat ; il va sans dire que le prédicat ainsi conçu est autre chose que ce que l'on nomme de ce nom en logique formelle. On peut convenir de nommer « sujet » ce sur quoi l'on énonce quelque chose. Il résulte de là qu'une phrase aura un sujet exprimé si la personne à qui l'on s'adresse ignore de quoi l'on parle, mais qu'elle n'en a pas nécessairement un : un Romain disait *Petrus uenit* si son interlocuteur ne savait pas qu'il allait s'agir de *Petrus*, mais *uenit* simplement, si l'interlocuteur savait de qui l'on parlait. Une phrase se compose donc essentiellement d'un prédicat, et, si c'est nécessaire ou utile, d'un sujet. Ceci est vrai de toute langue.

D'autre part, on peut énoncer ou une chose ou un procès.

Dans *Pierre dort, le feu rougit, mon frère vient,* etc., les expressions *dort, rougit, vient* expriment des procès. Au contraire *Pierre, le feu, mon frère* sont des choses données. Le « verbe » exprime les procès, et le *nom* exprime les choses. Toute langue distingue la fonction nominale et la fonction verbale. Il y a des langues comme le grec où les deux fonctions sont nettement distinguées par la forme des mots ; il y en a d'autres, comme le chinois ou l'annamite, où elles le sont par des mots accessoires ou par l'ordre des mots. Mais il y a toujours des procédés formels pour distinguer les deux catégories.

Suivant que le prédicat exprime un procès ou une chose, la phrase est verbale ou nominale. Fr. *Pierre dort* est une *phrase verbale* ; russe *dom nov* « la maison est neuve » est une *phrase nominale.* On voit immédiatement que, dans fr. *la maison est neuve,* la « copule » *est* n'est qu'un outil de la phrase et n'a pas de valeur par elle-même. Déjà moins nette que les principes précédents, la distinction des deux types de phrases est cependant essentielle.

Les notions que l'on veut communiquer par la parole sont trop variées pour être notées chacune par un terme propre. On arrive à tout exprimer en déterminant les uns par les autres les mots qui expriment les notions. Le sujet et le prédicat peuvent donc être simples comme dans *Pierre vient* ou complexes comme dans *le grand Pierre — vient de la ville.* Suivant que l'élément central du groupe est un nom ou un verbe, on distingue le *groupe nominal* et le *groupe verbal.* L'existence des groupes est une nécessité fondamentale du langage, ainsi que celle des deux sortes de groupes ainsi définis.

On peut poursuivre encore un peu cette déduction de la grammaire générale ; mais on ne peut la pousser très loin sans se heurter à des catégories qui se trouvent seulement dans certaines langues. Partout on trouvera des *adjectifs,* des *démonstratifs,* partout des *compléments,* des *appositions.* Mais on ne trouvera pas partout des articles. Une définition générale de l'article reste encore possible, parce qu'il y a dans plusieurs langues des articles, très divers et de

formes très diverses. Mais on est déjà sorti, avec l'article, de la grammaire générale proprement dite.

Une fois arrivé là, il convient d'abandonner le plan d'une syntaxe a priori ; car on tomberait dans l'arbitraire. On s'en convaincra en lisant le très ingénieux exposé de M. Sechehaye, qui, solide tant qu'il reste dans les principes communs à toutes les langues, devient fuyant aussitôt qu'il aborde des traits propres au français. On peut définir en grammaire générale le *mot principal* et le *mot accessoire*, au moins dans une certaine mesure, et en n'oubliant pas qu'il n'y a nulle part de limite tranchée entre les deux. Mais ce n'est qu'en se plaçant à un point de vue strictement français qu'on peut analyser une forme telle que *j'ai vu*. Il n'y a ici, en réalité, qu'un mot, tout comme dans lat. *uīdī*, dont *j'ai vu* est à peu près exactement l'équivalent pour le sens ; mais c'est un mot ayant une tout autre structure : car les trois éléments, sans être autonomes par le sens, sans être susceptibles d'exister isolément (*ai* de *j'ai vu* est, pour le sentiment du sujet parlant, tout autre chose que *ai* de *j'ai une maison*), sont matériellement séparables, et l'on peut dire : *je l'ai vu, je ne l'ai pas vu, je ne l'ai encore jamais vu*, etc. On est ici devant un détail de forme original, facile à expliquer par des faits historiques connus, mais qui, au point de vue de la description pure, est proprement français. Appliquer ici des principes de grammaire générale aboutirait à des embarras inextricables, et M. Sechehaye s'en est aperçu.

Il y a donc une grammaire générale, qui fournit pour toutes les langues un plan unique de la théorie de la phrase ; M. Sechehaye a indiqué heureusement une bonne part de ce plan. On n'essaiera pas ici de le critiquer en détail. Mais, aussitôt qu'on est sorti de ce plan commun à toutes les langues, il faut se placer au point de vue de chaque langue, si l'on ne veut pas risquer de présenter les faits sous des aspects inexacts, de fausser les particularités originales de la langue étudiée. Un plan, comme celui de la syntaxe comparée des langues slaves de Miklosich est mauvais parce qu'il fait abstraction des conditions générales de la phrase qui sont une donnée universelle. Mais un plan qui jus-

qu'au bout partirait de principes a priori serait également mauvais parce qu'il aboutirait à donner des idées fausses dans le détail.

Ce sera, en chaque cas, une question de tact que de trouver le point juste où il faut passer d'un des procédés à l'autre.

A. Meillet.

II. — De l'expression du temps.

Sous le titre spirituel de *Tid og tempus*, M. Jespersen a publié dans le *Oversigt* des travaux de l'Académie danoise, 1914, nos 5-6, p. 367 et suiv., un mémoire où il examine tout l'ensemble des notions qu'on comprend sous le terme générique de « temps » des verbes, et qui, en partie, sont bien distinctes du temps proprement dit. Il délimite les faits avec beaucoup de précision et indique les notions qu'expriment les langues, notions assez différentes d'une langue à l'autre, mais qui se ramènent à peu de types.

Pour poser une doctrine qui soit vraiment une doctrine de grammaire générale, peut-être conviendrait-il de procéder a priori plus que ne fait M. Jespersen, et, en même temps, de faire appel à un plus grand nombre de langues.

L'essentiel est de bien distinguer deux groupes de notions qui interfèrent l'une avec l'autre, mais qui sont indépendantes : le temps proprement dit, et ce qui est relatif au développement de l'action.

M. Jespersen définit bien l'expression de « temps » : la langue peut distinguer présent, passé, futur, et dans le passé et le futur, elle peut distinguer trois moments, si l'on introduit la notion de temps relatif : passé antérieur et passé postérieur, futur antérieur et futur postérieur. L'expression du temps relatif est moins fréquente que celle du temps absolu ; les langues qui, comme le français, donnent une large place à l'expression du temps relatif sont l'exception. D'autre part, l'expression du futur est beaucoup moins universelle que celle du passé ; la plupart des langues ont quel-

que moyen d'exprimer le passé ; mais beaucoup de langues n'ont pas de forme propre pour le futur, tandis que le français a un futur bien défini. Tel était assurément le cas de l'indo-européen, tel est le cas du germanique par exemple, tel est le cas aussi du sémitique. M. Jespersen met bien en évidence (p. 387) la variété des procédés par lesquels on exprime le futur ; cette variété même montre que le futur ne trouve souvent une expression que de manière secondaire. Le passé et le futur postérieurs n'ont pas d'expression propre en général : et l'existence d'un futur dans le passé (ainsi, je savais qu'il *viendrait* ; je savais qu'il *serait arrivé* quand vous *viendriez*) est une originalité du français.

La notion de l' « aspect » est beaucoup plus complexe et, en même temps, plus vague. Il y a ici deux oppositions distinctes :

1° Opposition de l'action qui se fait et de l'action accomplie. On peut nommer les deux formes : *imparfait* et *parfait*, en employant des termes usuels dans la grammaire des langues sémitiques. Pour indiquer l'action accomplie, il faut des formes relativement expressives, et, par suite, les formes de parfait tendent à se renouveler souvent. Le parfait indo-européen a disparu assez vite dans une grande partie du domaine, et là où il a survécu, comme en germanique, il a perdu sa valeur de parfait. Le parfait a reçu alors des expressions nouvelles, telles que fr. *j'ai dit*, v. sl. *reklŭ jesmĭ*, pehlvi *man guft*, etc. : et ces expressions nouvelles ont à leur tour perdu leur valeur de parfait pour devenir de simples prétérits.

Le système des « temps » latins est une combinaison du « temps » proprement dit avec la distinction entre l' « imparfait » et le « parfait » :

	IMPARFAIT	PARFAIT
présent	*dīcō*	*dīxī*
prétérit	*dīcēbam*	*dīxeram*
futur	*dīcam* (*dīcēs*)	*dīxerō*

En exposant le système latin au seul point de vue du *temps* proprement dit, on le fausse.

2° Opposition de l'action qui se fait, qui se développe, et de l'action pure et simple. C'est l'opposition du présent et de l'aoriste grecs, de l'imperfectif et du perfectif slaves : dans des conditions et avec des formes très différentes, ces catégories des deux langues s'équivalent presque exactement : l'imperfectif sl. *dělati* traduit le présent gr. ποιεῖν, et le perfectif sl. *sŭdělati* l'aoriste gr. ποιῆσαι.

De même que la notion du parfait, la notion du développement de la durée de l'action est souvent marquée d'une manière expressive, ainsi quand on dit en français : *je suis à faire quelque chose*. M. Jespersen souligne bien l'importance du type anglais *I am writing*, *I was writing*, etc. Le présent arménien moderne repose en partie sur une forme à auxiliaire de ce type : arm. oriental *sirum ē* « il est à aimer », en partie sur un groupe tel que *kay ew sirē* « il se tient et il aime », qui aboutit à arm. mod. occidental *gə sire* « il aime ». En persan, la durée a été indiquée par une particule. Les procédés sont variés ; mais la recherche de l'expression pour cette notion est chose fréquente.

De même qu'un verbe dominé par le temps, comme le verbe français, a des expressions pour des nuances de temps proprement dit très diverses et rarement exprimées dans d'autres langues, de même une langue dominée par « l'aspect », comme le slave, rend des nuances d'aspect très diverses, et difficilement saisissables. A l'intérieur de l'imperfectif, qui indique l'action considérée dans son développement, on distingue souvent le *déterminé* et l'*indéterminé* : un verbe comme v. sl. *nesti* indique qu'on est en train de porter un objet à un endroit, qu'on envisage le terme de l'action ; c'est un « déterminé » : un verbe comme *nositi* indique qu'on porte un objet, quand on n'indique pas où l'objet est porté : il marque une continuité sans terme défini : c'est un « indéterminé ». Il y a aussi, parmi les imperfectifs, des itératifs qui indiquent la répétition de l'action. Un imperfectif, surtout un imperfectif déterminé, peut fournir au slave le temps qui sert au récit, qu'on appelle l'aoriste, et que, malgré la communauté d'origine, il ne faut pas confondre, pour le sens, avec l'aoriste grec : v. sl. *nèsŭ* est l'aoriste d'un im-

perfectif déterminé : la nuance de sens est donc un peu autre que dans gr. ἤνεγκον. — D'autre part, la valeur d'achèvement de l'action qu'un préverbe tel que celui qu'on a dans le perfectif v. sl. *u-biti* « tuer » donne à l'imperfectif v. sl. *biti* « battre » subsiste dans le dérivé fait sur *u-biti* pour lui fournir un imperfectif : *ubivati* « être en train de tuer ». Le slave obtient ainsi des nuances très délicates : *mrěti* « (être en train de) mourir » (gr. θνῄσκειν), *u-mrěti* « mourir (simplement) » (gr. θανεῖν) ; un dérivé de *u-mrěti*, à savoir l'imperfectif *u-mirati*, exprime plus fortement que *mrěti* qu'on est en train de mourir, qu'on va progressivement vers l'achèvement de cette action. En variant les préverbes, on peut varier de manière délicate les nuances de perfectif, comme l'a montré M. Agrell, dans son étude *Aspektänderung und Aktionsartbildung beim polnischen Zeitworte*.

Les interférences du temps et de l'aspect compliquent beaucoup en fait la théorie de l'aspect. Ainsi, en vieux slave, en russe, en polonais, etc., le présent du perfectif exprime le futur : v. sl. *u-mŭrǫ* ne signifie pas « je meurs », mais « je mourrai », et pour dire « je meurs », on recourt à *mŭrǫ* ou au dérivé *u-mirajǫ*.

On voit que les notions de *imparfait : parfait* et de *imperfectif : perfectif* sont bien distinctes : ces termes sont fâcheux, à cause de leur ressemblance : mais ils sont déjà en grande partie consacrés, et il suffit de les définir pour éviter des confusions. On peut les comprendre sous le nom générique d' « aspect ».

Ainsi séparées et bien isolées, les notions de temps et d'aspect sont assez claires. Mais, en fait, les langues les mêlent souvent. Ce qui rend difficile de déterminer les valeurs des formes sémitiques, c'est que les notions de temps et d'aspect y sont emmêlées. Ce qui rend malaisée la définition de l'imparfait français, c'est qu'il est un prétérit exprimant en quelque mesure une nuance de durée : *ils disaient* exprime une durée par opposition à *ils ont dit* (et anciennement à *ils ont dit* et *ils dirent*) qui exprime à la fois une action accomplie et un fait pur et simple du passé. Dans fr.

j'ai eu dit, l'expression du passé interfère avec celle du parfait ; et la notion de temps domine le tout.

Le rôle de la grammaire générale est de faire abstraction d'abord de ces complications que présentent en fait les langues, de discerner les notions simples, de les mettre en évidence grâce aux langues où elles se voient le mieux, et ces notions simples à leur tour permettent de voir clair dans les faits compliqués qu'offrent d'autres langues.

A. MEILLET.

III. — LES NOMINATIFS PLURIELS LITUANIENS DU TYPE *vilkaĩ*.

Dans un mémoire, qui a paru vol. XXI, 2 (1916) des *Izvêstia* de la section de langue et littérature russes de l'Académie de Pétrograd, M. Endzelin revient sur la question de l'origine des nominatifs pluriels lituaniens du type *vilkaĩ* : il se refuse à y voir d'anciens nominatifs-accusatifs pluriels neutres. La connaissance qu'a M. Endzelin des dialectes baltiques est si complète que, pour un simple comparatiste général, la discussion avec lui n'est pas égale. Je me bornerai à quelques remarques, renvoyant pour le reste à son mémoire qui est plein d'observations justes, utiles et à retenir.

Il y a deux preuves principales de l'origine neutre du type *vilkaĩ* : d'une part, l'emploi de la forme du singulier au lieu du pluriel à la 3e personne du verbe lituanien (et, d'une manière général, baltique), de l'autre, l'opposition d'accent entre le singulier *vil̃kas* et le pluriel *vilkaĩ*.

Sur la portée de l'argument relatif aux formes verbales, M. Endzelin se borne à protester contre une erreur que j'ai commise en le citant, et que j'ai rectifiée depuis. Le lecteur décidera si la confusion de la 3e personne du pluriel des verbes avec le nominatif pluriel des participes présents masculins était plus gênante que la confusion avec la 3e personne du singulier. — Il reste d'ailleurs à expliquer pourquoi ce

nominatif pluriel du participe avait pareille forme s'il n'était pas, précisément, un ancien neutre.

Quant à l'argument tiré de l'accentuation, M. Endzelin soutient que, en grande partie, les noms lituaniens du type *vilkas* à mouvement d'accent sont d'anciens oxytons, ainsi *dẽvas : dëvaĩ*, cf. skr. *deváḥ*[1], et que ce qui est à expliquer, ce n'est pas *dëvaĩ*, c'est *dẽvas*. Le nombre des anciens oxytons de ce genre qu'il peut citer n'est pas grand ; outre *dẽvas*, on ne voit que *laũkas, strãzdas* et *pulkas* ; encore ce dernier est-il suspect d'être un emprunt au germanique. Et des exemples tels que *vĩlkas, vilkaĩ*, en face de skr. *vṛ̥kaḥ*, r. *volk, vólka*, got. *wulfs*, gr. λύκος, les balancent largement en nombre et en importance. L'hypothèse a donc une base indo-européenne bien étroite. Toutefois le baltique a dû hériter de thèmes oxytons, et, utilisant une remarque de M. Buga, M. Endzelin en donne une preuve remarquable : les illatifs de thèmes en *-a-* du type mob. tels que *dar̃žas*, plur. *daržaĩ* ont l'accent sur la finale, soit *daržañ*. Donc *laukañ*, qui est attesté, conserverait l'oxytonaison correspondant à skr. *lokám*. On notera de même l'accentuation *dëvõp*. Il est donc plausible que, parmi les mots du type mob., il y ait d'anciens oxytons.

Mais la difficulté fondamendale subsiste : les thèmes indo-européens en *-o-* ne présentaient aucune mobilité du ton, tandis qu'une partie des thèmes lituaniens en *-a-* comporte une mobilité ; et cette mobilité n'est pas du même type que celle qu'offrent les thèmes lituaniens en *-o-* (anciens thèmes en *-ā-*), en *-i-*, en *-u-* ; elle se borne à une opposition entre le singulier et le pluriel. Or, c'est précisément ce dont l'hypothèse que l'opposition de lit. *vãkaras* : *vakaraĩ* répondrait à celle de r. *véčer* : *večerá* rend compte, et que l'existence d'anciens oxytons n'explique pas.

Conservant l'accusatif pluriel, le lituanien gardait tout naturellement dans les anciens oxytons l'accentuation sur

1. M. Endzelin cite ici gr. πόρκος, comme si ce mot indiquait une ancienne paroxytonaison, qu'atteste bien v. h. a. *farh* ; mais l'existence de πόρκος en grec est plus que problématique.

la finale au pluriel : *dėvùs* a soutenu l'action du type *rakaraĩ* pour faire généraliser l'oxytonaison de *dėvaĩ*.

Il n'est pas certain que l'opposition d'accent du type sl. **vĕčerŭ* : *večerá* ait eu lieu dans tous les noms ; et l'existence de lit. *bùtai*, *tìltai* n'est pas une objection à l'hypothèse de l'origine neutre du type lit. *vilkaĩ*.

Faute d'une explication d'ensemble, M. Endzelin est alors obligé d'accumuler des hypothèses de détail, toutes incertaines et dont la vraisemblance est en partie médiocre. Pour le nominatif *dẽvas*, sa barytonaison résulterait de ce que le lituanien aurait opposé anciennement un type oxyton **dėvàs* à un type baryton *rats* ; on aurait ensuite généralisé l'accentuation du type *rãts*, tout en généralisant, dans certains parlers, la finale du type *dėvas*. A l'accusatif singulier, la barytonaison de l'accusatif, normale dans les thèmes en *-o-*, *-i-*, *-u-* aurait été étendue aux thèmes en *-a-*. Il faut ainsi, pour chaque cas, une explication spéciale purement hypothétique, et que rien n'impose, sinon la nécessité où l'on se trouve d'expliquer le type mob. dans les thèmes en *-a-*, si l'on écarte l'hypothèse toute simple d'un modèle fourni par le type que conserve sl. **vĕčerŭ* : **večerá*.

L'hypothèse que le type lit. *rakaraĩ* repose sur un ancien nominatif-accusatif pluriel neutre n'est pas sans difficulté et sans obscurité, mais elle demeure, semble-t-il, la meilleure solution qu'on puisse adopter. Combinée avec le fait que le lituanien a hérité de thèmes oxytons, elle explique l'état lituanien en tout ce qu'il a de caractéristique.

Il est très curieux que, dans l'Avesta comme en lituanien, une forme de nominatif-accusatif pluriel neutre ait remplacé la forme de nominatif pluriel masculin dans les thèmes en *-ă-*, sans chasser l'accusatif pluriel ; le type zd *vəhrka*, *vəhrką* concorde curieusement avec le type lit. *vilkaĩ*, *vilkùs*.

Le fait que le masculin aurait absorbé l'une des formes du neutre aide à comprendre cet autre fait, surprenant au premier abord, qu'une langue archaïque comme le lituanien ait perdu le genre neutre.

L'absence de concordance entre le type lit. **gerẽ*, *gerì*,

qui concorde exactememement avec l'intonation de gr. ὠμοί. et le type de *vilkaĩ* demeure un fait frappant. M. Endzelin maintient fermement son hypothèse que le *-ë* lituanien du type **gerễ*, *gerì* et *tễ* repose sur un ancien **-ei* et que lit. *ë* ne sort jamais d'un ancien **ai* (i.-e. **oi* ou **ai*). Cette affirmation demeure aventurée. Pour ces nominatifs pluriels. il n'y a pas trace de **-ei* hors du baltique : le slave. le grec. le germanique. sans doute aussi l'arménien (avec des formes comme *no-kh-a* « ceux-là ») n'offrent que *-oi*, et les thèmes de substantifs et d'adjectifs normaux n'ont que **-ōs*, jamais **-ēs*, au nominatif-pluriel en osco-ombrien. en celtique. en germanique. Le *-ë* des anciens optatifs tels que lit. *sukễ* n'a en face de lui que des formes en *-oi-* en slave. en grec. en germanique : nulle part on ne trouve autre chose que le type φέροι. avec *o*. L'hypothèse que lit. *snễgas* reposerait sur un **sneigas*, dû à l'influence d'un verbe **sneĩga*. est purement arbitraire : les noms lituaniens de ce type n'ont pas en général été influencés ainsi par des verbes voisins. Jusqu'à preuve du contraire. l'hypothèse la plus simple. celle à laquelle on n'échappe que par des séries de suppositions compliquées et arbitraires. c'est que balt. *ai* a donné lit. *ë* en certaines circonstances à l'intérieur du mot, et toujours en fin de mot.

A. Meillet.

IV. — De quelques anciens présents du type athématique.

Si les présents en -νυ- du grec sont de date indo-européenne. comme par exemple τινυ- dans l'infinitif hom. τινύμεναι, et dans le présent moyen τίνυμαι, on sait que les formes du type δείκνῡμι, ζεύγνῡμι sont relativement récentes et ont été faites en grec. pour remplacer des présents archaïques. qui s'éliminaient, ou pour donner un présent à des racines qui n'en avaient pas. Ainsi ζώννῡμι remplace un présent ζωσ- dont il y a encore trace dans ζεῦσθω· ζωννύσθω Hes. : le présent athématique *júsmi* s'est conservé en lituanien, où il est d'ordi-

naire remplacé par *jūsiu* ; la langue de l'Avesta a généralisé le causatif *-yãnhayeiti.* De même Ϝέννυμαι a pris la place de Ϝέσται dont les traces sont encore nombreuses en grec et qui répond à skr. *váste.*

Il est probable que ῥήγνυμι a pris la place d'un ancien thème de présent *Ϝρηγ- que le grec ne pouvait conserver : car il a éliminé en général les présents athématiques de racines terminées par une occlusive. Ce qui montre qu'il y a eu ici un thème *Ϝρηγ-, c'est qu'il y a un autre présent Ϝρήσσω, qui est à l'hypothétique *Ϝρηγ-μι, ce que θείνω est à skr. *hánmi.* Le présent (Ϝ)ρώσσω dont l'*Etymologicum magnum* indique l'existence en ionien suppose que, à côté de *Ϝρηγ-μι, il y a eu une forme *Ϝρωγ-μι, comme il y a eu *ŏd-mi à côté de *ĕd-mi (cf. M. S. L., XIX, 181 et suiv.).

Dès lors, rien n'oblige à croire que la racine **wrēg-*, *wrōg-* ait une voyelle longue par nature. Dans le présent radical athématique, les formes à degré long, du type lit. *ė́d-mi*, lat. *ēs* ne sont pas rares. L'*ō* du parfait ἔρρωγα n'aurait non plus rien de surprenant dans une racine du type **wreg-*. Par suite, il est possible que, dans ἐρράγην, -ρα- représente **r̥*. Ce serait plus vraisemblable que le maintien de **wrəg-* représenté par (Ϝ)ραγ- en grec, qui serait une chose sans exemple, et que la représentation de **ə* par α à côté d'un η conservé. Le vocalisme de *Ϝρηγ- serait à rapprocher de celui de got. *brikan*, *brak*, *brekum* et de lat. *frangō*, *frēgī*, qui supposent sans doute aussi un ancien présent du type radical athématique.

On s'abstiendra de rapprocher le doublet πτήσσω : πτώσσω, qui est sans doute apparent. Car πτήσσω repose sur *πτᾱκ-*y*ω (cf. l'accusatif sg. hom. πτάκα) : et l'alternance ᾱ/ω est très suspecte.

La coexistence de gr. φώγω, φώζω et φώγνυται indique un ancien présent athématique ; le cas de φώζω, φώγνυται est exactement comparable à celui de ῥήσσω, ῥώσσω à côté de ῥήγνυμι : les formes φῴζω, ἔφωσα semblent provenir d'une altération secondaire de φώζω, en grec ancien. Le verbe germanique correspondant a un autre vocalisme : v. isl. *baka*

« cuire », v. angl. *bacan*, v. h. a. *bahhan*. On n'a pas le moyen de déterminer si l'on est ici devant une alternance *ō/ŏ ou *ō/ə : l'une et l'autre s'expliquent aisément en partant d'un présent radical athématique.

On retrouve les trois degrés ō, ŏ et zéro dans des formes d'un autre verbe qui doivent aussi reposer sur un ancien présent radical athématique remplacé de diverses manières : lit. *pū̊lu* « je tombe », et arm. *phlanim* « je tombe » (cf. *phul* « chute ») — v. h. a. *fallan* « tomber » — gr. σφάλλω (σφαλῆναι).

Un autre exemple curieux de flottement dans la forme du présent grec dû à l'existence d'un ancien présent radical athématique est celui de ἄχομαι, ἄχνυμαι, avec un aoriste ἤκαχον, sur lequel on a refait un présent ἀκαχίζω. Ici l'alternance est du type *ā/ə ; car on a v. irl. *-āgur* « je crains » et le prétérito-présent got. *og* « je crains », *ogum*, avec le participe *un-agands*. Ce prétérito-présent gotique repose sans doute, comme *kann*, sur un ancien présent.

A. Meillet.

COMPTES RENDUS[1]

V.-A. Bogorodickij. — *Lekcij po obščemu iazykovědėniu*, 2e édition, notablement augmentée. Kazan' (imprimerie de l'Université). 1915. in-8. II-333 p.

La seconde édition du cours de linguistique générale de notre confrère, M. Bogorodickij, est corrigée, augmentée, mais non pas essentiellement transformée. Il n'y a donc qu'à signaler ce livre commode et clair.

On s'arrêtera cependant à un chapitre sur lequel l'auteur attire l'attention, celui des changements phonétiques. M. Bogorodickij insiste sur les changements de voyelles qui sont dus à des influences externes, changements dus à l'accent ou aux phonèmes voisins. Mais sur le cas le plus embarrassant et le plus surprenant, il ne dit rien : il y a bien des cas où le système vocalique change, indépendamment de l'accent et de tout phonème voisin : ainsi *ū* devient *y* en slave, *ü* en gallo-roman ; le système vocalique de l'anglais est tout autre chose que celui du germanique commun : on n'attend assurément pas d'un cours élémentaire de linguistique générale qu'il explique ces faits inexpliqués jusqu'ici : mais il importe de les mettre en évidence, pour ne pas donner à l'étudiant l'illusion que les changements phonétiques sont en général explicables. D'ailleurs, là même où intervient l'accent, il n'est pas toujours la condition principale : p. 85, M. Bogorodickij parle du traitement *ë* de *e* dans des cas tels

1. Les comptes rendus signés A. M. sont de M. A. Meillet.

que russe *nës* ; en russe, ce changement n'a lieu que sous l'accent, mais, en polonais, *e* passe à *io*, dans des conditions définies, hors de toute influence de l'accent. Le passage de sl. *ĭ* et *ŭ* à *e* et *o* en russe, dont M. Bogorodickij parle au même endroit, ne dépend en rien de l'accent ; il est déterminé par l'allongement des jers *ĭ* et *ŭ* en certaines positions, de même que le passage de *i* et *u* brefs anciens aux jers *ĭ* et *ŭ* a été déterminé par le caractère ultra-bref de ces voyelles. Écrivant un livre élémentaire, M. Bogorodickij a voulu présenter les choses d'une manière simple ; mais de cette simplicité l'étudiant ne devra pas conclure que les faits linguistiques sont simples.

A. M.

R. Brandstetter. — *Die Reduplikation in den indianischen, indonesischen und indogermanischen Sprachen.* Lucerne, 1917, in-8, 33 p. (Beilage zum Jahresbericht der Luzernerkantonschule).

Le redoublement est l'un des procédés d'expression qui jouent le plus grand rôle dans les langues. Pott a consacré autrefois tout un livre à ce procédé ; son travail, remarquable pour le temps, est vieilli et il y aurait lieu de reprendre l'étude de la question d'une manière approfondie. La brochure de M. Brandstetter ne fournit naturellement pas cette étude qui suppose des relevés étendus de faits empruntés à des langues très diverses. Mais, avec sa manière brève, M. Brandstetter touche à la plupart des faits principaux, et cette étude oriente sur l'essentiel de tout ce qui concerne la valeur et l'emploi du redoublement. A l'indonésien et à l'indo-européen que M. Brandstetter rapproche d'habitude pour donner à ses recherches un caractère général, il ajoute cette fois les langues américaines, notamment le quéchua et le nahuatl, et avec pleine raison : car le redoublement tient dans ces langues une large place. L'auteur s'abstient de suivre l'histoire des formations qu'il décrit briè-

vement ; il rapproche les faits tels qu'ils apparaissent à un moment donné dans chacune des langues qu'il utilise. Peut-être aurait-il été bon de montrer que le redoublement est un procédé de demi-civilisé, qui est encore utilisé par la langue populaire, mais que les grandes langues de civilisation éliminent de plus en plus : en indo-européen, le redoublement a déjà perdu en grande partie son caractère de répétition d'une partie du mot pour devenir un simple procédé grammatical ; et même ainsi réduit, on le voit disparaître au cours de l'histoire de chacune des langues indo-européennes, tandis que les langues populaires le restaurent sous diverses formes. Ainsi l'histoire complète l'aperçu de linguistique générale que donne M. Brandstetter.

A. M.

E. Schopf. — *Die konsonantischen Fernwirkungen: Ferndissimilation, Fernassimilation und Metathesis.* Dissertation de Bâle[1], 1917, in-8, 77 p.

Pour étudier les actions de consonnes à distance en latin vulgaire, M. Schopf a voulu d'abord être au clair sur la théorie de ces phénomènes. Il a lu et critiqué tout ce que l'on a publié sur ces questions ; il a saisi toute la portée du livre de M. Grammont qui a été si souvent méconnue, en France et ailleurs, et il a vu également la portée des travaux qui se rattachent à ce travail initial : mon article sur la différenciation des phonèmes en contact, l'article de M. Vendryes sur l'assimilation à distance, les différents mémoires de M. Grammont sur la métathèse. Il a analysé les faits avec une remarquable lucidité, et ses définitions sont en général lumineuses. Il note bien le parti qu'on peut tirer du livre de M. Meringer sur le *Versprechen* et du mémoire substantiel de M. Hoffmann-Krayer sur la dissimilation

1. Cette étude servira d'introduction à un travail de M. Schopf sur les faits du latin vulgaire, travail qui doit paraître à Gœttingue (chez Vandenhœck et Ruprecht).

de *r* et de *l*. Il retient avec raison le mot de *dominance* employé par M. Juret, et qui doit rester dans la terminologie de la phonétique évolutive. Quiconque voudra voir clairement en quoi consistent les actions consonantiques à distance, et, d'une manière générale, quiconque voudra s'occuper de phonétique générale évolutive devra lire le mémoire de M. Schopf; on ne saurait trouver une introduction plus claire, ni une critique plus judicieuse.

A. M.

Otto Jespersen. — *Nutidssprog. Hos börn og voxne.* Copenhague et Kristiania (Gyldendalske boghandel). 1916, in-8 (vi-)311 p.

Pour échapper à l'obsession de la guerre, l'éminent linguiste de Copenhague, M. Jespersen, dont on connaît les beaux travaux sur la phonétique, sur l'histoire de l'anglais, sur la grammaire générale, s'est mis à écrire un ouvrage d'ensemble sur le développement de la langue des enfants, ouvrage pour lequel il rassemblait depuis longtemps des faits et des idées.

L'ouvrage est destiné avant tout aux compatriotes de l'auteur. Les exemples sont pris au danois pour la plupart. Et, en l'écrivant, M. Jespersen a pensé au public cultivé autant et plus qu'aux linguistes de métier; le livre est sobre et précis, bien ordonné, et, comme tout ce qu'écrit l'auteur, clair et facile à lire.

Néanmoins, il s'adresse tout aussi bien aux linguistes, qui y trouveront l'exposé le plus complet de toutes les questions qui se posent au sujet du développement du langage chez les enfants. Il est d'autant plus précieux que l'auteur, qui est linguiste et non psychologue (comme le sont beaucoup de ceux qui ont publié sur la question), s'est attaché à suivre le développement du langage plutôt que les premiers stades, c'est-à-dire qu'il a examiné des faits proprement linguistiques. On sait d'ailleurs assez comment

M. Jespersen se place toujours devant les faits, les observe par lui-même et s'efforce de ne pas se laisser dominer par ce que d'autres ont pensé avant lui. Il ne résout jamais une question par une affirmation fondée sur ce qui s'enseigne ordinairement.

Après avoir passé en revue tous les faits relatifs au développement du langage chez l'enfant, il se demande, dans un chapitre final, quelle influence exerce la langue de l'enfant sur les transformations des langues. Le problème est encore singulièrement indéterminé. M. Jespersen envisage, sans rien affirmer absolument en aucun sens, les diverses possibilités ; et, après l'avoir lu, on écartera difficilement l'idée que la façon dont l'enfant développe son langage est l'un des facteurs importants du changement linguistique. Il n'écarte pas absolument même les théories les plus hasardeuses sur une différenciation arbitraire des langues de la part des enfants.

A. M.

William-Morrison Patterson. — *The Rhythm of Prose.* An experimental investigation of individual difference in the sense of rhythm. New-York (Columbia University Press), 1916, xxiii-193 p. et 1 planche hors texte.

Le petit livre de M. Patterson est l'œuvre d'un psychologue et d'un lettré, non d'un linguiste, ou même d'un phonéticien. Mais le linguiste y trouvera un résumé judicieux de ce qui a été fait sur la question du rythme, et en particulier du rythme du langage, avec des observations personnelles intéressantes sur les très grandes différences qu'on observe entre les individus quant au sens du rythme. Ces différences montrent aux linguistes combien les langues peuvent diverger entre elles à ce point de vue. La distinction entre les personnes qui ont le sens des intervalles de temps et celles qui ont le sens de l'accent est particulièrement frap-

pante. Il convient de signaler à l'attention des linguistes cet ouvrage qui leur donnera beaucoup à réfléchir.

On y remarquera de plus, p. 103 et suiv., le procédé employé pour enregistrer les sons du langage.

A. M.

Holger Pedersen. — *Et Blik på Sprogvidenskabens Historie med særligt Hensyn til det historiske Studium av Sprogets Lyd* (Festskrift udgivet af Kobenhavns Universitet i Anledning af Universitets Aarsfest). Copenhague, 1916, 77 pp.

Le titre de ce volume rappelle l'excellente « Histoire de la linguistique » de M. Vilhelm Thomsen, qui parut, il y a quatorze ans, dans la même collection. Il va sans dire que la plume originale de M. Pedersen s'est proposé un objet très différent.

M. P. avait formé le projet d'un ouvrage-programme, où il montrerait à la linguistique les voies où elle doit s'engager aujourd'hui. Mais, pris de court, il n'a pu rédiger pour cette publication officielle de l'Université de Copenhague que la préface de son travail. Aussi, malgré tout l'intérêt qu'elles présentent par elles-mêmes, ces pages ne sont-elles qu'une promesse et nous espérons que l'auteur ne voudra pas décevoir notre attente.

De toute l'histoire de la linguistique, M. P. ne retient qu'une seule question : comment s'est dégagée, au cours du XIXe siècle, la notion précise des lois phonétiques ? M. P. marque très fortement les trois stades de la pensée linguistique depuis Bopp jusqu'à nos jours. La génération de Bopp ne soupçonnait pas la rigueur des lois phonétiques et concevait encore moins leur caractère historique. L'époque de Schleicher parvint à expliquer les changements phonétiques par des règles fixes, mais on permettait à ces règles des dérogations non motivées et le caprice des exceptions semblait infirmer la rigueur de la loi. Il fallut la génération

des Ascoli, des Verner, des Brugmann, pour arriver, avec « les néo-grammairiens », à la conception scientifique de la loi qui ne souffre pas d'exceptions.

L'effort d'un siècle entier nous a acquis ce résultat essentiel. Quelle sera la tâche des linguistes de notre temps ? M. P. pense qu'il est urgent de tenter l'explication phonétique des lois découvertes par le siècle précédent. Les tentatives isolées ne comptent guère ; il faudrait entreprendre un travail systématique. Il faudrait créer un vaste répertoire où seraient notés tous les changements phonétiques connus, accompagnés de leur explication phonétique. Les théoriciens s'en serviraient pour définir, de façon inductive, la nature des changements phonétiques et le résultat de telles recherches serait, selon M. P., que les changements phonétiques dépendent toujours de facteurs psychologiques. M. P. a le désir d'écrire une « Psychologie des changements de prononciation » : cette formule dit suffisamment sa pensée.

Contentons-nous, pour le moment, de ces aperçus intéressants. M. P. nous promet pour bientôt un spécimen du travail tel qu'il le conçoit. Nous l'attendons avec impatience. M. P. sait l'intérêt que nous portons ici à la linguistique générale et, à ce point de vue tout spécial, l'hommage qu'il rend à la mémoire de notre maître et confrère Robert Gauthiot nous touche infiniment.

Simple préface et ébauche rapide, ces pages n'ont pas la composition rigoureuse des grandes constructions auxquelles M. P. nous a habitués. Elles ont l'allure désinvolte de la discussion familière. Mais on y reconnaît les qualités ordinaires de l'auteur : l'infinie variété des connaissances, la hardiesse de la pensée et le courage du franc-parler. M. P. ne craint pas de dire à ses collègues allemands de cruelles vérités et son opinion a du poids, car on sait l'indépendance de son esprit. Entendons-nous ; M. P. n'est pas un germanophage. Il aime la science allemande en ce qu'elle a d'aimable. Élève de Zimmer, il a gardé de la vénération pour son maître ; il a publié, en allemand, la plupart de ses travaux et il reconnaît volontiers que ce sera le mérite impérissable de l'Allemagne d'avoir « systématisé et organisé la

linguistique ». Mais il s'élève avec véhémence contre l'esprit de réclame qui met la science au service de l'orgueil national. La linguistique n'est pas le monopole exclusif d'un pays. Les grands esprits de tous les pays ont contribué à élaborer sa méthode, à acquérir ses résultats. La pensée est internationale et la part d'un pays à la science ne se mesure pas au nombre des manuels, au poids des volumes qu'il imprime. M. P. s'efforce de ne pas confondre le génie qui crée la pensée et l'ouvrier qui la met en œuvre ; il ne se lasse pas de rapporter à leurs véritables auteurs, aux Rask, aux Ascoli, aux de Saussure les théories qui ont assuré le progrès de la science plus encore que leur propre gloire. Partout M. P. proteste que la science doit servir la vérité et non pas les passions nationales : nous sommes de cœur avec lui.

Maurice Cahen.

Rivista Indo-greco-italica di Filologia-Lingua-Antichità. Periodico trimestrale con 4 sezioni I. Filologia classica. II. Lingua ed epigrafia. III. Antichità storico-archeologiche. IV. Filologia indo-iranica, diretto da Fr. Ribezzo. Anno I. Fascicolo I, 117 p. et Fascicolo II, 135 p. Naples (via Bellini, 40), 1917, in-4[1].

Ce nouveau périodique, fondé à Naples, a pour rédacteurs surtout des professeurs à l'Université de Naples. Il est dirigé par un linguiste, M. Ribezzo, et le sénateur Cocchia, dont les travaux se rapportent à la linguistique autant qu'à la philologie, en est visiblement le patron. Comme on le voit par le titre, un quart seulement y appartient en propre à la linguistique. Mais les trois autres disciplines auxquelles il est affecté touchent de près à la linguistique. Le manque de

1. Durant l'impression du *Bulletin*, il a paru un troisième fascicule, riche et varié.

spécialisation nuira sûrement à la diffusion du recueil : peu de savants peuvent se procurer un recueil qui n'est pas consacré uniquement à leur spécialité. Mais il est clair que Naples ne suffit pas à pourvoir un périodique purement linguistique.

Les articles que la revue comprend sur la linguistique sont presque tous de M. Ribezzo qui a déjà fait en grammaire comparée des publications intéressantes et trop peu remarquées. Il a souvent été mieux inspiré que cette fois. Le grand article sur l'origine et le développement de la conjugaison indo-européenne est consacré presque tout entier à la discussion de faits pré-indo-européens sur lesquels il est impossible de rien affirmer et à propos desquels on ne peut émettre que des hypothèses invérifiables ; il n'apporte du reste pas de vues vraiment neuves. Dans la mesure où l'on ose faire sur le pré-indo-européen des suppositions, l'idée de M. Hirt que les thèmes radicaux ont été à l'origine indifféremment verbaux ou nominaux et que, seul, l'emploi décidait du caractère verbal ou nominal d'un thème racine, semble très heureuse, presque évidente, et ce n'est pas un progrès que de l'écarter.

M. Ribezzo essaie de donner une étymologie indo-européenne de lat. *sagitta* ; mais il n'arrive pas à rendre compte du suffixe ; un mot de forme aussi insolite a bien des chances d'être un emprunt. Quant à lat. *nouācula*, les étymologies déjà connues sont assurément médiocres ; mais le rapprochement avec v. pruss. *nagis*, lit. *tit-nagas* « pierre à feu, silex » et avec v. sl. *nožĭ* « couteau » ne vaut pas mieux ; on rapproche d'ordinaire le v. sl. *nožĭ* de *-noziti* « percer » et ceci écarterait tout à fait le rapprochement proposé par M. Ribezzo.

Il est à espérer que le nouveau périodique, né en des temps difficiles, répandra en Italie le goût de la grammaire comparée et de toutes les disciplines qui y touchent et qu'il fera connaître au dehors le travail italien, auquel on n'accorde pas toujours l'intérêt qu'il mérite.

A. M.

Jos. Schrijnen. — *De vergelijkende klassieke taalwetenschap in det gymnasiaal onderwijs.* Zutphen (Thieme), [1917), in-8, IX-77 p.

Il ne saurait être question d'introduire proprement la grammaire comparée dans l'enseignement secondaire. Mais, comme l'a fait remarquer dès longtemps le regretté M. Bréal, avec son tact coutumier, le professeur qui sait vraiment de la grammaire comparée peut, à l'aide de ses connaissances, donner à bien des faits de grammaire grecque ou latine une signification dont, sans cela, ils sont dénués. L'exposé détaillé de M. Schrijnen le montre, par des exemples choisis dans toutes les parties de la linguistique.

Du reste, cette préoccupation est générale. Le mémoire initial de l'*Indogermanisches Jahrbuch*, IV (1916), paru en 1917, dû à M. Hans Meltzer, a pour titre : *Die Sprachwissenschaft im griechischen und lateinischen Sprachunterricht.* On y trouvera l'indication de tentatives nombreuses et intéressantes.

Il y a deux choses à distinguer : la formation du maître et celle des élèves.

On trouve naturel en général que des hommes dont la fonction essentielle est d'enseigner une langue indo-européenne ancienne comme le grec ou le latin ou moderne comme l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol, ignorent tout de la grammaire comparée, et qu'ils ne sachent pas davantage la linguistique générale. Ceci revient à dire que ces maîtres sont hors d'état de rien expliquer vraiment des matières qu'ils enseignent et que, s'ils ont un peu de sens scientifique, ils exposent les faits bruts, sans essayer de voir clair ni dans leur histoire ni dans leur théorie. Il suffit d'énoncer le principe pour le faire juger.

Quant aux élèves de l'enseignement secondaire, on ne peut évidemment leur donner quelque aperçu de grammaire comparée que de temps en temps quand l'occasion s'en présente. Le mieux est de ne faire intervenir que ce que savent les élèves eux-mêmes. La petite *Phonétique latine* de

M. Niedermann, que M. Schrijnen a omis de mentionner, et qui a été suivie d'une *Morphologie latine* de M. Ernout rédigée dans le même esprit, fournit pour cela le meilleur des modèles et des guides. Si le professeur sait vraiment de la grammaire comparée, il pourra éclairer les faits d'une manière très heureuse. Ainsi une foule de faits grecs s'illuminent par la théorie des alternances vocaliques ; faire comprendre τείνω, τόνος, τέταται, τατός est chose aidée, sans sortir du grec. Mais il faut que le professeur sache la grammaire comparée, qu'il s'en soit assimilé la méthode s'il en veut donner la moindre notion ; car les profanes sont sujets à choisir, parmi les explications des linguistes, les plus incertaines, souvent les plus fausses ; par une étrange attirance, ce sont celles qui les séduisent le plus ; négligeant les doctrines certaines, ils se plaisent, on ne sait pourquoi, à ce qui est le moins démontré. Il faut donc que, avant tout, le professeur soit au clair sur les méthodes et les principes.

A. M.

D. Kudriavskij. — *Načal'nyj kurs sanskritskovo iazyka. Grammatika. Xrestomatia. Slovar'*. Jur'ev (chez l'auteur, Mel'ni'naia, 41), 1917, 173 p.

Ce manuel est visiblement destiné à servir aux étudiants de M. Kudriavskij pour une première année de sanskrit. Qu'ils se destinent à la philologie indienne ou à la grammaire comparée, les étudiants y trouveront, sous une forme claire et commode, l'initiation nécessaire. Le livre répond à certaines demandes des étudiants ; mais ces demandes ne vont pas sans inconvénients. Sans critiquer l'ouvrage qui satisfait très bien à un besoin connu, il ne sera pas inutile de présenter à ce sujet quelques observations de caractère général.

La phonétique est comparative : M. Kudriavskij indique l'origine indo-européenne des phonèmes sanskrits. Mais outre qu'il est peu logique de joindre une phonétique com-

parative à une morphologie qui ne l'est pas, des notions sommaires de phonétique comparative sont nécessairement inexactes dans le détail. Par exemple, il n'est pas juste de dire que skr. *aṣṭau* sorte de **açtau*: on sait que le traitement *ṣṭ* de **k't* est indo-iranien. Au lieu d'une phonétique comparative, qui ne peut pas n'être pas superficielle, mieux vaudrait une description exacte de la prononciation du sanskrit ; le sanskrit est la langue morte dont la prononciation est le mieux connue, il faut en profiter ; les brèves indications de M. Kudriavskij ne sont pas toutes correctes : le visarga est tout autre chose que le *x* russe par exemple. Un exposé des alternances serait d'une importance capitale ; le sanskrit est tout dominé par des alternances vocaliques, comme celles de *a* et *ā*, *e* et *i*, ou consonantiques, comme celle de *k* et *c*, ou vocaliques et consonantiques, comme celle de *i* et *y*.

Dans la morphologie, M. Kudriavskij prend pour objet principal le sanskrit classique ; mais il donne des indications sur les formes védiques. La grammaire du sanskrit classique est si arrêtée qu'il convient de l'exposer pour elle-même ; y mêler de l'histoire, c'est en fausser la rigueur absolue dans l'esprit de l'étudiant. Il importe beaucoup de bien séparer le védique et le sanskrit classique.

En attribuant les hymnes védiques pour la plupart au second millénaire avant le Christ, il est permis de penser que M. Kudriavskij dépasse largement ce que l'on peut prouver, et même le vraisemblable.

A. M.

N. Adonc. — *Dionisij Θrakijskij i Armianskie tolkovateli.* Pétrograd (Académie des sciences), 1915, in-8, cc-307 p. (Bibliotheca Armeno-georgica, IV).

A côté de la langue arménienne classique, qui repose sur le parler courant, il existe dans la littérature arménienne une série d'ouvrages grammaticaux et philosophiques, tra-

duits du grec ou commentaires de ces traductions, qui sont écrits dans une langue assez différente: la grammaire, qui n'est pas cohérente, offre des particularités dialectales curieuses, qui n'ont jamais été étudiées systématiquement: le vocabulaire, artificiel, a été constitué pour traduire les termes techniques du grec, et il a exercé beaucoup d'influence sur les textes médiévaux. M. Adonc a examiné les manuscrits de la traduction de Denys de Thrace et des commentaires qui s'y rattachent; il étudie ces textes dans une longue et substantielle introduction et les édite d'après les manuscrits. Sans étudier la langue, il met à la portée du linguiste une source importante pour l'histoire de la langue arménienne. On notera en particulier l'index grec-arménien de la traduction de Denys de Thrace, p. 67 et suiv.

A. M.

E. Boisacq. — *Dictionnaire étymologique de la langue grecque étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes*. Heidelberg[1] (Winter), 1916, in8, xxx-1123 p.

Pour mesurer le service qu'a rendu M. Boisacq en composant et en publiant courageusement ce dictionnaire étymologique, il ne faut pas le comparer à l'idéal qu'on souhaiterait de voir réalisé. Tous ceux qui se sont essayés aux travaux sur l'histoire du vocabulaire savent combien les recherches de ce genre demandent de temps et combien il est difficile de les faire complètes. L'auteur d'un dictionnaire étymologique ne peut que résumer le travail fait. Or, ce travail est encore singulièrement incom-

1. Le titre général du volume reproduit la double mention qui figurait sur les livraisons antérieures à août 1914: Heidelberg et Paris. Il va sans dire que, dans les circonstances présentes, la mention Paris (Klincksieck) est fictive, et il serait vain de s'adresser à la librairie Klincksieck, qui n'a certainement pas été consultée lorsque cette mention a été imprimée sur le titre du volume complet.

plet ; pour mieux dire, il est à peine entamé. Il n'y a sans doute pas un mot grec dont on puisse vraiment faire l'histoire. Le dictionnaire de M. Boisacq fait voir clairement que, de l'histoire ancienne du vocabulaire grec, on ignore presque tout. Il a bien rapporté et critiqué, comme son titre l'annonce, les hypothèses des comparatistes sur le vocabulaire grec ; c'est l'objet qu'il s'est proposé, et il a atteint son but. Son ouvrage, qui a coûté un travail immense, rend un service très grand, et l'on peut prévoir que comparatistes et hellénistes le garderont sans cesse sur leurs tables de travail. Le premier mot à prononcer quand on parle de ce livre doit être pour remercier l'auteur de la peine qu'il a prise et dont on ne lui saura jamais trop de gré.

Mais un instrument de travail tel que celui que donne M. Boisacq fournit l'occasion d'examiner tout ce qui manque encore pour qu'on puisse faire, dans la mesure où le permettent les données, l'histoire du vocabulaire entre l'indo-européen et l'époque historique du grec ; on notera que c'est là l'objet bien déterminé du livre ; on peut regretter cette détermination ; mais on ne saurait reprocher à l'auteur de n'avoir pas indiqué l'histoire des mots grecs à date historique ; car tel n'était pas son but. Il n'y aura dans cet examen aucune pensée de blâme pour l'auteur ; M. Boisacq sait, mieux que personne, tout ce qui lui a manqué pour exposer vraiment l'étymologie grecque, et, en faisant l'inventaire du peu que l'on sait, il a fait ressortir tout ce qu'il faut chercher encore.

La première critique qu'on est tenté de faire au dictionnaire de M. Boisacq — comme d'ailleurs à presque tous les dictionnaires étymologiques existants —, c'est que l'original indo-européen de chaque mot n'est pas posé nettement. Il ne suffit pas de mettre, en regard des mots d'une langue, les mots parents des autres langues, comme le font d'habitude les auteurs de dictionnaires étymologiques ; il ne suffit même pas de rapprocher des mots superposables, comme Fick l'a fait souvent, sans se demander si ces mots superposables donnent vraiment le droit de poser un original indo-européen conforme à ce qui est attesté en fait. Il

faut restituer des mots indo-européens, sous peine de ne pouvoir faire l'étymologie réelle et d'être obligé de se borner à constater des rapprochements, sans suivre l'histoire des mots entre l'indo-européen et l'époque historique, et par suite en restant dans le vague sur la façon dont les mots se sont constitués et transmis.

Soit, par exemple, dor. φᾱμι, ion.-att. φημι; aucune autre langue n'en fournit l'équivalent exact; arm. *bam* (que M. Boisacq omet) et lat. *fātur* sont ambigus et peuvent reposer sur un thème **bhāye-*, du type de sl. *bajǫ* (que M. Boisacq, évidemment par hasard, ne cite pas); mais, même s'il en est ainsi (et ce n'est nullement évident), ces formes reposent indirectement sur **bhā-*, dont **bhāye-* est dérivé: et l'on peut affirmer que gr. φᾱμι reproduit une forme indo-européenne. — Le caractère à peu près constamment actif de φᾱμι opposé au caractère déponent de lat. *fātur* pose un problème; il est au moins curieux que, au prétérit, la langue homérique ait plus ordinairement φάτο, ἔφατο que φῆ, ἔφη, quand il n'y a pas de préverbe; or, en latin, les désinences du médio-passif qui reposent sur d'anciennes désinences moyennes sont de type secondaire: lat. *fātu-r* rappelle hom. φάτο de très près. — Pour le sens, la racine **bhā-* est durative et ne fournit pas d'aoriste; elle exprime le fait qu'on « raconte », qu'on « expose »; le gr. φᾱμι et l'arm. *bam* s'emploient précisément pour indiquer tout l'ensemble d'un discours; la concordance d'emploi des deux formes est frappante; le sl. *bajǫ* sert pour le récit. Les sens du substantif gr. φάμα, φήμη (et hom. φῆμις) et de lat. *fāma* (avec osq. *faamat* « il offre en vente ») concordent exactement entre eux. De même arm. *bay*, qui répond pour le sens à lat. *uerbum*, est le correspondant de hom. φάτις, et un original indo-européen est probable. Lat. *fās* et *fātum*, bien que n'ayant pas de correspondants hors du latin, ont de grandes chances d'être anciens; comme ce sont des mots de caractère religieux et juridique, ils auraient surtout chance de se retrouver en indo-iranien seulement; mais la racine **bhā-* « raconter, exposer » ne figure pas en indo-iranien, au moins sous la forme *bhā-*. Du reste, v. angl. *bēn* et v. isl. *bōen* « prière » et v. h. a. *ban*

« défense » ont un caractère religieux et juridique, et concordent avec arm. *ban* « λόγος ». La valeur de la racine étant ainsi posée, le rapprochement de φωνά, φωνή « voix » apparaît peu satisfaisant pour le sens ; or, d'autre part, il fait une grave difficulté de forme : les racines en *-ā-* ne semblent pas offrir de degré *ō*, comme l'a vu M. Hirt ; le mot gr. φάμα, lat. *fāma* en est une preuve : car les substantifs en *-*mo*-, *-*mā*- ont normalement le vocalisme radical de degré *o* : skr. *gharmáḥ* « chaleur », gr. θωμός, φορμός, got. *doms*, v. isl. *halmr*, à côté de v. sl. *slama*, etc. ; M. Pedersen n'a donné le rapprochement de gr. φωνά et de v. sl. *zvonŭ* que comme une hypothèse ; mais M. Boisacq a eu tort de considérer cette hypothèse, naturellement incertaine, comme moins satisfaisante que le rapprochement avec φᾶμι. — En restituant les formes indo-européennes de la racine **bhā*-, **bhə*-, on est ainsi amené à faire un départ entre ce qui lui revient vraiment et ce qu'il en faut séparer.

S'il faut poser précisément les formes indo-européennes, il n'importe pas moins de présenter les faits grecs dans leur succession historique. Là où il parle du groupe de πείθομαι, M. Boisacq le cite sous πείθω ; mais il indique, avec raison, en note, que la forme initiale en grec est πείθομαι, et que πείθω, ἔπεισα, πέπεικα constituent un factitif secondaire. De même, ce n'est pas sous φαίνω, ἔφηνα qu'il fallait citer φαίνομαι; c'est de φαίνομαι, ἐφάνην qu'il convenait de partir. Ce détail n'est pas sans importance ; car les rapprochements qu'on fait, et dont aucun ne permet de poser vraiment un mot indo-européen pour ce groupe de mots grecs, prennent des aspects différents suivant le sens initial des formes grecques.

Il importe de déterminer le caractère spécial des mots dont on fait l'étymologie. Par exemple, si l'on n'a trouvé, pour le nom de l' « œil », ὀφθαλμός, rien qui y réponde hors du grec, c'est que, par suite de superstitions communes, le nom de l' « œil » est sujet à se renouveler ; et il est plus important de mettre ce fait en évidence que de déterminer la façon dont a été constitué ὀφθαλμός ; car, sur ce point, on ne peut faire que des hypothèses invérifiables. Il aurait été bon de citer, à ce propos, les formes loc. épid. ὀπτιλ(λ)ος,

béot. ὄκταλλος. dont la variété s'explique ainsi. Les formes, sans doute formes expressives, à ancienne consonne géminée, lesb. ὄππατα et aussi ὄκκον. qu'on lit chez Hesychius. méritaient d'ètre signalées dans le mème ensemble de faits ; et l'on notera, à ce propos. que la coexistence de ὄππατα et de ὄκκον est comparable à celle de ἵππος et de ἴκκος.

De mème, l'étymologie de σπείρω fait difficulté ; les langues qui distinguent *ph de *p ont ici le représentant de *ph ; skr. *sphuráti*, arm. *sphiř* ; tout ce que l'on peut alléguer en faveur du rapprochement, c'est de dire, avec M. P. Persson, qu'il y a flottement entre *ph et *p. Mais une chose est sûre, c'est que *sē- « semer » n'est pas conservé d'une manière certaine hors du groupe du Nord-Ouest, depuis le latin jusqu'au slave inclus, que cette racine ne figure ni en indo-iranien, ni en arménien, ni en grec, et que ces trois langues ont pour « semer » des mots divergents, et dont la formation semble plus ou moins secondaire.

Pour donner une idée des critiques possibles, le mieux est de prendre au hasard une lettre du dictionnaire et de passer en revue quelques mots. Soit par exemple la lettre φ.

Le mot φαγεῖν joue un rôle tout particulier en grec, et il aurait été bon de le montrer. Comme skr. *ághaḥ*, comme arm. *eker*, il sert d'aoriste en face du présent athématique de la racine *ed- qui, étant durative. ne comportait pas d'aoriste radical. C'est ce fait essentiel qui explique comment une racine qui avait un autre sens a été affectée au sens de « manger ». La racine sanskrite *ghas-* n'a pas d'étymologie connue ; arm. *eker* appartient à la racine qui signifiait « avaler, engloutir ». Le besoin de trouver un aoriste justifie un changement de sens un peu fort. — M. Boisacq reproduit le rapprochement habituel de φαγεῖν avec skr. *bhájati* « il partage ». Ce rapprochement ne va pas sans difficulté. On ne pose la racine sous forme *bhag-, comme le fait M. Boisacq avec M. Hirt. que pour rendre possible le rapprochement de φαγεῖν et de *bhájati* ; mais les racines à *a* intérieur sont exceptionnelles, ou, pour mieux dire. n'existent pas en indo-européen ; M. Hirt, *Der idge Ablaut*, p. 158, ne trouve à citer que le rapprochement de skr. *yájati*

et de gr. ἅζομαι, qui est aussi peu satisfaisant pour la forme que pour le sens, et que rien ne recommande; M. Brugmann, *Grundr.*, II², 3, p. 121, § 71, cite d'autres exemples, en petit nombre, et tous douteux. En sanskrit, *bhájati* est un présent, et l'on n'a obtenu un aoriste de la racine qu'au moyen de la caractéristique *-s-* : *ábhākṣīt,* tandis que φαγεῖν n'a été incorporé au paradigme de « manger » que pour sa valeur aoristique; il ne faut pas objecter que l'aoriste skr. *ághaḥ* (à côté duquel on a le présent à redoublement *jagdhi*) se trouve en face du présent avestique *gaṅhənti* « ils mangent » (en parlant d'êtres mauvais); car ce présent thématique de l'Avesta a été fait secondairement, comme on le voit par le flottement du vocalisme radical: *-gåṅhənti,* à côté de *gaṅhənti* ; cette racine fournissait en indo-iranien un aoriste radical, du type athématique. Si l'on a été conduit à rapprocher gr. φαγεῖν de *bhájati,* c'est sans doute parce que l'indo-iranien a une formation de type désidératif, skr. *bhákṣati,* zd *baxšaiti,* qui signifie « il prend part à » et qui est arrivée à signifier en sanskrit « il consomme, il mange » ; mais *bhájati* ne participe pas à ce développement de sens, qui est lié à la présence du suffixe *-sa-* et qui, par sa nature même, exclut tout emploi aoristique. — Enfin, il semble impossible de séparer skr. *bhájati* « il partage » de *bhanákti* « il brise ». *bhajyáte* « il est brisé », *abhāji* « il a été brisé » ; car il s'agit ici d'une racine dont le vocalisme est normal dans l'arménien *bekanem* « je brise » (aor. *beki* « j'ai brisé »), avec *e*; l'irlandais a *comboing* « il brise », avec *o,* et *taid-bech* « rompu (des contrats) », avec *e* (v. Pedersen, *Vergl. gr. d. Kelt. Spr.,* II, p. 460 et suiv. et p. 477); on serait même tenté de rapprocher aussi lit. *bengiù* « je finis », qui serait contaminé par une autre racine, celle de *baigiù,* etc. — Dans ces conditions, le rapprochement de φαγεῖν et de skr. *bhájati* apparaît très douteux, et même invraisemblable, et φαγεῖν demeure sans étymologie, comme skr. *ághaḥ.*

La portée du rapprochement de φαιδρός, φαίδιμος et φαιός avec lit. *gẽdras, gaidrùs, gaĩsas* serait diminuée si l'on notait la possibilité d'un rapprochement de ces mêmes mots

lituaniens avec φοῖβος : l'*a* lituanien peut reposer sur i.-e. *o* aussi bien que sur *a*.

M. Boisacq s'est laissé convaincre par M. Persson que l'ε de φαρέτρᾱ et de φέρετρον représente non le correspondant de l'*i* de skr. *bharitram*, mais un ancien *e* ; c'est sans doute une faiblesse ; car il ne saurait être fortuit que les noms en -ετηρ, -ετρον figurent précisément dans des racines dissyllabiques. Quoi qu'il en soit, la différence entre φαρέτρᾱ et φέρετρον est à expliquer ; elle tient à l'addition du suffixe secondaire *-ā-* : dans les dérivés, l'addition d'un suffixe secondaire a entraîné en indo-européen le degré zéro d'une syllabe précédant la présuffixale ; on a ainsi zd *-xtūriya-* « quatrième » en face de *čaθwārō* « quatre ». Cet exemple grec est d'un vif intérêt.

A propos de φέρνη, il convenait de ne pas oublier la forme éolienne φέρενα, très curieuse ; d'une manière générale, il importe de présenter tout l'ensemble des formes dialectales, de manière à faire apparaître si un mot est grec commun ou non ; de même que, pour le sens, φέρνη est nouveau, de même c'est un mot dont la forme variait avec les parlers. Il aurait du reste convenu de renvoyer à Aly, *De Aeschyli copia uerborum*, p. 34 et suiv. ; M. Boisacq y aurait trouvé, par exemple, un emploi de dor. φερνᾱ signifiant « offrande » à Epidaure. Le flottement de vocalisme, gr. φέρνη en face de alb. *barɛ*, concorde curieusement avec celui de got. *barn*, lit. *bérnas* ; cf. v. isl. *suefn* en face de arm. *khun* (de **swopnos*). Le mot φέρνη est du petit nombre de ceux dont on entrevoit l'histoire en grec même ; il convenait d'en profiter.

En grammaire comparée, il n'y a guère d'entreprise plus ingrate que celle d'un dictionnaire étymologique du grec : car il n'y a pas de langue indo-européenne où le vocabulaire soit plus riche, plus varié suivant les parlers, et où il y ait plus de mots d'origine obscure, incertaine ou méconnue. En faisant un inventaire critique de ce que l'on sait, M. Boisacq a rendu un service dont tous ceux qui utiliseront son livre lui sauront, on doit l'espérer, le gré qui convient.

A. M.

J. Wackernagel. — *Sprachliche Untersuchungen zu Homer*. Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1916, in-8 (iii-)264 p. (*Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik*, IV)[1].

Une publication de M. Wackernagel sur le grec est toujours un régal. M. Wackernagel unit la maîtrise en grammaire comparée à une connaissance exacte de la philologie grecque et le don d'invention, la finesse au sens juste de la réalité. Il voit les choses à la fois au point de vue indo-européen et au point de vue grec. Tous ceux qui voudront faire du travail personnel sur la langue grecque trouveront en lui un modèle, dont il est malaisé d'approcher, mais qui leur donnera une idée de ce vers quoi il faut tendre.

Pour voir juste dans une question aussi difficile que celle de la langue d'Homère, il ne faut rien moins que la science et le tact de M. Wackernagel tout à la fois.

Les 159 premières pages (qui sont un tirage à part du volume VII de la revue *Glotta*) montrent l'influence de l'attique sur la forme sous laquelle a été fixé définitivement le texte homérique et sur la langue même du texte. Un chapitre montre diverses modernisations du texte homérique. Un autre chapitre, très curieux, indique les traces de la langue postérieure chez les poètes qui, après Homère, ont employé la langue épique. Enfin un dernier chapitre touche à des problèmes généraux de la langue homérique.

Les questions traitées par M. Wackernagel sont délicates, et l'on est quelquefois tenté de discuter avec lui. Voici quelques observations de détail.

P. 23 et suiv., il est montré que le χ de δέχομαι se trouve seulement chez Homère et en attique ; ailleurs il y a κ, soit δέκομαι. M. Wackernagel écarte l'idée, souvent répétée, que le χ de δέχομαι serait dû au modèle de ἔχω, etc., et tire le χ de la 3e personne du pluriel δέχαται, où il s'explique

1. Je dois la connaissance de cet ouvrage à l'amabilité de notre confrère, M. Wackernagel.

comme dans les parfaits du type hom. τετράφαται, Les choses seraient apparues plus claires si M. Wackernagel avait osé affirmer nettement que les formes thématiques telles que δέχομαι remplacent d'anciennes formes athématiques. Les formes athématiques de ce présent se sont maintenues chez Homère surtout là où la forme thématique aurait donné des suites de brèves, c'est-à-dire surtout dans les formes à augment, telles que ἐδέγμην, ou dans une 2ᵉ personne du singulier telle que δέκσο, ou dans un participe tel que δέγμενος. Les formes thématiques comme δέχομαι vont bien pour le rythme et ont pu prévaloir aisément. Ce qui montre que le type athématique est ancien ici, c'est que le correspondant slave de δέκομαι est *desiti*, dont le vocalisme radical *e*, anomal dans le type en *-iti*, dénonce le caractère secondaire. Si δέκομαι était ancien, l'introduction de χ serait presque inexplicable ; dès qu'on part de *δεκμαι où un très petit nombre des formes permettaient une distinction entre κ et χ, il n'y a aucune difficulté. On est ici en présence d'un de ces cas, très nombreux, où le type thématique remplace un ancien type athématique. On rapprochera εὖκτο : εὔχομαι, que M. Wackernagel cite, p. 173, dans un autre contexte.

P. 43 (*Glotta* VII, 203), M. Wackernagel reproduit, sans émettre un doute, le rapprochement de gr. εἴδω et de att. *sinken*. Mais l'absence de toute trace d'esprit rude dans εἴδω est inquiétante. On n'a aucune raison de croire que la nasale de got. *siggan* soit un ancien infixe. Le rapprochement de got. *siggan* avec arm. *ankanim* « je tombe » est beaucoup plus séduisant que celui avec gr. εἴδω pour le sens comme pour la forme. Du reste, on a peine à séparer tout à fait εἴδω de λείδω.

P. 203, στεῦται, στεῦτο, qui ont au moyen le vocalisme à degré *e*, choquent M. Wackernagel, et il en propose une explication compliquée. En réalité, les thèmes radicaux admettent couramment ce vocalisme prédésinentiel au moyen. M. Wackernagel rappelle lui-même le cas de κεῖμαι ; mais ce cas n'est pas isolé ; on a de même en grec ἧσται en face de skr. *āste* et Ϝέσται en face de skr. *váste*. Il est vrai que, en

face de στεῦται le sanskrit a *stuté*. Mais le sanskrit, où le type athématique est demeuré courant, est beaucoup plus suspect d'altération ici que le grec, où il ne subsiste que des débris isolés du type. D'après l'actif *stumási*, *stuvánti*, il était trop naturel de refaire *stuté*, etc. D'ailleurs, le védique a conservé au participe *stávānaḥ*, *stavānáḥ*, dont le vocalisme concorde avec celui de στεῦται et dont on voit mal pourquoi M. Wackernagel récuse le témoignage ; ce témoignage est d'autant plus valable que *stávānaḥ* s'oppose à l'actif *stuván* ; on a bien le degré zéro dans *dúghānaḥ*, *dúhānaḥ* par exemple, ou *huvānáḥ* : or, on ne trouve *stuvānáḥ* dans le Rgveda qu'une seule fois. Ici encore, la langue homérique conserve un archaïsme remarquable.

A. M.

Fr. Slotty. — *Der Gebrauch des Konjunktivs und Optativs in den griechischen Dialekten*. I. Teil. Der Hauptsatz. Goettingue (Vandenhoeck und Ruprecht), 1915, in-8, IV-152 p. (*Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik*, von Kretschmer und Kroll, III).

M. Slotty a eu le grand mérite de ne pas se borner à une statistique des faits ; il a construit une théorie cohérente, de grande portée et vis-à-vis de laquelle on devra prendre position. Des faits homériques et des faits dialectaux il rapproche les faits qu'offre la κοινή, et il conclut que l'emploi du subjonctif dans la κοινή continue, en une large mesure, un emploi grec commun non représenté dans les langues littéraires ionienne et attique. A priori, cette thèse n'a rien de surprenant : les Grecs qui se sont servis de la κοινή ont eu, au début, l'attique pour modèle ; mais les formes locales auxquelles ont été substituées les formes communes étaient diverses, et, tout en employant des formes attiques, les Grecs qui avaient d'autres parlers ont pu aisément conserver des manières non attiques d'employer le subjonctif. Des faits de ce genre se produisent naturellement quand une langue

commune se substitue à des parlers locaux. — En fait. M. Slotty signale de curieuses concordances entre la κοινή, la langue homérique et certains usages de parlers locaux.

L'emploi des particules modales près du subjonctif et de l'optatif n'est pas aussi constant chez Homère, dans plusieurs parlers et dans la κοινή qu'il l'est dans les langues littéraires ionienne et attique. C'est une seconde conclusion importante du travail de M. Slotty. Ceci non plus n'est pas surprenant : la tendance à employer des particules modales s'observe dans tous les parlers grecs ; mais la particule varie d'un parler à l'autre ; elle est ἄν dans certains dialectes, κα ou bien κε, κεν dans d'autres. Il s'agit donc d'un fait qui, en grec commun, était en voie de développement et qui n'a abouti qu'au cours du développement particulier des parlers. Dès lors il est naturel qu'il y ait des différences de degré dans le développement. La rigueur avec laquelle ἄν est employé est l'une des particularités caractéristiques de l'ionien et de l'attique.

M. Slotty oppose volontiers la langue écrite à la langue populaire. Il est possible que, en ionien et attique, une différence ait existé. Les faits qu'il apporte ne le prouvent pas directement. Les textes des auteurs dramatiques, et en particulier, des poètes comiques comme Aristophane ou Ménandre, ne présentent pas un état de choses différent de celui des textes faits pour être lus. Il reste plausible que la langue écrite ait normalisé l'emploi de particules modales bien au delà de ce que faisait la langue parlée.

A plusieurs reprises, et notamment p. 21, M. Slotty se sert des emplois du subjonctif italique pour éclairer ceux du subjonctif grec et indo-iranien. Le procédé n'est pas légitime ; car il n'y a aucun rapport entre les formes des subjonctifs italo-celtiques, soit en *-ā-*, soit en *-s-*, et celles du subjonctif indo-iranien et grec. Dans la mesure où le latin conserve trace d'une forme correspondant au subjonctif indo-iranien et grec, c'est dans ses futurs des types *ferēs* et *eris*. Mais, aucune des formes qu'on qualifie de subjonctif en italique n'a rien de commun avec les types de subjonctifs de l'indo-iranien et du grec. En revanche le subjonctif

latin repose en partie sur l'ancien optatif, ainsi dans le type *siem, sīmus,* etc. Il ne faut pas se laisser tromper par l'identité du nom qu'on donne aux formes, ni par la similitude d'une partie des emplois.

M. Slotty montre que le subjonctif grec et indo-iranien n'a pas seulement servi à indiquer la volonté qu'a le sujet parlant de faire une chose, mais la volonté qu'il a que son interlocuteur ou un tiers fasse quelque chose ; quand on dit que le subjonctif exprime la volonté, c'est bien ce qu'on veut indiquer. Sans doute, le sens du subjonctif convient particulièrement à la 1re personne, et ce n'est pas un hasard que seule la 1re personne se soit maintenue en sanskrit classique. Mais l'expression de la volonté est commune à tout l'ensemble de la forme ; l'auteur paraît croire que ceux qui définissent par la « volonté » la valeur du subjonctif ont une idée absurdement étroite. La démonstration très poussée de M. Slotty paraît souvent inutile ; on ne sait qui est réfuté.

A lire M. Slotty, on a parfois l'impression qu'il ne voit pas de distinction nette entre le subjonctif et l'optatif. Il n'est pas douteux que, dans des passages tels que les suivants qu'il cite :

Soph., *Phil.*, 300, φέρ', ὦ τέκνον, νῦν καὶ τὸ τῆς νήσου μάθῃς.
Hom., δ 193, καὶ νῦν, εἴ τί που ἔστι, πίθοιό μοι

le subjonctif et l'optatif expriment des choses à peu près identiques. Un même sens peut s'exprimer de diverses façons. Mais quand on cherche la valeur d'une forme, ce n'est pas à des exemples ambigus qu'il faut s'adresser, c'est aux cas où l'une des formes ne saurait être substituée à l'autre. Si l'on procède ainsi, on voit aisément que le subjonctif indique une volonté ; dans Z 340, on ne pourrait pas substituer un optatif au subjonctif δύω de Ἀρήϊα τεύχεα δύω ; l'optatif indique une possibilité : dans γ 231, on ne pourrait pas substituer un subjonctif à l'optatif σαώσαι de

ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα σαώσαι.

Et c'est d'après le sens des passages où le sens est net qu'on

pourra juger de la nuance exprimée dans les passages où le sens peut se rendre soit par un subjonctif soit par un optatif. La possibilité d'exprimer certains sens soit par le subjonctif soit par l'optatif a eu pour conséquence la perte de la distinction des deux modes dans toutes les langues indo-européennes à date plus ou moins ancienne ; mais, là où les deux modes subsistent, en ancien indo-iranien et en grec ancien, on voit nettement quel était le sens propre de chacun, et il n'y a guère de passage où la nuance de sens entre les deux ne soit facilement perceptible.

Conformément à une habitude générale, M. Slotty cite les anciennes inscriptions qui ne distinguent pas ε de η et ο de ω en marquant un signe de longue sur ε et ο le cas échéant; le procédé ne va pas sans inconvénients; dans l'inscription d'Egine sur laquelle on lit με εκ τας *hοδο* λ*h*αβον λιθον στασες σκοπον, l'auteur met un signe de longue sur l'ε de στασες, en quoi il s'accorde avec Thumb, *Hdb. d. griech. Dial.*, § 123, 9 (p. 110); cf. Buck. *Greek Dialects*, § 149, p. 110; mais, dans une inscription aussi archaïque, un subjonctif στασες est-il absolument exclu ? Quand un linguiste cite les anciennes inscriptions grecques, il doit en reproduire la graphie sans y rien ajouter ; c'est le seul parti scientifique, et il faut négliger toutes les conventions modernes.

A. M.

Karl Hauser. — *Grammatik der griechischen Inschriften Lykiens.* Bâle (imprimerie Birkhäuser), 1916, in-8, 159 p.

Dans cette dissertation de Zurich, M. K. Hauser suit les traces de son maître, M. Schwyzer, dont il se montre un bon élève. Il a examiné les particularités de langue qu'offrent les inscriptions grecques de Lycie, et il les a exposées dans le cadre habituel, sans chercher à renouveler le sujet, en apportant tout simplement une contribution

solide à l'œuvre collective de l'étude de la κοινή à l'époque impériale.

La κοινή de Lycie n'a remplacé aucun parler grec ; elle a fait disparaître une langue indigène, le lycien. Mais l'influence du lycien est à peine appréciable dans les textes, et le travail de M. Hauser fait ressortir une fois de plus l'unité du grec à l'époque impériale.

Comme tous les exposés du même type, celui de M. Hauser embrasse sous le titre général de *Phonétique* des faits de sortes très diverses. Pour mettre en évidence la réalité historique, il conviendrait de distinguer les faits suivant leur nature.

Il y a les innovations de la κοινή, qui se manifestent en Lycie, comme ailleurs. Par exemple, les voyelles tendent à perdre leur quantité propre ; c'est l'un des traits fondamentaux de la κοινή impériale. M. Hauser, p. 48, dit que l'égalisation des quantités a eu lieu sous l'influence de l'accent d'intensité ; c'est une affirmation gratuite ; car rien ne prouve que le ton grec soit jamais devenu un accent bien intense ; l'accent est peu intense aujourd'hui encore en grec, et aucun des effets de l'accent grec à aucune époque n'atteste une action de l'intensité. Il serait donc au moins prudent de ne pas attribuer à l'action de l'accent l'élimination des différences quantitatives qui appartenaient en propre aux voyelles.

D'autre part, il y a le choix fait par la langue entre diverses formes grecques antérieures : entre ἀρσήν et ἀρρήν, entre ἐλάσσων et ἐλάττων, etc. Il ne s'agit pas ici d'histoire de la prononciation, mais de choix entre des formes dialectales préexistantes. Ce sont des faits qui diffèrent entièrement des changements de prononciation réalisés dans la langue même, et il importe de les en séparer : ce n'est pas dans un chapitre de phonétique qu'on peut chercher ce qui est dit de la question de οὐδείς et de οὐθείς. Un fait comme la coexistence de deux traitements de η, un traitement *e* et un traitement *i*, prendrait toute sa valeur dans un chapitre consacré au choix fait entre des formes dialectales préexistantes ; on verrait comment le lycien représente le mélange de deux types

dialectaux distincts, l'un qui s'observe en Asie Mineure. l'autre qui a prévalu dans les îles et dans la Grèce propre.

Enfin, il y aurait lieu de mettre bien à part les effets du substrat lycien. Mais il n'y en a pour ainsi dire aucun, du moins aucun qui soit sûr. Les faits qui tendent à indiquer que ντ a passé à la prononciation *nd* sont rares et peu clairs.

L'étude de M. Hauser, faite avec soin et avec une solide connaissance du sujet, devra être utilisée par tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la κοινή.

A. M.

Roy J. Deferrari. — *Lucian's Atticism. The morphology of verb.* Princeton (University Press). 1916, in-8, ix-85 p.

La dissertation consciencieuse et soignée de M. Roy J. Deferrari sur les formes verbales employées par Lucien montre, une fois de plus, que Lucien avait bien lu les auteurs attiques et qu'il en a reproduit la langue avec goût et avec fidélité. C'est dire que, pour le linguiste, la langue de Lucien est à peu près dénuée d'intérêt ; elle n'en a que pour l'histoire de la littérature.

Les flottements qu'observe l'auteur sont le plus souvent difficiles à interpréter. Si, par exemple, on trouve 2 fois οἶδας en regard de οἶσθα 107 fois, la forme est-elle due à l'auteur ou aux copistes ? Dans un passage, les manuscrits divergent, les uns ayant οἶδας, les autres οἶσθα.

A. M.

Eranos. — *Acta philologica suecana.* Edenda curauit Vilelmus Lundström, vol. XV, fasc. 1-4. Göteborg (Eranos' förlag), 1915 [paru en 1916], in-8, 213 p.

Ce volume XV du recueil dirigé avec autorité par M. Lundström renferme une série de mémoires de carac-

tère philologique. M. Lundström y donne quelques remarques sur la langue de Catulle. Mais le mémoire le plus important au point de vue linguistique est celui de M. Theander, intitulé 'Ολολυγὴ καὶ ἰά. Joignant l'étude des choses à celle des mots, il examine tout le groupe de ὀλολυγή, ἐλελύζω, etc. Ces mots sont trop suspects d'être des onomatopées pour que l'origine égéenne supposée par M. Theander soit évidente. Mais le mémoire savant et précis de M. Theander mérite d'être lu avec attention. On y trouvera beaucoup de remarques intéressantes, notamment ce qui est dit de θρίαμβος et de lat. *triumphus*, où l'auteur voit, sans doute avec raison, des mots d'origine égéenne.

A. M.

MARCELLI *de medicamentis liber*. Recensuit M. NIEDERMANN. Leipzig et Berlin (Teubner), 1916, in-8, xxxv-368 p. (*Corpus medicorum latinorum*, vol. V.)

E. LIECHTENHAN. — *Sprachliche Bemerkungen zu Marcellus Empiricus*. Bâle (Imprimerie Werner-Riehm), 1917, in-8, VIII-118 p.

La nouvelle édition de Marcellus, dit Empiricus, que vient de donner M. Niedermann ne se distingue pas seulement par les mérites de précision et de rigoureuse exactitude que garantit le nom de l'auteur ; elle est l'œuvre d'un linguiste, et les détails intéressants pour l'histoire du latin vulgaire qu'on peut relever chez cet écrivain du v[e] siècle y sont signalés. Par exemple, là où le premier éditeur du texte, corrigeant son manuscrit, avait mis à tort *uulpeculae*, M. Niedermann reproduit la leçon concordante de deux manuscrits, *uulpiculi* ; et il en signale la concordance avec le substantif fr. *goupil*, masculin. Les deux index des mots remarquables et des mots techniques qui terminent le volume seront précieux pour les linguistes.

Sur les indications de M. Niedermann, un de ses élèves,

M. Liechtenhan, a étudié les particularités de la langue de Marcellus, et il a tiré de son étude une thèse de doctorat de l'Université de Bâle.

Pas plus que la langue des autres auteurs de son temps, la langue de Marcellus ne prête à beaucoup d'observations générales. M. Liechtenhan, qui a travaillé avec beaucoup de soin et un sens critique sûr, a dû se borner à relever et à classer un certain nombre de faits de détail.

M. Liechtenhan étudie par exemple la répartition de *au* et de *o* dans *caulis* et *coliculus*. Sa remarque sur le fait que, au sens de « tige », on trouve souvent *cauliculus*, tandis que, au sens de « chou » on ne trouve que *coliculus*, est curieuse. Mais on se demande sur quoi repose son affirmation d'un représentant de *cauliculus* au sens de « chou » dans les langues romanes ; il est précisément frappant que l'on trouve en roman, d'une part, les représentants de *caulis*, de l'autre, ceux de *coliculus*. On a l'impression que le mot classique, *caulis*, défendu par la tradition, a gardé son *au*, tandis que le dérivé plutôt vulgaire *cauliculus* s'est fixé sous la forme vulgaire *coliculus*. Au sens de « tige », *cauliculus* (*coliculus*) n'existe pas en roman ; aussi Marcellus conserve-t-il d'ordinaire *cauliculus* en ce sens. Le maintien de ce petit détail est de nature à donner confiance dans la tradition du texte et montre que cette tradition mérite le soin avec lequel M. Niedermann l'a relevée.

On ne saurait reprocher à M. Liechtenhan de n'être pas entré dans la question difficile de fr. *réglisse*, ital. *regolizia*, à propos de *glyceriza*, *gliceriza*, qui représente chez Marcellus la forme savante *glykyrrhiza*, et dont, presque évidemment, il faut partir pour expliquer les formes romanes. Mais un simple rappel du type lat. *imperō*, *lēgerupa*, etc. aurait rendu compte de l'*e* de *glyceriza*, qui est vraiment intéressant.

La dissertation de M. Liechtenhan renferme quantité de faits qui mériteraient d'être signalés. Par exemple, le fait que *aurium* et *auribus*, trisyllabiques, sont les seules formes fréquentes de *auris* montre bien que les formes de *auri-*

cula, courantes aux autres cas, sont dues à la tendance à élargir un mot court. Ce qui est dit, p. 81 et p. 95 et suiv., de l'emprunt de *epar* pourra contribuer à éclairer l'histoire obscure du nom du « foie » dans les langues romanes. Les latinistes et les romanistes trouveront grand profit à lire de près ce travail, où l'on reconnaît partout l'influence de M. Niedermann.

A. M.

H.-B. Vroom. — *De Commodiani metro et syntaxi annotationes.* Utrecht (Dekker et Vegt), 1917, in-8 (viii-)91 p.

Dans la première partie de cette dissertation élégante et ferme, M. Vroom étudie la métrique du poète chrétien Commodien, dont la date exacte, ive ou ve siècle, n'est pas connue. Il le fait à la fois avec une grande finesse et un sentiment juste des choses. Il montre bien comment Commodien a voulu faire des hexamètres, mais comment, ayant perdu absolument le sens des différences de quantité entre les voyelles, et conservant seulement le sens de la quantité des syllabes par position, il est arrivé à l'état de choses que l'on connaît. La langue de Commodien apporte le témoignage le plus clair de la perte de la distinction quantitative des voyelles à la fin de l'époque impériale.

Dans la seconde partie, M. Vroom énumère, d'une manière brève mais précise, les particularités vulgaires de la langue de Commodien ; ces particularités sont nombreuses. Au lieu de parler de la tendance du latin vulgaire à l'analyse, il vaudrait peut-être mieux parler de l'affaiblissement de valeur des mots accessoires qui a permis de leur donner un rôle quasi-grammatical. Quand Commodien écrit *ego dormiui*, en un cas où Virgile aurait écrit *dormiui* simplement, il n'analyse pas ; mais *ego* a pour lui une valeur beaucoup plus faible que celle que ce pronom avait pour Virgile ; la prononciation de *ego* était sans doute aussi plus faible et plus rapide, ce que la graphie ne laisse pas voir, mais qui

ressort du traitement du mot dans les langues romanes ; et l'état de choses *ego dormiui* qu'on observe chez Commodien a rendu possible l'état français tout différent où (abstraction faite de l'orthographe) la personne est marquée uniquement par *je, tu, il* dans *je dors, tu dors, il dort*. Le français actuel n'est du reste pas plus analytique ici que ne l'était le latin ; car les soi-disants pronoms *je, tu, il* n'ont pas d'existence autonome en français et ne sont que des indices de la personne. A. M.

G. Bertoni. — *Italia dialettale*. Milan (Hoepli), 1916, in-8, (VII-)249 p.

On sera heureux d'avoir, de la main d'un savant aussi compétent que l'est M. Bertoni, un bref exposé de la dialectologie italienne. Le livre sera très utile à ceux qui, sans faire de la langue italienne leur spécialité, veulent s'orienter sur la question. Mais, pour précieux qu'il soit, le livre appelle certaines critiques de principe.

La division est singulière : I. Lexicographie ; II. Phonétique et Morphologie (groupées en une seule partie) ; III. Caractères syntaxiques. Dans cette troisième partie, on ne trouvera, proprement, que peu de faits de syntaxe : il s'agit en réalité de faits de morphologie qui n'ont pas trouvé place dans la seconde partie ; par exemple la remarquable substitution du prétérit composé au prétérit simple dans un très grand nombre de parlers italiens, parallèle à celle qu'on observe en français central.

L'absence de cartes rend tout l'exposé vague et obscur. Étant donné le prix relativement élevé (3 fr. 50) pour un livre assez mince et de tout petit format, destiné à un public étendu, il aurait été facile d'illustrer chaque question à l'aide d'un croquis qui aurait montré les limites de chaque particularité. Un ouvrage de dialectologie ne se conçoit pas sans cartes. Rien n'aurait été plus clair, et en même temps, plus éloquent que ces croquis où l'on aurait vu du premier coup les limites des faits et la variété de ces limites.

Le chapitre sur la lexicographie ne fait pas assez ressortir comment l'examen des aires occupées par les mots autorise des conclusions sur l'histoire du vocabulaire, comment, en particulier, il permet d'entrevoir la succession des mots en une même région.

Le chapitre sur la phonétique et la morphologie est divisé par grands dialectes. Il suffit de le parcourir pour voir que cette division est à bien des égards artificielle. La seule réalité solide est le fait linguistique, chacun ayant ses limites propres.

Enfin les faits sont présentés trop isolément, et non ramenés à leurs principes. Par exemple, le traitement bien connu de *k* intervocalique en toscan ne prend son sens que si l'on décrit la prononciation des occlusives en toscan. C'est la prononciation soufflée (aspirée) des occlusives dans le toscan qui rend compte de la spirantisation de *k* intervocalique.

Toutes ces critiques de principe n'empêchent pas le petit livre de M. Bertoni d'être précieux et intéressant pour le linguiste.

A. M.

L. Clédat. — *Manuel de phonétique et de morphologie historique du français*. Paris (Hachette), in-8, 282 p.

Il ne faut pas demander à un auteur ce qu'il n'a pas prétendu donner. M. Clédat n'a pas voulu faire un précis de grammaire historique du français présentant les choses telles qu'elles apparaisent d'après les recherches les plus récentes. Il n'essaie pas de poser le latin vulgaire sur lequel reposent les langues romanes. Il n'essaie pas de situer le français parmi les parlers français : la dialectologie ne tient aucune place dans son livre. Il n'essaie pas de déterminer les influences successives qui se sont exercées : la géographie linguistique n'est pas utilisée. Et, d'autre part, il n'essaie pas de ramener les faits à leurs principes et de marquer la courbe suivie par

le latin pour devenir le français. Il prend les phonèmes latins et se demande ce qu'ils sont devenus en français. La morphologie même n'est pas traitée pour elle-même : elle porte le titre significatif de *Conséquences morphologiques des lois phonétiques*, et il n'est pas question de syntaxe. On voit les limites, singulièrement étroites, du livre. — Ceci posé, M. Clédat a fait un ouvrage en général précis et clair, où l'on trouvera expliqués les principaux faits offerts par le français littéraire. On y trouvera même des observations personnelles intéressantes comme celle sur *ruile* représentant *rēgula* et *reille* représentant **rēgla*, p. 109.

Il est aisé de discuter dans le détail ce livre qui est tout en particularités. On peut s'étonner de trouver, p. 2, *palpebra* donné comme point de départ de *paupière*, au lieu de *palpetra*; on attendrait, p. 105, une preuve de la succession phonétique bizarre *g*, *l*, *u* dans le type de *sagma* > *saume* (*somme*) ; p. 178, note, l'indication sur le type *hôtel-dieu* manque de précision ; c'était l'occasion d'expliquer pourquoi l'on dit *rue Danton*, mais *rue de l'Eperon*. On ne s'arrêtera pas ici à ces menues critiques.

En revanche, il sera bon d'insister sur l'importance attribuée à l'accent dans le développement du français. Se conformant à la tradition, M. Clédat enseigne que cette influence a été grande. Cette opinion est peut-être sujette à revision. Les linguistes de langue germanique, auxquels sont dues en très grande partie les doctrines courantes et qui ont fondé la grammaire comparée des langues romanes, sont naturellement portés à voir dans l'accent l'agent dominant du développement phonétique : dans des langues comme l'allemand ou l'anglais, l'accent d'intensité domine tout. Mais le cas du germanique est exceptionnel ; on n'en retrouve l'équivalent que dans peu de langues, telles que l'irlandais ou le russe moderne. En général, on ne trouve pas un accent d'intensité qui se subordonne tout. M. Clédat enseigne, p. 1, que « en grec ancien et en latin l'accent se marquait très probablement par une intensité plus grande de la voyelle, mais surtout par une différence de hauteur » ; en réalité, la différence de hauteur est un fait attesté, et l'inten-

sité, une supposition qui ne repose absolument sur rien que sur la croyance à l'existence nécessaire de l'accent d'intensité, courante chez les linguistes allemands. Le rythme du grec ancien et du latin ancien, comme du sanskrit, était *uniquement* quantitatif, à en juger par les témoignages et par la versification. Le phénomène capital qui est intervenu à l'époque impériale est la perte de la quantité propre des voyelles et l'attribution d'une quantité longue aux voyelles des syllabes toniques. Dès lors les sommets rythmiques ont coïncidé avec l'ancienne place du ton. En français, l'action de l'accent ainsi constitué, qui consisterait en une élévation de la voix jointe à un allongement, ne s'est pas manifestée, comme en allemand ou en anglais, par la perte du timbre propre des voyelles non toniques opposée à la conservation du timbre des voyelles toniques. Les seuls effets qu'on observe en français sont dus à l'abrègement des voyelles non toniques : amuissement des voyelles relativement fermées *i* et *u*, *e* et *o* et passage de *a* à un timbre *eu*, celui de l'*e* dit muet. Et, en français moderne, l'accent n'est guère intense. Ce n'est pas à dire que l'intensité n'ait pas joué un rôle. Mais on n'a pas de raison de croire que le français ait jamais eu un accent d'intensité un peu fort : car, à la différence de la hauteur et de la durée, qui sont choses claires et faciles à définir comme à observer et à mesurer, l'intensité est chose obscure et insaisissable dans les langues où elle ne domine pas tout à fait, comme elle le fait en allemand, en anglais et en russe. A. M.

M. Grammont. — *Traité pratique de prononciation française.* Paris (Delagrave). [1914?][1], in-12, 231 p.

Ce traité est, comme le titre l'indique, un livre pratique. Ceux qui s'en serviront y trouveront tout ce qu'il faut sa-

1. L'éditeur n'a pas mis de date sur le volume. C'est un procédé qui est toujours inadmissible, et qui l'est particulièrement pour un livre comme celui ci où les faits ont une date. La date indiquée ci-dessus est celle du *Copyright*, indiquée au verso du titre.

voir pour apprendre à prononcer correctement le français. Mais, sans rien sacrifier de la clarté, de la simplicité nécessaires, l'auteur a écrit un livre de science, simplement parce qu'il l'a fait équilibré, complet, systématique, et parce qu'il domine sa matière.

L'originalité la plus frappante de ce traité, c'est qu'une moitié en est consacrée à la théorie de la phrase. M. Grammont ne montre pas seulement comment se prononce chaque élément phonétique; il s'attache aussi à montrer comment se comportent les éléments phonétiques suivant leur prononciation et leur rôle dans la phrase. Tout ce qui est dit dans la seconde partie du traité, intitulée *Le mot et la phrase*, est de nature à faire réfléchir les linguistes, autant qu'à instruire ceux qui veulent prononcer le français d'une manière correcte. Œuvre d'un linguiste, le traité de M. Grammont ne pourra être négligé par les linguistes.

Dans une seconde édition, qui ne saurait se faire attendre bien longtemps, l'auteur pourrait, avec avantage, insister un peu plus sur les traits originaux du phonétisme français. Il le fait indirectement, en montrant les fautes que commettent les étrangers quand ils parlent français. Mais il serait bon de mettre en évidence des traits caractéristiques, tels que l'absence de toute spirante sourde ou sonore correspondant aux occlusives : le français n'a ni spirantes gutturales, ni spirantes dentales (du type de *th* anglais), ni spirantes bilabiales ; en revanche, il a un système complet de sifflantes : *s* et *z*, *š* et *ž* (notés *ch* et *j*), et les labio-dentales *f* et *v* y tiennent une grande place. Il serait intéressant aussi de montrer combien le phonème *ü* consonne est chose particulière au français ; des prononciations comme celles de *tuer, suer, muer*, avec *ü* consonne, sont une originalité du français.

Les indications données par M. Grammont sont en général complètes (au moins pour les principes) et sûres. P. 103, on notera un petit lapsus : l'*ü* de *tu as* est donné pour un *ü* consonne, évidemment par erreur.

A. M.

---

m

Oscar Bloch. — *Les parlers des Vosges méridionales. Étude de dialectologie.* Paris (Champion), 1917, in-8, xxi-343 p.
— *Atlas linguistique des Vosges Méridionales.* Paris (Champion), 1914, in-4, xxiii-33 p., 1 carte et 810 croquis.

L'atlas et le livre sur les *Parlers des Vosges* sont parus maintenant, mais au moment où ce *Bulletin* part à l'impression, le volume sur le vocabulaire, qui en est le complément indispensable, n'a pas encore paru[1]. On renverra donc à l'an prochain le compte rendu de ce grand ouvrage. Mais il convient de le signaler dès maintenant à l'attention. Il apporte un nouveau témoignage de l'originalité des travaux qui ont été faits sur la dialectologie française. Venant après les ouvrages d'hommes comme MM. Gilliéron. Rousselot, Grammont. Millardet, Bruneau, Terracher, dont chacun a, dans une plus ou moins large mesure, et presque tous dans une très large mesure, apporté, avec des faits nouveaux, une manière neuve et personnelle d'envisager et d'exposer ces faits, M. Oscar Bloch a été neuf à son tour dans les idées et dans la disposition. Dans sa discipline qui est à l'avant-garde de la linguistique, il a trouvé moyen de composer un travail personnel qui fait honneur et à lui et à la grande école dont il fait partie.

A. M.

A. Meillet. — *Caractères généraux des langues germaniques.* Paris (Hachette), 1917, in-8, xvi-222 p.

En écrivant ce petit ouvrage, on s'est proposé de mettre en évidence les tendances qui ont présidé aux transformations de l'indo-européen en germanique commun et ont, par là, déterminé le cours du développement ultérieur des

1. Le volume a paru durant l'impression de ce fascicule.

langues germaniques. On ne s'y est préoccupé que des idées générales, et l'on n'a pas cherché à expliquer le détail des faits germaniques, qui se trouve facilement ailleurs.

On s'abstiendra de relever ici quelques incohérences dans la citation des formes, des erreurs d'impression plus ou moins faciles à rectifier. On se bornera à signaler, p. 43 et suiv., une erreur de fait qui est grave : *gg* et *bb* géminés ne sont pas assourdis en danois ; on y a *begge* qui se prononce avec un *g* non géminé.

Le livre a un de ces défauts dont il arrive qu'un auteur se rende compte seulement après avoir terminé l'impression et après l'avoir oublié depuis quelque temps : il manque de perspective historique. Toutes les innovations du germanique sont présentées sur un même plan, comme si elles appartenaient à une même période. Sans doute on n'a pas le moyen de dater, même relativement, les innovations du germanique commun. Mais il aurait été bon de montrer que les unes remontent à la période qui a suivi la dislocation des dialectes indo-européens et où, très vite, chacune des langues de groupe a pris déjà un aspect propre, et que les autres sont plus récentes et proviennent de mélanges de populations qui ont eu lieu peu avant la période historique. La confusion de *o* et de *a* appartient sans doute aux transformations anciennes, et la mutation consonantique aux transformations récentes. Sans être toujours possible, le départ devait au moins être indiqué en gros, et, là même où l'on manque de toute donnée pour le faire, le principe devait être signalé beaucoup plus nettement qu'il ne l'a été.

A. M.

Axel Kock. — *Svensk Ljudhistoria. Tredje Delen. Förra hälften. Lund.* (C. W. K. Gleerup). 1916, 268 pp.

M. Axel Kock a publié l'an passé le premier volume du tome III de sa monumentale histoire de la phonétique sué-

doise. Il est en entier consacré à la théorie de l'inflexion et de la fracture. On sait la compétence toute spéciale de M. Kock en pareille matière : le magistral exposé qui résume vingt-cinq ans de laborieuses recherches n'intéresse pas seulement le scandinavisant. Germanistes et linguistes en tireront un égal profit. Ils y trouveront, présentée avec l'élégante simplicité d'un manuel, une doctrine cohérente et harmonieuse qui sait interpréter les faits préhistoriques avec un sens parfait de la réalité linguistique et dégager de la complexité des faits les caractères généraux du phénomène.

On notera le soin tout spécial que l'auteur a apporté à la chronologie. Ce besoin de sérier les faits, de distinguer les plans domine toute son œuvre et le présent exposé. Le point essentiel reste, pour M. Kock, l'époque protoscandinave. Le vocalisme des autres dialectes germaniques présente, on le sait, des altérations de même ordre — et la conclusion s'impose qu'il s'agit en effet d'une *tendance* germanique. Mais cette tendance s'est exercée de façon particulière dans chaque dialecte. M. Kock a raison de penser que les conditions du phénomène n'ont pu se préciser qu'après la scission dialectale.

On retrouvera dans ce livre tout l'essentiel de la théorie qui s'est élaborée depuis 1887 dans les articles déjà célèbres de l'*Arkiv* ou des *Beiträge*. Le détail a pu varier, mais l'armature de la doctrine était si solide que rien ne l'a ébranlée. Signalons toutefois parmi les nouveautés de l'ouvrage : l'exposé très détaillé (une soixantaine de pages) des actions analogiques qui font alterner, dans le paradigme ou dans une même famille, des formes infléchies et des formes non infléchies et la théorie de la fracture de *i* devant les groupes *-ing-*, *-ink-*, *-igg-*, *-ikk-* + *w* dans le scandinave oriental (type **syngwa* > *siunga*).

Pour respecter le caractère systématique de son exposé, M. Kock s'est abstenu de longues controverses : toute la partie critique du travail est passée, à ce qu'il semble, dans un volume paru la même année, sous le titre de *Umlaut und Brechung im Altschwedischen* (Lunds Universitets

Arsskrift. N. F. Avd. I. Bd. 12. Nr. 1.). Je regrette de ne pas le connaître, car M. Kock y renvoie pour toutes les questions difficiles.

Maurice CAHEN.

G.-A. IL'INSKIJ. — *Praslavianskaia Grammatika*. Nèžin (Imprimerie *Pečatnik*), 1916, in-8, XXVIII-536 p.

La grammaire du slave commun de M. Il'inskij répond à un besoin. La grammaire de M. Mikkola n'en est encore qu'aux débuts de la phonétique, et n'avance pas. Du premier coup, M. Il'inskij donne un exposé complet du sujet, à ceci près qu'il néglige l'emploi des formes et la phrase, c'est-à-dire, en un mot, la syntaxe. Le livre, bien divisé en chapitres brefs clairement subdivisés, et pourvu de riches indications bibliographiques, introduit très heureusement dans la question du slave commun (urslavisch, comme on dirait en allemand). L'auteur n'a pas cherché à exposer des vues neuves ; mais il critique souvent judicieusement les théories émises. Il apporte un historique intéressant de quelques-unes des questions les plus discutées. Le livre est de nature à rendre de grands services à tous les slavistes, à tous les linguistes qui s'intéressent au slave.

On peut souhaiter un agencement plus serré des faits, qui en montre les rapports profonds et en fasse sentir l'enchaînement historique. Les faits innombrables qui sont cités apparaissent trop séparés, et le lecteur qui passera en revue tous ces faits isolés aura peine à s'y orienter, bien que chaque question soit clairement exposée.

La disposition n'est pas toujours propre à faire apparaître les choses dans leur ordre. Ainsi les alternances vocaliques sont exposées dans la phonétique : en indo-européen, les alternances ont eu sans doute des origines phonétiques, qu'il est du reste impossible de déterminer avec certitude ; mais, au point de vue slave, une alternance comme celle de *berǫ*, *-bĭrati*, *-borŭ* est un fait morphologique. — Dans la phonétique même, l'action palatalisante du *yod* qui de *o* a fait *e*,

etc., est placée après la différenciation qui de *^{j}e* tend à faire *^{j}o*; or, ce second phénomène est postérieur au premier.

Pour rendre compte du slave, il faut partir de l'indo-européen. Mais une théorie — d'ailleurs indémontrée et indémontrable — comme celle qui est enseignée sur l'aoriste en *-s-* (d'après M. Hirt), p. 493 et suiv., n'est assurément pas à sa place dans un livre d'enseignement sur le slave.

Sur un grand nombre de points, on pourrait naturellement discuter avec M. Il'inskij.

P. 97 et suiv., il repousse tout à fait l'idée que **n̥*, **m̥* peuvent être représentés en slave par *ŭ*. Je ne sais comment il a pu croire que j'admettais que toute nasale voyelle a donné *ŭ* en slave commun. Tout ce que j'ai enseigné, c'est que, dans les cas où, *dans des conditions non déterminées*, i.-e. **n̥*, **m̥* ont donné *^{ŭ}n, *^{ŭ}m (et non *^{ĭ}n, *^{ĭ}m, qui ont abouti à *-ę-* à l'intérieur du mot, à *-ĭ* à la finale), on a en slave *ŭ*. Cet enseignement me paraît sûr encore maintenant : *sŭto* n'a aucune chance d'être un emprunt à l'iranien; car le slave commun, qui n'a presque rien reçu de l'iranien, ne saurait avoir pris seulement un mot de pareille importance. Le mot *vŭtorŭ* n'a évidemment rien de commun avec lat. *uter*; du reste, pour la forme comme pour le sens, *uter* appartient au groupe de l'interrogatif-indéfini, comme *ubī* et *unde*; *qu-* s'est amui en latin devant *u* à l'initiale du mot. Cela fait deux exemples sûrs du traitement sl. *ŭ* à l'intérieur du mot. En fin de mot, on a *-ŭ* sûr dans les premières personnes telles que *byxŭ* en face de gr. *-σα*; dire que *-xŭ* repose ici sur **-son* est ne rien expliquer; car il faudrait montrer pourquoi la 1re personne a reçu un type thématique; *byxŭ* une fois donné, le pluriel *byxomŭ* s'explique aisément.

P. 108, on ne voit pas sur quel fait repose l'hypothèse que v. sl. *dlŭgŭ* « long » représente sl. *$d^{ŭ}lgŭ$*, avec *^{ŭ}l*. M. Il'inskij ne pense évidemment pas que got. *tulgus* ou lat. *in-dulgeō* (ce dernier rapprochement possible, mais incertain) enseigne rien sur la forme de **l̥* dans l'original de v. sl. *dlŭgŭ*.

P. 124 et suiv., l'auteur écarte l'idée que **or-*, **ol-* ini-

tiaux donnent sl. *ra-, *la- en cas d'intonation rude. Mais n'a-t-il pas été frappé du fait que, dans le cas où les dialectes slaves ont l'autre traitement, sl. mérid. ro-, lo , sl. occid. et russe *ro-, *lo-, l'intonation est toujours douce? Et n'a-t-il pas été frappé de ce que le traitement ra-, la- du slave occidental apparaise en cas d'intonation rude, c'est-à-dire là où le slave occidental a le traitement long en face du traitement bref serbe : tch. *rádlo*, en face du serbe *rȁlo* ? La doctrine que critique M. Il'inskij est donc très satisfaisante a priori. Or, elle a pour elle la vraisemblance de fait. Dire que sl. *ramo*, *ramę* repose sur **rāmo-*, non sur **arəmo-*, c'est tabler sur une possibilité théorique contre le témoignage positif des autres langues indo-européennes. On pourrait accepter un cas de ce genre ; mais il y en a toute une série, et de saisissants, comme *lakomŭ* en face de lit. *álkti*. Et surtout il ne faut pas oublier un cas qu'aucun artifice d'hypothèse indo-européenne ne peut écarter, celui du lat. *arca*, mot emprunté qui est représenté partout par sl. *raka*, *raky*. Mais, même sans cet exemple décisif, la critique de M. Il'inskij ne porterait pas : on ne peut pas opposer des possibilités théoriques à des rapprochements évidents comme celui de lit. *árklas* et de tch. *rádlo*, de lit. *álkti* et de tch. *lakomý*.

A supposer que l'on tienne pour admissibles toutes les explications, proposées p. 183 et suiv., des cas où des dialectes slaves modernes ont un représentant de -ĭ en face d'un -i final du vieux slave, on ne serait pas convaincu par la critique de M. Il'inskij qui n'admet pas d'amuissement de -i final. Car la prédilection du vieux slave pour la forme -i serait énigmatique. Mais comme russe *mat'* ou comme pol. *bądz'* à l'impératif ne se laissent pas écarter aisément, M. Il'inskij se contente trop facilement avec des explications par l'analogie. D'ailleurs si *i* bref a passé spontanément en slave commun à un jer qui tend à s'amuir, pourquoi l'*i* final, anciennement long mais que sa position en finale tendait à abréger, ne se serait-il pas amui à son tour? Il n'est pas rare qu'une tendance existant dans une langue agisse ainsi à plusieurs époques successives.

P. 282 et suiv., l'opposition entre les intonations slaves et les intonations lituaniennes n'est pas réelle. La place de l'accent dans les types russes *vóron* = lit. *var̃nas* et *voróna* = lit. *várna* ne suffit pas à déterminer la forme de l'intonation en slave. Et le déplacement de l'accent, suivant la formule de F. de Saussure, montre que, à la date où a eu lieu le déplacement, l'intonation était du même type en slave et en baltique.

A. M.

S. Agrell. — *Slavische Lautstudien.* Lund (Gleerup). 1917, in-8, 131 p. (Lunds Universitats-Arsskrift, N. F., Avd. 1, Bd. 12, Nr. 3).

La nouvelle publication de M. Agrell sur la phonétique slave se compose de six études distinctes ; M. Agrell y approfondit des vues qu'il a déjà indiquées et il répond aux critiques qu'on en a faites. On y retrouvera la solidité et l'étendue des connaissances ainsi que l'extrême ingéniosité qui caractérisent l'auteur, et l'on aura grand profit à les lire de près.

Je dois avouer que, pas plus que les autres publications de M. Agrell sur la phonétique, celles-ci ne réussissent à me convaincre pleinement. Grâce à sa science et à son ingéniosité, M. Agrell réussit à rendre plausibles ses vues. Mais il est obligé de faire bien des hypothèses, la plupart du temps très compliquées. Or, au fur et à mesure que les formules phonétiques se compliquent, elles sont plus incertaines ; car le nombre des cas auxquels elles s'appliquent devient moindre ; la quantité des réactions analogiques et des croisements dialectaux augmente ; et l'on a de plus en plus le sentiment de l'arbitraire.

Le premier mémoire, où M. Agrell, après examen de tout l'ensemble des faits, cherche à expliquer la raison d'être du contraste entre *p'sed* (de **perdŭ*) et *prjedny* (de **perdnŭjĭ*) en bas sorabe donnera une idée de cette critique générale. M. Agrell écarte, avec raison, l'action supposée de l'accent.

Mais il recourt à l'intonation : on trouverait régulièrement l'assourdissement de *r* de la diphtongue *er* quand : 1° l'intonation est rude ; *ps'ed*, répond à russe *péred* ; 2° une occlusive précède ; 3° il s'agit de *er* et non de *or*. Grâce à cette limitation compliquée, la formule tient debout. Mais on ne voit pas ce qui justifie les conditions énoncées : les diphtongues *er* et *or* ont d'ailleurs des traitements tout parallèles, et la mouillure de *r* n'en favorise pas nécessairement l'assourdissement. On ne voit pas pourquoi, après *s* et après *č*, il n'y aurait pas aussi assourdissement. Ces limitations ne s'imposent pas à première vue. Elles aboutissent à faire poser une « loi phonétique » pour le groupe de *per-*. En réalité, on a dans le groupe des formes prépositionnelles et préverbales de *per-* le même traitement que là où, dès le slave commun, *r* suivait la sourde, parce qu'un mot accessoire étant prononcé relativement vite, l'élément vocalique initial de la diphtongue qui tendait à s'éliminer en slave en général, et, particulièrement, en sorabe, a disparu plus tôt dans un mot de ce genre que dans un mot principal : **perdŭ* a passé à **pred-* par des intermédiaires **pĕred-* **p°red-* ; or, on conçoit bien qu'une préposition **p°red-* devienne *pred-* un peu plus tôt que l'adjectif **p°redny* n'est devenu *predny*. Et il n'en faut pas plus. C'est ainsi que, en polonais, la préposition **perd* a donné *przed*, et non **przod*, tandis que l'on a l'adverbe *naprzód* : la yodisation qui déterminait le passage de *ie* à *io* s'est réduite de bonne heure dans un mot accessoire, et il n'en a pas fallu plus pour empêcher la réalisation du changement ordinaire.

Les faits d'accent et d'intonation tiennent une grande place dans les hypothèses de M. Agrell. En tant qu'il s'agit de l'évolution interne des dialectes slaves, il n'y a là rien que de légitime. L'enseignement de M. Agrell, p. 40 et suiv., sur les conditions d'accent (déterminées en grande partie par des conditions d'intonation) dans lesquelles le *ie* de *běda*, *cěna*, etc. s'est maintenu en polonais devant une dentale dure est séduisant, et la masse de faits avec laquelle opère ici l'auteur est imposante. Mais il n'y a pas jusqu'ici de fait sûr qui oblige à faire intervenir en slave commun l'accent et

l'intonation pour expliquer le timbre des voyelles. M. Agrell dit avec raison, p. 103 et suiv., qu'il faut expliquer le slave par des faits slaves. Mais c'est un fait slave commun que l'absence d'action du ton sur le timbre des voyelles ; et un fait qui concorde avec l'absence de toute action du ton sur le timbre en indo-iranien, en grec ancien, en latin ancien, en germanique ancien, en baltique ancien, dans toutes les anciennes langues indo-européennes en un mot. Tant que, en slave comme en grec, en indo-iranien, etc., le rythme quantitatif a survécu — et tel était le cas en slave commun — on ne peut guère attendre que le ton ait exercé une action sur le vocalisme.

P. 108 et suiv., M. Agrell discute l'hypothèse que j'ai émise, dans nos *Mémoires*, XIX, 282 et suiv., sur le traitement de *o* en syllabe finale slave. Cette hypothèse ne sort pas des généralités, à dessein, parce que les faits auxquels elle s'applique sont préhistoriques, et qu'ils ne sont pas assez nombreux pour que le problème soit tout à fait déterminé. Il est assez vain de polémiquer, et je laisserai les slavistes examiner l'hypothèse de M. Agrell et la mienne, ou, s'ils le préfèrent, ne pas se prononcer sur un problème dont les données ne permettent pas une solution certaine. Je noterai seulement, pour préciser ma pensée, les faits suivants :

1° Le double traitement *o* et *ŭ*, dans des mots accessoires, comme *togda* et *tŭgda* est chose certaine ; comme le double traitement *e* et *ĭ* de *e* dans *-že* et *-žĭ*.

2° La fin de mot comporte en slave un abrègement des voyelles, d'où résultait naturellement une tendance de *o* vers *u* bref.

3° Quel que soit le mouvement général du débit, il est inévitable que certains mots soient prononcés plus ou moins vite suivant l'insistance qu'on met sur ces mots. Et, dans une langue à rythme quantitatif, le plus ou moins de lenteur du débit est un moyen d'expression nécessaire.

4° Dans tous les mots, le slave a donc chance d'avoir eu en fin de mot le double traitement *o* et *ŭ*.

5° Le double traitement étant donné, il faut savoir comment le slave a maintenu la distinction du masculin et du

neutre, et pourquoi il a affecté *-ŭ* au masculin, *-o* au neutre. Il est permis de penser que le démonstratif est responsable de cet état de choses, et que **-os*, **-on* passaient à *-ŭ* avec une facilité relative, tandis que **-ot* demeurait **-o*. Ceci est indiqué par le contraste entre **-ons* devenant *-y* et **-ont* devenant *-ǫ*.

A. M.

S.-M. Kul'bakin. — *Drevne-cerkovno-slovianskij iazyk*, 3e édition Khar'kov (libraire Alekseiev), 1917, in-8, VIII-232 p.

Le manuel du vieux slave qu'a fait M. Kul'bakin paraît déjà en 3e édition corrigée et augmentée. C'est dire à quel besoin répond le livre et quel succès justifié il a obtenu. L'introduction en particulier a été développée, et l'on y trouvera un exposé détaillé de la question du vieux slave et une description des sources de nos connaissances.

Le livre a conservé son caractère ancien à travers toutes les améliorations et tous les accroissements. C'est dire que l'auteur évite de poser aucun système et qu'il étudie chaque problème séparément, en donnant beaucoup de renvois aux travaux antérieurs.

En passant en revue les sources, M. Kul'bakin se garde, par exemple, de montrer dans quelle mesure en rapprochant et critiquant les manuscrits conservés de l'Évangile ou du Psautier, on pourrait restaurer le texte original. C'est un problème difficile, que la philologie slave a esquivé jusqu'ici, pour lequel il n'a été donné que des essais partiels de solution, mais qu'il faudra bien traiter et résoudre dans son ensemble.

Un exemple montrera l'inconvénient qu'il y a à traiter les questions isolément. P. 169, M. Kul'bakin constate que, dans la plupart des textes, le nominatif des thèmes masculins en *-n-* est de la forme *kamenĭ*, c'est-à-dire est l'ancien accusatif, tandis que le Suprasliensis a conservé le type *kamy*, ancien nominatif, qui sert aussi d'accusatif, et il

attribue ces faits à l'influence de *gostĭ*. Il serait plus juste de dire que, dans tous les masculins, le slave commun ne distinguait pas le nominatif de l'accusatif au singulier. C'est un fait capital du slave, et qui est la condition première d'une innovation originale : le génitif-accusatif employé pour les noms de personnes masculins, thèmes en *-o-*.

M. Kul'bakin a si fort amélioré son ouvrage au cours des éditions successives qu'on peut exprimer le vœu de lui voir ajouter un bref exposé de l'emploi des formes grammaticales et de la théorie de la phrase. L'exposé du verbe paraît aussi un peu maigre, à côté du reste.

A. M.

Olaf Brok (Broch). — *Govory k zapadu ot Mosal'ska*. Pétrograd (Académie des sciences), 1916, in-8, iv-128 p., et 1 carte.

Cette description d'un groupe de parlers du Sud-Ouest du domaine grand russe repose sur des observations faites en 1902 ; elle fait suite à une description semblable publiée par le même auteur pour un autre domaine.

Le nom de M. Olaf Broch suffit à indiquer que cette publication dépasse de beaucoup en portée une simple description d'un parler russe. Par la précision et la sobriété de la description phonétique, elle peut servir de modèle. La morphologie n'y est pas négligée pour cela. Et l'étude est pleine d'observations qui en rendent la lecture utile et savoureuse, non seulement à tous ceux qui veulent prendre une idée des parlers russes, mais à tous les slavistes, plus encore à tous les linguistes. Car M. Olaf Broch sait observer, il sait tirer parti de ses observations et en faire apercevoir la portée générale, et il ne se borne pas à voir le fait linguistique brut ; il en saisit les conditions externes.

Les faits les plus remarquables sont ceux qui se rattachent au traitement des voyelles inaccentuées. Le russe est l'une des langues où il y a un accent d'intensité fort, et

l'on est précisément au moment où se manifestent les effets de cet accent. L'ancienne prononciation, relativement lente, avec des syllabes relativement autonomes, tend à être remplacée, dans le domaine étudié, par une mode nouvelle, sous l'influence de la langue russe commune, du moscovite ; et cette mode agit sur la prononciation des voyelles. Il y a des flottements nombreux, dont M. Olaf Broch fournit des explications très fines et qui montrent quelle est, dans les cas tels que celui de ces parlers, la limite du principe de la « constance des correspondances phonétiques ». Il faut lire tout cet exposé qui vaut par la richesse du détail, par la densité des choses. On signalera simplement un petit détail, p. 17, parce qu'il tend à justifier une hypothèse que j'ai émise et qui a été souvent jugée trop hardie : en syllabe finale inaccentuée, une voyelle placée après une sourde tend à se prononcer sourde ; les conditions du vieux slave, où l'accent n'avait que peu ou pas d'intensité, sont autres ; mais on conçoit que les jers finaux, ultra-brefs de par leur nature de jers et abrégés en outre par la position en fin de mot, aient tendu à s'assourdir, puis à s'amuir, après une consonne sourde plus tôt qu'après une consonne sonore.

Sur la question des limites dialectales, M. O. Broch rappelle avec raison que chaque fait a ses limites propres, et il montre, d'autre part, comment les influences des parlers qui passent pour plus élégants déplacent ces limites. Le petit chapitre p. 86-88 mérite attention à cet égard. Mais on n'en finirait pas si l'on voulait signaler tout ce qui est digne de remarque dans le petit livre de M. O. Broch.

A. M.

H. Pedersen. — *Russisk Grammatik*. Copenhague (G. E. Gad), 1916, in-8, viii-228 p. — et *Russisk Læsebog med noter og glosser*, ib., viii-176 p.

Linguiste général, comparatiste, celtiste, albanisant, l'éminent professeur de Copenhague, M. Pedersen, n'en est

pas moins pour cela un slaviste de premier ordre. Il a eu à enseigner le russe, et il a été amené à composer une grammaire et une chrestomathie, qui écrites en danois, sont destinées avant tout à ses compatriotes et à tous les Scandinaves, mais qui, venant d'un savant tel que M. Pedersen, devront être utilisées par tous ceux qui seront en mesure de le faire.

La grammaire est courte ; mais elle renferme tout l'essentiel. Elle a le mérite d'être faite par un linguiste qui domine la matière, et qui, par suite, a cherché à présenter la langue étudiée dans ce qu'elle a de particulier, de vraiment original. C'est une grammaire russe, faite au point de vue de la langue russe. Une observation comme celle de la p. 159, que l'impératif russe n'a pas proprement de flexion personnelle, est saisissante ; elle éclaire la question de l'impératif, et en russe, et aussi dans d'autres langues. Mais quand il voit dans l'usage habituel de l'imperfectif près de la négation (p. 204 et suiv.) une irrégularité dans l'emploi de l'aspect, on peut se demander si M. Pedersen ne s'est pas placé au point de vue d'une valeur abstraite des aspects plutôt qu'à celui de la langue même ; il ne faut pas juger de la valeur des formes grammaticales par les définitions que sont obligés d'en donner les grammaires. Il y a bien une valeur imperfective liée naturellement à la négation : « viens avec moi » exprime un ordre pur et simple, à exécuter une fois « ne viens pas avec moi » exprime un ordre dont l'exécution se prolonge durant un temps indéfini. Tout au plus peut-on dire que, en regard de l'emploi souple et libre du perfectif et de l'imperfectif dans les phrases positives, l'emploi de l'imperfectif tend à se fixer dans les phrases négatives. Avec le complément direct au génitif, c'est l'un des traits par où la phrase négative tend à se distinguer de la phrase positive.

La chrestomathie, composée de textes littéraires accentués, annotés et accompagnés d'un glossaire, fournit l'application de ce qui est enseigné dans la grammaire. Beaucoup des articles du glossaire sont de vrais recueils d'expressions idiomatiques.

A. M.

S. Agrel′ (Agrell). — *Nabliudenia nad kolebaniem udarenia v russkom glagolê.* Stockholm (Palmquist), 1917, in-8, 89 p. (*Archives d'études orientales publiées par Lundell,* vol. 12).

M. Agrell s'est fait connaître, on le sait, par des observations délicates sur les nuances que donne à l'aspect des verbes polonais l'addition des préverbes. Cette fois, il examine, avec la même finesse, des nuances d'aspect qu'il a observées chez des sujets russes et qui, d'après ses observations, sont exprimées par la place de l'accent. Ce travail est écrit en russe et accompagné d'un résumé en français.

L'accent mobile du russe est flottant dans un assez grand nombre de formes. De deux accentuations *possibles,* la *moins usuelle* est naturellement la *plus expressive* : l'adverbe r. *dalëko* est plus expressif que *dalekó.* M. Agrell cite en vers :

vêter ix raznes
dalekó, dalëko !

Dans les verbes, ces flottements d'accent sont particulièrement nombreux. L'examen de plusieurs sujets russes cultivés, de la Russie du centre, a conduit M. Agrell à l'idée que dans les cas tels que celui de *pódnial* : *podniál,* où le préverbe est accentué d'ordinaire, mais où le verbe peut être accentué, le type à préverbe accentué indique l'acte pur et simple : « il a levé (*pódnial*) une pierre, et il l'a jetée », tandis que la forme à verbe accentué indique le progrès de l'action : « il a levé (*podniál*) une pierre avec effort ». Dans les cas où il y a flottement au présent, une forme comme *gásit* « il éteint » exprimerait l' « indéterminé », et une forme comme *gasít* le « déterminé » : « L'allumeur de réverbères éteint (*gásit*) les réverbères » ; mais « il éteint (*gasít*) la lumière et s'endort ».

On ne peut que signaler les curieuses remarques de M. Agrell. Elles fourniront la matière d'observations inté-

ressantes aux personnes qui sont en Russie et qui seront à même de les contrôler ou de les compléter.

A. M.

Kul'bakin. — *Serbskij iazyk. Fonetika i Morfologia serbskovo iazyka.* 2[e] édition, transformée et augmentée. Poltava (imprimerie Frišberg), 1917, in-8, [vii-]99 p. et une carte.

Deux ans après la première, voici qu'une seconde édition du précis d'histoire de la langue serbe de M. Kul'bakin est devenue nécessaire ; et cette seconde édition est sensiblement modifiée et assez fortement augmentée. On félicitera l'auteur et de ce succès et de son activité.

M. Kul'bakin n'a pas visé à faire une histoire approfondie du serbe. Son exposé n'a d'autre prétention que d'être en partie un programme, en partie un aide-mémoire. Mais son livre rend trop de services pour qu'il ne soit pas désirable qu'il l'approfondisse dans une prochaine édition. Voici deux exemples d'indications qui appelleraient un examen nouveau.

Dans la seconde édition comme dans la première, l'histoire de *f* est présentée d'une manière qui suggère une idée peu exacte : le slave commun ignorait la spirante sourde *f*, et le vieux serbe est encore sujet à remplacer *f* par *p* dans les mots empruntés à des langues étrangères. Ceci posé, M. Kul'bakin constate que *f* figure maintenant : 1° dans des mots empruntés à des langues étrangères ; 2° dans certains mots serbes. Or, il importe de ne pas oublier que, en principe, les emprunts à des langues étrangères n'introduisent pas de phonèmes nouveaux. Si le serbe a *f* dans des mots étrangers, c'est que, de très bonne heure, il a eu ou vraiment *f*, ou, du moins, un *v* assourdi en partie ou en totalité dans des mots indigènes. C'est *xfala* (devenu ensuite *fala*) qui a rendu possible l'emprunt de *farman*, etc., avec *f*.

Les plus anciens textes slaves attestent l'existence de *v* assourdi par des phonèmes voisins.

La seconde édition renferme un paragraphe nouveau, § 29, p. 30, où il est exposé que, dans quelques mots empruntés, serbe *r* voyelle représente *r* + voyelle, ainsi *trpeza* de gr. τράπεζα, *grk* de lat. *graecus*. Mais, au moins dans ces deux cas, les formes serbes reposent sur des formes slaves commun à *ĭ* : *trĭpeza* est attesté en vieux slave, notamment dans le *Psalterium sinaïticum*, et c'est sans doute le résultat d'une adaptation au slave du mot grec ; car on a *trĭ-* au premier terme de composés slaves. Quant à *grk*, le vieux slave a *grĭčĭsky* « en grec » et ce n'est pas le seul cas où un *ē* étranger est rendu par *ĭ*; cf. *mĭčĭ* à côté de *mečĭ*, en face du got. *mekeis*.

La carte est restée la même dans les deux éditions. Elle a le tort de fixer entre le serbe et le slovène, d'une part, le bulgare, de l'autre, et entre les dialectes serbes, des limites précises, alors que la réalité présente des transitions. Peut-on donner autre chose que des limites de faits dialectaux?

A. M.

Vilhelm Thomsen, — *Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós* (Hongrie). Copenhague (Höst), 1917, in-8, 28 p. (Danske Vidensk. Selskab., Hist.-Fil. Meddedelser, I, 1).

Après avoir brièvement examiné — et exécuté — une tentative de déchiffrement des inscriptions du trésor de Nagy-Szent-Miklós qui sont écrites avec un alphabet inconnu (« on ne peut trouver 20 inconnues à l'aide de 10 équations qui toutes ont la forme de $x + y \ldots = z$ », dit-il spirituellement), il propose une interprétation d'une inscription de ce trésor qui est en caractères grecs. Il y reconnaît un parler turc jusqu'ici non attesté, où il voit du « bulgare »,

du IXe siècle ; il confirme cette date par la forme des caractères.

A. M.

V. Thomsen. — *Turcica. Études concernant l'interprétation des inscriptions turques de la Mongolie et de la Sibérie.* Helsingfors, 1916, in-8, 108 p. (Mémoires de la Société finno-ougrienne, XXXVII).

Notre confrère Gauthiot qui aurait pu dire avec compétence ce que le beau mémoire de M. Thomsen apporte à la linguistique turque et qui y aurait trouvé un plaisir particulier n'est plus ici pour le faire. Je suis obligé de signaler seulement cette série de notes où l'illustre linguiste de Copenhague expose, avec la rigueur de méthode et l'autorité qu'on lui connaît, l'interprétation qu'il faut donner d'un certain nombre de mots et de passages des inscriptions turques qu'il a déchiffrées. Le nom de M. Thomsen suffit à en indiquer l'importance.

A. M.

R.-M. de Azkue. — *Diccionario español y vasco.* Bilbao, 1916, in-8, 256 p., à 2 colonnes. Cuadernos I-V (A.-Avezar).

Le monumental dictionnaire basque-espagnol-français de R.-M. Azkue, paru en 1905-1906, a rendu et rendra encore, malgré ses imperfections, de très grands services. Aussi la contre-partie en était-elle attendue avec impatience, car il est très utile au phonéticien et à l'étymologiste d'avoir sous les yeux, groupés, les mots à étudier.

C'est ce travail que l'auteur a commencé à publier. Il y aura lieu d'en faire un examen détaillé lors de son achèvement dans quelques années. Nous nous bornons aujourd'hui

à en souligner l'ampleur (256 pages n'ont pas encore épuisé la lettre *a*, bien que cette fois la partie française ait été supprimée).

G. LACOMBE.

BERA'TAR'. ER'OMAN MIRENA ABA BURUNUR'DUNA. — *Diccionario castellano-euzkera*. — LOPEZ MENDIZABAL' DAR' IXAKA. — *Euzkel-Er'del-iztegia*. Tolosa, 1916, 514 et 654 p., à 2 colonnes, in-16.

M. Bera a rédigé la partie espagnole-basque de ce dictionnaire et M. Mendizabal s'est chargé de la partie basque-espagnole. Grâce à ces auteurs, nous avons pour la première fois d'imposantes listes de mots basques sous un format portatif. D'autre part, ils nous ont donné la plupart des mots, difficiles à rassembler et très dispersés, qu'ont plus ou moins heureusement forgés les séparatistes basques transpyrénéens, ce qui facilitera la lecture des œuvres de ces écrivains. Mais MM. Bera et Mendizabal ne signalent jamais le dialecte de leurs vocables, ce qui constitue un inconvénient grave puisque les deux dialectes basques extrêmes, le biscayen et le souletin, diffèrent à peu près autant que l'espagnol et le portugais.

G. LACOMBE.

J. SAROÏHANDY. — *Vestiges de phonétique ibérienne en territoire roman* (in-8 de 23 p. et une carte) (extrait de la *Rev. int. des Et. basq.*, 1913).

MÊME AUTEUR. — *L'Imparfait basque*. Saint-Sébastien, 1916, in-8 de 16 p.

Poursuivant ses études de dialectologie pyrénéenne, M. Saroïhandy s'est souvenu qu'il portait un nom basque et s'est proposé d'apprendre sa langue paternelle.

I. — Dans la première de ces brochures, il tente de démontrer que l'on trouve en dehors des limites du pays basque actuel des traces de phonétique ibérienne (dont il juge d'après le peu qu'on sait du basque actuel), et il conclut que le domaine euskarien était plus étendu autrefois.

Des recherches antérieures ont été faites déjà dans ce sens, mais nous trouvons ici pour la première fois l'étude d'un point précis et particulier. Malheureusement, M. S., qui affirme un peu trop, n'arrive qu'à des présomptions, car il n'est pas impossible que l'évolution de la phonétique basque ait été très variée, et de ses transformations depuis quelques siècles (qui sont d'ailleurs mal connues dans leur ensemble) on ne peut rien inférer relativement à ses transformations plus lointaines.

En outre, la documentation de M. S. n'est pas toujours complète ni irréprochable : c'est ainsi qu'il ne mentionne pas les travaux de M. Schuchardt et qu'il ignore la réfutation que M. Grammont a proposée dans ses *Notes sur la dissimilation* d'une théorie de M. Thomas, théorie dont M. S. fait état pour établir sa thèse. Néanmoins le problème posé par M. S. est intéressant et devra être traité à nouveau d'une façon un peu plus méthodique.

II. — La deuxième de ces brochures ne correspond pas tout à fait à son titre : il ne s'agit pas en effet d'une étude d'ensemble sur l'imparfait basque ; on s'efforce seulement de prouver qu'il est un ancien plus-que-parfait. Pour arriver à ce résultat, il eût été bon de dresser une liste aussi complète que possible de tous les imparfaits anciens et modernes fournis par la lecture des textes et les investigations dialectales des dernières années, de les confronter, d'en noter avec soin la signification et enfin de les situer dans la conjugaison basque envisagée dans son ensemble. Au lieu de cela, l'auteur s'en tient au souletin moderne et se borne à une série de classifications nouvelles, du reste claires et ingénieuses, mais qui supposent constamment ce qui est en question. A côté de cela, on rencontre dans cette brochure des remarques très justes comme celle de la page 6 : il est évident que dans *deza, lezan* et *zezan* par exem-

ple (on pourrait ajouter *beza*), les consonnes initiales ne sauraient représenter le pronom de la 3e personne : il vaut mieux voir dans les trois premières des caractéristiques temporelles et dans le *b* des impératifs, un reste du *b* de *bai* « oui », ainsi que le voulait L.-L. Bonaparte. — Signalons pour terminer une petite inadvertance : *ber* « pourvu » ne se place jamais au milieu de la périphrase verbale : on dit : *ikhus dezadan ber* « pourvu que je le voie », et non pas *ikhus ber dezadan*.

Malgré nos réserves, il est certain que les futurs travaux de M. Saroïhandy sont destinés à faire progresser l'étude du basque.

G. Lacombe.

Berthold Laufer. — *The Si-Hia Language. A study in indo-chinese philology.* Leide (Brill), 1916, in-8, 126 p. (extrait du Toung-Pao, 2e série, vol. XVII).

L'étude de M. Laufer donne plus que le titre ne promet. La langue si-hia est une langue morte, connue par un document chinois. M. Laufer a étudié les restes de cette langue, et il en montre les rapports avec d'autres langues voisines. Le si-hia est étroitement apparenté à deux langues indo-chinoises, connues seulement à l'époque actuelle, le lolo et le moso ; et le groupe ainsi constitué est de la même famille que le chinois et le tibétain. Le si-hia éclaire donc la grammaire comparée du chinois et du tibétain ; telle est la portée du travail de M. Laufer ; en appendice, M. Laufer donne même une liste de rapprochements, saisissants pour la plupart, entre le chinois et le tibétain.

Ces rapprochements conduisent l'auteur à l'idée que les préfixes — qui sont fréquents en tibétain — et les consonnes finales sont secondaires. Il appartient aux spécialistes de juger en quelle mesure M. Laufer a raison ; les faits qu'il invoque sont assurément de grand poids. Pour les préfixes, il semble difficile de contester qu'ils soient secondaires.

Quant aux consonnes finales, le désaccord qu'on observe entre les diverses langues qui en présentent est de nature à rendre leur antiquité très suspecte.

Si M. Laufer a raison, l'étude comparative du groupe sino-tibétain restera difficile, et il sera malaisé d'y parvenir à des conclusions aussi solides que celles qu'on arrive à poser dans les groupes où l'on dispose d'éléments plus nombreux. On ne sort guère des rapprochements de vocabulaire, et le départ entre les emprunts et le fonds indigène reste difficile.

Par le fait même que la méthode appliquée est rigoureusement linguistique, la difficulté singulière du sujet ressort de l'étude si neuve et si curieuse de M. Laufer.

A. M.

Henri Maspéro. — *Quelques mots annamites d'origine chinoise*, in-4, 5 p. et *De quelques interdits en relation avec les noms de famille chez les Taï-noirs*, in-4, 6 p. (extraits du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XVI, n° 3, 1916).

Le troisième cahier du volume XVI du *Bulletin de l'École française d'Extrême Orient* (les cahiers se vendent maintenant à part, on le sait) se compose d'une série d'articles parmi lesquels les deux de M. Henri Maspéro, cités ci-dessus, ont un caractère linguistique. Celui sur les *Interdits* donne un exemple nouveau d'un type d'interdictions bien connu ailleurs. Dans l'autre, il interprète phonétiquement une série d'emprunts de l'annamite au chinois, donnant ainsi un bon exemple d'étude linguistique du chinois et de l'annamite.

A. M.

C.-C. Uhlenbeck. — *Het identificeerend Karakter der possessieve flexie in talen van Noord-Amerika.* Amsterdam (J. Müller), 1916, in-8, 27 p. (extrait des *Mededeel. d. Kon. Akademie v. Wetensch., Afd. Letterkunde*, V, 2).

Partant des idées ingénieuses et suggestives développées par notre confrère, M. Lévy-Bruhl, dans nos *Mémoires*, XIX, 96 et suiv., M. Uhlenbeck montre que, dans les langues de l'Amérique du Nord, comme dans le groupe mélanésien examiné par M. Lévy-Bruhl, il y a des manières diverses suivant les cas d'exprimer la possession. Il fait ressortir ainsi la généralité des faits étudiés par M. Lévy-Bruhl et en marque la portée.

A. M.

A.-L. Kroeber. — *Arapaho Dialects.* Berkeley (University of California Press), in-8 (*University of California Publications in American Archaeology and Ethnology*, vol. 12, n° 3, p. 71-138).

L'étude des parlers du groupe algonquin progresse, et l'on commence à en pouvoir faire une étude comparative. La description que donne M. Kroeber du groupe arapaho apporte des données neuves à la question.

A. M.

William Thalbitzer. — *Et manuscript van Rasmus Rask om Aleuternes sprog sammenlignet med Grönlændernes.* Copenhague (extrait de *Oversigt over det kgl. danske Videnskabernes selskabs forhandlinger*, 1916, n° 3, p. 211-249).

On sait que c'est Rask qui a vu et formulé le premier la

loi de mutation consonantique du germanique. Et il a publié le premier cette loi, plusieurs années avant Grimm. Au contraire, son travail sur les rapports entre la langue du Groenland et celle des Aléoutes est demeuré manuscrit. Le grand connaisseur de la langue des Esquimaux qu'est M. Thalbitzer montre comment Rask a vu le premier le rapport entre ces langues, et il fait ressortir l'intérêt qu'offrent les vues de son glorieux compatriote.

A. M.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 1er NOVEMBRE 1917

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Volumes isolés des Mémoires :	tomes I à VI.	**15** fr.
—	tome VII.	**12** fr.
—	tomes VIII et suiv.	**18** fr.
Fascicules isolés des *Mémoires* (dans la mesure où ils sont encore en nombre).		**3** fr.
Table analytique des dix premiers volumes des *Mémoires*. .		**4** fr. **50**
Volumes XIX et XX du Bulletin, chacun.		**12** fr.
Fascicules isolés des volumes XIX et XX du Bulletin, chacun.		**3** fr.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'administrateur. Le port est gratuit.

La distribution des fascicules du *Bulletin* antérieurs au tome XIX est suspendue pendant la durée des hostilités.

De plus, la librairie Champion publie, sous les auspices de la Société, une Collection linguistique : les membres ont le droit d'acheter, avec une réduction de 50 % chacun un exemplaire unique de chaque volume de la Collection.

On est prié de s'adresser directement à la librairie Champion, 5, quai Malaquais, Paris (VIe).

Ont déjà paru :

Les dialectes indo-européens, par A. Meillet, prix réduit 2 fr. 25.

Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure, prix réduit 5 fr. 25.

Les éléments dialectaux du vocabulaire latin, par A. Ernout, prix réduit 3 fr. 75.

Le parler arabe des juifs d'Alger, par Marcel Cohen, prix réduit 12 fr. 75.

Le vers français, par M. Grammont, prix réduit 7 fr.

Le port est à la charge de l'acheteur.

TABLE DES MATIÈRES

NÉCROLOGIE

DISCUSSIONS (par A. Meillet).

COMPTES RENDUS[1]

1. Les noms des auteurs des comptes rendus sont indiqués entre parenthèses. Les initiales A. M. indiquent les comptes rendus faits par M. A. Meillet.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.